

DOCTEUR PAUL CHATINIERES

DU GROUPE SANITAIRE MOBILE DE MARRAKECH

DANS LE
GRAND ATLAS
MAROCAIN

*Extraits du carnet de route
d'un Médecin d'assistance médicale indigène
1912-1916*

INTRODUCTION DU GÉNÉRAL LYAUTEY

Carte et photographies



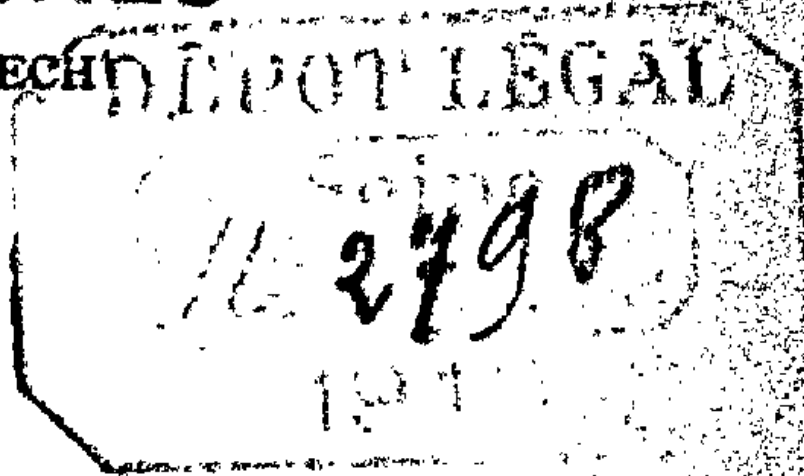
PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés

DOCTEUR PAUL CHATINIERES

DU GROUPE SANITAIRE MOBILE DE MARRAKECH

DÉPÔT LÉGAL



DANS LE
GRAND ATLAS
MAROCAIN



*Extraits du carnet de route
d'un Médecin d'assistance médicale indigène
1912-1916*

INTRODUCTION DU GÉNÉRAL LYAUTEY

Carte et photographies



PARIS

LIBRAIRIE PLON


PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés



Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

 Dans le
Grand Atlas marocain

8' 03.
374

~~211~~

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1919.

B GÉNÉRAL LYAUTEY

RÉSIDENT GÉNÉRAL
AU MAROC.

Rabat, le 1^{er} juillet 1919.

Mon Cher Chatinières,

Vous me demandez d'écrire une introduction aux récits de vos randonnées à travers le Maroc. De grand cœur. Ils offrent par eux-mêmes le plus haut intérêt, mais je désire par-dessus tout que ceux qui vous liront se rendent compte que ces récits ne constituent pas simplement la distraction littéraire d'un voyageur qui aime à fixer ses souvenirs, mais qu'ils illustrent une tâche que vous avez accomplie avec une ardeur, une conviction, une foi qui l'ont rendue féconde.

Ces régions du Maroc que vous avez parcourues et dont certaines étaient encore très peu connues, vous ne les avez pas vues seulement en médecin, mais en croyant. Je m'explique... Vous apportiez avec vous, en même temps que le désir de faire du bien aux populations que vous visitiez, une simplicité, une compréhension de ces âmes si différentes des nôtres, une volonté de sympathie telles qu'il eût été bien extraordinaire que vous ne pénétriez pas dans leur cœur et dans leur esprit.

Je savais avant de lire ces récits la manière dont vous compreniez votre rôle, la façon dont vous voyagez, vous laissant guider par les circonstances et aussi par votre instinct, allant là où vous pensiez

pouvoir être utile et où l'on vous demandait, vivant pendant des mois de la vie des populations que vous parcouriez, mangeant leur nourriture et vous abritant sous leur toit. Vous avez ainsi appris à les connaître et à les apprécier, mais il y a eu réciprocité et vous vous êtes fait, là où vous avez passé, de véritables amis qui sont restés fidèles à votre souvenir.

Vous connaissez mes idées sur l'importance du rôle du médecin aux colonies et sur l'aide que celui-ci peut apporter à la pacification d'un pays. Beaucoup de malentendus cessent dès que l'on se connaît. Or, qu'est-ce, le plus souvent, que la pacification, sinon la fin d'un malentendu? Seulement, c'est la première explication qui est difficile, il faut quelqu'un qui inspire une confiance préalable. Or, nul ne remplit mieux cette condition que le « toubib ». Du jour où un notable, un caïd, un pauvre diable quelconque, qui souffre, se décide à voir le médecin français et sort de chez lui soulagé, la glace est rompue, le premier pas est fait et les relations se nouent.

Mais pour cela il faut au Médecin, comme à l'Officier de Renseignements, en dehors de sa valeur technique, des qualités spéciales de tact, de compréhension, il faut aussi être convaincu. Toutes ces qualités, mon cher Chatinières, vous les avez, ceux qui liront votre livre s'en rendront vite compte. Ils y trouveront aussi le pittoresque, l'observation juste, l'émotion, sous une forme charmante qui en doublera l'attrait et vous assure un succès très mérité, dont je suis heureux de me porter garant.

LYAUTEY.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

I



LE MÉDECIN AGENT DE PÉNÉTRATION PACIFIQUE

Affecté tout d'abord, en mars 1911, comme médecin de troupes, dans un de nos postes militaires des Beni Snassen au Maroc oriental, je fus chargé en même temps de donner des soins médicaux aux populations indigènes des territoires occupés.

Dans chaque poste voisin, des infirmeries indigènes avaient été créées, où les médecins, mes camarades, recevaient tous les jours de nombreux indigènes venus spontanément demander un soulagement à leurs souffrances.

C'était là un rôle tout nouveau qui nous était dévolu, un rôle dont en Europe nous n'avions soupçonné ni l'existence ni surtout l'utilité.

Nos chefs militaires, chargés de maintenir l'occupation armée et d'administrer les populations indigènes, favorisaient notre action médicale et utilisaient notre influence morale pour consolider

l'autorité française. Le médecin était devenu un agent de pénétration pacifique.

Dans toutes nos colonies et plus particulièrement au sein des populations musulmanes de l'Afrique du Nord, le médecin contribuait ainsi à affermir la conquête et à rapprocher les indigènes soumis de leur vainqueur.

Au Maroc, l'assistance médicale indigène, réorganisée et généralisée dès l'établissement du protectorat français, parvint à atténuer par son action bienfaisante les rigueurs du joug imposé et maintenu par la force; et les médecins réussirent à prévenir mainte rébellion et à calmer ces populations toujours prêtes à la révolte.

L'indigène ne connaît guère l'Européen, il voit en lui un ennemi, ou tout au moins un étranger dont il convient de se méfier. A son avis, l'Européen qui pénètre chez lui, ne peut avoir que des intentions malveillantes : le dessein de conquérir son pays et de s'enrichir à ses dépens. Ses ancêtres n'ont-ils pas eu à lutter contre l'envahisseur, espagnol ou portugais, parfois subi, plus souvent repoussé? N'ont-ils pas eu parfois à se repentir d'avoir traité avec quelques spéculateurs européens, souvent, hélas! peu scrupuleux, et d'avoir perdu leurs quelques écus dans des affaires où ils étaient dupes?

De plus, leurs coutumes, leur mentalité et surtout leur religion, si différentes des nôtres, leur font considérer l'Européen comme un être d'essence étrangère. Enclins à juger un peu vite, d'après les seules apparences, et à tout mesurer à leur aune, ils nous estiment moralement inférieurs et croiraient déchoir en nous imitant. A leurs yeux, la religion islamique est supérieure au christianisme, car elle en est une sorte de rénovation et elle leur représente une mo-

ralité plus élevée. Les mœurs musulmanes sont régies par les prescriptions coraniques restées immuables, sans trace de corruption, au cours des siècles, tandis que notre civilisation, issue d'une religion inférieure, à leurs yeux, s'est encore altérée, en s'écartant de plus en plus de sa source. Aussi le musulman n'éprouve-t-il que du dédain et du mépris pour notre morale.

Cependant, l'écho de nos progrès et des prodiges réalisés chez nous par les découvertes scientifiques est parvenu jusqu'à l'indigène. Nous sommes les inventeurs de la « machina », de cette machine produisant un travail très amplifié et spécialisé. Des voyageurs lui ont parlé de nos armées redoutables et de nos capacités toutes-puissantes d'organisation. Il admire volontiers le côté scientifique et industriel de notre civilisation et demeure impressionné par la puissance du machinisme.

Toujours respectueux de la force sous toutes ses formes, il s'incline dès lors devant son vainqueur, mais reste toujours prêt à secouer le joug dès qu'il le sent faiblir. Et ce serait nous bercer d'illusions dangereuses que de compter nous assimiler l'indigène et assouplir à notre civilisation sa nature fière et indépendante, quand ses croyances et ses coutumes le maintiennent si loin de nous.

Seule, la présence ininterrompue d'une force armée dans le pays conquis, pourra y assurer le respect de notre autorité. Ainsi d'ailleurs durent agir tous les peuples européens qui, au cours de l'histoire, colonisèrent en pays d'Islam.

Cependant, la France s'efforce d'atténuer cette brutale manifestation du droit du plus fort, du droit du conquérant, par un peu d'humanité. Elle tend la main à l'indigène soumis et lui offre une aide maté-

rielle et un remède à ses maux, en compensation de la perte de son indépendance. Elle y trouve d'ailleurs tout bénéfique, car, devenue moins antipathique au vaincu, elle fait mieux tolérer sa domination. L'indigène, tout en ayant surtout le respect de la force, possède assez de sensibilité pour apprécier les secours désintéressés que nous offrons aux malades et aux indigents.

Pour dissiper la méfiance hostile qu'il dissimule sous une attitude de soumission passive, il faut pénétrer jusqu'à son âme, lui révéler notre droiture, notre dignité morale, lui manifester une bonté qui, loin d'être une faiblesse, est un signe de force, une générosité du plus fort pour le plus faible; faire montre à son égard de l'autorité ferme mais bienveillante d'un protecteur pour de grands enfants dont il convient de réprimer les débordements; il faut lui faire apprécier la justice qu'il connaît si peu en la pratiquant à son égard; le dominer par l'ascendant moral, après l'avoir réduit par la force et assoupli à une organisation politique et économique. Ainsi nous lui ferons accepter comme un bienfait, notre immixtion dans ses affaires et le rôle des troupes d'occupation pourra s'exercer avec plus de douceur et d'efficacité. C'est la méthode qu'appliqua au Maroc le général Lyautey.

Quand, en mai 1912, il fut appelé à organiser le protectorat français, la situation générale était très critique. Les troupes marocaines, encadrées par des officiers et sous-officiers français, chargées de maintenir la sécurité dans la région de Fez, s'étaient révoltées, massacrant la plupart de leurs instructeurs, ainsi que les Français résidant à Fez. Les tribus voisines, soulevées, assiégeaient la capitale et à deux reprises se lançaient contre la ville dans

un assaut furieux que nos troupes continrent non sans de lourdes pertes.

Le sultan Moulay Hafid n'était pas étranger à ce soulèvement, et influencé certainement par les menées anti-françaises des Allemands, il se déroba à ses fonctions de chef d'État du Maroc.

Au Sud, un prétendant, El Hibba, exploitant l'influence maraboutique de son père Ma el Aïnin, était devenu maître du Sous et allait à Marrakech se faire proclamer sultan.

Le reste du Maroc frémissait de l'espoir de rejeter bientôt à la mer les Français envahisseurs. En quelques semaines, le général Lyautey, grâce à son prestige personnel, et secondé par le général Gouraud conduisant hardiment ses troupes sus aux rebelles, délivrait Fez de leur étreinte et rejetait au loin les hordes soulevées dont beaucoup se soumirent.

Ses brillantes qualités de chef et la générosité avec laquelle il traita les révoltés de la veille lui valurent la confiance de la population frondeuse, mais intelligente de Fez, si amoureuse du beau geste.

Peu après, le 17 septembre 1912, les hordes d'El Hibba furent culbutées à Sidi-bou-Athman par les troupes du colonel Ch. Mangin. L'occupation de Marrakech entraîna la soumission de toutes les tribus du sud-marocain. En même temps, le calme était rétabli dans la plus grande partie du Maroc déjà occupé; le protectorat français prenait pied et était accepté.

Le général Lyautey, convaincu de la nécessité primordiale de gagner la sympathie de l'indigène déjà soumis par la force, de faire sa conquête morale pour assurer une pacification durable, utilisa

immédiatement l'influence du médecin. Il en fit un agent de pénétration pacifique, comme il l'avait déjà fait avec succès à Madagascar, puis dans le Sud-Oranais, dans les oasis sahariennes, chez les Beni Snassen et à Oudjda.

Dès son arrivée à Fez, il chargea les médecins de seconder le rôle d'occupation des colonnes mobiles. Le groupe sanitaire mobile de Fez fut créé et dirigé par le médecin-major Cristiani, dont le nom, vénéré de tous les indigènes, signifie à leurs yeux apostolat par la médecine, désintéressement et dévouement inlassables, valeur professionnelle de premier ordre. Le groupe ainsi constitué, sorte de petite ambulance mobile pour les indigènes, suivit la colonne Gouraud, donnant des consultations et des soins, distribuant des médicaments aux populations à peine soumises. En sortant de la tente du chef victorieux qui venait de recevoir leur soumission, les rebelles de la veille étaient accueillis dans la tente toute voisine du médecin. Les malades trouvaient là des remèdes, les blessés recevaient des pansements et étaient transportés par nos soins. Cette façon d'agir, si contraire à leurs usages, nous attira aussitôt leur sympathie et leur fit accepter plus facilement notre domination.

Dès la prise de Marrakech, le général Lyautey y dépêcha une fraction du groupe sanitaire de Fez, comprenant les médecins Morras (1) et Chatinières. Le nouveau groupe entra immédiatement en campagne dans les plaines situées au pied du Grand Atlas.

Le médecin, le toubib, a joué, de tous temps et

(1) Le médecin-major Morras, nommé médecin du sultan, fut remplacé en 1914 par le médecin-major Rossi.

bien avant la venue des Européens, un rôle important dans la société indigène.

Les Marocains, imbus de préjugés populaires et fervents de sorcellerie, recouraient volontiers à leurs guérisseurs indigènes, des empiriques souvent fort habiles, parfois vulgaires charlatans — ou encore à des personnages religieux exploitant cyniquement la crédulité de leurs naïfs clients. — Quand ils connurent les médecins des premiers dispensaires, créés avant l'occupation française, ils furent vite éclairés sur la supériorité incontestable des nouveaux toubibs, due à leurs connaissances scientifiques et à leur esprit de méthode; ils apprécièrent leur désintéressement, leur patience, leur foi dans l'art de guérir et leur générosité qui se dépensait auprès des pauvres aussi bien qu'auprès des riches. Les médecins européens acquirent aussitôt un prestige qui grandit peu à peu à côté de la popularité des guérisseurs indigènes. La curiosité et de la sympathie pour les nouveaux médecins vite appréciés, triomphèrent bientôt de la méfiance atavique que les populations indigènes gardent à l'égard de l'étranger. Aussi trouvèrent-ils accueil empressé et confiance toute spontanée. Le médecin devint ainsi une sorte d'apôtre dont l'influence bienfaisante se développa par la médecine à côté de celle du missionnaire.

Déjà, en Europe, le médecin est le confident de tous ceux qui souffrent : mieux que le confesseur, il peut voir à nu l'âme humaine avec ses défauts cachés, ses misères inavouées. Son œil exercé, qui scrute et qui pèse, perce vite l'orgueil et la méfiance qu'on lui oppose : car l'homme qui a dépouillé sa chemise hésite moins à mettre à nu son âme et la constatation de lésions et de symp-

tômes qui ne peuvent être niés, force la sincérité du client.

Au sein des populations indigènes, plus proches de la nature, son influence devient plus grande encore. Mieux armé que le missionnaire pour pénétrer l'âme humaine par des moyens d'investigation qui en fouillent tous les replis et entraînent fatalement l'aveu, il lui manque pourtant l'autorité que donne à ce dernier le fait d'être membre d'une association vaste, puissante et bien unie, et le représentant d'une morale et d'une doctrine religieuses. Le médecin reste un isolé; sa valeur d'apôtre ne dépasse pas sa personnalité. Bon nombre d'entre eux font individuellement œuvre désintéressée d'humanité; mais aucun groupement médical, rappelant un ordre religieux, ne coordonne leurs efforts dispersés en une action commune et l'indigène qui se confiait volontiers au médecin qu'il avait su apprécier, hésitera à recourir au nouveau venu, fonctionnaire quelconque de l'assistance médicale indigène.

Mais si leur but est différent, puisque le missionnaire s'efforce avant tout d'élever l'indigène à l'esprit évangélique ou tout au moins de le rendre meilleur (car il n'essaye guère de convertir le musulman trop imbu de sa religion qui a façonné toute sa mentalité), tandis que le médecin cherche à le préserver des maladies et à soulager ses souffrances, au fond le résultat est le même : en faisant du bien autour d'eux, en soulageant les misères morales et physiques, tous deux font connaître et aimer la France et par là favorisent sa pénétration pacifique dans les milieux indigènes.

II

L'ASSISTANCE MÉDICALE INDIGÈNE

L'assistance médicale indigène, organisée au Maroc par le général Lyautey, comprend des formations fixes et des formations mobiles. Parmi les premières, sont les infirmeries indigènes créées dans tous les postes militaires pourvus d'un médecin et multipliées ensuite par le protectorat et les dispensaires déjà ouverts dans toutes les grandes villes avant l'occupation française, transformés peu à peu en hôpitaux indigènes; les seconds, comprennent les groupes sanitaires mobiles qui sont l'objet de ces récits.

Le groupe sanitaire mobile de Fez, le premier en date, n'eut, surtout dans ses débuts, qu'un rôle assez modeste. La région de Fez où il agissait comprend des populations turbulentes et frondeuses, d'humeur indépendante. Les caïds nommés par les Sultans pour les gouverner furent, le plus souvent, sans autorité; à un commandement despotique qu'ils s'efforçaient d'établir, les tribus ripostaient par la révolte à main armée, le massacre et le pillage. Le protectorat ne pouvait donc faire fond sur le concours des caïds. Il dut s'imposer par la force, organiser le pays conquis et exiger ensuite des indigènes soumis l'obéissance à des caïds de son choix. Aussi, obligé de s'accommoder de cette instabilité politique, le groupe sanitaire mobile dut se contenter dans les premiers temps d'accompagner les colonnes et d'étendre peu à peu son action médicale à mesure

que le chef militaire occupait le pays conquis. Plus tard seulement, et dans un rayon restreint, il lui fut possible de circuler dans un pays effectivement pacifié.

L'action du groupe sanitaire mobile de Marrakech dont il sera question exclusivement dans ces récits, fut beaucoup plus féconde : grâce à une situation politique tout autre, le médecin fut dans la région de Marrakech, non seulement le pacificateur du pays conquis, mais encore, précédant les colonnes d'occupation, il favorisa la pénétration de l'influence française et prépara le pays à accepter le protectorat.

En effet, la plupart des tribus habitent la haute montagne dans des zones inaccessibles à nos colonnes et constituent les fiefs de quelques grands caïds tout-puissants et à peu près indépendants. Ces seigneurs de l'Atlas, en acceptant le protectorat français, apportèrent avec eux la soumission de toutes les tribus dont ils sont les chefs soit réels, soit nominaux. — Le médecin put donc étendre son influence non seulement parmi les quelques tribus de la plaine rapidement pacifiées par l'occupation armée, mais aussi en haute montagne, dans les fiefs des grands caïds, où les populations n'avaient souvent jamais vu l'Européen. Il put ainsi apprivoiser ces primitifs, gagner leur confiance et peu à peu les mettre en relation avec l'autorité française. En même temps, le médecin, recevant fréquemment les doléances des populations, dut se faire leur avocat auprès des commandants militaires de région.

Pour atteindre ces résultats, son action médicale dut être des plus variées et des plus étendues. Tout d'abord, il dut s'attacher à combattre les grandes épidémies, si meurtrières au Maroc. Par des milliers

de vaccinations jennériennes pratiquées au cours de ses tournées, il lutta pied à pied contre la variole qui, tous les ans, faisait de très nombreuses victimes parmi les jeunes gens et les enfants, dépeuplant des régions entières. Ce bienfait, le plus considérable de ceux que la médecine européenne apporta au Maroc, fut très vite apprécié, car le terrible fléau put être rapidement enrayé.

Aux épidémies si fréquentes de peste et de typhus, il opposa une série de mesures rigoureuses d'isolement et d'incinération de tous les objets contaminés; il imposa des vaccinations anti-pestieuses, etc.

Ces mesures d'hygiène ne furent pas appliquées sans résistance de la part des populations ignorantes, pauvres et malpropres, et parfois le médecin hygiéniste dut se faire accompagner d'une troupe armée, pour faire observer ses prescriptions. Les indigènes, persuadés que rien ne peut prévenir une maladie qu'Allah leur envoie « ainsi qu'il est écrit », ne comprennent pas le rôle préventif de l'hygiène européenne.

On peut espérer que, plus tard, ils en reconnaîtront la valeur quand ils en auront constaté les heureux résultats; actuellement, ils apprécient davantage le soulagement immédiat que le médecin peut apporter à une maladie en cours et ils accourent nombreux aux consultations. Aussi, pour satisfaire le plus grand nombre possible de malades et de curieux, ces consultations étaient fatalement rapides et sommaires.

La pathologie de l'indigène ne diffère guère de celle de l'Européen; le paludisme à forme souvent grave avec ses multiples manifestations; les accidents spécifiques les plus variés, surtout cutanés et

osseux, dominant la morbidité. Les affections oculaires, suites de conjonctivites granuleuses, les maladies cutanées y sont fréquemment engendrées par une hygiène déplorable. L'indigène accepte volontiers et réclame même l'intervention chirurgicale et l'anesthésie générale.

III

LE CHELLEUH

En arrivant à Marrakech et, plus tard, en montagne, je remarquai des indigènes se différenciant nettement des Arabes. Leur teint plus blanc, leurs traits plus fins sont presque européens, leurs vêtements mêmes les caractérisent : les uns drapés d'une étoffe de laine grise en harmonie avec la simplicité de leurs mœurs, les autres vêtus de costumes très couleur locale, de teintes et de formes inaccoutumées, évoquant des pays très reculés, des coutumes très anciennes.

Ces gens étaient souvent restés sans relations commerciales avec le reste du Maroc ; ils ne parlaient pas l'arabe, mais une langue plus douce où les voyelles plus nombreuses chantaient dans leurs conversations vives et alertes. Je remarquai pourtant que bon nombre d'entre eux connaissaient la langue arabe et s'en servaient dès qu'ils se trouvaient hors de leur milieu habituel, tandis que les Arabes ne s'abaissaient pas à côté d'eux, à apprendre leur parler qu'ils traitaient dédaigneusement de patois montagnard. C'étaient, en effet,

des gens de la montagne, des chelleuhs. — En les abordant, je fus frappé par la mobilité de leur physionomie, très expressive et exempte de toute morgue, par leurs petits yeux noirs pétillant de curiosité; ils se montraient bons enfants, hâbleurs spirituels. La méfiance habituelle de l'indigène à l'égard de l'Européen se dissipait plus vite et leur esprit paraissait plus ouvert.

Plus tard, en les pratiquant, je constatai que les chelleuhs vivent très simplement dans leurs montagnes, à l'abri des contaminations physiques et morales, et qu'ils y sont très prolifiques. Lorsqu'ils viennent isolément habiter les villes, ils manifestent aussitôt le goût des entreprises et des aptitudes réelles au commerce et à l'industrie; mieux que les Arabes, ils s'adaptent à une vie de travail et d'effort. Cet ensemble de qualités me fit augurer pour leur race un avenir brillant dans le Maroc pacifié et organisé.

Les chelleuhs ont une origine très différente de celle des Arabes. Ils sont les autochtones du Maroc et font partie de la grande famille berbère, issue des races diverses qui habitaient l'Afrique du Nord avant l'invasion arabe.

Les auteurs latins nous content qu'en fondant leurs colonies de l'Afrique du Nord sur les ruines de Carthage, les Romains trouvèrent une race formée de l'union des Ibères venus de l'Europe et d'Africains de couleur bronzée; ils la décrivent fière et indépendante, de mœurs pillardes, toutes caractéristiques que l'on retrouve chez nos chelleuhs. Quelques-uns d'entre eux seulement s'assimilèrent la civilisation romaine, la plupart préférèrent reculer devant le flot montant de la civilisation nouvelle, et la race ne subit que fort peu l'empreinte de l'Empire romain.

Sur le déclin de l'Empire, les Vandales, les Alains, les Goths traversèrent le détroit de Gibraltar, s'installèrent dans le nord de l'Afrique. Une fusion s'opéra alors entre la race primitive, les quelques Romains et Carthaginois restés dans ces régions et les races conquérantes.

Mais la race issue de cet amalgame conserva les caractères ethniques essentiels de la race autochtone : la fierté, l'indépendance et la répulsion pour toute domination étrangère. Elle ne put cependant instaurer un empire stable par suite de ses dissensions intestines de caractère surtout religieux, et le pays se morcela en petits États. « Les Berbères dans les campagnes, nous dit l'historien arabe Ibn-Khaldoun, forts par leur nombre et leurs ressources, obéissaient à des rois, des chefs, des princes et des émirs. »

Plus tard, l'invasion arabe, en refoulant dans les montagnes ce mélange de peuplades, donna à la race berbère ou chelleuh son unité et mit en relief ses caractères ethniques.

Par instants, quittant leurs montagnes, les populations berbères firent irruption dans les plaines, prêchant une rénovation religieuse et faisant pour leur compte la conquête du Maghreb. Alternant avec les poussées arabes venant de l'est, les Berbères : Berhouta, Zénètes, Sanhadja, Masmouda, se succédèrent dans la domination du Maghreb et de toute l'Afrique du Nord, donnant les dynasties puissantes des Almoravides et des Almohades.

Plus tard, tandis que l'est et le centre de l'Ifryka se laissaient envahir par les Turcs et par les Espagnols, le Maghreb-el-Aksa (l'occident islamique le plus éloigné de la Mecque) échappa à la tutelle ottomane et résista à toute pénétration de la part des nations chrétiennes.

A l'est, la race berbère opprimée par les Turcs dut se réfugier dans les montagnes de Kabylie, dans l'Aurès et dans les massifs rocheux du Sahara. Au Maghreb, elle conserva une vitalité très grande pendant l'empire arabe des chérifs qui brilla d'un vif éclat du seizième au dix-neuvième siècle.

Actuellement, au Maroc, la race berbère constitue l'élément prédominant; elle occupe quelques régions de la plaine et toutes les zones montagneuses.

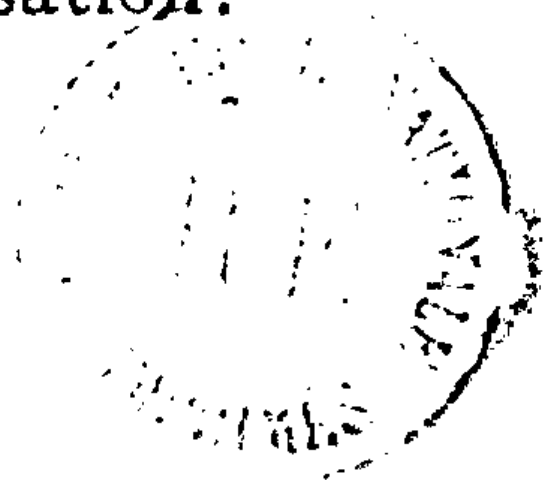
Dans le Rif, le moyen Atlas, et chez les Djebala, elle est appelée berbère; chelleuh dans le grand Atlas et dans l'extrême sud-marocain.

Mes tournées, en me conduisant successivement chez les chelleuhs du grand Atlas, chez les chelleuhs du Sous, puis chez les chelleuhs du Draa, m'ont permis d'entrer en contact avec les divers types de la race et d'y apprécier de solides qualités sur lesquelles le protectorat français pourra faire fond.

Ainsi, l'indigène nous apparaît généralement comme hostile à l'Européen et ne subissant qu'à contre-cœur notre ingérence dans ses coutumes ancestrales; on ne peut donc espérer qu'il adoptera un jour notre civilisation si différente de sa religion et de ses mœurs. C'est seulement par la force et par la présence continue de nos troupes d'occupation que nous pourrons nous maintenir au Maroc et imposer notre protectorat; nous atténuons toutefois cette tutelle de fer par une œuvre nouvelle d'apostolat, la médecine indigène, qui dissipe ainsi peu à peu son antipathie. L'Arabe soumis ou bien continuera à frémir du désir de nous chasser ou bien, abêti, il se résignera à la fatalité, à la loi du plus fort.

Mais nous pouvons espérer qu'à côté de lui, le

chelleuh, plus souple, comprenant l'inutilité d'une résistance sans chance de succès, s'efforcera de profiter des avantages matériels que nous lui apportons et collaborera ainsi lui-même à notre œuvre de pacification et de colonisation.



DANS LE GRAND ATLAS MAROCAIN

I

DE SÉFROU A FEZ ET A MARRAKECH
LES GRANDS CAÏDS DE L'ATLAS

Séfrou où j'habitais depuis plus d'un mois (septembre-octobre 1912), est une délicieuse petite ville indigène, fraîche, bien bâtie et propre. Ses minarets en forme de tours se dressent gracieusement au-dessus des cinq mosquées toutes blanches et vous apparaissent brusquement au tournant des ruelles tortueuses et bien pavées. Elle est enfouie au milieu des jardins, vastes et riches, qui lui font une ceinture verte, et dominée par des rochers nus, sur lesquels les Français ont établi un camp fortifié. Un ruisseau aux eaux claires et vives la traverse. J'avais mené à Séfrou la douce vie indigène parmi des habitants très sympathiques qui m'accueillaient en ami.

Le 15 octobre 1912, la ville était en fête pour recevoir le général Gouraud que j'avais suivi, deux mois auparavant, dans les colonnes lancées pour dégager la ville de Fez et bousculer les tribus rebelles.

Comme je venais de recevoir l'ordre de me rendre à Marrakech, récemment occupé par la colonne Mangin, pour y constituer un groupe sanitaire mobile, je profitai du retour du général vers Fez pour quitter Séfrou en sécurité, sous la protection de son escorte, car les environs de la ville, et particulièrement ses beaux jardins, étaient infestés de pillards venus des tribus voisines révoltées. Ces tribus, refoulées par nos colonnes, ne pouvaient se résigner à voir Séfrou rester en notre pouvoir. Forcées de renoncer aux attaques de front qui se seraient heurtées à une défense fortement organisée, elles se contentaient de tenir la ville assiégée, en organisant tout autour un réseau d'embuscades.

Sur notre route, à mi-chemin entre Séfrou et Fez, nous atteignîmes, à flanc de montagne, le gros village berbère de Bahlil, réputé cité sainte et fanatique. Le général Gouraud s'y arrêta pour répondre à l'invitation du caïd. Il tenait à lui témoigner son estime et à le féliciter pour l'énergie qu'il déployait à assurer la police du pays. Le caïd El Balhouli s'était constitué une bande de quatre-vingts cavaliers et de deux cent cinquante fantassins recrutés dans le village même. Il les avait admirablement dressés à la manière européenne, tout en développant leurs qualités guerrières naturelles, leur adresse, leur courage, leur endurance. Protégés par cette troupe, les convois entre Fez et Séfrou pouvaient circuler en sécurité.

En outre, en harcelant sans cesse les tribus rebelles : les Aït Youssi, les Aït Tserouchen et les Beni Mtir, il écartait les risques d'une attaque imprévue, assurant ainsi une demi-sécurité au pays.

Au sortir des jardins de Séfrou, se dresse une

haute falaise qu'il faut franchir. Au delà, s'étend un plateau rocheux; le goum du caïd nous y attendait. En nous apercevant, les cavaliers chargèrent vers nous en tirant des coups de fusil, puis ils se rangèrent pour nous faire cortège.

Un peu plus loin, les fantassins, armés du fusil Gras et vêtus de la djellaba marocaine, s'étaient correctement alignés au port d'armes, comme pour une revue, que le général leur passa d'ailleurs aussitôt. Ils se disloquèrent ensuite, et trottinant légèrement en désordre, à la manière marocaine, ils nous précédèrent jusqu'à notre entrée à Bahlil.

Le village de Bahlil n'était plus qu'un amas de ruines, d'où émergeaient une antique mosquée, bâtie comme une cathédrale, et quelques rares maisons encore intactes.

Bahlil avait été, en effet, plusieurs fois canonnée en 1911, quand ses habitants s'étaient opposés au passage des colonnes françaises, puis elle avait été pillée et incendiée par ses voisins en représailles pour avoir subi un moment, bien qu'à contre-cœur, le joug des Français. La plupart des habitants durent habiter des grottes naturelles dans les rochers.

Le caïd nous offrit de bon cœur un modeste repas, sa physionomie rayonnait de la joie d'avoir à sa table le général Gouraud. Le général lui rappela leur première rencontre après le drame de Fez.

Le caïd avait, à l'occupation du pays, accepté la tutelle française; mais, quand le 7 avril 1912, les troupes chérifiennes se révoltèrent, massacrant les Français de Fez, le caïd pactisa avec les émeutiers et avec les tribus rebelles qui s'apprêtaient à assiéger Fez; de plus, escomptant la révolte des

tabors de Séfrou, il tendit des embuscades pour s'emparer, aux portes de la ville, des officiers instructeurs qui auraient pu fuir. Fort heureusement, la courageuse initiative du capitaine Richard d'Ivry maintint la fidélité de ses troupes et empêcha la réalisation de ces projets.

En effet, Richard d'Ivry ayant appris les révoltes des tabors de Fez par la télégraphie sans fil qui devançait de quelques heures les renseignements apportés aux indigènes par des messagers à pied, fit immédiatement sortir ses tabors de Séfrou et les mena au combat sus aux tribus qui menaçaient Séfrou. Au retour de la randonnée, les soldats marocains, victorieux et repus de butin, ne songèrent plus à se révolter. Ils se sentaient désormais liés par la confraternité d'armes au chef qui avait partagé les mêmes dangers qu'eux et qui s'était battu comme un lion à leurs côtés.

Deux mois après les révoltes, le général Lyautey, assisté du général Gouraud, avait mandé auprès de lui le caïd El Balhouli; l'intention première du général avait été de punir le traître, mais du premier coup d'œil, ayant reconnu un caractère d'une trempe spéciale, il décida de l'utiliser et de se le concilier. Le caïd, cédant au prestige qui entourait d'une auréole le général et séduit par son charme personnel, avait offert spontanément ses services, promettant de lever un goum et de maintenir la sécurité dans la région de Bahlil. Le général Lyautey accepta l'offre et pardonna la faute. El-Balhouli avait tenu ses promesses.

Le général Gouraud, rappelant ces incidents, félicita le caïd de son énergie et lui promit un supplément de crédits et d'armes pour lui permettre d'accroître l'action de son goum.

« Je suis un vieux soldat, lui dit alors le caïd; j'ai servi, toute ma vie, à la solde de plusieurs maîtres, les servant et les trahissant tour à tour quand ils avaient cessé de me plaire ou de servir mes intérêts; mais tu peux actuellement compter sur ma fidélité, car j'ai confiance en toi et je crois en la puissance des Français que j'ai pu apprécier. J'ai quitté tout jeune Bahlil, mon pays natal, pour suivre les armées des sultans lancées dans le Riff, vers la Moulouïa et à travers le moyen Atlas pour soumettre les tribus rebelles; j'ai ensuite tenu longtemps garnison dans le Riff. Nommé « caïd Mia », chargé par le sultan Moulay Hassan du service des douanes sur les côtes du Riff, j'étais en réalité chef de contrebandiers et de corsaires au compte de mes maîtres. Dès qu'un navire en détresse était signalé, montant des barcasses armées, mes soldats abordaient le navire pour piller les marchandises et amener l'équipage en captivité. Le butin était partagé entre nous; une faible part était envoyée au sultan à titre d'hommage. J'étais à ce moment le maître incontesté de la côte riffaine. Je commandai plus tard un tabor dans la harka envoyée par Abd el Aziz, contre le prétendant « le Rogui ». Enfin, fatigué de mener la vie des camps, j'ai goûté la joie de revenir à Bahlil avec les guerriers qui me sont restés fidèles. »

Des gens du caïd ajoutèrent qu'il s'adonnait à ce moment à la piété, faisant tous les mois le pèlerinage au saint tombeau de Moulay Dris, à Fez. Était-ce pour obtenir le pardon des actes de brigandage qui émaillaient toute sa vie ou bien pour se blanchir, à l'avance, en véritable musulman, de sa honteuse compromission avec les Français, ces mécréants infidèles?

Nous arrivâmes le soir même à Fez et j'abandonnai l'escorte du général qui rentrait à sa résidence. Je consacrai deux journées à revivre, dans l'antique ville musulmane, les délicieux souvenirs et les heures tragiques d'avril et de mai 1912. Le soir même, un ami m'entraîna à une réception donnée par un riche commerçant indigène : à travers des ruelles sombres, silencieuses, escarpées et tortueuses, précédés d'un guide porteur d'une lanterne, nous arrivâmes au quartier de Ras-el-Jenan, « la tête des jardins », qui domine Fez-el-Bahli. Une porte basse chargée de lourdes ferrures s'ouvrit à notre appel, et un nègre nous introduisit dans une maison mauresque dont le style rappelait les vieilles habitations de Séville et de Grenade. Les pièces étaient disposées autour d'une petite cour pavée de mosaïques de Fez. De gracieuses arcades mauresques, décorées de mosaïques et d'arabesques sculptées au ciseau dans le plâtre, rehaussées de couleurs vives et de dorures, donnaient du mystère et de l'intimité à ce cadre digne des *Mille et une Nuits*. Au centre, un jet d'eau jaillissait d'une belle vasque de marbre et répandait une agréable fraîcheur. Son timbre argentin devait bercer les longues rêveries. Sur l'un des côtés de la cour, était une fontaine d'un dessin mauresque très ancien. Notre mécène vint nous accueillir, nous introduisit dans l'une des salles donnant sur la cour, et nous invita à nous asseoir sur les divans et les coussins rangés tout autour ; on servit aussitôt le thé, prélude obligatoire de tout fin repas indigène ; d'autres invités, groupés suivant leur fantaisie, occupaient les deux autres salles. Aux fenêtres grillagées qui surmontaient les arcades de la cour, un murmure de voix chuchotantes et le cliquetis des

bracelets d'or ou d'argent nous fit deviner la présence des dames du harem, parées de tous leurs atours, pour assister de leur balcon à la fête qui commençait. Les almées arabes qu'au Maroc on appelle cheikhats, étaient déjà assises, les jambes repliées, sur des tapis, au centre de la cour. Elles chantaient, accompagnées de violons, jouant elles-mêmes du tambourin; puis, se dressant d'un air languissant et las, elles dansèrent tantôt seules, tantôt par groupes de deux ou de trois.

Leurs voix criardes finirent par nous énerver et, sitôt le repas terminé, nous montâmes sur une terrasse qui domine la vieille ville de Fez. Le chant des cheikhats montait de la cour profonde, atténué, transformé, idéalisé par le cadre féerique qui nous entourait. De toute la ville de Fez, étalée à nos pieds, montaient les accords lointains de chants et d'instruments. C'était une de ces merveilleuses nuits d'été du Ramadan.

Pendant tout le carême musulman, les indigènes s'abstiennent pendant le jour d'aliments et de boissons; mais la nuit, en revanche, ils prennent deux repas copieux, l'un, au coucher du soleil, l'autre, à trois heures du matin, passant en fête le reste de la nuit.

La lune répandait une lumière veloutée sur les terrasses qui dévalent en cascade, jusqu'à l'oued Fez, pour remonter ensuite vers le quartier des Andalous. Les minarets s'y distinguaient à peine, tant cette lumière était douce et uniforme; un souffle attiédi, en passant sur la ville, nous apportait une délicieuse sensation de bien-être. Comme il était doux de rester ainsi immobile et rêveur, en communion avec Fez à demi endormie, qui ne palpitait en ce moment que de la joie de vivre!

De temps en temps, à intervalles réguliers, nous parvenaient de loin les mugissements lugubres et plaintifs qu'exhalait, en grinçant dans ses gonds de bois très usés, une vieille roue à aubes qui élevait lentement l'eau de l'oued Fez pour la déverser dans des canaux d'irrigation; c'était une vieille plainte, une voix des temps passés. Il nous semblait que tous les sultans idrissites, mérinides, moravides, et tous les savants de l'antique Fez revenaient de nuit en pèlerinage dans la ville qu'ils avaient illustrée. Oh! ce chant de vieille roue! comme il donnait le frisson! Mettant une note mélancolique, infiniment triste et délicieuse à la fois, dans ce concert de la nuit!

Tout à coup, du haut d'un minaret voisin, jaillit une voix de ténor fine, nuancée, bien timbrée, pénétrante; un jeune muezzin réputé chanta des versets du Coran, sur un air de vieille complainte qui me rappela l'air des lamentations de Jérémie.

Sa voix nous parvenait par ondes; on la sentait planer au-dessus des terrasses de la vieille ville en fête, et, comme en chantant, le muezzin tournait tout autour de la coupole du minaret, pour lancer ses appels à tous les coins de la ville, tantôt sa voix devenait graduellement plus forte, tantôt elle allait en diminuant. Nous avions suspendu nos souffles pour écouter cette musique exquise, dans ce cadre d'une beauté ensorcelante et nos âmes légères semblaient s'envoler avec la voix qui montait.

Quand la complainte fut terminée, le muezzin appela à la prière. « Allah Akbar. La Allah illah Allah sidna Mohamed razoul Allah » et aussitôt, de tous les minarets de la ville, cent muezzins répétèrent les mêmes appels. Ce fut, pendant un moment, un vacarme cacophonique.

Puis, le silence se rétablit de nouveau, les chants lointains des cheikhats nous parvinrent, tandis que la vieille roue à aubes continuait sa plainte mélancolique et que la lune versait sur les terrasses de Fez une lumière immobile et enivrante.

Le lendemain, parcourant les ruelles tortueuses et les très curieux souks de Fez, je m'attardai à bavarder avec les marchands accroupis dans leurs petites niches de bois ciselé, au milieu des marchandises les plus hétéroclites, puis je montai aux tombeaux des sultans mérénides qui dominant la ville. Fez-el-Bahli, la cité de Moulay Idris, fondée en 808, s'étalait à mes pieds, comme une nappe grise, jetée sur les pentes qui dévalaient vers l'oued Fez; ses remparts crénelés, parfois à demi démolis, avec ses tours massives, l'encerclaient d'un feston continu. La porte et la mosquée de Bab Ghisa que j'avais à mes pieds, évoquèrent à mon esprit les combats furieux et les scènes de carnage dont ces lieux avaient été le théâtre quelques mois auparavant : les 17 et 18 avril 1912, les tabors insurgés avaient ensanglanté la ville de Fez, provoquant l'assassinat de quatre-vingts Français, supprimant d'un coup l'armée chérifienne sur laquelle on avait fondé de si belles espérances et compromettant notre occupation politique du Maroc. Nos troupes, accourues en toute hâte, avaient résisté avec un admirable sang-froid aux assauts impétueux et désordonnés des révoltés et repoussé peu à peu leurs bandes, qui faisaient dans les ruelles étroites de la ville une meurtrière guérilla. Notre artillerie, canonant la vieille forteresse où ils s'étaient retranchés, avait enfin achevé de les mettre en fuite. Nos troupes restaient maîtresses de la ville, mais épuisées et exposées à de nouveaux assauts. Peu à peu,

des renforts arrivèrent, puis le général Lyautey, nouveau résident général, apporta avec lui l'espérance et l'autorité tant désirée et si nécessaire. Les tribus berbères soulevées à leur tour se préparaient à attaquer Fez. Près de l'oued Sébou, à huit kilomètres à peine de la ville, une harka se formait des éléments fanatisés accourus de tous côtés. Pendant quinze jours, on avait attendu avec une certaine anxiété le déclanchement de l'attaque.

Brusquement, dans la nuit du 25 au 26 mai, la fusillade éclata autour des murs de Fez, devenue aussitôt générale. En même temps, les voix impétueuses des muezzins s'élevaient de tous les minarets, prêchant la guerre sainte. Les youyous stridents des femmes s'élevaient de la ville pour exciter les hommes au massacre des Européens. Ces cris, mêlés aux bruits de la fusillade et aux vociférations des assaillants faisaient un concert sinistre et peu banal que domina, au petit jour, la grosse voix de nos 75. Sous mes yeux, le minaret de Bab Ghisa, encore criblé des balles des agresseurs, racontait l'héroïque défense de nos troupes. Le 26 mai, une section de nos tirailleurs, postée comme dans un fortin au-dessus de la porte, luttait sans répit depuis dix heures du soir pour interdire aux assaillants l'accès de la ville; tout à coup, au matin, un groupe de rebelles s'introduisant dans la ville à travers des brèches pratiquées dans les murs, et pénétrant déguisés dans la mosquée, occupèrent le haut du minaret et tirèrent à bout portant dans le dos des tirailleurs dont la plupart, sans abris et sans défense contre les tireurs embusqués, furent tués à leur poste. Les quelques survivants, forçant les portes de la mosquée, vengèrent leurs camarades en massacrant tous les rebelles qu'ils y trouvèrent;

les murs en gardèrent longtemps des taches de sang et de cervelle. Pendant ce temps, d'autres sections de tirailleurs défendaient la porte de Bab-Fteuh, que je voyais au sud de la ville; des Sénégalais chargèrent héroïquement contre les murs et s'y firent inutilement mitrailler. J'avais présent à mes yeux, le long couloir qui sépare les portes jumelles de Bab-Fteuh, rempli de cadavres entassés et de blessés déjà secourus par une ambulance mobile et que j'étais allé recueillir. Pendant ce temps, nos canons, postés au bordj nord, au bordj sud et à Dar-Mares, fouillaient de leurs obus qui se croisaient en sifflant au-dessus de nos têtes, les jardins autour de Fez, mettant en fuite les agresseurs.

La ville de Fez, prudente maintenant, après avoir souhaité le succès des assaillants, restait calme et silencieuse sous la voûte de feu, attendant l'issue de la bataille pour se donner au vainqueur, quitte à le trahir ensuite avec une parfaite désinvolture.

Le 28 mai, vers deux heures de l'après-midi, l'attaque reprit avec une furia sublime et horrible. Je voyais les rebelles descendre en grappes serrées le long des pentes de la montagne du Zahlar qui domine Fez vers le nord. Les obus qui éclataient autour d'eux, les firent hésiter un instant, mais bientôt ils s'élançèrent, électrisés sans doute par quelque marabout fanatique qui leur prêchait la haine de l'Européen; un groupe de cavaliers farouches chargeait, précédé de la bannière verte, s'égrenant en cours de route sous les shrapnells.

Les assaillants avaient, pour un instant, réussi à faire battre en retraite les tirailleurs qui occupaient la position des Mérénides; le canon tira alors sur eux à mitraille, faisant une horrible boucherie, pendant que les mitrailleuses de Bab-Ghisa décimaient

ces fanatiques se ruant à l'assaut de la porte.

Tandis que ces souvenirs tragiques repassaient devant mes yeux, la vieille capitale grise du Maghreb qui avait vécu jadis des heures de splendeur et si souvent aussi avait été ensanglantée par les rivalités dynastiques et les éternelles luttes entre Arabes et Berbères, s'étendait à mes pieds, calme et sereine; les minarets s'élançaient de la cité sainte comme des prières, cristallisées et immuables, s'élevant vers Allah. Les toits verts du sanctuaire très saint de Moulay Idris et de la célèbre université de Karouïne se distinguaient nettement parmi la multitude des terrasses. Un doux murmure s'élevait de la ville. Je sentais Fez harmonieuse, unique au monde, palpiter comme une personne vivante; je devinais sous chaque toit les occupations journalières, des joies ou des drames. Bientôt les femmes, élégamment vêtues, apparurent sur les terrasses; elles se rendaient leurs visites coutumières, allant d'une terrasse à l'autre, et bavardaient ensuite, nonchalamment allongées sur des tapis; c'était l'heure des femmes; les terrasses leur appartiennent chaque soir aux instants qui précèdent le coucher du soleil. La ville apparaissait en ce moment comme émaillée de fleurs tropicales. Le charme indescriptible de Fez me troublait, je sentais que j'aimais cette ville comme j'aurais aimé une femme belle et séduisante à qui j'aurais donné mon cœur... Fez m'attirait, m'enivrait.

Le soleil dora la ville de ses derniers rayons, puis une lumière mauve passa. De toutes les mosquées jaillirent les voix des muezzins qui appelaient les croyants à la prière du Maghreb au coucher du soleil; Fez se recueillait un instant : je sentais un souffle religieux très profond passer sur la ville

sainte. Un instant après, le doux murmure joyeux recommença. La nuit vint rapidement, et la ville disparut peu à peu dans la pénombre, les terrasses se confondirent, les femmes rentrèrent dans les maisons. Fez palpait toujours; une nouvelle nuit de Ramadan commençait; je m'arrachai à ce spectacle, le cœur plein d'une émotion indicible.

Le 19 octobre, je quittai Fez; il y avait trois jours déjà que j'étais parti de Séfrou; mon voyage jusqu'à Marrakech devait durer encore trente jours. J'allais lentement, suivant, de poste en poste, les convois qui se déplaçaient. Plusieurs bataillons les escortaient et leur assuraient une demi-sécurité, car des bandes de rebelles pillards infestaient toute la zone comprise entre Fez et Rabat. Des spahis en flanc-garde côtoyaient le convoi, enveloppés dans leur vaste burnous rouge, l'œil aux aguets, la carabine dressée sur la cuisse droite. Tous les soirs, on dressait les tentes en carré, les animaux au centre et le service de garde devait être vigilant.

Le 19 octobre, je campais ainsi dans la vaste et fertile plaine du Saïs qui s'étend de Fez à Meknès.

Vers minuit, une fusillade éclate et les balles sifflent autour de nos tentes. Alerte générale; des patrouilles de tirailleurs sortent, des cris aigus partaient d'un douar voisin de notre camp. Deux vieilles femmes gémissaient, leurs maris étaient allés la veille à Fez, sans doute pour affaires. Des rebelles Beni Mtir ayant su la chose étaient descendus de leurs montagnes; et, pénétrant dans le douar, affolant les femmes, ils venaient d'enlever une jeune fille jolie, deux vaches et un mulet. Les patrouilles arrivèrent trop tard, et des spahis se mirent vainement, dans la nuit, à la poursuite des

ravisseurs. « Ne vous lamentez pas, dit aux deux femmes un joyeux tirailleur barbu; votre fille, sans doute à ce moment, se pâme frémissante dans les bras du guerrier hardi qui l'a enlevée; elle lui a déjà donné son cœur, et bientôt, sans doute, vous la reverrez heureuse. »

« Et mes vaches, mon mulet, qui nous les rendra? Qui nous paiera la dot de notre fille? » s'écrièrent les deux femmes, pleurant surtout sur les biens et l'argent qu'elles avaient perdus.

J'appris à quelque temps de là, qu'un des ravisseurs, après avoir épousé la jeune fille, avait proposé à la famille de lui restituer la moitié du prix des animaux si elle consentait à accepter le fait accompli. Le marché fut conclu, comme cela a lieu généralement, et les deux familles sont actuellement, sans doute, en bonnes relations. La hardiesse et la force ont bien leur prix! Elles suppriment les formalités énervantes d'une demande en mariage que bien des Français seraient heureux d'esquiver et les litiges autour du règlement de la dot. Telle devait être sans doute la forme primitive du mariage chez nos ancêtres les Gaulois, vivant dans leurs forêts. — Combien, depuis ce temps-là, nous avons perfectionné le protocole!

Le 20 octobre, arrivée à Meknès. De l'oliveraie où campa le convoi, j'apercevais toute la ville tapissant la crête et le versant d'une colline; ses minarets gracieux et sveltes, les uns gris, les autres recouverts de mosaïques vertes, jaillissaient pressés de la multitude des terrasses grises, profilant leurs petites coupoles, leurs balustrades et leurs boules d'or, sur un ciel très pur et très bleu. Des constructions massives, d'où émergeaient des palmiers et des jardins, restes d'un ancien palais de sultans, s'allongeaient

vers le sud. Le massif du Zerhoun, boisé et verdoyant, s'avançait au Nord, imposant comme la poupe d'un immense vaisseau; des taches blanches y étaient plaquées : l'une était Moulay-Dris, la ville sainte d'où est sortie la puissante dynastie des sultans idrissites et qui a l'insigne honneur de posséder le tombeau vénéré du père du fondateur de Fez; l'autre, Volubilis, la ville romaine, où de belles colonnades sont encore debout.

Le convoi traversa la région accidentée de l'oued Beht et de Souk-el-Arba, avec, çà et là, des défilés dangereux où il fallait faire bonne garde. Le convoi s'arrêtait parfois et une forte patrouille s'efforçait d'éventer et de repousser les rôdeurs signalés. Nous fîmes le tour de la forêt de la Mamora. Cinq mois avant, j'avais suivi la même route, en sens inverse, remontant vers Fez, avec un groupe d'officiers et de sous-officiers apportant un renfort de cadres à l'armée chérifienne. Les tabors de Fez, révoltés, venaient de massacrer leurs instructeurs français. Ce crime odieux, qui avait indigné tous les Européens du Maroc, entachait la réputation de l'armée chérifienne.

L'opprobre rejaillissait sur tout ce qui s'y rapportait, de loin ou de près. Nous étions, à ce moment-là, des suspects, des indésirables. Ayant reçu l'ordre de nous rendre à Fez sans avoir pu obtenir le transport de nos bagages par les moyens militaires, nous avons dû acheter des montures, louer des chameaux et des petits ânes pour faire le voyage. Les propriétaires de ces animaux, effrayés par l'insécurité des routes, nous abandonnaient fréquemment, emmenant leurs bêtes qu'il fallait remplacer. Nous allions d'une allure très lente, poussant nos animaux surchargés. Tous les soirs, nous installions le

camp et nous prenions notre heure de garde. Près de la Mamora, nous avons croisé un convoi descendant de Fez ; il y avait des rescapés du massacre du 17 avril : deux commerçants et une Européenne que l'on disait avoir été fort maltraitée par la populace. Ces pauvres gens nous faisaient le récit de scènes horribles, évoquant des visions de carnage, de pillages, de foules hurlantes, ivres de sang et de poudre. D'après eux, c'était la fin de notre domination au Maroc, Fez déjà assiégée, insuffisamment défendue, les massacres prochains des quelques troupes qui s'y attardaient encore. Ces cris de victimes, ces paroles de vaincus, ne méritaient qu'un peu de pitié ; l'avenir n'était-il pas à nous ? Avions-nous jamais douté de la France ?

Ma pensée s'attardait encore à ces souvenirs de cinq mois, quand j'aperçus Rabat. La ville blanche et propre étale ses terrasses au bord de la mer bleue, qui moutonnait. L'oued bou Regreg, aux eaux dormantes et à l'allure serpentine, a creusé une falaise rousse, où se dressent les murs crénelés et la mosquée de la très ancienne kasbah des Oudaïa. En cet endroit, l'oued sépare Rabat de Salé, la ville sainte, fermée, fanatique, peuplée de marabouts et de corsaires. La tour Hassan, carrée et sévère, la sœur inachevée de la Giralda de Séville et de la Kouttoubia de Marrakech, domine les deux villes jumelles. Je séjournai à Rabat du 26 octobre au 1^{er} novembre ; je longeai ensuite la côte sablonneuse de l'Océan, puis je traversai Casablanca, où une ville européenne naissait et croissait avec une rapidité de plante tropicale.

Et, le 2 novembre, je continuai à chevaucher tout droit, à travers la chaouïa, dans une plaine monotone, nue, roussâtre, terres noires, riches et fécondes

au printemps, poudreuses et désolées à ce moment, car depuis longtemps les moissons étaient terminées.

Stationnement forcé du 5 au 10 novembre à Mechra-ben-Abbou, sur les bords de l'Oum-el-Rebia. Mes infirmiers indigènes, dressés par moi et emmenés depuis Séfrou, confectionnaient tous les jours, à la façon indigène, le repas que je prenais sous ma tente : le tam ou kouskous, cuit avec du mouton, ou des poulets cuits à l'étouffée entre deux terrines épaisses. A Mechra-ben-Abbou, j'invitai mes camarades du poste à un « méchoui » à la mode algérienne, que mon ordonnance excellait à préparer. Le mouton est rôti entier sur un brasier de bois, tandis qu'au Maroc on ne connaît que le méchoui cuit au four. Assister à la préparation était déjà un régal. Un trou fut creusé dans le sol, au sommet d'une falaise dominant l'oued; le mouton vidé et embroché d'un long bâton de bois vert, enduit d'une couche de beurre, fut placé au-dessus de la braise ardente. Le cuisinier et son aide exposaient tour à tour au feu les faces de l'animal et, à l'aide d'un long bâton garni d'un tampon d'étoffe en forme de pinceau, ils imbibaient sans cesse de beurre la peau qui rissolait. Nous humions en gourmets ce fumet appétissant et prometteur mélangé aux essences que dégageaient des branches résineuses à demi consumées et dont l'arome parfumait le rôti. Le méchoui fut ensuite savouré tout chaud.

De Mechra-ben-Abbou à Marrakech, la route file, tout droit vers le sud, pendant cent vingt kilomètres, à travers une région montueuse d'abord, puis unie et plate; un désert de galets : pas une herbe, pas un arbre, sauf quelques palmiers malingres, près d'une source, à Souk-el-Arba, des

Ksours; cette plaine des Rahamna, au printemps, quand il pleut, me dirent des gens, se recouvre d'herbes et de moissons; elle s'émaille alors de petites fleurs aux tons chauds, qui en font un immense tapis agréable à l'œil. J'eus plus tard, souvent, l'occasion de parcourir cette plaine en tous sens, des Sraghna aux Menaba, des Ahmar aux Doukhala. Quand j'y passais, au printemps, mon cheval s'enfonçait jusqu'au poitrail dans la verdure et dans les fleurs, faisant lever à chaque instant, des pluviers, des outardes, des perdreaux et des cailles, dont les cris et les vols animaient la monotonie de la marche. C'était aussi une occasion de tirer quelques coups de fusil. Le reste de l'année, c'est le désert, où les moutons cherchent quelques herbes sèches à brouter, entre les grosses pierres.

En cours de route, mes compagnons de convoi me contaient les combats et les escarmouches livrés en ces lieux un mois à peine auparavant par les troupes du colonel Mangin qui repoussaient les avant-gardes de El Hibba.

A l'exemple des divers prétendants qui se succédèrent dans l'histoire si embrouillée du Maghreb : Almoravides venus du Sénégal, Almohades venus du centre de l'Atlas, El Hibba, fils de Ma el Ainin s'était fait proclamer madhi ou prophète, s'attribuant la mission de ramener l'islamisme à la pureté coranique. Escorté de ses fidèles hommes bleus, venus de Mauritanie, il occupa le Sous et Taroudant, puis, à la tête de tous les caïds et de toutes les populations fanatisées sur son passage, le saint réformateur entra solennellement à Marrakech et se faisait proclamer sultan. Il s'apprêtait à continuer vers le nord sa marche triomphale, annonçant partout que sa puissance et la réforme qu'il prêchait

allaient s'étendre sur tout le Maroc, l'Algérie, la Tunisie. — Les troupes du colonel Mangin avaient reçu la mission d'arrêter la marche du madhi, et de l'empêcher de compromettre notre œuvre d'occupation pacifique au Maroc.

Déjà, signalant le théâtre du combat décisif suivi de la défaite du prétendant, les collines dentelées du Djebilet barraient l'horizon devant moi; leurs sommets aigus et leurs arêtes calcinées se découpaient nettement sur un ciel lumineux. Sous un soleil implacable, le sol nu et sec devenait un brasier, et de tous côtés, se jouaient des mirages. Les douars lointains flottaient vaporeux au-dessus du sol, et la terre devenait légère autour d'eux. Ils m'apparurent petit à petit comme des cités lacustres, l'eau semblait les environner; de maigres buissons desséchés prirent des proportions d'arbres; ils devinrent bientôt des forêts se mirant dans l'étang qui s'étendait sans cesse. Arrivés à l'étape, mes gens altérés partirent avec des seaux et des bidons, en quête d'eau; ils marchèrent longtemps, mais revinrent découragés, renonçant à atteindre cette eau attirante qui s'éloignait sans cesse.

J'arrivai ainsi le 12 novembre en face de la brèche de Sidi-bon-Ahman qui traverse la chaîne du Djebilet. C'est du sommet des cols et des rochers qui dominant ce site que, quelques semaines auparavant, les hordes fanatisées d'El Hibba se ruèrent sur la colonne Mangin qui avançait impassible en rangs serrés, le convoi au centre. Nos huit canons de 75 crachèrent alors la mitraille. « Les obus français, avait annoncé El Hibba, devaient se changer en eau et tomber en pluie bienfaisante sur les guerriers altérés. » La désillusion fut cruelle. Affolés, les assaillants prirent la fuite vers Marrakech, repas-

sant le col en grappes désordonnées, où nos obus faisaient jaillir des membres de tous côtés. La cause française était gagnée. El Hibba, traité d'imposteur, abandonné des siens, était obligé de fuir Marrakech à notre approche.

Je campai auprès d'une petite koubba blanche, tombeau de quelque saint peu connu, entourée de quelques maigres abrisseaux, qui, seuls, retenaient le regard dans la nudité de ce lieu désolé. A côté, quelques tentes rustiques installées par des marchands indigènes dont plusieurs comptaient parmi les guerriers d'El Hibba; ils me racontèrent naïvement leur effroi et leur fuite éperdue en voyant leurs compagnons fauchés par groupes entiers par nos obus. Ils ne paraissaient pas garder rancune aux Français de cette échauffourée. D'ailleurs, nous étions les vainqueurs et ils reconnaissaient aisément en nous les nouveaux maîtres.

Le 13 novembre, de grand matin, je franchis le Djebilet. La chaîne imposante du grand Atlas frappa tout d'abord mes yeux émerveillés; sa masse allongée, aux sommets couronnés de neiges éternelles, semblait limiter le monde comme une barrière infranchissable. Au premier plan, la grande palmeraie de Marrakech s'étalait verte, belle, attirante, formant contraste avec la majesté de l'Atlas, telle une oasis saharienne qui aurait été transportée dans un site sauvage de nos Pyrénées.

La ville de Marrakech faisait une vaste tache rouge dans la verdure sombre des oliviers et des palmiers. Je distinguais surtout la Kouttoubia, la plus haute tour de l'Afrique du Nord, si fine, si svelte, dressée vers le ciel très bleu au-dessus des panaches des palmiers, émergeant d'une forêt de minarets, dominant de ses quatre-vingt-cinq mètres

de hauteur la ville et toute la contrée. Elle est pour le voyageur, dans l'immense plaine, comme le phare qui ramène au port le pêcheur égaré. Marrakech apparaît bien comme le site reposant et enchanteur espéré au terme d'un voyage fatigant à travers un pays brûlé et monotone. — C'est la grande oasis riche et fertile et si souvent chantée par les poètes arabes et chelleuhs.

Après avoir longé, sous de hautes touffes de palmiers penchés et comme titubants, le ravin encaissé de l'oued' Icil et suivi ensuite un sentier poussiéreux tout coupé de rigoles qui serpente dans les bois d'oliviers, j'entrai à Marrakech par Bab-el-Khemis, une porte basse et large comme la gueule d'un four. Au delà des maisons de pisé parfois demi démolies, alternaient, avec de grands murs nus masquant des palais et des habitations riches, des ruelles étroites, tortueuses, encombrées de mulets et de chameaux pesamment chargés, un fourmillement d'indigènes, les uns affairés, galopant sur de petits ânes, sans souci des passants qu'ils bousculent et faisant sans cesse retentir leur cri de « balek » — prends garde —, les autres, accroupis devant les portes basses, des fumeurs de kif sans doute, immobiles, poursuivant leurs rêves à mille lieues de cette agitation. J'arrivai ainsi au dispensaire; sitôt le seuil franchi, quelle exquise sensation de fraîcheur et de bien-être, dans le grand jardin jadis habité par un sultan; une végétation luxuriante jaillit de la terre chaude et abondamment irriguée; des oliviers, des citronniers, des orangers, des rosiers, des bananiers mélangeaient leurs feuillages très verts. C'est là que je devais habiter avec mes camarades, là aussi qu'étaient hospitalisés des malades indigènes de Marrakech. J'y retrouvai

Morras, et aussi M. Guichard, successeur du docteur Mauchamps et médecin-chef actuel du dispensaire qui venait d'être, pendant un mois, le prisonnier d'El Hibba, et n'avait dû sa délivrance qu'à l'arrivée de la colonne Mangin.

Marrakech est, avant tout, une ville de chelleuhs. Ce qui la caractérise, c'est le voisinage du grand Atlas ou Adrar n' Deren, réservoir inépuisable de population chelleuhe, qui, descendant vers la plaine, alimente la ville. Elle a été fondée en 1063 par Yacoub ben Tachfin, un Berbère, chef des Almoravides, qui, parti du Haut-Sénégal, fit la conquête de toute l'Afrique du Nord en réformant l'islamisme. En 1112, elle fut assiégée et prise par Abdel-Moumen, chef d'une puissante tribu de l'Atlas, les Masmouda, et fondateur de la dynastie des Almohades : « Le vainqueur, écrit l'historien Ibn-Khaldoun, construisit dans la citadelle une grande mosquée d'une beauté remarquable et abattit les mosquées fondées par Yacoub ben Tachfin. »

Marrakech est un grand bourg de 70 000 habitants, où les gens ne font que passer ou villégiaturer; les Arabes y sont en minorité, et de plus en plus, ils semblent accepter la prédominance des chelleuhs, d'ailleurs plus intelligents et plus fins qu'eux, plus robustes moralement et physiquement, islamisés par eux jadis, mais non arabisés.

L'habitant de Marrakech, l'autochtone, le Mar-rakchi n'existe pour ainsi dire pas. La population fixe de Marrakech est composée seulement de quinze mille juifs, parqués dans un Mellah, et de gros marchands, la plupart originaires de Fez, qui détiennent le commerce des étoffes, vêtements, soieries, des tapis, de la sellerie fine, des bijoux et des coussins de cuir. En dehors d'eux, la popula-

tion est flottante; les gros caïds, quelques-uns des Arabes, la plupart des chelleuhs ont à Marrakech leur maison ou leur palais où ils résident, de préférence en période de calme. Ils se retirent en temps de ciba (1) à l'abri de leurs forteresses situées les unes dans la plaine, les autres en plein cœur de l'Atlas. Les cheiks et les principaux notables chelleuhs ont aussi à Marrakech leurs pied-à-terre souvent fort modestes. Des montagnards moins fortunés y passent, y campent, sont reçus par un ami, ou sont hébergés pour quelques piécettes, eux et leurs animaux, dans un fondouk, sorte d'écurie-hôtellerie des plus primitives. Parfois, ils couchent à la belle étoile sur une place, enroulés dans leurs burnous. Ils apportent à Marrakech les produits de leur pays qu'ils échangent contre des objets : étoffes et denrées de luxe, thé, sucre; ils vont aux nouvelles; assistent béats à une vie plus agitée et plus raffinée que celle de leurs rustiques villages.

Dès mon arrivée à Marrakech, la grande et si pittoresque place Djemaa-el-Fenar m'offrit un spectacle très vivant et très caractéristique qui me permit d'entrevoir, en ce seul coin de Marrakech, les différents types de chelleuhs du grand Atlas, du Sous, du Draa, un résumé cinématographique de la race chelleuhe : le montagnard à tête ronde, musclé, l'air naïf; le soussi plus fin, aux petits yeux très noirs, plus vif, rieur; le draoui bronzé, la mine bonasse; le nègre aux lèvres évasées et au nez épaté, au sourire béat; le glaoui, vêtu du grand burnous noir, décoré d'un grand croissant rouge;

(1) Ciba : état de révolte d'une tribu contre l'autorité des sultans.

l'homme bleu, sec, à l'œil vif, vêtu d'une simple toile bleue.

Dans cette foule bigarrée, bruyante et grouillante, de vieux conteurs, debout au milieu d'un cercle de badauds, attentifs et recueillis, accroupis en cercle autour de lui, contaient avec des gestes expressifs, une mimique et des intonations très couleur locale; ils contaient sans doute des vieilles histoires du temps passé, des récits de luttes entre tribus ou entre caïds. Peut-être éveillaient-ils l'espérance de chasser bientôt les Français envahisseurs. Des acrobates de l'oued Noun, de Sidi-Ahmed ou Moussa, en vêtements collants, de couleur vive, se livraient à des exercices de sauts et de corde au son d'une musique sauvage et énervante : fifre et tambourin. Les danseurs du Sous, aux attitudes et aux costumes féminins et parés de bijoux, s'abandonnaient à des danses lascives, en chantant de vieilles cantilènes. Des bateleurs de l'oued Draa exécutaient des danses étranges accompagnées de cris aigus : certains d'entre eux exhibaient des serpents. Plus loin, rêvassaient des vendeurs d'amulettes, d'objets les plus disparates : dents de hyène, plumes d'aigle ou de vautour, crapauds desséchés, etc., servant à la composition de philtres tout-puissants contre le mauvais sort. De saints personnages, entourés de jeunes femmes qui semblaient à confesse, leur parlaient à voix basse; elles se plaignaient, sans doute, de n'avoir point d'enfants ou d'être négligées par leur mari. Le saint personnage leur remettait, avec onction, un papier revêtu de caractères arabes. Par la vertu de ce talisman, elles devaient avoir des enfants; le mari insuffisant retrouverait sa virilité; l'impuissance punirait le mari infidèle, etc... En plein soleil, on marchandait des vêtements usagés,

de vieilles ferrailles, de vieux tapis, des instruments de musique aux formes bizarres, des fruits, des sirops, des légumes, du thé à la menthe, des viandes rôties, du hachisch parfumé. Tout autour, flânaient ou se tenaient accroupis, immobiles, des groupes de chelleuhs; plus loin, un fou promenait sa nudité, respecté comme un inspiré d'Allah; les gamins espiègles, criards, se battaient dans la poussière. Le soleil ardent déversait à flots sa lumière intense et chaude, dont toute chose vit ici, faisant rutiler la poussière rouge soulevée par cette foule. La haute et élégante Kouttoubia semblait protéger la place; elle émergeait des vieux murs rouges et des panaches verts des palmiers et se profilait sur les neiges de l'Atlas qui, au loin, flambaient comme du métal en fusion. Cette place, Djemaa-el-Fenar, était le rendez-vous favori des montagnards descendus de leurs rustiques villages. Leurs chefs, les grands caïds chelleuhs, seigneurs demi indépendants de l'Atlas, résidaient à ce moment à Marrakech. Il me parut bon de faire leur connaissance, avant de parcourir leurs vastes fiefs, en tournée d'assistance indigène. Les trois plus puissantes familles chelleuhs sont celles des Glaoua, des Mtouga et des Goundafa.

Les caïds féodaux. — Le commandement du caïd des Glaoua s'étend sur toute la partie est du grand Atlas, depuis le sud de Marrakech, jusqu'au delà de Demnat. Au sud, sa zone d'influence est limitée seulement par le Soudan marocain.

La famille des caïds des Glaoua est originaire de Ouarzazat, belle oasis à l'origine de l'oued Draa. Leur ancêtre « marabout », ou saint personnage, vint s'établir presque au sommet du grand Atlas, sur le versant sud du col de Telouet, où passe la

principale route de Marrakech vers les vastes plateaux du sud de l'Atlas, vers le Draa, vers le Tafilalet et vers le Soudan marocain. Ce saint personnage usa de cette situation privilégiée pour étendre son influence maraboutique : il prit le titre de El Mezaouri, « le premier », et se fit nommer cheik ou chef de tribu. Sa puissance s'accrut en effet rapidement ; il imposa bientôt son autorité à toute la région et augmenta sa fortune en rançonnant les caravanes. Chef reconnu des Glaoua du sud dans la région de Telouet en haute montagne, il combattit son voisin et rival, le caïd des Glaoua du nord, et victorieux, il annexa à son fief les terres conquises qui s'étendent jusqu'à la plaine de Marrakech, maître désormais incontesté des Glaoua du nord et des Glaoua du sud.

Son fils, Si Mohamed, étendit encore ses domaines ; lorsque le sultan Moulay Hassan se rendit escorté de sa harka vers le Tafilalet, il l'accueillit splendidement à son passage et obtint en récompense le commandement nominal de toutes les tribus situées entre le grand Atlas, le Sous et le Soudan, y compris Tafilalet. Il fit bâtir alors la grande Kasbah de Telouet. Son frère, Si el Madani, le chef actuel de la famille des Glaoua qui lui succéda, devint grand vizir sous Moulay Hafid et profita de son élévation au pouvoir pour accroître son fief des territoires des Mesfioua, des Touggana, des Rojdama, des Fetouaka et de Demnat, imposant à ces tribus, sa domination par les armes. Après l'entrée des troupes françaises à Fez, Si el Madani reprit à Marrakech d'une main ferme le gouvernement de son vaste fief et se montra un chef souple et patient.

Le caïd Si el Madani est actuellement le person-

nage le plus considérable du Maroc par son passé, l'étendue de son commandement, son intelligence et son talent d'organisateur. Il est le type du grand caïd féodal.

Si el Madani habite généralement Marrakech où il faisait construire à ce moment un nouveau palais, c'est là que je le rencontrai. On pénètre d'abord dans une vaste cour d'entrée où, à mon arrivée, piaffaient de belles mules, richement sellées. Des visiteurs nombreux attendaient, assis sur des banquettes ou à terre : c'étaient des marchands de Marrakech, des notables, des personnages religieux, un khalifat, des montagnards venus de loin pour demander une audience ou bien des rekkas, sorte de messagers à pied, attendant la réponse aux missives qu'ils avaient apportées de lointaines régions. Sous un hangar léger étaient remisées deux automobiles jurant dans ce cadre indigène. Sur le seuil du palais, deux familiers du caïd jouaient aux dames sur une planchette peinte, en compagnie de deux nègres puissamment musclés, prêts à répondre à l'appel du maître. Le méchaouri, ou huissier du palais, vêtu avec élégance, alla m'annoncer et revint aussitôt me dire que « le caïd m'attendait » ; c'est la formule protocolaire ; précédé de deux nègres obséquieux et souriants, à travers un long couloir, franchissant des portes massives, je pénétrai dans une vaste cour entourée de belles arcades, de style mauresque, et d'une très longue galerie circulaire où donnaient des pièces longues et hautes encore inachevées. De tous côtés, des ouvriers très nombreux travaillaient, groupés par équipes suivant leurs professions, sous la direction de maîtres ouvriers et d'un entrepreneur indigènes. Des menuisiers rabotaient, sciaient et sculptaient de belles pièces de cèdre qui répan-

daient un agréable parfum résineux ; ils combinaient avec art des plafonds et façonnaient des portes massives. Des spécialistes découpaient en petits losanges des mosaïques de Fez ; d'autres les encastraient dans le ciment, selon un dessin ancien, « une caïdat maghzen », pour en décorer le sol et le bas des murs, faisant apparaître des arabesques et des bas-reliefs, les colorant ensuite de teintes vives. Des jardiniers transformaient la cour en un jardinet qu'ils peuplaient de fleurs et d'arbustes.

Le caïd, assis à l'ombre d'une arcade, présidait aux travaux d'embellissement de son palais dont il avait fait le plan détaillé ; des nombreux visiteurs que tous les jours il devait recevoir, quelques-uns, introduits en ce moment, des gens d'affaires, un khalifat avec trois de ses administrés, se pressaient respectueusement autour de son siège, attentifs à ses gestes et à ses paroles ; des secrétaires, assis tout autour, écrivaient sous sa dictée les réponses aux divers billets apportés par les rekkas. En effet, le caïd est en relations suivies avec toutes les parties de son fief et avec le Maroc entier ; il reçoit, en outre, des nouvelles de tout le monde musulman et parfois d'Europe.

Si el Madani se leva en m'apercevant et, la main sur le cœur, me salua en grand seigneur très courtois, m'invitant à m'asseoir à ses côtés ; sur un signe, un esclave avait aussitôt apporté un siège. Grand, mince, un peu voûté, l'air souffreteux, la voix légèrement voilée, le caïd a cependant belle allure : « Sois le bienvenu, me dit-il, ici et dans mes domaines. Je sais tout le bien que les médecins français peuvent faire chez nous ; vous êtes des gens aimables, polis, serviables et vous aimez le musulman ; qu'Allah soit loué pour t'avoir envoyé

vers nous et qu'il facilite ta mission. Quant à moi, tu me trouveras toujours disposé à t'aider; tu n'as qu'à manifester un désir et il te sera accordé. » Il me parla ensuite de la France, me demanda des nouvelles du général Lyautey, des chefs militaires du Maroc, de ma famille qu'il ne connaissait pas et à laquelle, par politesse, il marquait de l'intérêt. Je fus surpris de ses connaissances très précises et très exactes sur nos coutumes et notre mentalité européennes, et je le vis aussi par la suite toujours très bien renseigné sur tous les événements importants du Maroc et même d'Europe. Au moment des combats sous Verdun, il me demandait des détails précis sur la topographie de la région meusienne, pour pouvoir mieux suivre les phases de la bataille.

« Plusieurs personnes de ma famille sont souffrantes, me dit le caïd, je vais profiter de ta présence chez moi pour te prier de les voir et de les soigner. » Il m'emmena alors dans un très vaste et très beau jardin, planté d'orangers et de palmiers. Là, dans de longues allées très ombragées, de jeunes femmes, en costumes de couleurs vives, prenaient leurs ébats, en poussant de joyeux cris; d'autres rêvassaient ou prenaient le thé assises sur des tapis. A notre approche, ces femmes s'éloignèrent et une surintendante, toute gracieuse et souriante, dans son costume chelleuh blanc, très seyant, agrafé de grandes boucles d'argent ciselé, vint à nous. Sur un ordre du caïd, elle appela plusieurs femmes souffrantes qu'il me pria d'examiner.

Au palais, un vieillard imposant et grave, coiffé du turban vert, signe de sainteté, attendait notre retour. Le caïd le salua avec vénération et me le présenta; c'était un saint personnage ayant longtemps vécu à la Mecque, un savant avec lequel il

aimait à s'entretenir de théologie islamique et de sujets pieux. Le caïd ne manquait pas de demander ses conseils à propos de toute grave détermination à prendre. Si el Madani est réputé un des personnages les plus érudits du Maroc, en droit musulman; on le nomme le « fki », c'est-à-dire le savant; il se montre flatté de cette appellation et ses lettres sont signées le « fki ». Tous les vendredis, il réunit, dans une de ses habitations de Marrakech, des vieillards érudits de la ville ou des savants de Fez, qu'il attire par sa générosité et commente avec eux les écrits anciens et le Coran.

Dans la suite, je continuai à entretenir avec lui des relations de médecin et d'ami; son commerce fut des plus agréables; il était toujours aimable, plein de tact, serviable, reconnaissant des moindres services.

Le fki habite en général Marrakech, parfois, cédant aux exigences de son commandement, il se déplace, accompagné de ses clients, de ses domestiques et de ses esclaves, et se promène alors lentement de kasbah en kasbah à travers les territoires qu'il gouverne. Son vaste fief comprend, en effet, toute la partie du grand Atlas située au sud-est de Marrakech, jusqu'au delà de Demnat, et au sud, il s'étend jusqu'au Soudan marocain. Son siège héréditaire reste à Télouet, le « dar caïd Glaoui », au sommet de l'Atlas; son neveu, Si Hammou, y réside comme khalifat.

Quelques jours après, j'allai voir son jeune frère El Hadj Thami Glaoui, pacha actuel de Marrakech. Tandis que Si el Madani est le diplomate et le savant, El Hadj Thami est le guerrier de la famille. C'est lui qui avait commandé jadis les harkas Glaoua lancées contre les tribus insoumises. Lors de l'occu-

pation de Marrakech par les troupes françaises, il avait été nommé pour la deuxième fois gouverneur de la ville et il avait reçu en plus le commandement des tribus Guich. On désigne sous ce nom d'anciennes troupes mercenaires, jadis recrutées par les sultans pour imposer leur autorité aux tribus rebelles, et installées, la guerre finie, avec leurs familles, dans des territoires avoisinant les grandes villes : Marrakech, Fez, Rabat, Meknès. Soumises à l'impôt du sang et seulement usufructières des terrains occupés, ces tribus devaient à toute réquisition des sultans fournir un contingent déterminé de fantassins et de cavaliers montés.

M'étant donc rendu au palais du pacha, je trouvai là de nombreux esclaves, domestiques et familiers, et toute une cohue de visiteurs et de gens d'affaire qui, à l'entrée, firent la haie sur mon passage. Le pacha vint aussitôt à ma rencontre, me salua en s'inclinant, puis esquissant un sourire de bienvenue, il me conduisit par la main jusqu'à son jardin de réception.

Des rosiers en fleurs, des plantes indigènes et exotiques jaillissaient en touffes élancées et épaisses de la terre chaude et humide, donnant la sensation d'une végétation luxuriante et surabondante. Au centre du jardin, un jet d'eau s'émiettait dans une belle vasque de marbre; ici, les allées recouvertes de mosaïques de Fez (appelées zelliges) se croisent bordant les massifs. De hautes colonnades et des boiseries de cèdre ciselées à jour encadrent le jardin. Aux quatre faces, prenant jour par de hauts portiques et de larges fenêtres, de belles pièces élevées et spacieuses, meublées de longs matelas moelleux, de pianos électriques, de pendules de toutes formes, de lits en fer forgé qui ne

figurent, ici, que comme ornements, de goût fâcheux d'ailleurs. Le haut des murs est orné de ciselures fines dans le plâtre et d'arabesques peintes et dorées; le sol et le bas des murs sont revêtus d'élégantes mosaïques. Certains plafonds en cèdre travaillé sont à caissons; d'autres en forme de voûtes, recouverts d'arabesques peintes et de dorures. L'électricité éclaire toutes les salles. L'ensemble forme un tout harmonieux et du plus bel effet. Le pacha est ici dans son cadre, et sa personnalité se reflète dans tous les détails du palais, bâti du reste d'après son plan et sous sa direction.

Grand, mince, svelte, la physionomie menue un peu bronzée, éclairée par un regard aigu et pénétrant, les vêtements flottants et très simples de soie et de laine blanche, mais portés avec une extrême élégance, l'intelligence très ouverte et très souple, il est le pacha très représentatif de Marrakech. Il donnait souvent de splendides réceptions; tantôt à la mode indigène, tantôt à la mode européenne. Je goûtai fort ce jour-là sa conversation fine et émaillée de l'esprit marocain le plus subtil et le plus délicat. Il se montra d'une politesse exquise; lui ayant appris en effet que quelques jours auparavant je m'étais rendu à son palais et n'avais pas eu la chance de l'y trouver: « Ce jour-là, me dit-il pour s'excuser, a été pour moi comme si le soleil ne s'était pas levé! »

Après m'avoir fait visiter son palais, le pacha m'introduisit dans une petite salle où il avait réuni et disposé, avec un goût très sûr, les curiosités et les objets de prix, particuliers aux régions chel-leuhes du grand Atlas, du Sous et des hauts plateaux qui confinent au Soudan, choisis avec le discernement d'un amateur européen. Un jour, très

doux et très discret, descendait d'une unique baie vitrée s'ouvrant dans le plafond.

Dans ce cadre d'une exquise intimité, il m'offrit du thé parfumé à la menthe, des gâteaux de semoule. De petites esclaves, élégamment parées, circulaient pieds nus et sans bruit, apportant les petites tasses et les plateaux. A ses côtés, se tenait son khalifat Si Mohamed ou Tourza, homme spirituel et bon vivant, étourdissant par une verve endiablée et une gaieté exubérante, tempérées cependant par un tact et un savoir-vivre parfaits. Sur l'ordre du maître, un esclave m'amena un enfant de quatre ans, coquettement vêtu de petites robes de soie et de laine aux couleurs discrètes. Le pacha tenait à me présenter son fils unique qu'il aimait tendrement.

Dans le palais, circulaient de nombreux esclaves, clients et serviteurs, vaquant aux occupations domestiques. Une maison intérieure attenante au palais est réservée aux femmes; les étrangers n'y pénètrent point. En plus des quatre femmes légitimes que lui concède la loi coranique, il a de nombreuses concubines que la religion tolère. Leur nombre est limité seulement par la possibilité, pour le maître de la maison, de les nourrir. Un orchestre de musiciens, amenés de Circassie et de Turquie, charme les loisirs des femmes. Le vendredi, jour consacré à la prière, le pacha a l'habitude de passer la matinée au milieu d'elles; pour recevoir le maître, elles revêtent alors leurs plus somptueux costumes et leurs plus riches bijoux, quelques-uns d'un grand prix, car l'indigène attache une grande importance à l'élégance du costume de ses femmes et à la richesse de leurs parures. Les jours sur semaine, le pacha, trop occupé par ses fonctions et par ses

affaires, ne peut consacrer à son gynécée que quelques instants à la hâte.

Le pacha a fait le voyage de France et a été reçu par le Président Poincaré. Orienté par tempérament vers le côté pratique des choses, il a rapporté de son voyage des machines agricoles et acquis des notions courantes d'organisation et le goût des entreprises.

Passant aux réalisations, le pacha se constituait en ce moment de belles propriétés, au pied de la montagne des Glaoua, à Tazert, y bâtissait une vaste kasbah et un immense grenier à céréales. Il exploitait en même temps de vastes domaines Maghzen (appartenant à l'État marocain) au sud de Marrakech — où il avait adopté sans retard nos procédés agricoles les plus modernes. Il avait enfin organisé en montagne, comme villégiature, la jolie villa indigène d'Arbalou.

El Hadj Thami, prompt à l'action, souple et habile, met dans sa manière de gouverner et de gérer ses biens la hardiesse et l'élégance du guerrier. Son frère, plus instruit, et certes plus intelligent, représente la prudence, la sagesse et la ruse aussi. Par ses avis pleins de modération, il tempère la fougue de son jeune frère, qui, parfois, fier de son titre de pacha de Marrakech et jaloux de son indépendance, aurait voulu secouer la tutelle du chef de famille.

A quelque temps de là, je fis visite au caïd El Mtougui, l'un des plus puissants féodaux, dont les ancêtres sont depuis plus de deux cents ans maîtres de la région qui s'étend entre Mogador et l'Atlas. La maison qu'il habite à Marrakech, sans avoir la majesté d'un palais, était vaste et très confortable. Conduit par des nègres postés à tous les tournants

et chargés du service d'ordre, je traversai d'interminables cours, puis un vaste jardin planté d'oliviers et d'orangers. Sous une vérandah, enfoncé dans un vaste fauteuil, le caïd si Abd el Malek m'attendait nonchalant. Rompant avec la courtoisie traditionnelle, il ne se leva pas pour m'accueillir. D'ailleurs, il était vieux, cassé, et en prit excuse. Il me donna l'impression d'un vieux patriarche aux manières négligées. Sa physionomie très mobile s'animait. « Sois le bienvenu, me dit-il, tu es toubib; je suis fatigué, mes reins me font souffrir, donne-moi le remède pour me rendre ma force et ma virilité d'antan. » Sa mimique était grimaçante et ses yeux pétillaient de malice. Comme je lui faisais compliment sur sa bonne mine et sur la maestria avec laquelle il commandait son vaste fief : « Ça ne me suffit pas, ajouta-t-il d'avoir un estomac parfait; j'ai à moi des femmes nombreuses et de jeunes esclaves complaisants, mais c'est comme si je n'en avais point. »

Le commandement du caïd El Mtougui a été par la suite énergique, habile et très souple; il a su petit à petit faire aisément accepter son autorité sans à-coups ni brutalité dans son vaste fief comprenant, entre Marrakech et Mogador, la plus grande partie des tribus de l'Atlas et de la plaine. El Mtougui est le vrai type du diplomate retors et adroit.

Le caïd El Goundafi dont je fis plus tard la connaissance, habite une maison plus modeste, mais confortable. Je trouvai chez lui plus de familiarité, avec une amabilité affectée.

Légèrement boiteux et voûté, il a la barbe grisonnante, les traits fins et les yeux noirs, vifs et observateurs. Il n'a pas l'envergure des deux autres grands caïds féodaux. Son fief en plein Atlas com-

prend toute la vallée de l'oued Nefis, traversée par la route de Marrakech au Sous, et les territoires Guedmiona à Amismis et à Aguergour.

Enserrés entre le fief des Glaoua et celui de Goundafa se trouvent, au sud de Marrakech, deux autres fiefs chelleuhs de moindre importance, l'un appartient au caïd El Ourika; l'autre, comprenant les tribus des Sektana et des Réraïa, est commandé par le caïd El Sektani.

Cette visite aux grands caïds me reportait aux époques lointaines de notre féodalité et je fus amené à faire un rapprochement entre le Maroc actuel et la France du moyen âge.

La civilisation marocaine est-elle simplement, comme celle du moyen âge, une civilisation en retard sur la nôtre et en route pour l'atteindre? La société du Maroc, actuellement désorganisée, est-elle comparable au moyen âge en train d'évoluer? Ou bien les grands caïds ne sont-ils pas des roitelets déchus régnant sur un peuple avili et épuisé, plutôt que de grands seigneurs féodaux? Le Maroc est-il en décadence ou en voie d'organisation?

Il y a lieu de distinguer entre la civilisation islamique qui a eu son histoire et la société actuelle encore très primitive des Berbères et chelleuhs du Maroc.

L'invasion des néophytes de Mahomed, conduits par Okba, fut le point de départ d'une civilisation islamique très caractérisée. Celle-ci évolua sans doute du fait de la participation des Berbères du nord qui acceptèrent d'emblée la nouvelle religion mais elle resta cependant d'allures et de tendances nettement arabes.

Les représentants de la nouvelle civilisation des Berbères, arabisés pour la plupart, dirigés par les

chérifs arabes, ont été appelés Maures, parfois Sarrazins ou encore Andalous, empruntant ce nom à la province espagnole qu'ils illustrèrent.

Ils appartenaient à la classe policée des villes, artistes, savants, magistrats, commerçants enrichis, voire petits artisans aisés. Cette civilisation qui brilla d'un si vif éclat en Espagne et au Maghreb, au milieu du moyen âge barbare, eut ses poètes et ses œuvres d'art. Les vieux monuments qui sont l'ornement du sud de l'Espagne en font foi. Elle atteignit son apogée à la fin du huitième siècle, au moment où les Omniades créaient leur empire à Cordoue et un peu plus tard, quand Idris II fonda la ville de Fez. Mais bientôt les Maures, quelque peu affaiblis par des luttes dynastiques et le raffinement de leurs mœurs, furent chassés d'Europe par les Espagnols et vinrent se réfugier dans quelques villes du Maroc : Tétouan, Fez et Rabat. Leur civilisation pâlit, mais survécut quelque temps encore. Peu après, des hordes berbères, recrutées parmi les populations restées primitives et farouches des montagnes, envahirent les plaines, saccageant les villes, détruisant tout ce qui rappelait l'ère florissante des Maures. La religion islamique elle-même, déformée, s'émietta en interprétations multiples et en rites locaux. Cependant, la langue arabe fut conservée comme langue officielle par quelques Berbères puritains de l'islamisme et le souvenir des gloires passées des Arabes ne s'éteignit pas absolument. C'est, sans doute, grâce à ce retour brutal à la barbarie que le Maroc, devenu à nouveau belliqueux et endurant, put repousser l'invasion turque et conserver son autonomie.

Plus tard, sous l'empire des chérifs arabes, Saadiens et Filaliens du seizième au dix-neuvième

siècle, la civilisation maure, revivifiée par l'infusion d'éléments religieux arabes, vécut encore de belles journées d'automne. C'est l'époque où le sultan Moulay Ismaël demandait en mariage la fille de « son frère » le roi Louis XIV. A Fez, à Meknès, à Marrakech, s'élevèrent des mosquées, des palais très admirés et maladroitement reproduits par les Marocains de nos jours.

Cependant, ce pays qui promettait un si bel avenir, s'avilit rapidement dans des querelles intestines. Le pouvoir échappa peu à peu aux sultans pour passer aux mains de ministres ambitieux et rapaces, toujours disputé par des prétendants aux allures de rénovateurs religieux. Et le Maroc déjà tenu à l'écart par l'Europe et considéré comme un repaire de brigands et de corsaires, se replia sur lui-même, s'adonnant à des luttes de factions, chaque tribu se déclarant indépendante. La décadence de la civilisation islamique fut ainsi consommée.

Mais parmi les populations berbères et chelleuhes, certaines s'étaient isolées volontairement des Arabes et des Maures, n'avaient pris aucune part à cette floraison d'œuvres d'art, à cette civilisation raffinée. Restées primitives et pures, elles constituent encore un puissant réservoir intact d'énergies physiques et morales susceptibles de se développer à la manière de notre société du moyen âge. A côté de la civilisation islamique déchuë, on peut apercevoir au Maroc, telle une aurore nouvelle, un faisceau de tendances, de forces vives, d'activités inemployées toujours prêtes à se manifester, à s'organiser et à déborder hors des montagnes qui les recèlent.

Les institutions de ce peuple enfant, si plein d'avenir, sont par bien des côtés comparables à celles de notre féodalité et de nos communes libres.

Dans le grand Atlas et surtout dans le Sous et dans les hauts plateaux du versant sud de la chaîne, règne le régime de la féodalité.

Les caïds féodaux sont puissants et presque indépendants. Ils tiennent en échec la puissance des sultans et luttent entre eux pour des rivalités de commandement. Ils se sont taillé des fiefs aux dépens des tribus moins fortes.

Le siège de leur commandement est la kasbah ou château fort qu'ils habitent avec leur famille en période troublée, gardant à l'abri de solides remparts leur fortune et leurs armes. La kasbah, par sa situation géographique, commande en général le pays, parfois même en montagne est un repaire de brigandage, difficilement accessible. Tout fief un peu étendu se divise en provinces ou territoires de tribus où le caïd a installé dans des kasbahs secondaires ses lieutenants ou khalifats, généralement de sa famille, qui commandent en son nom. A côté des caïds, gravitent leurs clients et leurs esclaves.

La clientèle très nombreuse, tout comme celle des seigneurs du moyen âge, est composée d'amis, de familiers, de domestiques honorés de sa faveur, de gens de la tribu, parfois d'une tribu voisine, attirés par la réputation de générosité du caïd. Ils vivent à ses dépens, nourris et entretenus à ses frais, mais recevant rarement de rémunération pécuniaire. A la dévotion du caïd, ils sont prêts à le servir en toute circonstance et ils s'honorent de ce rôle.

Le caïd dispose d'esclaves qui rappellent les anciens serfs du moyen âge. A l'origine, ils ont été importés du Soudan. Leur nombre peut varier chez un grand caïd de deux cents à un millier; il augmente d'ailleurs sans cesse car les descendants

des esclaves naissent aussi esclaves. Vivant dans son palais et dans ses kasbahs, ils sont utilisés selon leurs capacités et font partie intégrante de la maison du caïd. Le caïd a sur eux droit de vie et de mort, le droit de les vendre, mais il n'en abuse jamais. Le régime est plutôt paternel; le caïd s'attache ses esclaves tantôt par ses bienfaits, tantôt par la crainte d'une sanction sévère, en cas de faute grave. Ceux-ci d'ailleurs s'attachent à leur maison et l'idée ne leur vient guère de changer leur sort contre celui d'un homme libre. Cette institution de l'esclavage au Maroc peut paraître immorale mais il semble bien que, dans l'état actuel de sa civilisation, elle soit une nécessité. L'abolir d'un trait de plume provoquerait, outre le mécontentement général, la misère et la mort par la faim de nombreux noirs, laissés sans logis et sans emploi. On peut cependant l'espérer, au contact de la civilisation européenne, l'esclavage se transformera lentement et sans à-coup en domesticité.

Ils sont parfois employés aux plus basses corvées; mais souvent méritant la confiance du maître, ils peuvent atteindre aux fonctions les plus élevées, obtenir des missions délicates et être investis par faveur momentanée d'une part de son autorité.

Récemment, un esclave, favori d'un sultan capricieux, fut fait ainsi pacha de Marrakech; il ne se signala d'ailleurs que par ses exactions. Son nom était Messaoud el Abid, ce qui veut dire Messaoud le nègre. Devenu un personnage puissant, il se fit appeler Messaoud el Abiod, ce qui veut dire Messaoud le blanc, car la fortune blanchit les âmes noires qu'elle élève.

Les grands caïds sont maîtres absolus, soit dans leurs fiefs héréditaires, soit dans ceux dont ils se

sont emparés par la diplomatie ou par les armes.

Secoñdé ainsi par ses khalifats, ses clients et ses esclaves, le caïd féodal gouverne son fief à la façon du seigneur du moyen âge, en usant souvent de la ruse et de la violence. Son pouvoir absolu sur ses administrés n'est en effet limité que par le refus de ceux-ci de s'y soumettre, se traduisant par la révolte armée des tribus, appelée « ciba », et par le pillage des biens du caïd et de ses fidèles. Pour les ramener à la soumission, le caïd usant d'abord d'habileté, de politique, leur fait des promesses, rarement d'ailleurs suivies d'effet. Deux tribus sont-elles en rébellion? Il s'efforce de les séparer pour les réduire isolément, ou mieux de les jeter l'une sur l'autre, afin de les affaiblir toutes deux et les soumettre plus facilement ensuite. Quand la diplomatie reste inefficace, le caïd recourt à la force armée : levant parmi les tribus restées fidèles des cavaliers et des fantassins, équipant ses esclaves et ses clients, il constitue une harka qu'il mène au combat. Il fait miroiter à leurs yeux la gloire des armes et surtout la perspective du pillage et du butin. Cette dernière toute-puissante pour décider les hésitants à la répression d'une tribu voisine. Celle-ci pillée, décimée par le meurtre, le vol, l'incendie, se résigne enfin à accepter l'autorité du caïd.

Le caïd féodal, non seulement doit réprimer par les armes la révolte des tribus de son fief, mais il guerroye volontiers contre le caïd voisin son rival pour le déposséder et agrandir son territoire ou bien pour repousser ses attaques.

Le caïd s'appuie toujours sur la tribu dont il est originaire, sur « ses frères ». Ceux-ci participent le plus souvent à son commandement; il choisit parmi

eux ses principaux auxiliaires : clients et khalifats. Dans les partages des butins et les répartitions d'impôts, sa tribu est toujours avantagée.

L'autorité du caïd une fois reconnue, il est exceptionnel que son administration s'organise et devienne stable. En effet, la mentalité du Marocain ne peut concevoir qu'une tribu soumise ne soit taillable et corvéable à merci. Le caïd s'approprie donc les meilleures terres et les plus belles habitations. Ses subordonnés devront lui payer des impôts exagérés, parfois formidables, au point de dépouiller des villages entiers. Les gens riches qui se tiennent à l'écart ou font mine de lui résister seront emprisonnés ou décapités et leurs biens seront confisqués au profit du caïd. Outrée de ces vexations, la tribu soumise se révolte à nouveau. Le caïd se trouve dans l'alternative de composer avec elle ou de sévir encore. La crainte de la rébellion tempère enfin sa rapacité et son despotisme. Petit à petit, un état d'équilibre, bien peu stable d'ailleurs et de durée éphémère, s'établit dans son commandement.

Le protectorat français s'est efforcé de rendre plus stable et plus régulier le gouvernement du caïd en tempérant sa rapacité et en affermissant son autorité par des moyens moins violents. Mais pouvant difficilement contrôler son administration, craignant d'ailleurs de le froisser par une intervention inopportune, il n'a pu empêcher le plus souvent les abus de se reproduire.

Il s'est attaché alors à maintenir l'ordre général et à se servir de l'autorité et du prestige du caïd pour étendre progressivement l'influence française.

En s'implantant à Marrakech, le protectorat français a maintenu dans leur commandement les grands caïds qui nous avaient promis leur fidélité.

Grâce à eux, notre influence a pu pénétrer dans les régions lointaines, montagneuses et désertiques, qu'il aurait été difficile de pacifier par nos seuls moyens militaires. En retour de leur collaboration, le protectorat appuie l'autorité des caïds et leur laisse une autonomie et une indépendance presque totales dans le commandement de leurs vastes fiefs.

Ils poursuivent d'ailleurs avec constance la tâche qu'on leur a confiée : assurer la sécurité de la région de Marrakech en réprimant toute rébellion et tout acte de brigandage collectif. Prudemment et habilement, ils étendent sans trop de secousses leur autorité. Grâce à eux, le protectorat français, avec un minimum de troupes régulières, a pu inaugurer une ère de sécurité et de prospérité dans la région de Marrakech, et son influence au delà de l'Atlas est, pour ainsi dire, illimitée.

Au moment de la déclaration de guerre avec l'Allemagne, la plupart des bonnes troupes très aguerries du Maroc ont été envoyées en France. Un tiers des effectifs conservés suffit à faire face aux tribus indépendantes et belliqueuses du moyen Atlas. A Marrakech, ne furent maintenus qu'une garnison fantôme de territoriaux et quelques Sénégalais fraîchement recrutés et en période d'instruction. Jamais cependant, grâce au concours des grands caïds, on n'y eut une sensation plus forte de sécurité.

A côté des fiefs des caïds, se sont créées des zaouïas analogues à nos grandes abbayes du moyen âge. Un moqaddem, parfois chérif, grand seigneur, sorte d'abbé, en est le chef indépendant. Possédant de vastes domaines, il joint souvent à son prestige religieux une autorité temporelle très étendue.

Les chefs de zaouïa, dont la mission est de secou-

rir et de protéger les malheureux, de leur donner asile en temps de guerre ou de disette, d'accueillir même les malfaiteurs repentants poursuivis par la police des caïds, ne pouvaient que seconder par leur influence le protectorat chargé d'apporter l'ordre, la paix et la sécurité. Et, de fait, ils ont largement contribué à pacifier les régions en révolte.

A l'inverse des pays à régime féodal du grand Atlas, les tribus du moyen Atlas ont échappé à l'autorité du seigneur et ont conservé jalousement leur indépendance et leur autonomie. Les assemblées de notables les gouvernent, tout comme cela se passait dans nos cités libres du moyen âge.

Ces assemblées nomment, quand les circonstances l'exigent, un chef de guerre susceptible d'être destitué plus tard s'il ne convient pas ou s'il outrepassé les pouvoirs qui lui ont été conférés.

Dans le grand Atlas, les assemblées de notables ont perdu de leur importance, leur autorité a été absorbée par les grands caïds et par les cheiks, elles ont pourtant gardé un rôle consultatif et, parfois, elles remplacent le cheik absent.

Dans les tribus de la zone orientale du grand Atlas, voisines des tribus indépendantes du moyen Atlas, particulièrement du côté de Demnat, l'autorité des assemblées est restée suffisante pour contrebalancer le despotisme des grands caïds.

Mais le protectorat qui utilise l'autorité des grands caïds pour étendre son influence et établir un régime de sécurité, n'a pu jusqu'ici recourir à l'action trop flottante de ces assemblées dont aucune personnalité n'émerge.

Les traditions chelleuhes et berbères se sont infiltrées dans les grandes villes. Fèz a toujours joui de l'autonomie et d'une indépendance à peu

près complète à l'égard de la suzeraineté des sultans. Lorsque le général Lyautey y a créé l'administration municipale indigène, il a trouvé un terrain tout préparé et un accueil chaleureux.

Les corps de métiers et marchands de Fez sont, comme chez nous au moyen âge, organisés en corporations avec leurs chefs : maîtres artisans et prévôts de marchands, et leurs institutions régulières.

Fez compte beaucoup de Berbères parmi ses habitants. Son organisation a été imitée par plusieurs villes du Maroc. A Marrakech, le régime féodal est prépondérant.

II

PREMIÈRES TOURNÉES DU GROUPE SANITAIRE MOBILE DE MARRAKECH KASBAH-EL-MZOUDA

Le groupe sanitaire mobile de Marrakech, dès sa formation, comprenait deux sections indépendantes qui effectuaient simultanément des tournées d'assistance indigène en des régions différentes. Chaque section, dirigée par un médecin, était pourvue de mulets et dotée de matériel médico-chirurgical et de matériel de campement. Une section, dirigée par le médecin aide-major Morras, partit en décembre 1912, accompagnant la colonne Brulard qui allait étouffer la révolte d'Amflous.

De mon côté, je partis avec la deuxième section dans les environs de Marrakech. Je parcourus les steppes des Rahamna et des Menabba, en visitant les douars de ces tribus arabes. Deux cavaliers « des Mokharzenis », familiers de la région, m'escortaient, caracolant autour de moi sur leurs petits chevaux. Sur mon ordre, ils filaient, comme une flèche, pour aller annoncer ma venue. Attentifs à mon moindre désir, ils se montraient aussi féroces pour exiger des indigènes des marques de déférence à mon égard.

Médecin d'abord, j'étais aussi, à leurs yeux, le chef européen qui voyageait; les populations que je

visitais devaient, selon les usages, me donner l'hospitalité. Je ne pouvais me dérober à leur accueil sans déroger à la « caïdat ».

Ces cavaliers d'escorte furent pour moi, au cours de mes diverses tournées, des compagnons de route agréables et intéressants. Comme ils étaient originaires des régions parcourues, ils m'en donnaient la saveur première, me racontant des anecdotes typiques et me fournissant des renseignements précieux. Combien de fois je me suis laissé bercer par leur bavardage, au cours des longues chevauchées à travers le bled monotone ou le long des sentiers de la montagne !

Le 28 janvier 1913, je partis en tournée pour la deuxième fois. A ce moment, la colonne Brulard venait à peine de délivrer les troupes françaises, cernées à Dar et Cadi, par les contingents Haha qui nous avaient trahis. Elle se préparait à foncer sur le repaire, réputé imprenable, d'Amflous, le chef des révoltés.

Le groupe sanitaire mobile vint alors pour la première fois se montrer au pied de l'Atlas.

Une première étape m'amena chez les Aït Ymour, tribu chelleuhe habitant un pays de plaine abondamment irrigué par les eaux de l'oued Nefis, distribuées par des canaux, larges et profonds, qui sillonnent et découpent cette région. A l'inverse de nos rivières d'Europe, les oueds du Maroc descendant du grand Atlas, au lieu de recevoir comme celles-ci l'apport des affluents, émettent au contraire des canaux qui, peu à peu, en extraient toute l'eau. L'oued Nefis à la sortie de l'Atlas coule abondant et impétueux dans un lit encaissé; il n'est plus qu'un lit de galets presque à sec en atteignant l'oued Tensift. Mais ses eaux ont fait jaillir du sol d'ombreuses

oliveraies que je voyais dans la plaine appendues, tels de beaux fruits verts, aux arborescences émises par la rivière sur son trajet. — Je fis dresser mes tentes sous des oliviers auprès d'un village. Le khalifat qui commandait aux Aït Ymour vint à moi, escorté des notables de la tribu : « Sois le bienvenu dans ce pays, me dit-il, les habitants de chaque village des Aït Ymour sont venus t'accueillir et t'apportent les mets préparés pour toi. » En effet, une longue théorie d'indigènes le suivait, portant sur la tête de larges plats de terre qu'ils déposèrent en cercle sur le sol, autour de moi. J'en comptai une quinzaine. « Sois le bienvenu », me répéta encore le khalifat d'un ton plus cérémonieux. Puis d'un geste, les couvercles de terre furent enlevés et de tous les plats s'échappèrent les fumets des tranches de mouton, des odeurs de beurre ranci et l'arome des légumes. C'étaient « des tajins » et des « tam ». Les tajins sont des plats de viande cuite à l'étouffé et le plus souvent mélangée de légumes. Il y avait des tajins de poulets, des tajins de mouton, des tajins de bœuf. Le « tam » se rapproche beaucoup du kouskous algérien : c'est de la semoule, cuite à la vapeur, servie avec de la viande bouillie et des légumes. Moins épicé que le kouskous, il garde davantage l'arome de la viande ou des légumes avec lesquels il a cuit. Le khalifat, après avoir choisi en les humant les plats les mieux réussis, les fit déposer autour de ma tente, les autres furent distribués à mes gens et aux Aït Ymour venus pour participer au repas de bon accueil.

Aussitôt après le repas, commencèrent les consultations. Les chefs avaient annoncé mon passage. Des groupes d'indigènes, attirés par la curiosité enfantine de voir un médecin européen, entouraient

gravement la tente conique qui me servait de salle de consultations et, assis sur leurs talons, ils attendaient souriants que le plus malin d'entre eux se décidât à parler. Le malaise accusé était souvent imaginaire. Il me fallut bien cependant leur donner un remède. Le coup de sonde était jeté; tous les spectateurs s'approchèrent pour demander le « doua », c'est à dire le médicament. Le nombre des consultants grossissait sans cesse : ce furent d'abord des hommes, méfiants et rusés, venus seuls en éclaireurs. Puis, au moment de mon départ, les femmes apparurent, accompagnées de leurs enfants. Renseignées par les maris, elles voulaient aussi leur part de remèdes. Il me fallut les examiner, écouter leurs récits, les interroger, faire débiller à nouveau la cantine de médicaments. Mon départ était retardé. Je constatai, une fois de plus, que la vie de médecin dans le bled est une bonne école de patience.

Les jours suivants, je visitai les villages chelleuhs épars, ça et là, dans la plaine, Frouga, Talamenzo, Guemmassa. Je rendis visite au caïd arabe de Mejjat, donnant en cours de route des consultations, distribuant des médicaments, vaccinant. Le 31 janvier, j'atteignis la kasbah chelleuh de Mzouda, le but de mon voyage. La large et solide bâtisse s'étalait au-dessous d'une oliveraie, au pied même de l'Atlas. Le fils du caïd et son khalifat, Si Mohamed, prévenu de ma visite par un mokharzeni qui me devançait, se porta à ma rencontre, à l'allure rapide de sa mule robuste. De longues mèches de cheveux encadraient ses tempes, à la mode des guerriers du pays; mais la figure était poupine, animée par de grands yeux noirs gracieux; le khalifat me souhaita la bienvenue puis accompagné de ses cavaliers, m'in-

troduisit dans la kasbah par une large porte voûtée percée dans les remparts massifs. Des cours se succèdent où des chevaux, des chameaux et des moutons circulent sans entraves. A mon passage, les gens de la kasbah firent la haie et me regardèrent avec curiosité, mais le dédain, l'hostilité peut-être se lisaient sur leurs physionomies immobiles et tendues. La situation politique était si troublée et si instable à ce moment, qu'il ne fallait pas m'étonner de la froideur de cet accueil. En effet, depuis qu'Amflous s'était mis à la tête des tribus révoltées en montagne tout près de Mogador, notre étoile avait pâli. On le sentait déjà, à Marrakech même. Quand les indigènes avaient vu fuir devant nos troupes victorieuses le prétendant El Hibba, ils nous avaient aussitôt témoigné leur respect pour notre force, car nous étions les maîtres; mais maintenant, sous leur obséquiosité, ils cachaient à peine leur ardent espoir de nous expulser bientôt du Maroc.

El Hibba, en partant, leur en avait donné l'assurance. Amflous, révolté, semblait annoncer l'heure de la libération et ils attendaient avec confiance l'issue des combats que le caïd rebelle soutenait contre nos troupes.

Cependant le khalifat Si Mohamed, accomplissant avec bonne grâce les rites de l'hospitalité, me conduisit par la main, à travers de nouveaux murs épais, dans un vaste jardin surélevé sur lequel donnait à chaque extrémité une jolie pièce précédée d'un portique à colonnes. « Tu es ici chez toi », me dit-il avec son air le plus affable qui contrastait avec l'attitude figée des gens du pays. Il avait l'habileté de recevoir ses hôtes avec tact et générosité. Trois notables de la kasbah me rejoignirent dans une vaste salle, meublée de tapis de haute laine des Ouled-bou

Sba, de matelas et de coussins alignés le long des murs. Ils avaient eu soin, avant d'entrer, d'ôter leurs babouches de cuir, car sur des tapis, avoir les pieds nus est de rigueur. Le thé fut servi. Il est d'usage d'en boire successivement trois tasses, ce que je fis. Puis des esclaves apportèrent le repas. Je mangeai à la marocaine. Vivant en effet pendant mes tournées au milieu des indigènes, j'avais soin de me conformer à leurs usages, à leurs habitudes et de me plier le plus possible aux rites de leur existence, supprimant ainsi la barrière qui nous séparait.

La façon de prendre ses repas, au Maroc, semble très primitive au voyageur nouveau venu; mais elle n'en est pas moins régie par une étiquette invariable et minutieuse. Je m'assis à côté du khalifat et des notables sur des coussins disposés en cercle autour du plat commun. Chacun prenait dans le plat, avec les doigts de la main droite, les morceaux qui lui convenaient; les découpant avec les doigts dans le plat même quand ils étaient trop volumineux, puis les portait à sa bouche. Les plats se succédèrent devant nous, et ils étaient enlevés aussitôt que nous étions rassasiés. Le khalifat qui voulait me traiter en hôte de distinction, découpait de la main les morceaux les plus appétissants et me les présentait.

Il parlait abondamment mais évitait de toucher au sujet qui mettait le pays en effervescence; la bonne chère, les détails de mon voyage, les coutumes européennes paraissaient surtout l'intéresser. Chaque récit ou chaque réflexion était souligné d'un sourire, où il mettait tout son désir de m'être agréable, répétant le dicton arabe : « autour d'une table bien servie, il n'y a plus que des amis. »

Le repas à peine terminé, les convives se levèrent et, glissant sur le sol cimenté, ils disparu-

rent un à un. Pendant ce temps, mes infirmiers, ayant dressé la tente de consultation, à l'entrée de la kasbah, étalèrent les médicaments. Aussitôt, des curieux et des malades s'approchèrent. Leur attitude hostile fondait dans la joie naïve de recevoir des remèdes aux maux qu'ils accusaient; la glace était fondue; ils se montrèrent bientôt confiants, souriants et bavards. J'avais fait connaissance avec la population de la kasbah Mzouda.

Comme je m'étonnais de n'avoir pas vu le vieux caïd : « Mon père, me dit Si Mohamed, n'a pu venir lui-même te recevoir, étant malade dans le village tout proche qu'il habite. »

Était-ce là un faux prétexte pour rester à l'écart? Y avait-il une impolitesse calculée? Peut-être voulait-il aux yeux de ses administrés faire parade de dédain ou d'hostilité à l'égard de l'Européen que j'étais. Brusquant la situation, je fis annoncer que j'irais voir le caïd et le soigner dans sa maison.

Celui-ci prit alors aisément son parti de me faire l'accueil traditionnel et se montra flatté de ma visite. Je dus, cependant faire d'abord les frais de la conversation. Mais, petit à petit, ses traits se détendirent, son attitude impassible ne pouvait résister aux manières courtoises.

Comme il était réellement malade, il se décida bientôt à me confier son mal, désirant obtenir quelque soulagement. Je lui donnai des médicaments. Sa figure s'illumina alors d'un sourire de remerciement. Nous nous quittâmes en d'excellents termes. Ses familiers, présents à la scène, racontèrent que j'étais l'ami du caïd.

Aussi, en quittant la kasbah Mzouda, je ne vis plus autour de moi que physionomies ouvertes et souriantes.

III

TAMESLOHT. — MOULAY-BRAHIM EL-GOUNDAFA

Le 6 février 1913, je me rendis à Tamesloht. J'étais sans escorte; seul, mon ordonnance algérien m'accompagnait. Pendant vingt jours, j'allais être l'hôte du chérif Moulay Saïd.

Le chérif de Tamesloht est un des plus puissants personnages religieux du Maroc. Héritier du prestige de son père, le chérif Moulay el Hadj, dont l'influence était considérable dans tout le Maroc et dans le Soudan, il est, comme lui, un seigneur religieux, sorte d'abbé de notre moyen âge, à demi indépendant. Il entretient avec le sultan, personnage religieux lui-même, des relations presque d'égal à égal, par des visites protocolaires de l'un à l'autre et par un échange fréquent de cadeaux.

Le chérif est le maître de Tamesloht et de ses environs. Le joli village est sa propriété. Les habitants sont en même temps ses sujets, ses fermiers et ses locataires. Son autorité est, dit-on, toute paternelle. Puissant et riche, il n'a d'autre ambition que de conserver et d'accroître pacifiquement sa fortune et d'en jouir le plus agréablement possible. Son caractère religieux lui interdit d'user de moyens belliqueux et l'oblige à être compatissant aux miséreux.

Tamesloht est ainsi une zaouïa, sorte d'abbaye doublée d'hôtellerie, ouverte à tous les voyageurs. Des indigènes, pour échapper à un caïd trop rapace ou sous le coup d'une vengeance, s'y réfugient et y élisent domicile. A Tamesloht sont les tombeaux des aïeux du chérif. De tous les coins du Maroc, les indigènes s'y rendent en pèlerinage; les dévots le fréquentent à toute époque de l'année, mais ils y affluent, de préférence, à certaines fêtes islamiques. Le chérif leur donne l'hospitalité la plus généreuse. Les grands pèlerinages deviennent alors des agapes communes offertes par le chérif. Sa très grande fortune personnelle, les revenus considérables que lui procurent ses vastes propriétés, mi en céréales, mi en oliveraies, lui permettent d'accueillir avec faste les visiteurs de la zaouïa.

Le palais élancé que le chérif habite, contigu à la zaouïa, donne l'impression d'un donjon spacieux et élégant, mais il est dépourvu de tours, comme il convient à la résidence d'un pacifique chef religieux. Les murs extérieurs sont nus, sans ornements et percés de petits trous carrés où nichent une multitude de pigeons considérés à Tamesloht comme des oiseaux sacrés; l'air vibre sans cesse de leurs vols tourbillonnants, et les abords du palais retentissent de leurs cris aigus qui jettent une note gaie et animée. Tamesloht est la cité des oiseaux : sous la claire lumière, des merles, des moineaux et des tourterelles volent sans cesse d'un arbre à l'autre, au milieu de la végétation surabondante, des « tbi-bits », petits oiseaux particuliers à la région de Marrakech, semblent chez eux ici, et viennent familièrement se disputer les miettes des repas dans les appartements.

En arrivant à Tamesloht, j'aperçus la silhouette

haute et élégante du chérif Moulay Saïd qui m'attendait debout, sur le seuil de son palais. Son port, naturellement majestueux, soulignait l'importance du personnage; mais son sourire et sa large poignée de main révélaient, dès le premier abord, une affabilité toute spontanée et une bonté habituelle. Le chérif, me prenant par la main, me conduisit, par un escalier, jusqu'au centre de sa maison. J'eus la surprise de me trouver dans un jardin suspendu; tout autour s'ouvrent de luxueux appartements que surmontent des galeries à colonnades revêtues d'arabesques et ornées de dorures. Son moqaddem, directeur de la zaouïa et à la fois son bras droit, se tenait à ses côtés. C'était un bonhomme, bedonnant, gai, bon vivant, aimant à plaisanter : vrai type de Sancho Pança.

Je pris, en compagnie du chérif et de son moqaddem, le repas de bienvenue. Son cuisinier habile avait préparé des mets fins et abondants. Le chérif pensant satisfaire mes goûts d'Européen fit apporter du champagne. Le vin est interdit par la loi islamique, mais les fumées du champagne sont si légères, et si claire est sa couleur! Moulay Saïd ne le dédaigne point. D'ailleurs, ses origines religieuses ne confèrent-elles point la sainteté et l'immunité à sa personne? Il est, en effet, chérif, c'est-à-dire descendant du prophète Mahomet; être privilégié, il peut faire bon compte des prescriptions coraniques; le vin se change en eau en passant par sa bouche, disent les indigènes. Moulay Saïd use et abuse volontiers de ce privilège mais sans trop de dommages, grâce à sa robuste constitution. Ses ouailles l'imitent parfois et, dans la nuit, les ruelles de Tamesloht résonnent de joyeuses chansons.

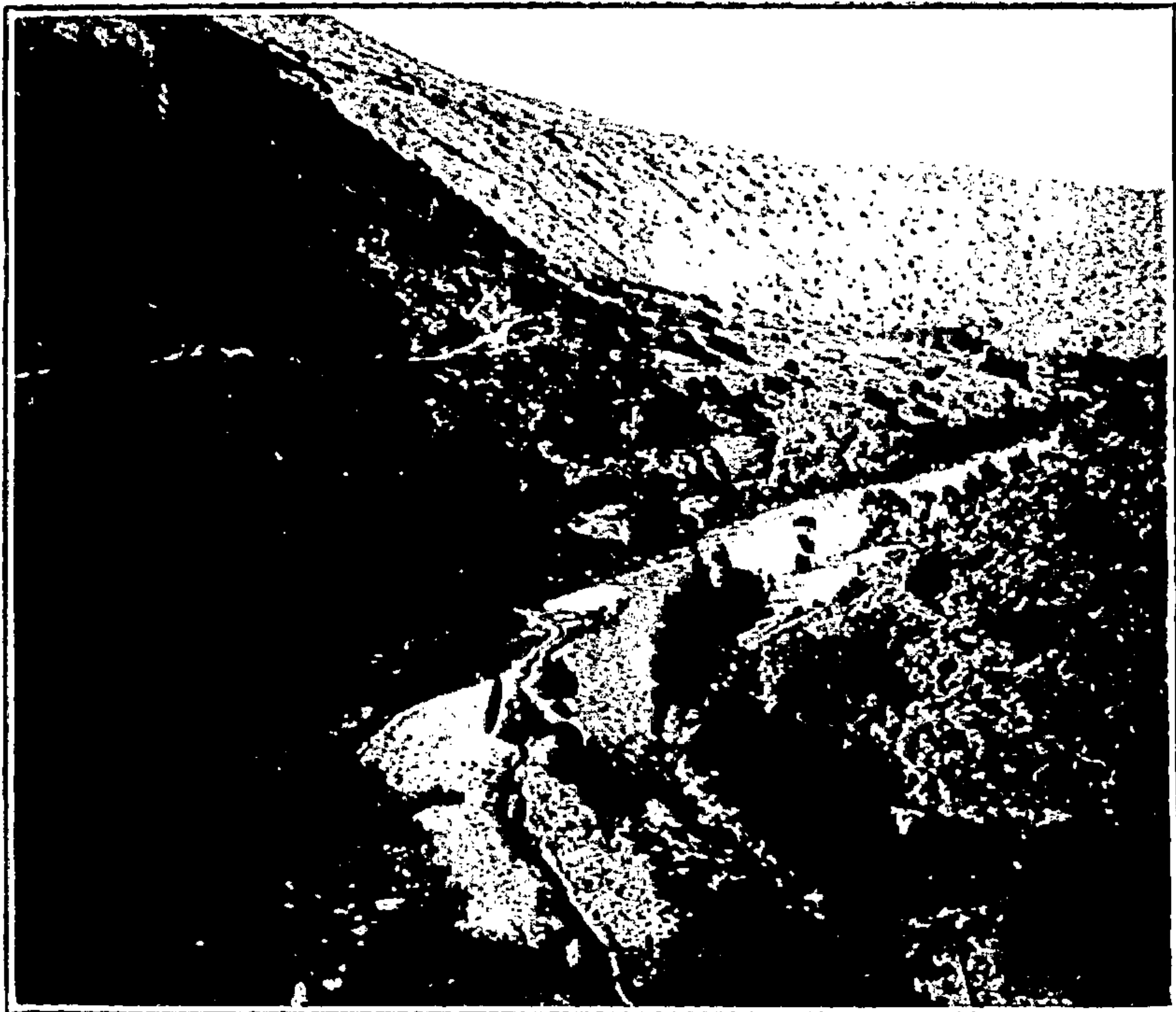
Le repas terminé, Moulay Saïd me fit conduire

dans une gentille maison du village mise par lui à ma disposition. Tout le groupe sanitaire mobile y fut installé, et les consultants vinrent m'y voir. Deux de ses domestiques étaient à mes ordres. A tout instant, de la part de leur maître, ils me demandaient si je n'avais ni faim ni soif; les préoccupations de mon hôte semblaient être surtout d'ordre gastronomique. Un jour, il vint me rendre visite, se faisant précéder d'un mouton rôti entier, préambule de l'entrevue : tel est l'usage chez les grands seigneurs du Maroc.

Parti de Tamesloht et accompagné des gens du chérif, je me rendis le 10 avril en excursion à Moulay-Brahim, pèlerinage renommé dans la vallée de l'oued Reraïa. Le chérif m'avait fait précéder de sa recommandation, car Moulay-Brahim fait partie de son fief religieux. En cinq heures de marche, j'atteignis les premiers contreforts dénudés et rocheux de l'Atlas. Le plateau de Kik, que je traversai, domine la haute vallée de l'oued Reraïa. Les nappes neigeuses brillaient devant nous au soleil couchant, elles s'irisèrent de teintes rosées, puis mauves. Les sommets plus élevés projetèrent dans les gorges étroites des ombres d'un violet cru et heurté. L'heure mauve, dans la montagne, annonce que la nuit est proche; et le crépuscule ne dure que quelques minutes. Aussi il était temps d'arriver. A mi-pente apparut le minaret aux tuiles vertes de Moulay-Brahim et les toits verts de la zaouïa. Des maisons montagnardes l'entourent, formant un gracieux village. A ses pieds, bouillonne l'oued Reraïa et ronronne un rustique moulin. Moulay-Brahim, le saint dont on vénère ici le tombeau, aurait donné à ces eaux des propriétés merveilleuses. Aussi, dans des piscines naturelles, séparées par le moulin, se



MOULAY BRAHIM, PÈLERINAGE RENOMMÉ
DANS LES GORGES DE L'OUED RÉRAÏA.



DANS LE GOUNDAFA. — LES GORGES DE L'OUED NEFIS
QUE SUIV LA PISTE DE MARRAKECH A TAROUDANT.

baignent les hommes et les femmes qui sollicitent une faveur du saint. Lors de pèlerinages importants, des musiciens et des chanteurs accourent à Moulay-Brahim et accompagnent de leurs cantilènes les cérémonies du bain. De grands marchés populeux s'y tiennent, semblables aux foires patronales de chez nous.

Le moqaddem, chef de zaouïa de Moulay-Brahim, un chelleuh, m'accueillit avec cordialité et bonhomie. Jeune, grassouillet, bon vivant, sans façons, il m'apparut un vrai type du bon moine rabelaisien, accommodant ses fonctions pieuses avec un sybaritisme un peu grossier. Des amis et des notables l'entouraient, le traitant avec familiarité. Dans ce pays de vie douce et libre, le protocole n'est point de mise et le commandement se passe fort bien de prérogatives extérieures.

Le cheik se considérant lui-même comme le premier de ses administrés, avait su se faire apprécier d'eux en partageant sans cesse leur vie, leurs joies et leurs plaisirs.

Je fus hébergé dans une petite maison rustique. Les habitants du village vinrent m'y voir. Ils me saluaient d'abord puis s'asseyaient souriants et l'air embarrassé autour de moi. Enfin, l'un d'eux plus hardi me demanda quelles maladies je soignais. Les autres, caressant leur barbe, semblèrent alors se concerter en un conciliabule silencieux; ils échangeaient un regard furtif, quêtant un avis, dissimulant la lenteur de la pensée sous le geste ample de se draper. Comme chaque fois dans mes diverses visites aux villages de la montagne, ils hésitèrent d'abord longtemps à me demander une consultation, puis ils s'y décidèrent brusquement et aussitôt familiers, plaisantant, ils me pressèrent de de-

mandes. Deux malades chroniques, alités dans leur maison, réclamaient mes soins et je m'y rendis aussitôt. Je dois dire qu'un an plus tard, repassant par Moulay-Brahim, je m'enquis du sort des malades que j'avais soignés. « Tu les as tous guéris, me fut-il répondu, et il n'y en a pas eu de nouveaux depuis. » On n'est pas plus aimable ou plus finement moqueur.

Vainement, j'essayai de savoir si cette formule équivoque exprimait davantage le désir de flatter l'hôte, ou bien le scepticisme, mêlé d'ironie, à l'égard de la soi-disant toute-puissance médicale de l'Européen. Et j'accueillis le compliment par un sourire de remerciement.

Dans la soirée, le moqaddem et ses amis vinrent partager avec moi, à la chandelle, un dîner de montagnards, composé de nombreux plats de poulets et de tam aux légumes. Ils me tinrent compagnie jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je m'efforçai de m'adapter à leurs habitudes et de comprendre leur état d'esprit, pour mieux les connaître et mieux me faire apprécier d'eux. Ils me pressèrent de questions sur nos coutumes européennes qui paraissaient les intéresser particulièrement.

« Comment, me dit l'un d'eux, peux-tu vivre en ce moment sans femme? A nous, cela serait impossible. »

« Avez-vous dans votre pays, continua-t-il, des moutons et des bœufs? Avez-vous du blé, de l'orge et des légumes? Est-ce un pays de montagne ou de plaine? Irriguez-vous, comme nous, vos champs avec l'eau des oueds? »

« Nos champs, leur répondis-je, sont partout cultivés; il y pleut abondamment et en toute saison; nos fleuves et nos rivières roulent beaucoup d'eau. »

Ils parurent sceptiques; le pays que je leur décrivais était si différent du leur!

« Mais alors, répliqua-t-il, pourquoi quittez-vous ces belles régions et venez-vous vivre chez nous? Quand nous avons en abondance, dans nos villages, du blé, de l'orge, des moutons, du beurre et des légumes, quand notre maison est confortable et que nous possédons des femmes à notre goût, nous ne pensons qu'à jouir de tous ces biens. »

Le moqaddem me parla de la source miraculeuse de Moulay-Brahim. « Notre saint, me dit-il, nous attire les bénédictions célestes et les dons des pèlerins généreux qui viennent en grand nombre. Cette eau guérit les fleurs, c'est-à-dire les éruptions syphilitiques, si nombreuses au Maroc, qui fleurissent le visage, le cou et les membres.

« Elle rend fécondes les femmes stériles qui viennent s'y baigner. »

Sceptique, je lui demandai si, à son avis, la réunion de groupes joyeux d'hommes et de femmes aux piscines en plein air de Moulay-Brahim ne contribuait pas à rendre les femmes prolifiques. Sans s'offusquer de ma réflexion quelque peu irrespectueuse et sceptique, lui et son entourage se mirent là-dessus à rire et à plaisanter. Peu à peu, la conversation glissa et devint rapidement grivoise. Les indigènes se complaisent en effet dans les sujets grossiers, que relève cependant un tour de pensée originale et une certaine finesse d'esprit. Les habitants de Moulay-Brahim, sous la protection de leur saint « marabout », mènent gaie et insouciant vie, laissant sans efforts couler leurs jours, attendant des pèlerinages les revenus modestes qui leur suffisent.

Un bonhomme simula la folie et provoqua l'hila-

trié générale; sa gloutonnerie était sans limite et ses propos dénués de sens et parfois comiques : c'était leur bouffon.

Le jeune homme qui me servait le thé, écolier de la zaouïa, était un grand diable aux chairs flasques. On me vanta ses mœurs efféminées avec des sourires non équivoques.

Quand se fit sentir le besoin de dormir, mes hôtes s'allongèrent comme à leur habitude et s'endormirent à la place même qu'ils occupaient pour prendre le repas. Une petite pièce à côté m'avait été réservée. Plusieurs de mes hôtes, pour me faire honneur, s'obstinaient à vouloir dormir à mes côtés. Mon fidèle Naïmi dut leur faire comprendre que les Européens préféraient dormir isolés. Ils s'imaginèrent sans doute que je désirais la compagnie du serveur de thé.

Le 10 février était jour de marché à Tamesloht. De retour dans la ville sainte, j'installai mes caisses de médicaments dans un local rustique de la place du marché que le chérif avait mis à ma disposition. Je tenais boutique à côté des marchands mes voisins. Suivant la coutume, un crieur public se promenait dans la foule, annonçant : « Un toubib européen nous est arrivé. Il soigne toutes les maladies, le froid, la fièvre, les vents, les esprits, les rhumatismes, la frigidité, la stérilité par des procédés inédits, infaillibles, gratis et pour Dieu. »

Des clients accoururent, réclamant les remèdes annoncés. Un guérisseur indigène, en face de mon officine improvisée, soignait par le fer rouge. J'allumai aussitôt mon thermocautère, et je lui fis une rude concurrence lui enlevant, par la prodigalité des remèdes, la plus grande partie de sa clientèle. Un peu plus loin, un barbier scarifiait la nuque d'un

chelleuh, puis appliquait des ventouses de fer-blanc guérissant ainsi des maux de tête par la saignée locale.

Accroupi derrière le patient, les lèvres sur le petit tube de fer-blanc disposé sur le côté de la ventouse, il aspirait avec bruit de l'air et du sang qu'il rejetait ensuite de sa bouche en crachotant à distance et, tout en opérant, il conservait une gravité de pontife. Tout autour, les indigènes marchandaient des poteries, des étoffes, des moutons, des quartiers de viande, du sel en plaques, des beignets à l'huile, des céréales.

Sans m'attarder à Tamesloht, je repartis le 14 février, en tournée, accompagné de mon ordonnance et de deux muletiers du chérif. Je devais rencontrer un lieutenant topographe en mission. Nous étions tous les deux attirés par la lointaine et mystérieuse kasbah Goundafa, en plein Atlas. Nous avions décidé de nous y rendre par des chemins différents. Il nous avait d'abord fallu triompher de la résistance du représentant du caïd El Goundafi, chargé de nous y annoncer. « Le chemin de la montagne qui conduit à la kasbah est très mauvais et impraticable pour vos chevaux. » En réalité, il ne tenait pas à faciliter à des Européens la visite du pays montagneux où son maître tenait à conserver une indépendance jalouse.

En cinq heures de route, je gagnai le village chelleuh d'Aguergour, au pied de l'Atlas. Une olive-raie fait une grande tache verte plaquée sur le flanc de la montagne nu et roux. Des villages y sont disséminés. Une kasbah pittoresque est perchée au-dessus sur des rochers à pic et près d'elle une source fraîche et abondante jaillit de la pierre. L'eau descend ensuite en cascades, de moulins

en moulins, au travers de l'oliveraie et des jardins qu'elle irrigue. Je mis pied à terre, auprès d'un moulin qui ronronnait en broyant lentement le blé du riche et l'orge du pauvre. Dans ce taudis obscur, une vieille femme, ridée et enfarinée, surveillait la mouture. Son regard ne quittait pas la meule; la pensée ne paraissait jamais avoir effleuré son cerveau. A côté d'elle, se tenait une fillette aux grands yeux « de gazelle », peureux et noirs. Un petit panier d'osier secoué rythmiquement à chaque tour de roue, déversait du grain entre les meules de pierre. Un filet d'eau, glissant dans un tronc d'arbre, creusé en gouttière, frappait la roue à aube du moulin et rejaillissait en écume.

Les moulins à eau, très nombreux en montagne, sont construits avec un art des plus primitifs. Aussi le rendement est-il minime; mais il suffit aux indigènes, pour qui le temps ne compte pas. Ces derniers n'établissent le long d'une rivière que le nombre de moulins qui suffisent aux besoins du pays, pour moudre le blé et l'orge destinés à faire le pain. J'y vis aussi réduire en farine rousse de l'orge préalablement grillée; c'est la « zemmita » qui est, dans ces contrées, le viatique du messager à pied, du rekkas.

Ce dernier en emporte toujours une petite provision pour lui dans un sachet de toile. Mélangée dans le creux de la main avec un peu d'eau, à tous les oueds rencontrés sur la route, et avalée en courant, elle permet au rekkas ainsi lesté de continuer à trotter les soixante à quatre-vingts kilomètres qu'il aura à parcourir dans la journée, pour porter les lettres dont il est chargé.

Les habitants de la ville et les indigènes vivant sous la tente, en plaine, loin des oueds à eau cou-

rante, utilisent de petits moulins à main qui leur donnent la provision quotidienne de farine. Deux petites meules de pierre superposées en constituent le mécanisme; l'une est à plat, sur le sol, l'autre, mobile, tourne sur la première par frottement. Sous les tentes, les femmes, levées avant l'aube, font tourner ces moulins. Que de fois au cours de mes tournées, leur ronronnement très doux me signala la présence des douars, de la même teinte que le sol, se confondant avec le bled uniforme et illimité! Quand je m'y arrêtais, le blé moulu était aussitôt pétri, très rapidement il devenait pain et m'était servi chaud et savoureux.

Des troubadours chelleuhs disent de vieilles légendes sur les moulins : « Le moulin (1) à eau dit au moulin à main : Dors donc. Quand monte l'eau de l'écluse combien de charges je mouuds!

Le moulin de la maison lui répond. Il lui dit :

Je ne t'envie pas la solitude des eaux et des jardins.

Car chez moi fréquente la tribu des chéries.

Les mains qui portent les tatouages me font tourner. »

Près du moulin, un vieillard, le propriétaire sans doute, assis sur une pierre devant la porte basse, caressait sa barbe blanche. Une pièce de laine grise, tissée dans le pays, le drapait et retombait négligemment derrière son épaule. Sa tête était nue. A mes questions, il répondit par un bon sourire qui révélait une âme candide, évoquait une vie simple et heureuse; son geste lent semblait dire : A quoi bon parler quand on est si bien, immobile et

(1) Légendes et chansons chelleuhs, recueillies par le capitaine Justinard, des tabors marocains, dans sa : *Grammaire chelleuhs*.

rêveur! Ici, en effet, des gens et des choses émanait une sensation de calme et de sérénité. Les bruits très doux des cascades et du moulin s'harmonisaient si bien avec la végétation très verte et reposante!

Des indigènes, s'approchant alors, s'assirent autour de moi, sur leurs talons, silencieux, intéressés par le déballage de mes médicaments.

Le khalifat d'Aguergour, neveu du caïd El Goundafi, et le chef du village arrivèrent alors, essoufflés, empressés, obséquieux, me souhaitant la bienvenue. Les gens les suivaient portant, sur leur tête, les plats du repas qui me fut offert.

Peu après, la consultation commença en plein air, sous les oliviers, à côté du moulin.

Le 15 février, je quittai le village d'Aguergour et je me rendis à Amismis, côtoyant en cours de route quelques-unes des nombreuses oliveraies alignées au pied de l'Atlas, ponctuant la sortie de chaque rivière. La plaine de Marrakech est généralement dénudée; ce n'est qu'au printemps, quand il pleut, que les céréales la revêtent d'un manteau vert, puis doré; mais chaque rivière, au débouché de la montagne, irrigue des îlots de terrains qu'elle fertilise, faisant sortir du sol des jardins et des oliveraies. Et ainsi le versant nord du grand Atlas apparaît semé de taches vertes qui signalent les rivières. L'oasis de Marrakech doit son existence aux eaux des oueds Reraïa, Ourika et Iminzat que lui amènent des canaux d'irrigation et aussi à de nombreuses conduites souterraines qui drainent, horizontalement, vers la surface, l'eau du sous-sol. Ces conduites, construites patiemment par les gens du Draa, ont plusieurs kilomètres de longueur.

L'oued Nefis m'apparut de loin, comme une

longue traînée d'oliveraies s'avancant dans la plaine. Je le traversai bientôt à un gué où il roulait, sur des galets, des eaux limoneuses,

J'arrivai, peu après, en vue de la kasbah d'Amismis. C'est un ensemble de bâtisses en pisé, basses et entourées de murs. Sur un « minzar » sorte, de large belvédère à colonnades qui émergeait de l'épaisse construction, j'aperçus la silhouette du khalifat qui était neveu du caïd El Goundafi et son représentant à Amismis; sans doute, il savourait encore le bon repas à peine achevé; son regard alourdi se promenait paresseusement sur ses propriétés, en suivant les allées et venues de ses administrés. Il glissa un regard dédaigneux vers moi et vers mon maigre équipage improvisé, réduit à mon ordonnance et à deux muletiers du chérif; je ne valais sans doute pas à ses yeux la peine qu'il prît garde à moi. Les personnages de marque ont, en effet, l'habitude, au Maroc, de voyager escortés de cavaliers et de gens armés. Le bon état des bêtes et le luxe du harnachement traduisent la qualité et l'autorité du voyageur. Le khalifat ne mit donc aucun empressement à m'accueillir. « Il fait du commerce avec des Allemands, me dirent mes compagnons de route et il ne se soucie pas en ce moment de recevoir un Français. » Son intendant vint cependant à moi : « D'où viens-tu? Es-tu Allemand ou Français? » me dit-il, puis me conduisant dans une pièce obscure, loin des appartements du khalifat, il me fit apporter un très frugal repas : « J'attendrai le khalifat pour manger », dis-je aux esclaves. Celui-ci se décida alors à venir me saluer, et, à contre cœur, partagea avec moi le repas, suivant les coutumes de l'hospitalité. Il se sentait gêné par son inconvenance, à laquelle j'opposais, à dessein, la plus grande cour-

toisie. La domesticité, esclaves et clients, à l'unisson du maître, passaient graves et indifférents. Hormis quelques nègres de la maison, aucun consultant ne se présenta. Or, en tournée d'assistance médicale, le nombre des consultants reflète les bonnes dispositions des indigènes à notre égard et donne la mesure de l'acceptation de notre influence. Quand un caïd supporte mal notre autorité ou qu'il manifeste des velléités de s'en affranchir, ses administrés s'écartent du médecin. J'appris plus tard que l'attitude du khalifat d'Amismis lui avait valu la défaveur du caïd et la perte de son commandement.

Amismis est le joyau du fief du caïd El Goundafi. Autour de la kasbah et jusqu'au pied de l'Atlas, s'étalent de vastes oliveraies et des jardins. Amismis est réputée pour ses fruits et l'agrément de son climat.

Des vignes, aux longs pampres ondulant d'un arbre à l'autre, donnent de succulents raisins. Le village chelleuh, très important, forme dans les oliviers un flot dominé par une mosquée agreste; un quartier distinct du village forme un mellah, où des juifs nombreux trouvent un refuge. Dans des ruelles étroites encombrées d'immondices, des enfants aux yeux chassieux grouillaient, demi nus et sales, dans la poussière. Des femmes dépoitraillées pépiaient sur les terrasses en étendant du linge; d'autres lavaient des plats de terre dans des cours boueuses et malodorantes. Leurs chairs molles, flasques et grasses étaient en accord avec le débraillé de leurs vêtements. Les hommes, dans les boutiques obscures et basses, s'occupaient de diverses petites industries. Les uns travaillaient le cuivre, le fer, d'autres le cuir. Leurs bustes déformés, souvent rachitiques, leurs physionomies inexpressives, au regard fuyant

et quémandeur, décelaient la mauvaise hygiène et les habitudes alcooliques; menant en effet une existence de renards traqués, ils sont fourbes, rusés, cupides et âpres au gain. A mon passage, ils me saluaient, obséquieux, sans fixer les yeux sur moi. Les juifs du Maroc n'habitent que les grandes villes et les villages des montagnes. Les populations chelleuhes les y tolèrent, plus larges d'esprit en cela que les Arabes.

D'ailleurs, les juifs, parqués dans des mellahs, savent se rendre utiles, indispensables même, par leurs aptitudes commerciales et leurs mille petites industries.

Le 16 février, je quittai Amismis de bonne heure, désirant arriver le soir même à la kasbah Goundafa. En effet, mon passage n'était pas annoncé; en montagne, il aurait été imprudent de m'arrêter en cours de route. Un esclave que le khalifat avait consenti à me prêter, me servait de guide. Par un petit sentier, serpentant parmi des chênes verts, j'escaladai le versant nord de l'Atlas. Le guide, que cette promenade fatigante n'amusait point, essaya deux fois de m'échapper. Il fallut le poursuivre à cheval, le ramener, et la menace du revolver le rendit enfin plus docile. Après trois heures de montée, j'atteignis le sommet d'une crête que coupe une simple faille, le col de Tizi n'Guerimpt. Ici, les roches noires remplacent la broussaille nommée pompeusement forêt par les indigènes; la neige y dessinait, par endroits, de larges taches blanches. Au nord, au-dessous de nous, s'étendait la plaine de Marrakech. Elle m'apparut comme un vaste couloir s'allongeant de l'est à l'ouest, de Mogador à Demnat, de l'Océan au moyen Atlas. La chaîne du Djebilet la limite au nord, dressant la scie aiguë de ses collines calcinées et rousses

qui se détachent nettement sur le ciel très bleu, Marrakech occupe le centre de cette plaine. J'apercevais ses minarets nombreux que domine la fière Kouttoubia; la masse de ses maisons de pisé rouge émergeait de la palmeraie. Coupant la plaine dans sa largeur, les oueds se signalent au loin par les longues taches vertes des oliveraies qu'ils irriguent. Vers le sud, une série de vallées profondes et abruptes alternent avec les hauts sommets neigeux. Je franchis le col, puis, par un escalier de rocs glissants, je dégringolai vers un affluent de l'oued Nefis. Pour faciliter la descente très rapide, chaque bête, habituée à la gymnastique de la montagne, était précédée d'un homme qui tenait la bride et empêchait les faux pas; un autre, tirant sur la queue, faisait office de frein et dirigeait le train postérieur. J'arrivai ainsi au fond d'une étroite gorge d'aspect chaotique, à pente rapide, aux parois nues et pelées. Un peu plus loin, quelques noyers tordus jetaient un peu d'ombre; un troupeau de chèvres passait au-dessus de nos têtes. Un petit village perché en nid d'aigle dominait fièrement la gorge; de pauvres maisons étaient amassées et agrippées sur un rocher, construites en pierre rouge comme le sont habituellement les maisons de la montagne. La ligne droite et la circonférence régulière sont inconnues des architectes chelleuhs. Aussi les portes et les fenêtres ont-elles les contours les plus inattendus. Les fenêtres sont petites et fermées par un volet de bois; point de vitres, naturellement. Chaque maison est flanquée d'une galerie ouverte vers le midi. Des poutres, faites de simples troncs d'arbres fourchus, soutiennent le toit, fait lui-même de branchages et de terre tassée, servant en même temps de terrasse. Les montagnards s'y accroupissent au soleil;

quand il pleut, ils se réfugient sous la galerie ouverte. Ils vivent ainsi en plein air à l'abri seulement des vents froids. Le lit desséché que je suivais descend toujours en pente rapide; il rejoint plus bas l'oued Aït-Hosseïn. A ce point, le décor change. L'eau ruisselle partout et fait jaillir du sol une végétation nouvelle, les noyers sont plus nombreux, et, dans de grasses prairies, paissent des troupes de vaches. Je passai auprès du gros village de Tinst, plaqué contre un rocher. Mon guide voulait absolument m'y conduire pour prendre du repos; seules, des menaces de coups le décidèrent à continuer sa route. Je parvins enfin dans les gorges plus larges de l'oued Nefis que je ne devais plus quitter. Ici, le lit caillouteux s'étale entre les parois abruptes de la montagne rouge. La rivière se divise en plusieurs bras et court limpide et azurée entre les bouquets de lauriers roses en fleurs sous un ciel très pur et très bleu. Sur les bords, quelques oliviers, quelques arbustes clairsemés, chétifs et tordus, des mélèzes, des genévriers, étagés au flanc des rochers, jettent une note verte sur un fond rouge.

A mesure que j'avancais, la gorge devenait plus sinucuse et plus resserrée. Le sentier étroit et inégal qui suit, à mi-pente, les contours de la montagne, est la grande voie de communication de Marrakech à Taroudant et au Sous, par le Goundafa. Le caïd a ordonné aux populations riveraines de l'entretenir. Aussi, les indigènes ont construit du côté de la rivière un mur de pierres sèches pour soutenir le sentier, mais ce mur s'écroule parfois, me dit-on, entraînant la mule et sa charge au fond de la gorge. Par endroits, le chemin avait dû être étagé de poutrelles enfoncées dans les trous du rocher, suppor-

tant de grosses pierres plates qui oscillent au-dessus de l'abîme quand passe la caravane.

Le sentier tantôt monte, tantôt descend ou traverse l'oued à un gué. A chaque boucle de la rivière, la gorge s'élargit un peu, et un village apparaît entouré de jardins et d'oliviers.

Je croisai des caravanes venant du Sous; elles apportaient à Marrakech de l'huile d'olive, pour s'en retourner ensuite chargées de blé, de sucre, de thés importés d'Europe. De tout petits ânes pliant sous le poids des outres en peau de chèvre remplies d'huile, allaient par groupes de huit à vingt; les indigènes poussaient et frappaient de leur bâton les pauvres bêtes surchargées, dont les sabots glissaient sur le roc poli par le passage des caravanes.

Je reconnus des gens du Sous à leur physionomie fine et ouverte, à leur silhouette svelte et sèche et à leurs vêtements brun foncé.

Ils passèrent indifférents et comme absorbés par la conduite de leurs bêtes. Un vague salut fut simplement échangé entre mes compagnons et eux. Le chef de chaque caravane était armé d'un long fusil à crosse recourbée ornée de plaquettes d'os et damasquinée d'argent.

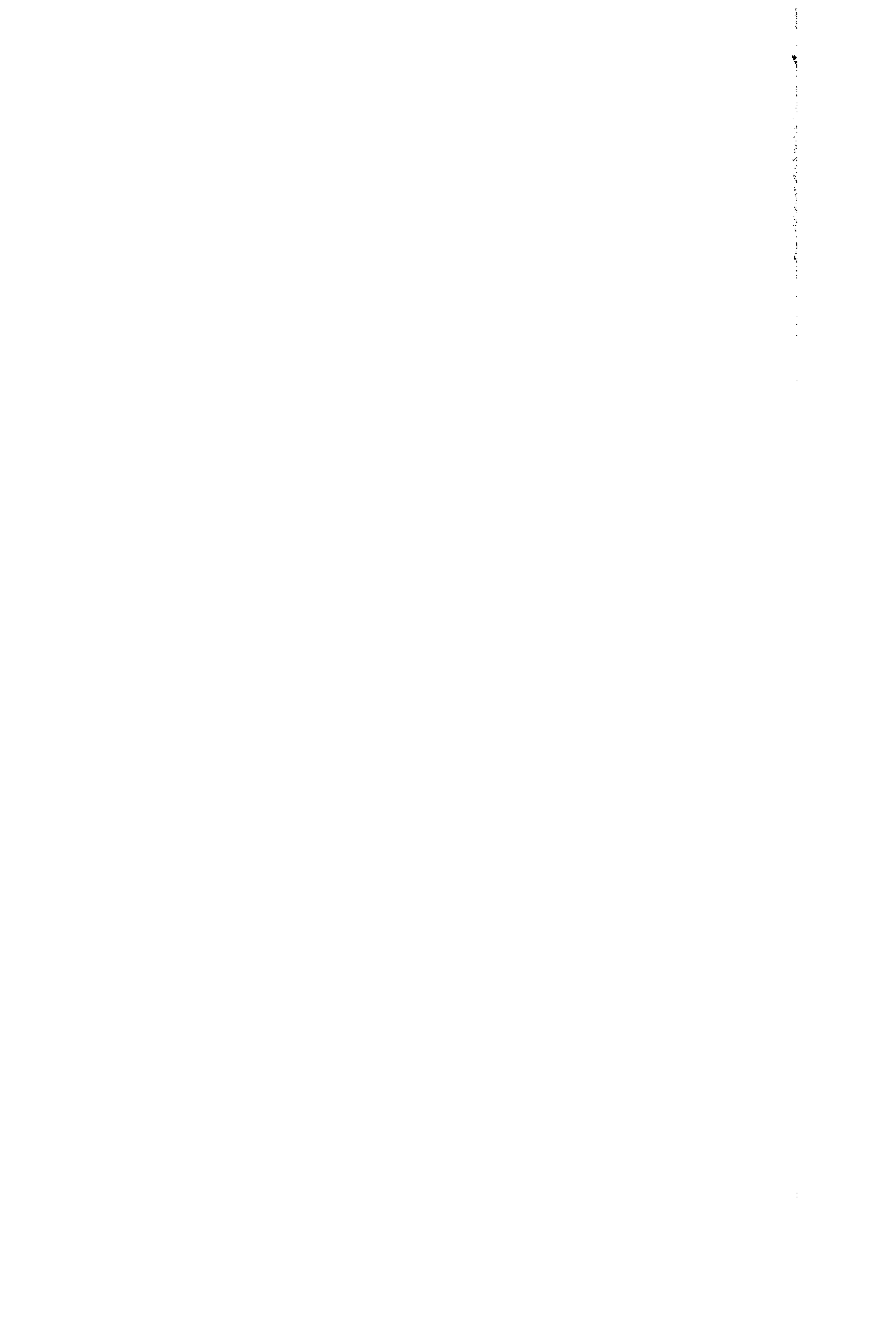
Un peu plus loin, la vallée tourne brusquement et s'élargit, c'est « Talat n'Yacoub » annonça le guide. La grande kasbah Goundafa m'apparut étalée au bord de la rivière, groupe de bâtisses inégales disposées au hasard, flanquées de tours crénelées et entourées de murailles et de fossés. Il faisait déjà presque nuit quand j'arrivai. Une volée de négrillons, attirés par mon passage, s'abattit sur la route. Dans l'entrebaillement des portes des maisons basses qui précèdent l'entrée de la kasbah, se montraient des têtes noires ou ambrées de femmes.



RÉRAÏA. — VILLAGE D'ARROUMPT,
A 2400 MÈTRES D'ALTITUDE.



DANS LE GOUNDAFA. — LA KASBAH FÉODALE
DE TALAT N'YACOUB, SUR L'OUED NEFIS.



Je franchis un portail massif, traversai une cour allongée, puis d'autres portes, des couloirs sombres, d'autres cours se succédant sans fin. Le méchaouri vint me reconnaître; porte-parole du maître de la kasbah, agent chargé de transmettre ses ordres, de lui annoncer les visiteurs, il était devenu en réalité son confident et le véritable intendant de la kasbah.

M'abordant un peu brusquement : « Qui es-tu? me dit-il. D'où viens-tu? Que viens-tu faire ici? Le khalifat mon maître ne doit recevoir que les personnes recommandées par le caïd El Goundafi, et aucune lettre n'est arrivée de Marrakech pour t'annoncer. » Je dus insister. Le méchaouri alla dans les bâtiments intérieurs de la kasbah consulter son maître. « Le khalifat, me dit-il à son retour, ne veut point te laisser sans abri et consent à te recevoir. » Sur un ordre donné, d'un ton sec, un esclave me conduisit dans une tour carrée située à l'un des angles de la kasbah. J'entrai dans mon nouveau gîte, une petite pièce, décorée de primitives peintures qui s'estompaient sous une couche de crasse. Au centre, pour soutenir un plafond tout bosselé, s'élevait une colonne de bois sculptée au couteau par des artistes primitifs. Des esclaves m'y apportèrent un repas frugal que je pris seul. « Le khalifat, me dirent-ils, ne pouvait me voir avant le lendemain. » Je savais que ce personnage si distant est le fils unique du caïd El Goundafi, en ce moment à Marrakech, et qu'il commandait ici en son nom.

Au matin, par les petites ouvertures de mon logis qui tenaient lieu de fenêtres, je pus enfin voir les alentours de la kasbah. Vers l'ouest, des sommets arrondis, les plus élevés revêtus de neige, s'arc-boutant les uns aux autres; au sud, une

muraille rocheuse élevée sépare du Sous la vallée de Talat n'Yacoub.

Campée sur une colline toute proche, la forteresse inachevée d'Agadir domine la kasbah. Son rôle est de protéger les domaines du caïd contre les attaques de ses puissants voisins. Quelque dix ans auparavant le caïd El Goundafi avait été vaincu dans la plaine, par les caïds El Mtougui et El Glaoui alliés, et obligé de se réfugier dans ses montagnes où il fut poursuivi et assiégé. Pour sauver sa tête et sa kasbah, il avait dû offrir de belles indemnités à ses agresseurs. Aussi, pour assurer désormais sa sécurité, il faisait en ce moment bâtir à Agadir un repaire inexpugnable que les indigènes disaient avec mystère rempli de fusils et de munitions.

La kasbah baigne sa façade nord dans le lit même de l'oued Nefis; des moulins seigneuriaux y crachent de gros ruisseaux bouillonnants. Les fossés qui entourent la kasbah sont garnis de gourbis bas et enfumés, où grouille un monde d'esclaves noirs, de chelleuhis et de demi-noirs. On dit que le caïd El Goundafi fait l'élevage de l'esclave. Ses nègres sont accouplés à des femmes chelleuhes réquisitionnées dans la montagne. Ses produits teintés, ambrés, mâles et femelles, sont, paraît-il, très appréciés, et peuplent ses kasbahs; il en donne ou en vend, à ses amis. Dans la kasbah vivaient aussi des clients dont le sort équivalait à celui de l'esclave, car le despotisme du maître ne leur laisse aucune liberté.

Le caïd El Goundafi doit sa puissance à sa situation privilégiée sur la principale route de Marrakech au Sous. En effet, la kasbah Goundafa commande le carrefour des trois cols qui mènent au Sous et, à quinze kilomètres en amont, la kasbah Tagoundaft,

en nid d'aigle, domine la route du col de Tizi n'Test le passage le plus fréquenté.

Toutes les caravanes paient droit de passage. Celles qui refusent sont pillées au profit du caïd, qui fait, à sa guise, la police du pays et tient en ses mains la sécurité des routes.

Le khalifat, Si Lhassen, à qui j'avais demandé un entretien, n'avait pas encore daigné se montrer. Cependant, un rekkas arriva porteur de la lettre du caïd que j'attendais impatientement : le caïd El Goundafi ordonnait que je fusse reçu comme un ami. J'assistai alors, amusé, à un brusque changement d'attitude, comme si un coup de baguette magique avait changé les personnages. Le khalifat vint à moi et multiplia ses sourires et ses compliments de bienvenue, s'efforçant de me faire oublier la froideur de son accueil. Il me parut d'ailleurs insignifiant, sans aucune personnalité, épais de corps et d'esprit. Ses gens, à l'unisson, devinrent prévenants et obséquieux. Sur ma demande, il fit annoncer qu'un médecin était à la disposition des malades. Aussitôt, six cents petits esclaves envahirent ma tour pour y être vaccinés. Puis vinrent des chelleuhs à teint blanc ou bronzé, habitants de la kasbah et des villages voisins.

Ces montagnards trapus et rablés, la tête ronde, les traits un peu épais, bons enfants et sans façons, me rappelaient nos paysans d'Auvergne.

Les femmes sont vigoureuses, curieuses, effrontées. Je vis un matin de jeunes femmes, des habitantes des fossés, les unes blanches, les autres ambrées, adresser sans pudeur des gestes et des sourires de sirène vers l'étage inférieur de ma tour où logeaient mes domestiques.

Ainsi, tandis que le maître de ces lieux exploitait

la fortune des voyageurs à main armée ou sous forme de droits de passage, ces femmes avaient coutume dans le même but d'employer des moyens plus séduisants.

La race esclave qui sort des fossés ne peut sans doute qu'être améliorée par un mélange de sang étranger.

Les Goundafa sont sans doute les descendants de la puissante tribu des Masmouda qui, de la haute vallée de l'oued Nefis, lança à plusieurs reprises des hordes chelleuhs à la conquête du Maroc aux onzième et douzième siècles. — L'historien arabe Ibn-Khaldoun nous donne une magnifique description du haut Atlas et de la tribu des Masmouda :

« Depuis une période bien antérieure à l'islamisme, les Masmouda occupent les montagnes du Deren qui comptent parmi les plus élevées de l'Univers. Enracinées dans les profondeurs de la terre, elles portent leurs cimes jusqu'au ciel et remplissent l'espace de leur masse énorme; elles dessinent une barrière continue au bord du littoral et paraissent sous la latitude du Maroc entassées les unes sur les autres, formant ainsi les gradins successifs du désert jusqu'au Tell.

« Dans ces régions fortunées, auxquelles la nature a prodigué tous ses dons, la végétation déploie une vigueur extraordinaire. Dans les montagnes jaillissent de nombreuses sources, des arbrisseaux couvrent le sol d'un voile épais, de nombreuses forêts répandent leur ombre sur les vallons. Les terrains étendus y offrent de grandes ressources à l'agriculture et à la multiplication des troupeaux, de vastes pâturages y nourrissent une foule d'animaux domestiques et de bêtes fauves.

« Les Masmouda forment des peuplades dont Dieu

seul connaît le nombre, ils y ont élevé des forteresses et des châteaux, de grands édifices et des citadelles et ils préfèrent leur pays à toutes les contrées du monde. »

Le lieutenant topographe m'avait rejoint. Le 20 février, nous reprîmes le chemin de Marrakech. Cette fois, notre départ s'effectua avec cérémonie. Le khalifat, monté à mule, avait tenu à nous accompagner un bout de route. Des cavaliers armés et des esclaves à pied l'escortaient. Redescendant l'oued Nefis, nous laissâmes à Tinst le chemin de l'aller pour camper, le soir, à Tagadirt-el-Bourt. Cette forteresse, située à l'entrée des gorges de la haute montagne, a pour mission de défendre l'accès des domaines du Goundafa contre les agresseurs venant de la plaine. Elle se dresse au bord de l'oued et contient dans ses murs tout un village. Au rez-de-chaussée, il y a des écuries; au premier étage, des boutiques; seuls les deux étages supérieurs sont habités. Des juifs sont relégués dans un coin reculé de la forteresse.

Après Tagadirt-el-Bourt, la vallée s'élargit. Je traversai des oliveraies plus denses et plus nombreuses. Tout proches, les villages d'Ouirgan et d'Imariren paraissaient enfouis dans une mer verdoyante. Un dernier défilé nous amena hors de la montagne sur le chemin d'Amismis, où le khalifat d'Amismis était venu nous attendre, escorté de ses cavaliers. Ceux-ci caracolèrent, tiraient en notre honneur des salves, au galop, en balançant leurs longs fusils. Sous des oliviers où nous mîmes pied à terre, des esclaves étendirent des tapis et déposèrent des plats apportés tout préparés de chaque village, selon la coutume. Nous prîmes le thé à la menthe, puis on se restaura. Au travers des feuil-

lages ténus qui nous donnaient un peu d'ombre, se profilaient sur un ciel très bleu des sommets neigeux à l'aspect velouté. Peu après nous arrivions à la kasbah d'Amismis où, dans la plus belle pièce, un repas nous attendait. L'attitude aimable du khalifat contrastait avec la froideur qu'il m'avait témoignée quatre jours auparavant, le caïd El Goundofi lui avait fait certainement des remontrances.

Le 22 février, je quittai Amismis et je ne fis ensuite que passer à Tamesloht pour remercier le chérif de son hospitalité.

Des fêtes religieuses y commençaient; c'était l'époque des grands pèlerinages annuels. On m'avait fait comprendre que la présence d'un Européen, pendant la célébration des cérémonies islamiques, risquait de froisser certains pèlerins. Je ne voulais pas exposer à cet ennui un hôte si plein de tact.

De Tamesloht à Marrakech, je croisai des groupes nombreux de pèlerins : des piétons, gais et exubérants, allaient en chantant. Des femmes voilées, assises en grappes près d'une source le long du sentier, grignotaient des petits pains trempés dans l'eau fraîche. Quelques pauvres femmes se traînaient péniblement en demandant l'aumône. Des écoliers insoucians poussaient un petit âne qui les portait à tour de rôle. Puis c'étaient de graves personnages indigènes, bedonnants, imposants et presque immobiles, sur leurs mules « qui marchaient l'amble », effleurant à peine le sol de leur sabots qui semblaient valser. Leurs vêtements de soie étaient d'une blancheur immaculée. Des domestiques montés les suivaient. Parmi ces personnages, quelques-uns étaient accompagnés de leurs femmes. Celles-ci, un peu en arrière, montées sur des mules richement caparaçonnées, disparaissaient dans un flot d'étoffes blanches,

où brillèrent, tels des joyaux de prix, de jolis yeux noirs et d'où s'échappaient aussi de petites mains blanches et fines, chargées de bagues et de bracelets. Plusieurs de ces femmes tenaient assis devant elles des enfants joufflus, vêtus d'étoffe de couleur vive.

Venaient ensuite, déambulant sur de petits ânes, des musiciens, gais et plaisantant au sujet de tous les gens rencontrés; des charmeurs de serpents promenaient leurs pensionnaires dans une caisse de peau, portée en bandoulière; des marchands de beignets et de hachis de viande grillée. Plus loin, un groupe plus gracieux d'almées arabes : une chanteuse célèbre à mule précédait gravement le joyeux corps de ballet en pèlerinage; elle s'était suffisamment peu voilée pour laisser deviner son joli minois et son costume élégant; ses boucles d'oreille et ses bagues jetaient des feux, de lourds bracelets d'or encerclaient ses poignets et ses chevilles. Elle me salua d'un sourire; un jeune éphèbe, son groom sans doute, habillé de rose et de bleu, coiffé d'une impeccable chéchia rouge, trottinait à côté accroché à la queue de la mule.

Lorsque je rentrai à Marrakech, je trouvai le calme rétabli.

La rébellion de l'ouest avait été écrasée par les colonnes Brulard; le repaire d'Amflous avait été détruit et l'orgueilleux caïd réduit à chercher un refuge dans les hautes montagnes avec les quelques partisans qui lui étaient restés fidèles dans sa fuite. C'était l'effondrement de la puissance d'Amflous, sa punition pour avoir soulevé le pays contre nous, alors qu'il avait d'abord accepté notre protectorat et été considéré comme notre auxiliaire et notre ami.

La famille d'Amflous avait longtemps gouverné en potentat toute la partie ouest du grand Atlas et la région de Mogador. La ville de Mogador elle-même qui compte 28 000 israélites, 4 000 musulmans et quelques Européens, avait subi son joug tyrannique. On raconte que le père du caïd déchu était venu plusieurs fois camper avec une harka Haha sous les murs de Mogador pour rançonner les habitants enrichis dans le commerce et coupables sans doute d'avoir essayé de secouer la tutelle par trop gênante du caïd montagnard. Amflous avait exigé que 100 000 écus lui soient versés dans les douze heures et que 1 000 jeunes filles juives soient amenées à son camp avant la tombée de la nuit pour y être livrées à ses soldats.

« Les juifs, disait-il en manière d'excuse, se sont enrichis à mes dépens et aux dépens des Arabes et chelleuhs de la région. Il est juste qu'ils nous restituent aujourd'hui l'argent extorqué par leur commerce usurier et frauduleux. Il est bon qu'ils nous fassent hommage de leurs jeunes filles. »

Une première fois, l'assemblée israélite avait refusé d'obéir à ces sommations draconiennes; le caïd avait alors lâché ses soldats qui firent le pillage des boutiques et envahirent les maisons juives où ils se livrèrent aux pires orgies, traitant Mogador en ville conquise. Quand, plus tard, le caïd se présenta à nouveau avec sa harka, les juifs de Mogador furent, paraît-il, plus dociles.

La chute de la puissance d'Amflous allait les délivrer pour longtemps de cette tyrannie odieuse à nos yeux d'Européens, mais dont ils s'accommodaient cependant pourvu que leur petit commerce fructifiât et que la contrebande rapportât de beaux écus.

A Marrakech, la nouvelle de la victoire française

et de la fuite d'Amflous avait rapidement calmé les esprits un moment échauffés par les premiers succès de la rébellion. Les habitants de Marrakech montraient à nouveau visages souriants aux Français reconnus les vrais « maîtres de l'heure ». Quelques jours après, la colonne Brulard faisait à Marrakech une entrée triomphale qui consacrait notre domination. Avec elle arrivait la section Morras du groupe sanitaire mobile qui venait de donner des soins médicaux aux Haha révoltés, au lendemain de leur soumission.

IV

LA ZAOUÏA SIDI-RAHAL LES MESFIOÛA

Une longue tournée m'avait conduit successivement chez la tribu arabe des Rehamna dans l'Ouidan et chez celle des Zemran, où j'avais été fort occupé à soigner des malades et à vacciner des enfants par centaines.

J'étais ainsi arrivé le 20 avril 1914 à la zaouïa Sidi-Rahal, au pied de l'Atlas, à la sortie même des gorges de l'oued Rdat, qui descend du Glaoua. Le caïd arabe de Zemran, Si Mohamed ben Chagra, m'y accueillit dans un délicieux jardin planté d'oliviers et de grenadiers. Par une allée ombragée, il me conduisit à une « koubba », vaste salle voûtée dont la coupole est décorée de peintures et de dorures, et les murs ornés d'arabesques. Des tapis, des coussins et des matelas étaient disposés tout autour. Le caïd me pria de m'asseoir. « Mon père, me dit-il, avait construit ce palais pour recevoir le sultan Moulay Hassan, au retour de son expédition dans le Tafilet; depuis cette époque, le palais est resté inhabité. Sois le bienvenu dans le palais des sultans. »

Le soir, le caïd donna une fête en mon honneur. Tous les notables et les caïds des environs convoqués, s'étaient rendus à l'invitation. Nous étions en

cercle sur le pourtour de la salle, assis sur des matelas. Après les congratulations d'usage : « Reste en paix et avec le salut! — Comment vas-tu? — Que Dieu te bénisse! — Qu'il te protège toi et les tiens! — Qu'il allonge tes jours! — Qu'il augmente tes biens! ». On prit les trois tasses de thé à la menthe qu'un caïd expert préparait devant l'assemblée. Des esclaves avaient apporté et posé devant lui sur un grand plateau de cuivre ouvragé, la théière en métal blanc, surmontée du couvercle à forme invariable d'éteignoir, la forme de la coiffure officielle du sultan du Maroc et les petites tasses de porcelaine décorées de dorures et de dessins aux couleurs vives, dont le luxe est l'indice de la richesse de la maison. Un nègre debout, devant le réchaud de cuivre ciselé, soulevait, sur un geste du caïd, la lourde bouilloire de cuivre, au bec de cygne, et versait l'eau bouillante dans la théière. Le caïd rinça la théière, y jeta du thé vert dont il avait mesuré la quantité, lava ce thé à l'eau bouillante reversée aussitôt, introduisit alors de la menthe verthe et des blocs de sucre dans la théière, que le nègre échanton remplit enfin d'eau bouillante. Du mélange s'exhalait un arôme que nous savourions par avance. Le caïd versa ensuite lui-même la liqueur parfumée dans les mignonnes tasses qu'un jeune esclave vint présenter à chacun de nous.

Prendre le thé est une véritable cérémonie au Maroc, une importante « caïdat » et le cérémonial avec lequel il est préparé et offert est invariable. Les indigènes le prennent toujours avant le repas et, le plus fréquemment possible, en dehors des heures des repas.

Le thé a été introduit depuis fort longtemps par

les Anglais, il est devenu une denrée que l'usage a consacrée de première nécessité, chez les riches comme chez les pauvres.

Pendant que nous prenons le thé à petites gorgées, des esclaves, secouant au-dessus de nos têtes des flacons d'argent à long col, nous arrosaient d'eau de fleur d'oranger, puis ils allumèrent des brûle-parfums, les fumées rousses jaillirent du bois précieux qui grésillait dans la braise et répandirent des parfums voluptueux. Chaque convive en imprégna son vêtement.

A ce moment, entrèrent les danseuses voilées et des musiciens. Après force courbettes, ceux-ci allèrent s'asseoir à une extrémité de la salle. Les danseuses, après avoir adressé à la ronde des sourires discrets, passant successivement devant chaque invité, nous firent les salutations coutumières. Le salut indigène a un rite traditionnel qu'il ne faut jamais manquer d'observer. Remplaçant le serrement européen trop sans façons, par le geste plus onctueux de mettre simplement en contact les extrémités de nos doigts tendus, nous portions ensemble le bout de nos propres doigts à nos lèvres pour baiser ainsi le contact de la personne saluée, en maintenant les yeux tournés vers elle dans un demi-sourire. Ainsi se saluent deux Marocains qui s'abordent. Quand ils se rencontrent où se croisent dans la rue ou en voyage, le salut se borne à une légère inclinaison de tête en ramenant la main droite sur le cœur, le bras arrondi.

Les danseuses que les Marocains appellent pompeusement des « cheikhats » ou poétesses, dévoilées aussitôt après et dépouillées de leur enveloppe blanche, tels des papillons brillants sortant de leurs chrysalides, apparurent vêtues de « caftans »,

des robes de couleur bleue, verte ou bien rose saumon, recouvertes de la « foragia », une sorte de surplis de gaze transparente qui atténue la crudité des teintes. Elles étaient coiffées de mouchoirs de soie écarlate. Des ceintures, brodées d'or, pinçaient à la taille leurs robes flottantes. Des bagues et des bracelets d'or ou d'argent paraient et surchargeaient leurs mains et leurs poignets. Pour danser, elles ôtèrent leurs sandales de cuir brodé et mirent à nu leurs pieds et leurs chevilles, cerclées de lourds bracelets.

Deux violons et deux tambourins préludèrent des airs arabes; d'abord à tour de rôle, puis en chœur, les cheikhats chantèrent d'une voix nasillarde. Un des violonistes jouait le rôle de chef d'orchestre, scandant la mesure à la fois de la tête et de son instrument, donnant le branle, accélérant le rythme, entraînant les artistes. Une cheikhat se lève alors et nonchalamment mime la chanson. Elle balance la tête, ses hanches frémissent, tandis qu'elle frappe, en cadence, le sol de ses talons nus; elle multiplie des pirouettes rapides. En même temps, ses doigts frappent le tambour allongé en forme de sablier — qu'elle serre sous le bras. Une deuxième, puis une troisième cheikhat se lèvent successivement et se joignent à leur compagne. Les mouvements se précipitent alors; les hanches et le ventre des danseuses ondulent en un frémissement continu, qui s'accélère *crescendo*, sous l'impulsion du chef d'orchestre, dont les cris et les gestes excitent les danseuses. Cependant, celles-ci conservent pendant leur danse un regard fixe et une physionomie immobile, impassible, contrastant avec l'agilité de tout le corps.

« Que Dieu bénisse notre seigneur », cria le

chœur des musiciens quand la danse fut terminée, tandis qu'une des cheikhats venait s'agenouiller ou s'allonger dans une pose lascive, devant l'un des invités qui lui glissait alors un écu ou un louis entre le front et le bandeau. Les caïds rivalisèrent de générosité.

La générosité est, en effet, la vertu que l'on prise le plus chez les grands caïds arabes. Ils s'honorent d'avoir une table toujours ouverte et des fêtes ininterrompues. Leur prodigalité souvent confine au gaspillage. Quand les circonstances les mettent momentanément à la tête de gros revenus, ils ne peuvent résister à la gloriole de les dépenser parfois follement. Il y a dans leur générosité moins de sincérité que d'ostentation. Le geste de Cyrano lançant pour la galerie son unique bourse leur est coutumier. Le chelleuh m'a paru par contre plus économe, plus prudent, capable d'amasser une fortune, de l'administrer, de la faire fructifier. Aussi, tandis que nombreuses sont les fortunes acquises par des commerçants et des propriétaires d'origine chelleuhe, les caïds arabes riches sont rares.

Les cheikhats vinrent ensuite prendre le thé, puis l'une d'elles en offrit une tasse à chacun des assistants selon le rite habituel. Elle présente la tasse, arrête son regard sur le breuvage aromatisé de menthe, puis, levant les yeux au ciel, elle appelle par cette attitude la bénédiction divine sur la boisson servie; elle fixe alors son regard sur l'invité, en clignant deux fois de l'œil droit, ajoutant ainsi par ce geste ses souhaits ou sa sympathie personnelle aux bienfaits célestes que l'infusion ne peut manquer de valoir à l'invité. Cette minique gracieuse fut exécutée en silence sans autre geste que le mouvement des yeux.

Les danses terminées, les esclaves apportèrent le repas. Des plats nombreux défilèrent sur la table où les caïds mangeaient avec moi, puis ils furent successivement passés à d'autres tables.

Au feuilleté très savoureux garni de viande et de pâte aromatisée, succédèrent des poulets rôtis, plusieurs plats de poulets accommodés de diverses manières, avec des légumes ou avec des œufs, des plats de mouton braisé, du mouton en sauce, plusieurs quartiers entiers de moutons rôtis. Les convives goutèrent à tous les plats avec appétit, souvent gloutonnement, car les indigènes sont généralement de gros mangeurs. Ils sont aussi parfois de fins gourmets. Et alors, à l'abondance de la table, les caïds et les indigènes riches savent associer la délicatesse des mets. Les plaisirs de la table et les satisfactions sensuelles sont devenus leurs préoccupations dominantes et l'objet le plus habituel de leurs causeries.

Effectivement, le fumet des plats délia les langues et mit en gaîté les convives. La conversation fut bientôt cordiale et familière; le ton devint rapidement grivois. Le caïd Omar el Zemrani qui fut jadis soldat, puis « caïd raha » dans les troupes chérifiennes, conta des histoires lestes; il excellait à faire des descriptions égrillardes, dont les chelleuhs comme les Arabes sont friands, et il assaisonnait ses plaisanteries d'un sel assez grossier. Tous les convives riaient de bon cœur. Le caïd El Zemrani prit à partie une danseuse qui, sans se déconterancer, lui tint tête gaillardement.

Le 21 avril, je quittai la zaouïa Sidi-Rahal. Je gagnai, en longeant l'Atlas, une petite zaouïa chelleuhe en pays mesfioua. Le moqaddem El Hadj Omar m'avait fait demander depuis longtemps de

venir chez lui. Son jeune fils m'avait prié, quelques jours auparavant, de vacciner des enfants de la zaouïa. Je profitai volontiers de l'occasion qui s'offrait pour me rendre à son invitation. El Hadj Omar me reçut d'ailleurs avec beaucoup de simplicité et aussi avec cordialité. « Ma maison, me dit-il, n'est pas celle d'un riche; tu n'y trouveras ni le luxe ni le raffinement de la table, mais de braves gens heureux de t'y accueillir car, moi et les miens, nous apprécions votre idéal de justice et de bonté et nous nous efforçons aussi à notre manière de faire du bien autour de nous. »

El Hadj Omar avait l'aspect d'un vrai patriarche. Il était très bon, très indulgent et très aimé, vivant simplement, sans autre ambition que celle de jouir d'un peu de bien-être et sans autre désir que de maintenir la prospérité et la sécurité dans les nombreuses zaouïas de la montagne qu'il administre. J'appris que le caïd Si el Madani l'appréciait hautement et faisait souvent appel à ses conseils. Il était d'ailleurs instruit et s'intéressait à nos coutumes européennes et à nos progrès.

Il m'avait conduit en causant dans une salle nue, où il m'invita à m'asseoir sur un paillason à ses côtés. Son fils nous rejoignit. Une collation fut servie pendant que l'on bavardait.

Aussitôt après le repas, sa femme toute courbée par l'âge, entra dans la salle. Elle s'approcha de moi et se plaignit de malaises, puis, prenant ma main, qu'elle dirigea à travers les étoffes de son vêtement, elle me fit palper le creux de son estomac et ses côtes. Les grimaces expressives traduisaient des souffrances. « Je ne suis plus jeune, ajouta-t-elle en tournant les yeux vers le moqaddem. » « C'est exact, répondit celui-ci en riant, mais tu l'as été et tu as

tenu gaillardement ton rôle. » La vieille parut flattée de ce rappel d'un passé qui avait été peut-être brillant, puis elle eut le geste de la résignation; elle leva le doigt au ciel : « Allah mouïana, Dieu est notre maître », dit-elle. Je lui remis quelques pastilles. Encore confuse d'une évocation si peu en harmonie avec sa personne décatie, elle se retira discrètement à un bout de la salle. Là, elle prit un métier grossier et se mit à tisser en silence une pièce de laine grise déjà en chantier.

A ce moment, une ravissante jeune fille d'El Hadj Omar entra dans la pièce. Je fus impressionné par ses grands yeux noirs, timides et ardents. Son teint était si pur et si blanc, sa figure d'un ovale gracieux, si douce et si fine, que je l'aurais prise pour une Européenne, sans son costume chelleuh bien spécial. Deux pièces de laine grise, agrafées en avant des épaules par deux broches d'argent ciselé, dégagant la naissance du cou, drapaient le corps en retombant jusqu'à mi-jambes. Une cordelière de laine de couleur entourait la taille et les bras nus s'échappaient gracieusement par les fentes latérales. Elle vint vers moi, d'un pas souple et ondulant, et me demanda hésitante un remède à des douleurs d'estomac. Son père sourit sur ces malaises imaginaires et lui assura que je la guérirais.

J'étais étonné de voir une jeune fille indigène ainsi admise par son père en présence d'un étranger. La chose est, en effet, contraire aux coutumes arabes et aux usages adoptés par les chefs chelleuhs. « Tu n'es point un étranger, me dit le moqaddem; je te considère comme un ami et ma maison est la tienne; en ce moment, tu es devenu l'un des nôtres. N'est-il pas naturel que toute ma famille soit là pour t'accueillir? » Cette scène d'intimité familiale si

touchante en sa simplicité, si proche même de nos usages français, évoquait le souvenir de nos foyers et me remémorait les bonnes réunions dans la maison paternelle. Je fis part de mes impressions au moqaddem : « J'ai entendu parler, me dit-il, de l'intimité qui règne dans vos familles et de la place importante qu'occupent les femmes. Tu vois qu'ici, nous autres chelleuhs, nous nous écartons des mœurs arabes et que les mêmes sentiments nous rapprochent de vous. »

En effet, la famille arabe est tout entière dans la main et sous l'autorité absolue du père, tandis que l'union de la famille chelleuhe repose sur les sentiments d'affection et d'intimité du foyer. L'Arabe est un chef omnipotent, indiscuté et sans appel, au milieu des siens. La famille chelleuhe est tout autre : une vraie petite république, où même les femmes et les enfants ont voix au chapitre. Le père en est le protecteur affectueux et vigilant. En raison de la polygamie, chez l'Arabe, la femme n'a le plus souvent qu'un rôle effacé ; elle n'est que la partenaire sexuelle de l'homme dans la procréation des enfants, l'instrument de volupté ou la cuisinière.

Au contraire, chez les chelleuhs, volontiers monogames, la femme a un rang plus élevé ; elle dirige le foyer domestique, et si elle a du bon sens et de la volonté, elle devient la conseillère de l'homme.

Dans la société arabe, le pouvoir absolu du caïd procède et dérive de l'habitude acceptée et reconnue de l'autocratie paternelle. A la mort du père, le fils aîné hérite de l'autorité qu'il fait accepter par ses frères. S'il est puissant, il l'impose à tous les descendants directs et collatéraux de ses ancêtres, et il devient chef de la tribu. C'est pourquoi les indigènes disent d'un grand caïd qu'il commande

à ses frères. Par contraste, les tribus chelleuhs actuelles se sont constituées autour d'un noyau primitif, formé par la famille dont la descendance s'est accrue progressivement, et il y règne un esprit patriarcal, à tendance démocratique. Le culte de la famille est à la base de institutions et des coutumes. En effet, dans chaque village, où tous les habitants descendent du même ancêtre, les pères de famille ont l'habitude de s'assembler régulièrement en un conseil qui traite les affaires d'intérêt commun et qui juge et tranche les litiges entre particuliers et entre les familles. Une autre assemblée la « jema », composée des délégués pris parmi les notables de chaque village, dirige les destinées de la tribu et joue ainsi le rôle d'un conseil de famille plus étendu pour une population parfois très nombreuse mais issue du même sang. Elle nomme, pour un temps limité, un chef provisoire quand la tribu est en guerre.

Ainsi, tandis que les tribus arabes sont gouvernées par des caïds omnipotents, les habitants berbères et chelleuhs du moyen Atlas se laissent diriger par les assemblées de notables qui sont comme une représentation de la famille.

Dans le grand Atlas, l'autorité de ces conseils a été sapée par les grands caïds chelleuhs qui, à l'exemple des caïds arabes, se sont efforcés d'imposer aux tribus une domination absolue ; mais ils ont subsisté, malgré que leur rôle ait été diminué et réduit à celui des réunions consultatives. D'où des luttes fréquentes entre le caïd chelleuh qui s'inspire des mœurs arabes, et l'assemblée des notables, restée fidèle aux traditions chelleuhs. Les Mesfioua n'ont jamais accepté le pouvoir absolu des caïds. En réalité, par suite de frottements continuels, la so-

ciété arabe et la société chelleuhe se sont pénétrées et modifiées mutuellement, si bien qu'elles ne diffèrent plus, en certaines régions, que par des nuances. La famille et la société chelleuhs ne se retrouvent vraiment intactes que dans les hautes montagnes. Chez les Arabes, l'autorité paternelle est devenue moins rigoureuse. Elle s'accommode d'une affection très vive et très tendre pour les enfants. Que de fois j'ai admiré le délicieux tableau du vieux caïd arabe à barbe blanche en train de jouer avec de mignons bambins joufflus, ses petits-fils, pendant qu'il recevait des administrés.

De nos jours également, la femme acquiert un prestige véritable dès qu'elle devient mère de famille? Elle est respectée à ce titre. Les fils entourent de vénération leur mère âgée, et font grand cas de son expérience et de son jugement.

Chacun sait, en effet, que la mère du sultan actuel a la haute direction des affaires intérieures du palais, et que son fils a recours à ses avis toutes les fois qu'il a une décision grave à prendre.

Sans doute, des femmes chelleuhs sont, comme chez nous, parvenues à « porter culotte », détruisant l'harmonie de la famille et ridiculisant le mari. Des troubadours colportent une légende chelleuhe : « l'Histoire d'un sultan », que me conta El Hadj Omar.

Il y avait un sultan dans l'ancien temps. Il avait une femme très belle. Tout ce qu'elle lui demandait, il le lui donnait. Elle lui dit : « Apporte-moi du drap, que je couche dessus. » Il le lui apporta. — « Celui-ci est mauvais », lui dit-elle. « Que t'apporterai-je? — Apporte moi de la soie. » Il lui apporta de la soie. Elle n'en voulut pas. « Que veux-tu », lui dit-il. — « Apporte-moi des plumes. » Il lui dit : « C'est bien. »

Ce sultan vivait du temps où les oiseaux parlaient. Il envoya chercher tous les oiseaux du monde. Ils vinrent. Il voulut leur arracher les plumes pour faire un lit à sa femme. Or, le hibou ne vint pas. Il n'arriva qu'après le coucher du soleil. Le sultan lui dit : « Pourquoi n'es-tu pas venu ce matin? » — Il lui dit : « Seigneur, je comptais les hommes avec les femmes, je comptais les jours avec les nuits. » — Le sultan lui dit : « Qui sont les plus nombreux, les hommes ou les femmes? » — Il lui dit : « Les femmes sont plus nombreuses que les hommes. — Qui sont les plus nombreux, les jours ou les nuits? — Les nuits sont moins nombreuses que les jours. »

Le sultan lui dit : « Pourquoi y a-t-il moins de nuits que de jours? Dis? N'y a-t-il pas seulement une nuit pour un jour? — Seigneur, les nuits où il y a la lune c'est comme le jour. — Et les hommes avec les femmes, dis? Chaque homme épouse une femme? — Seigneur, l'homme qui suit les conseils d'une femme, c'est une femme. »

La tribu chelleuhe, simple extension de la famille, est donc basée sur la consanguinité, même très éloignée. Si la guerre est déclarée, les gens de même sang sont tenus de se porter secours mutuellement. Ces gens, qui luttent sans cesse pour vivre, pour se défendre ou pour étendre leurs domaines, sont avant tout égoïstes, mais cet égoïsme s'étend à leur famille, à leur tribu, à leur race même et aussi à leurs amis et à leurs hôtes, et il devient alors du dévouement.

Le développement de cet esprit de race pousse les indigènes à être méfiants vis-à-vis des étrangers et agressifs à l'égard des tribus rivales. Ils ont des relations commerciales, d'intérêt ou de politesse,

avec leurs voisins; mais ils restent sur leurs gardes, prêts à prendre les armes sous le prétexte le plus insignifiant, le plus souvent à propos de contestations de frontières. Heureusement, cette hostilité à l'égard de tous ceux qui ne sont pas de la tribu ou de la famille est tempérée par la conception élevée qu'ils ont du devoir de l'hospitalité, les plus pauvres comme les grands caïds.

L'hôte est un être sacré, le moqaddem me dit à ce sujet une ancienne légende chelleuhe : « l'histoire du brigand et de l'hôte de Dieu. »

« Il y avait un homme qui coupait les chemins. Il alla dans un endroit désert; il y habita seul. Il tua cent hommes moins un. Un jour, voici qu'un homme passa par ce chemin. Le soleil se couchait, il dit : « Où passerai-je la nuit? » Il aperçut la maison de celui qui était le brigand, à côté du chemin. Il dit : « Je vais aller passer la nuit dans cette maison. » Il y alla, il arriva à la maison. La femme de cet homme en sortit et lui dit : « Mon ami, que vais-je te faire? Mon mari tue les gens. » Il dit : « Oui, je passerai la nuit chez vous jusqu'au matin. » La femme lui dit : « Si tu veux, je vais te mettre dans un silo pour que mon mari ne te voie pas quand il viendra. » Il dit : « Oui. » Elle l'emmena, elle le descendit, elle le laissa. L'homme de cette femme revint. Elle lui dit : « Mon cher ami, il y a ici un homme. — Que fait-il? — Il m'a demandé l'hospitalité de Dieu. Je lui ai dit : « Je vais te mettre dans un silo, il m'a dit oui. » Il lui dit : « Va, monte-le du silo. » Cette femme alla, elle remonta cet homme; elle lui dit : « Viens lui parler. » Il alla avec elle. Il entra dans la chambre. Il trouva cet homme, le maître de la maison, qui était assis. Il le salua. Le maître de la maison lui dit : « Sois le

bienvenu. D'où viens-tu? — Je viens de ma maison. — Où vas-tu? — Je vais chez Dieu. » Le maître de la maison lui dit : « Mon ami il m'est arrivé une histoire. — Que t'est-il arrivé? — Je suis un brigand; j'ai tué cent créatures moins une. Quand tu arriveras chez Dieu, interroge-le; dis-lui : J'ai un ami, il a tué cent hommes moins un. Que te dira-t-il? Irai-je au paradis ou irai-je en enfer? » Cet homme alla jusqu'à ce qu'il arriva chez Dieu. Il lui dit : « Seigneur Dieu, je t'interrogerai au sujet d'un mien ami qui a tué cent hommes moins un. » Le Seigneur lui dit : « Pourquoi ne t'a-t-il pas tué, toi qui as passé la nuit chez lui? — Seigneur, il ne m'a pas tué. — Que lui as-tu dit? — Seigneur, je lui ai demandé l'hospitalité de Dieu. — Que t'a-t-il fait pour souper? — Seigneur, il a été bon pour moi. »

Le Seigneur lui dit : « Va, dis-lui que je lui accorde cent années de vie. Sa demeure sera le paradis, parce qu'il a donné à coucher à l'hôte de Dieu. »

L'hospitalité fut parfois profanée : des caïds firent assassiner des rivaux qu'ils avaient à leur table. Mais ces cas exceptionnels sont réprouvés par la masse; ils sont le fait de chefs que leur puissance met au-dessus des conventions les plus sacrées; à leurs yeux, le but politique excuse les moyens; plus tard, ces caïds feront un pèlerinage à un marabout célèbre et par des dons, ils rachèteront leur faute.

La religion musulmane promet des récompenses aux hommes vertueux; mais elle excuse les fautes, même les plus graves, des puissants. Dieu est bon et miséricordieux, disent-ils.

Les indigènes se lient fréquemment d'amitié vé-

ritable, entre hommes qui sympathisent, dont le tempérament, les habitudes, les goûts s'accordent, entre gens qui ont participé aux mêmes événements importants, ou se sont secourus dans le danger. Leur sensibilité prédominant toujours sur des raisons utilitaires, jamais contenue par leur jugement à peine ébauché, leur fait concevoir l'amitié comme un sentiment spontané, une attirance mutuelle de deux êtres l'un vers l'autre. Ils éprouvent une vraie joie à rendre service à un ami, à fondre leur égoïsme avec ses désirs; ils ne sentent plus l'effort qui, normalement, leur répugne. Peu importe la qualité, la race même de la personne avec laquelle ils sympathisent; quand un indigène vous décerne le titre d'ami, son dévouement vous est acquis.

Si l'amitié fleurit si tendrement dans l'âme indigène, c'est parce que celle-ci ne connaît pas d'autre sentiment affectif.

En effet, notre sentiment de l'amour formé et affiné par des siècles de civilisation européenne, lui est étranger. Elle ne conçoit pas que l'appétit sexuel puisse être agrémenté par la fusion intime de deux pensées, de deux sensibilités qui en font tout le prix, à nos yeux de civilisés. Les indigènes ne pratiquent dans leur gynécée que l'amour sensuel, et les Arabes, plus encore que les chelleuhs. La poussée de leurs instincts primitifs les entraîne sans qu'ils essaient de s'en rendre maîtres et de les idéaliser. Leur mentalité se refuse, en effet, à revêtir la sensualité de sentiments d'affection désintéressée; ils ne comprennent pas notre conception européenne de l'amour. « Vos femmes, disent-ils, sont intelligentes, instruites et remplies de bon sens comme les hommes et sont capables d'affection comme eux. »

Le troubadour, Si Hammon, chante l'amitié en jolis vers chelleuhs. El Hadj Omar voulut bien me les dire :

« Que Dieu garde Si Hammon, le chanteur :
La balle de l'embusqué est plus amère que tout.
Les larmes de l'ami qui pleure sont amères.

Le laurier-rose est amer; qui jamais l'a mangé et trouvé bon?

Moi, je l'ai mangé pour mon ami; il n'était pas amer.

Il ne dira jamais, celui qui n'a pas d'ami : « J'ai été heureux. »

Parce que, la vie, ce sont les amis qui la font passer.

Celui qui a le cœur brisé, qui le guérira?

Sinon le sourire de l'ami, ou sa parole.

Le cœur qui n'a point à qui parler,

Mieux vaut, pour lui, l'exil ou même la mort.

Le fusil ne se sépare pas de la balle.

Les yeux peints ne se séparent point de l'antimoine.

Le cœur ne se sépare pas de ses amis,

Jusqu'à ce qu'ils entrent sous terre. »

La sensibilité exaltée des indigènes pare leur hospitalité et leur amitié d'un tact exquis, d'une délicatesse que je fus souvent surpris de trouver chez ces primitifs. La politesse ou bonne éducation est, à leurs yeux, une condition essentielle de bonne société. A son tour, l'Européen est apprécié d'après le tact, la manière polie et la patience courtoise qu'il met dans ses relations.

El Hadj Omar chargea son fils aîné de m'accompagner, en montagne, dans une zaouïa de sa juridiction. Je me mis en route, et, en traversant

les premiers contreforts de l'Atlas, j'atteignis bientôt la vallée très large de l'oued Iminzat, qui s'enfonce vers le sud, en plein massif de Mesfioua. L'oued roule sur des galets une eau abondante et limpide. Sur ses rives, des bois d'oliviers, de bouleaux, de caroubiers, de figuiers, de chênes verts et de mélèzes mélangent leurs feuillages et ombragent de verts pâturages où paissent des troupeaux de bœufs. Ce paysage très attrayant, très vert, très harmonieux, contrastant avec l'habituelle désolation du bled marocain, me rappelait nos belles montagnes de France.

Un peu plus loin, la vallée se rétrécissait. J'obliquai alors vers l'ouest et, escaladant les bords de la vallée, je me dirigeai vers la zaouïa très modestement bâtie, à flanc de montagne, et entourée de jardins et d'oliviers. Je fus frappé en y arrivant par des cris aigus qui en sortaient. C'étaient des enfants qui hurlaient des versets du Coran; leurs aînés, des étudiants de la zaouïa plus érudits, adolescents au teint blafard et aux chairs molles, étaient accroupis le long des murs et me regardaient venir, étonnés, souriants.

Sur un signe de mon guide, ils vinrent me saluer. Un bon vieillard, le moqaddem de cette zaouïa, s'avança alors et me souhaita la bienvenue. Comme El Hadj Omar, il était d'une extrême affabilité et il mit dans son accueil une simplicité plus grande encore. Ses deux fils, deux gamins de huit et de douze ans, me demandèrent de jouer avec eux. Puis ils me pressèrent de questions. « Comment mangez-vous dans votre pays? Comment vous habillez-vous? Apprend-on aux enfants à parler l'arabe ou bien le chelleuh? »

Ils entreprirent aussitôt de me donner une leçon

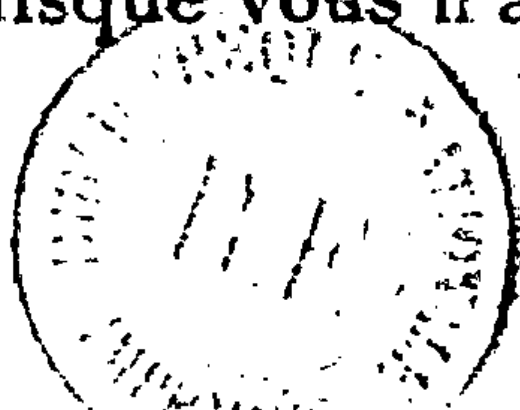
de chelleuh, en me donnant la traduction arabe des mots chelleuhs. A leurs yeux, mon caractère d'étranger au pays chelleuh me faisait un Arabe et nullement un Européen.

Une fillette s'était jointe à eux. Le père et les habitués de la zaouïa assistaient à cette scène en souriant. J'admirais l'intelligence de ces trois petits. Du reste, les enfants arabes et chelleuhs m'ont toujours paru plus précoces que les Européens. Dès l'âge de six et huit ans, leur esprit est déjà ouvert et leur bon sens développé. A la puberté, leur intelligence semble s'endormir. Vraisemblablement, ils orientent alors toute leur activité cérébrale vers la sensualité. Plus tard, seulement, certains retrouvent leur intelligence, mais d'autres continuent de s'atrophier et deviennent de plus en plus des végétaux.

« Nous te recevons comme un ami, à la fortune du pot, me dit le vieux moqaddem, et tu partageras notre nourriture habituelle. »

En effet, un de ses fils apportait, dans une terrine profonde et rustique, un dîner des plus primitifs : des morceaux de poulets nageaient au milieu d'une sauce rousse, en compagnie de débris de légumes; mais ce mets, peu ragoûtant à l'œil, était de saveur agréable.

Le moqaddem me questionna ensuite sur les motifs de notre venue au Maroc. « Vous dites votre pays si riche et vos terres si fertiles? Ceux des nôtres qui ont parcouru la France la comparent à une succession de jardins et de vergers ininterrompus. Pourquoi alors délaissez-vous vos foyers où vous avez l'existence facile et agréable? Quel motif vous attire ici? Pourquoi voulez-vous, à toute force, être nos maîtres, puisque vous n'avez point, dites-



vous, l'intention de vous emparer de nos biens et d'exploiter notre main-d'œuvre, comme le font généralement les vainqueurs? »

Je dus leur faire comprendre que leur pays ne pouvait actuellement rester en dehors du tourbillon industriel et commercial où le monde entier était entraîné, que les Allemands désiraient assujettir le Maroc et que les Français en voisins les avaient devancés pour conserver aux Marocains la jouissance de leur sol et une certaine indépendance. Le moqaddem hochâ la tête : Nous étions cependant si bien chez nous, les uns comme les autres, semblait-il dire.

« Les habitants de la zaouïa, me dit mon hôte, sont les descendants d'un saint personnage, et ils ont été ennoblis par cette illustre origine. Cette maison est un lieu de paix et de sécurité au milieu des populations turbulentes et sans cesse en guerre des Mesfioua. Des gens dépouillés par les voleurs ou apeurés y viennent chercher un refuge, car la zaouïa est un lieu sacré et inviolable. Quelques-uns même ont bâti ici des habitations où ils se sont installés définitivement. » Les Mesfioua, en effet, ont la réputation méritée de pillards. Leurs voisins de la plaine ont eu, sans cesse, à se plaindre de leurs incursions. Secs, robustes, agiles et ardents, les Mesfioua montrent, en toute occasion, une humeur frondeuse et une intelligence vive. Leurs femmes sont en général jolies. Un proverbe arabe dit, en parlant des femmes mesfioua, « que l'on ne peut pas ne pas les regarder ».

Les Mesfioua habitent non seulement la montagne, mais ils se sont emparés de la vaste et fertile plaine irriguée par l'oued Guidji et par l'oued Ourika, s'étendant presque jusqu'aux portes de Mar-

rakech. Il y a quelques années, les Mesfioua étaient commandés par un caïd de leur tribu. Ce caïd, qui avait adopté leurs habitudes pillardes, fut destitué par le sultan Moulay Hassan et remplacé par le caïd des Glaoua. Les Mesfioua n'ont pas accepté volontiers la domination d'un étranger; une première fois ils chassèrent le khalifat de Glaoua. Le caïd Si el Madani dut alors entreprendre le blocus du pays mesfioua et, dans ce but, il intercepta les communications entre leurs montagnes d'un côté, et Marrakech et les marchés des plaines de l'autre. Comme toute guerre indigène, ce blocus fut long et plusieurs fois interrompu, car les belligérants du Maroc ont la bonne habitude de signer des armistices à l'époque des récoltes, des moissons et des semailles, quand le temps est mauvais ou simplement par lassitude de combattre. Après une certaine période de calme, la lutte reprend d'un commun accord.

Le 24 avril, je quittai la zaouïa. A la sortie des gorges de l'oued Iminzat, à Aït-Ourirt, s'offrit à mes yeux un témoin des luttes entre la tribu des Mesfioua et le caïd des Glaoua qui lui avait imposé son autorité. Les ruines de la kasbah d'Iminzat émergeaient du massif épais et verdoyant. « Elle fut cernée, il y a cinq ans, me dirent mes guides, par les Mesfioua révoltés; le khalifat des Glaoua, effrayé, prit la fuite pendant la nuit, abandonnant la forteresse aux rebelles qui en firent le sac, et la démolirent. »

Les beaux domaines qui l'entourent sont plantés d'oliviers et de vignes. Le caïd des Glaoua, quand il fut nommé gouverneur des Mesfioua, déposant l'ancien caïd mesfioua disgracié, s'était déclaré propriétaire de ces domaines ou tout au moins usufrui-

tier, car il est d'usage au Maroc que les biens des caïds destitués deviennent de droit la propriété du maghzen, les successeurs n'en ayant plus que la jouissance. Le khalifat des Glaoua bou Khloudine habitait les ruines de la kasbah; homme brutal et retors à la fois, il attirait à lui par des promesses les Mesfioua indociles, pour les mieux mater ensuite, n'hésitant pas à les jeter en prison, à confisquer leurs biens, et utilisant pour cela le concours de clients originaires du pays. Le caïd Si el Madani lui savait gré d'avoir ainsi contenu la rébellion et surtout d'avoir perçu les impôts. Il l'appelait son fils.

Je rencontrai chez le khalifat d'Iminzat deux visiteurs : des notables de Marrakech. L'un était un chérif dont l'humeur placide et satisfaite s'harmonisait bien avec un embonpoint révélant un amateur de bonne chère; l'autre était un Mesfioui enrichi et influent.

Le chérif était venu faire une cure d'air et de fruits dans le pays d'Iminzat, aux frais du khalifat, homme réputé rapace et économe, mais généreux pour les saints personnages.

Le Mesfioui achetait des bœufs, des moutons et les récoltes d'huile du caïd. Sa silhouette mince et élancée, ses yeux bleus et sa barbiche châtain rappelaient bien la lointaine origine ibérique des chelleuhs; il avait le geste vif, mais mesuré, et se montrait affable, empressé, souple et adroit. Possesseur à Marrakech d'une grosse fortune amassée dans le commerce, il dirigeait en plus l'entreprise des droits de vente sur les marchés des environs. Les Mesfioua, en effet, qui de tous les chelleuhs paraissent les plus accessibles à la civilisation économique européenne, ont en général le sens commercial et

réussissent très bien dans les affaires. S'assimilant avec facilité les procédés européens, après en avoir apprécié les avantages, ils les adoptent sans retard. Comme tous les Marocains, les chelleuhs fuient le travail et l'effort; mais quand ils ont goûté aux plaisirs raffinés et au luxe des villes, ils leur sacrifient plus volontiers que les Arabes le doux farniente, car chacun au Maroc, comme partout ailleurs, adaptant à son tempérament la maxime universelle : bien être maximum pour l'effort minimum, se crée un genre de vie conforme à son idéal.

Les indolents comme Hadj Omar préfèrent une vie modeste, mais sans secousse et sans effort. Tels sont aussi les petits caïds, en général de race arabe, qui évitent dans leur charge et écartent de leur vie toute complication et tout effort, et se contentent aisément du confort très relatif et des satisfactions d'amour-propre que leur commandement leur procure.

Les ambitieux, au contraire, ne reculent devant aucun effort pour atteindre la jouissance convoitée : tels sont les grands caïds, de race chelleuhe le plus souvent, qui prisent avant tout l'omnipotence absolue. Leurs fonctions absorbent souvent tous leurs instants. Mais qu'importent les soucis, leur ambition est satisfaite. Tel encore notre riche Mesfioui, un chelleuh aussi, qui pour acquérir la richesse, obtenir les hautes places de fonctionnaires du maghzen, se lance dans le gros commerce et la grande culture.

Quant aux déshérités, aux malchanceux, esclaves ou pauvres montagnards, ils acceptent le sort qui leur est échu et se résignent à peiner toute leur vie pour n'avoir qu'une somme de jouissance bien mi-

nime. Mais qu'un jour la chance les favorise, cessant aussitôt tout effort, ou poussés par une ambition démesurée suivant leur tempérament, ils se montrent durs, exigeants et brutaux vis-à-vis de leurs subordonnés, leurs égaux de la veille.

L'Arabe est plutôt un indolent, un résigné; le chelleuh, plus ambitieux, est étoffé pour devenir un jour le maître du Maroc, s'il consent à coloniser son pays, en bénéficiant de l'aide des Français.

Ce jour-là, à Aït-Ourirt, je campais sous de beaux oliviers, au bord de l'oued Iminzat. Pendant la nuit, mes gens me réveillèrent, un peu inquiets. A la lueur vacillante de ma lanterne, je vis des ombres tourner sournoisement autour de notre campement, puis disparaître. J'appelai le gardien que le khalifat avait chargé de veiller la nuit, autour de nos tentes et de nos bêtes de somme. Il avait disparu. Nous venions d'éventer une bande de voleurs qui, de connivence avec le domestique du khalifat, soudoyé par eux, avaient essayé de s'emparer de mes mules et peut-être de mes cantines. Je fouillai vainement les alentours. Leur coup manqué, ils étaient partis vers la haute montagne. Au matin, le khalifat, mis au courant, se préoccupa à peine du danger que j'avais couru sous sa protection, mais exhala sa colère contre le domestique infidèle emportant dans sa fuite un de ses fusils!

Je rentrai le soir même à Marrakech.

V

TOURNÉE A LA KASBAH EL-MTOUGUA

Le caïd Si Abd el Maleck el Mtougui était très malade. On réclamait un médecin au plus vite. Un esclave de confiance montant une mule rapide, parcourut cent dix kilomètres en vingt-quatre heures pour venir me chercher à Marrakech.

De grand matin, le 8 septembre 1913, une automobile m'emporta jusqu'à mi-chemin de Mogador, à la zaouïa de Sidi-Mokhtar. A partir de là, plus de piste carrossable. J'enfourchai alors un petit cheval réquisitionné sur place pour parvenir à la kasbah du caïd. Deux mulets me suivaient portant des médicaments et mon matériel médico-chirurgical; mes deux compagnons de route assis en travers sur les bâts, étaient des serviteurs de confiance du caïd l'un le chef des écuries, beau nègre aux dents blanches, souriant et plaisantant sans cesse, l'autre un chelleuh mtougui qui ne sortait de son mutisme que pour lâcher quelque gaudriole. Nous traversâmes une grande plaine nue dont la monotonie n'était interrompue de loin en loin que par les douars des Ouled-bou-Sba, quelques puits ou de rares sources disséminées dans les bas-fonds.

Tout à coup, vers le déclin du jour, une fusillade éclate, lointaine et prolongée et des douars disséminés autour de nous, des cris de joie s'élèvent en

réponse. C'est un signal de réjouissance : il signifie, me dit-on, que l'état du caïd s'est amélioré. Je suis enchanté, ma tâche va être facilitée. Des feux s'allument çà et là et brillent dans la nuit. Ils témoignent la joie de tous à mesure que la bonne nouvelle se propage.

Nous pénétrâmes dans la montagne aride pelée et rocheuse. Il faisait un froid vif. Nul sentier ne guidait nos pas au milieu des pentes glissantes. Nous franchîmes un col. Là-bas, dans la vallée, scintillaient devant nous de nombreuses lumières. « C'est Bou-Abbout, la kasbah El-Mtouga », me dirent mes guides.

A onze heures du soir, je mis enfin pied à terre sous une large voûte où m'entourèrent aussitôt les esclaves et les domestiques. On me confirme la bonne nouvelle : le caïd allait mieux. On s'empressa de lui annoncer mon arrivée.

Il me reçut presque immédiatement dans une vaste salle dont le pavé de céramique était recouvert d'épais matelas superposés et de tapis moelleux. Sur les portes et contre les murs, des tentures de laine aux vives couleurs alternaient avec de grandes glaces. A chaque extrémité de la salle étaient deux grands lits en fer forgé. Trois cierges, dans de hauts chandeliers de cuivre, répandaient une douce clarté.

Le caïd reposait, étendu sur des matelas disposés sur le sol, le corps en travers, comme en désordre, la nuque soutenue par une pile de coussins. Une négresse vêtue de blanc, accroupie près de lui, lui maintenait la tête, les mains sur les tempes. Un jeune nègre, le favori sans doute, se tenait penché, l'oreille près des lèvres du maître, prêt à entendre ses ordres et à les transmettre aussi-

tôt. Deux méchaouri et deux autres personnages, des familiers du caïd, sans doute, étaient assis à l'entrée de la salle et félicitaient le caïd de sa guérison.

Dès qu'il me vit, il me souhaita la bienvenue et me remercia d'avoir bien voulu répondre à son appel. Cependant, il restait allongé, immobile. « Le mal dont je souffrais, dit-il, a eu peur de toi, et il s'est enfui, flairant ton arrivée. »

Au fait, il venait de rejeter un calcul, cause évidente de la crise qui avait pris fin subitement. Il me décrivit son mal et ses douleurs avec un luxe expressif de gestes, de contorsions et de grimaces qu'il répétait et variait avec un réalisme parfait. Tour à tour, il gémissait comme un enfant, il s'interrompait pour décrire le siège et l'allure de ses douleurs. Son visage se contractait et blémissait pour singer les coliques de l'expulsion, redevenant béat et souriant pour traduire le bien-être une fois soulagé. Mais ce récit même l'avait épuisé, et, sans mot dire, le voilà qui s'allonge et s'étire mollement et voluptueusement, « Que Dieu soit loué! qu'il prolonge longuement la vie de notre Seigneur! » répétèrent alors les témoins de cette scène expressive.

Le caïd alanguï m'invita à aller me reposer. Il m'avait logé dans une chambre toute proche de la sienne, car il tenait à ce que je restasse à ses côtés, à sa portée pour ainsi dire.

Le lendemain, je trouvai mon malade à la mine souriante et nous nous entretînmes longuement de son mal. Il parut comprendre la nécessité de s'astreindre pendant quelques jours à un régime alimentaire rigoureux, peu séduisant pour le fin gourmet et le gros mangeur qu'il était. Toutefois, il m'y parut résigné.

Justement, c'était l'heure du déjeuner; on servit du café au lait chaud aromatisé, puis du thé, du beurre, du miel et une pâte composée de beurre, de miel et d'amandes broyées, enfin des beignets et des gâteaux de farine au beurre. Affamé, le caïd goûta avec ma permission à ces mets plutôt légers. Mais presque aussitôt des esclaves apportèrent le grand déjeuner, le « stor ». Ce furent des poulets aux omelettes, des poulets rôtis, des poulets en sauce aromatisée, des poulets entourés de légumes variés, des plats de viande boucanée en sauce avec force poivre et citron : du mouton rôti, du mouton en sauce. Cette fois, sans mon autorisation, le caïd goûta à tous les plats. Il fit mieux que d'y goûter : il fit preuve d'un robuste appétit et mangea copieusement.

Le service a ses rites formels. Chaque plat fut déposé d'abord à la petite table basse où le caïd et son khalifat mangeaient avec moi. Lorsque nous étions rassasiés, le plat était passé successivement aux autres convives qui prenaient part à ce repas, par groupes de six à sept. Nous étions tous, suivant l'antique usage, assis à terre ou sur des coussins, prenant et découpant les mets avec la main droite.

Pendant le déjeuner, deux nègres élégamment vêtus agitaient sans cesse, d'un mouvement rythmique, deux palmes au-dessus des plats, pour en écarter les mouches. C'est un protocole spécial à la maison du caïd El Mtougui. Ailleurs, le chasseur de mouches se contente d'agiter des serviettes.

Le caïd, très bavard à son ordinaire, ne prononça pas une seule parole. Il était tout entier absorbé par ses occupations gastronomiques. Il se bornait à manifester par des grognements variés que les

plats méritaient son approbation ou lui semblaient insuffisants. Cette appréciation du maître était aussitôt rapportée au cuisinier par un des nombreux nègres debout derrière nous, autour de la salle. Sur un geste du caïd, les mets étaient enlevés ou déplacés.

La vaste salle où nous mangions n'était meublée que de matelas et des coussins sur lesquels nous étions assis. Une large baie cintrée qui servait de porte, donnait sur un petit jardin intérieur planté de jeunes orangers, avec des allées pavées de mosaïque de Fez. Un semis de menthe destinée à aromatiser le thé répandait un doux parfum. Au centre, un jet d'eau s'émiettait en retombant dans une vasque de pierre blanche en rendant un son argentin et répandait une agréable fraîcheur.

Deux autres repas, dans la journée, à quatre heures et à neuf heures du soir, furent servis avec le même cérémonial. A tous, le caïd fit honneur avec un bel entrain. Entre temps, les tasses de thé se succédèrent fréquemment. On le sert, en effet, n'importe où et à n'importe quelle heure. Les esclaves qui en sont chargés, sont toujours prêts à en dresser le service compliqué et savant. L'invitation à la table même du grand caïd est réservée aux hôtes de marque soit indigènes, soit européens. Les personnes de moindre importance mangent avec les convives habituels de la maison, à la deuxième ou troisième table, suivant leur importance. Quand il s'agit de domestiques ou d'esclaves, on leur sert des repas spéciaux dans des locaux à part, mais toujours en abondance. Les petits caïds et les cheikhs n'invitent pas un hôte de marque à leur table. L'usage veut que celui-ci, reçu dans leur demeure, devienne en quelque sorte le maître de la

maison et prie au contraire à sa table et pour lui faire honneur, celui qui le reçoit. L'invité n'agit différemment que pour marquer son mécontentement si l'accueil a été moins empressé qu'il ne convient ou par réserve, s'il redoute de blesser la modestie du chef indigène qui l'accueille.

Le repas fini, le caïd toujours suivi de ses familiers et de nombreux nègres, s'installa au seuil de la maison sous la porte voûtée d'où la vue embrassait toute la cour d'entrée. Là, assis sur un fauteuil ou sur un simple paillason, il donnait d'ordinaire audience à ses administrés que canalisait une série de nègres. Ainsi faisait saint Louis sous son chêne. Tantôt c'étaient des cheikhs qui venaient lui rendre compte de leur administration et verser l'impôt perçu, ou bien des rekkas ou messagers pédestres, qui lui apportaient des lettres auxquelles répondaient sur-le-champ un groupe de secrétaires écrivant sous la dictée du caïd. Parfois, le messenger était un simple porteur de nouvelles orales. D'autres fois, c'étaient des plaignants qui venaient présenter des doléances ou des différends à trancher. Chacun sait, en effet, qu'un caïd juge en dernier ressort, ordonne la punition des coupables et la restitution des biens volés.

Le caïd El Mtougui passait pour un chef énergique, violent même quand il était nécessaire. Mais, souple et avisé, il savait se faire obéir. Tous ses khalifats, émanation de son autorité, n'agissaient que d'après ses ordres, ne disposant que d'un pouvoir instable et toujours strictement limité à leurs aptitudes au commandement. Très habile politique, il préférait, comme le protectorat français le lui avait recommandé, employer la douceur et la diplomatie pour venir à bout des tribus hostiles ou indifférentes.

La force armée ne devait à son sens servir qu'à appuyer les négociations sans intervenir effectivement.

De fait, la plus grande partie des territoires de son fief agrandi confiée à son autorité, tant en plaine qu'en montagne, avait été rapidement pacifiée. La sécurité régnait déjà et les voleurs étaient rares. Les habitants, appréciant la tranquillité et l'ordre plus grands qu'autrefois dont ils jouissaient, reconnaissant la possibilité de mieux cultiver leur domaine, se considéraient comme plus heureux et appréciaient hautement le commandement du caïd.

Comme homme, le caïd El Mtougui manquait de distinction mais non point d'originalité et de prestige. Il était plutôt laid, déjà âgé, peu ingambe. Mais ses yeux pétillaient de volonté, d'intelligence et même de malice. Au fond, c'était un fin matois, un rusé très aimable. Il devenait d'une familiarité excessive quand il le jugeait à propos, devenait parfois très grivois. Il faisait volontiers des compliments très adroits et qui portaient juste. D'ailleurs sa conversation était spirituelle, pleine d'à-propos, de faits inédits très intéressants. Ses yeux fureteurs ne cessaient d'observer son interlocuteur et de guetter ses moindres jeux de physionomie pour le mieux juger.

Sa famille est une des familles de caïds les plus anciennes du Maroc; lui-même, caïd depuis cinquante ans, a été mêlé à toute la vie marocaine et à celle du maghzen, sous les règnes des quatre derniers sultans. Il avait vécu à Fez au temps de Moulay Hassan qui avait su l'attacher à sa fortune. Il complota contre Moulay Abd el Aziz, il combattit les Glaoua et les Goundafa pour des rivalités de commandement et des compétitions de terri-

toires. Il aurait favorisé la fortune d'El Hibba dans la région de Marrakech. Mis en suspicion par le colonel Mangin, au moment de l'occupation de Marrakech, il promit de servir la cause française et depuis, il n'a cessé d'être un auxiliaire des plus précieux.

Le château fort des Mtougua, « bou-Abbout », n'a pas l'allure imposante des autres forteresses renommées du sud-marocain. Cette kasbah est basse mais elle s'étale spacieuse sur un petit plateau rocheux et aride. Elle se décompose intérieurement en une série de cours, de jardins et de bâtisses juxtaposées très confortablement aménagées.

Les nombreux esclaves du caïd de race intrasoudanienne sont plus fins que ceux qu'on rencontre habituellement; le nez est moins épaté et les lèvres sont moins épaisses que chez les Sénégalais. Ils portent tous pendue à l'oreille gauche par un anneau une pièce d'argent, toujours de même effigie, mais de dimensions variant avec l'importance hiérarchique de l'esclave. Leur costume, d'une blancheur impeccable, est rehaussé d'un beau poignard recourbé en argent finement ciselé, soutenu par une écharpe en soie tressée de couleur vive.

Un beau nègre, véritable colosse, sorte de garde du corps, suivait sans cesse le caïd pas à pas, chargé de veiller à la sécurité du maître en temps de guerre comme en temps de paix.

La clientèle du Mtougui se composait de gens à sa dévotion, à l'aspect sournois, au regard fuyant, adroits, rusés, malicieux, sachant, suivant les circonstances et à l'instar de leur maître, se montrer aimables ou désobligeants, ou même grossiers.

Le caïd aurait voulu me retenir encore pour surveiller, me disait-il, son hygiène alimentaire. Sans

accuser la pointe d'ironie qu'il me lançait sous des phrases aimables, je promis de revenir bientôt.

En effet, deux mois plus tard, au retour de Mogador, je repassai avec tout mon groupe à bou-Abbout, rapportant au caïd des bouteilles d'eau de Vittel qui devaient empêcher le retour des coliques néphrétiques. Je ne lui interdis pas de faire bonne chère : c'eût été inutile. Il entendait d'ailleurs à sa façon la vertu curative de l'eau.

« Que Dieu te bénisse, me dit-il, pour cette eau précieuse qui me permettra de manger maintenant à ma faim et qui, par sa vertu surnaturelle, transformera en lait dans mes veines les viandes dégustées. Mon estomac est, grâce à Dieu, robuste et ne demande qu'à bien digérer mais ma vigueur virile est bien souvent défaillante; ton remède me rendra ma vaillance d'autrefois. » C'était sa grosse préoccupation dont il accablait tous les médecins qu'il rencontrait. Il aurait voulu une nouvelle fontaine de Jouvence !

De bou-Abbout, je me rendis à Imintanout par un sentier à flanc de montagne. En se rapprochant de la mer, le grand Atlas s'abaisse un peu et se divise en chaînons divergents. A l'entrée des gorges d'Imintanout, il y a un gros village, un mellah et un marché important. La principale route du Sous à travers l'Atlas y passe. Cette piste de montagne est la seule fréquentée en toute saison par les chameaux et les caravanes. L'autre route du Sous, celle qui passe par le Goundafa, est beaucoup plus escarpée et moins accessible. Elle va directement de Marrakech à la haute vallée du Sous et à Taroudant.

De nombreuses caravanes passent et stationnent à Imintanout. Aussi le mouvement commercial y est-il considérable, consistant surtout en une perpé-

tuelle contrebande de guerre avec les tribus encore rebelles du Sous et de l'anti-Atlas qui s'y ravitaillent en armes et en munitions. L'empêcher est difficile, car les contrebandiers, des juifs de Mogador et de Mazagan, arrivent toujours à s'entendre avec les gardiens des routes et du marché corrompus à prix d'or. Le caïd lui-même en paraît satisfait, pourvu que les impôts rentrent bien et que la sécurité, soit maintenue.

Je pénétrai ensuite dans la vallée de l'oued Seksaoua, du commandement du Mtougui, réputée pour ses amandiers et son hospitalité. Je campai dans le village où séjournèrent longtemps M. et Mme Brives et M. Douttée. Le cheikh Ahmed et les habitants de la vallée en conservaient un souvenir qu'ils aimaient à rappeler. Un peu plus haut était le célèbre pèlerinage de Lalla-Aziza.

La pluie qui tombait m'empêcha de m'y rendre. L'oued grossit en quelques heures. Il menaçait en débordant de me couper la route du retour.

Je revins rapidement à Marrakech.

VI

EL-OURIKA

Première tournée à Ourika.

Le 2 mai 1914, je me rendis chez le caïd El Ouriki. Parti au petit jour de Marrakech, je piquai droit vers le sud. L'air avait une transparence de cristal. L'Atlas s'élevait devant moi, à 35 kilomètres, comme une muraille unie, d'où se détachaient seuls les sommets neigeux barrant l'horizon d'un trait net. La base des montagnes, encore dans la pénombre, s'imbiba peu à peu de lumière bleue. Des vapeurs mauves s'amassèrent, s'accrochant à mi-pente. Au point où l'oued Ourika sort du massif montagneux, ces vapeurs plus denses prirent une teinte violet cru. Le soleil se leva brusquement, aussitôt resplendissant et un flot de lumière ardente inonda la plaine, imprégnant toutes choses, répandant la vie et la joie.

Sous l'effet de cette lumière, les vieux murs de terre rouge de Marrakech, les masses sombres des oliveraies et des palmiers mornes l'instant d'avant, s'illuminaient maintenant. Ressuscitées par ce magique pinceau, les couleurs vives et changeantes de féerie revivaient à mes yeux en une symphonie d'un charme si spécial et toujours si prenant. Au loin, les neiges se teintaient de lueurs d'incendie.

Le chemin qui conduit à Ourika est d'abord uni et monotone. On s'élève ainsi graduellement sans s'en apercevoir de 600 à 850 mètres. Je traversai ensuite de luxuriants jardins, de riches cultures maraîchères et des oliveraies ininterrompues irriguées par les oueds Ourika et Guidji. Cette plaine fertile appartient aux Mesfioua. Je longeai un large canal, « la saguia Tassoultant » qui amène l'eau de l'oued Ourika aux vastes jardins de l'Aquedal, domaine des sultans à Marrakech. Un peu à l'ouest, une autre saguia, la saguia, Talbachat conduit à l'Aquedal l'eau de l'oued Réraïa.

En sortant des jardins de Guidji, mes guides me signalèrent, sous de hauts bouquets de palmiers, les ruines de Rmat, une ville ancienne qui fut florissante bien avant la fondation de Marrakech. Les indigènes en parlaient avec mystère. Des débris de murs en pisé et des tronçons de conduites souterraines sont les seuls vestiges de sa splendeur passée. Des lettrés chelleuhs y faisaient des fouilles, guidés dans leurs recherches, me dirent mes guides, par des textes anciens relatifs à l'antique cité qu'ils avaient déchiffrés; ils avaient l'espoir de trouver quelque trésor caché; aucun intérêt archéologique ne guidait leurs recherches. Comme je débouchais d'une oliveraie, le village d'Ourika m'apparut plaqué contre la montagne, rouge comme la terre qui le supporte et dont il est bâti. La mosquée s'élève, fine, blanche, amincie au sommet au-dessus des habitations uniformément rousses. Au-dessous du village, l'oued Ourika sort de la montagne en véritable torrent roulant des eaux écumantes au milieu d'un champ de galets. Je le franchis sur un pont très primitif jeté au-dessus, souhaitant, en y passant qu'il ne s'éboulât point.

Ce pont était fait de quelques troncs d'arbres fourchus supportant des branchages enchevêtrés, sur lesquels on avait simplement disposé des pierres. Semblable en cela aux travaux d'art exécutés par les insoucians Marocains, ce pont avait été improvisé; il était à la merci de la plus petite crue ou du piétinement maladroit des bêtes de somme. On attendait pour l'améliorer qu'un accident ou l'usure quotidienne le rendît inutilisable; les indigènes se contentent alors d'y ajouter quelques troncs d'arbres et de gros cailloux.

A ce moment, le fils du caïd El Ouriki, son khalifat, vint au galop à ma rencontre. Je crus voir s'avancer un paladin sur son robuste cheval dont l'abondante crinière rehaussait l'aspect fougueux, tel un preux du moyen âge; le khalifat portait de longs cheveux à la mode des guerriers marocains. C'est avec un aimable sourire qu'il me souhaita la bienvenue, puis, escorté de cavaliers armés, il me précéda jusqu'à la demeure de son père, le vieux caïd, qui presque impotent vint pourtant me recevoir sur le seuil; c'était un vrai patriarche au sourire tout empreint de bonté et de bonhomie. Sur sa physionomie semblaient rayonner la paix de son âme et la joie d'avoir créé du bonheur autour de lui.

Les esclaves et les jeunes serviteurs qui l'entouraient étaient prévenants, aimables et souriants comme leur maître. Le caïd me tenant par la main m'introduisit dans un vaste appartement à colonnades où on m'apporta aussitôt du thé, du beurre aromatisé d'herbes de montagne, du miel savoureux et du pain chaud. Tous les parents et clients du caïd venus tour à tour me saluer me parlèrent du charme de leurs montagnes, les plus verdoyantes et les plus riches de la contrée. J'avais hâte d'en

avoir un aperçu. D'un point culminant voisin du village où je montai, la vallée de l'oued Ourika se dessinait tout entière, s'enfonçant en pleine montagne. Le lit de l'oued serpentait parmi une végétation inaccoutumée; les prairies alternaient avec des bosquets de bouleaux et d'oliviers en masses serrées, nuancées de toute la gamme des verts. Les flancs des montagnes étaient tapissés de sapins, de mélèzes, de genévriers et de villages rouges accrochés aux rochers. La dentelure blanche des sommets neigeux fermait l'horizon.

Quand vint la nuit, on servit un deuxième repas; le khalifat me tint gravement compagnie et me parla des habitudes du pays.

« Désires-tu entendre des chanteurs chelleuhs? » me dit-il. Et faisant entrer un groupe de jeunes gens vêtus de longues robes de couleur, ceinturés à la manière des femmes, il me les présenta : c'étaient des chanteurs du Sous, organisés en une petite société d'artistes ambulants, s'arrêtant dans toutes les kasbahs hospitalières. Comme nos troubadours, ils colportaient des chansons anciennes, racontaient les exploits des harkas, la magnificence des caïds, la grâce des femmes, exprimaient naïvement la joie des épouses au retour des guerriers vainqueurs, les malheurs et les angoisses des villes et des campagnes saccagées par l'ennemi, les espoirs d'amour, caressés ou déçus. Sur un geste du khalifat, ils improvisèrent, en mon honneur des souhaits de bienvenue. Puis ce furent de vieilles cantilènes; l'air était gracieux et le sens des paroles qui me fut donné était d'une naïveté charmante :

« O mère! si nous partons en guerre, ne pleurez pas,

Les jours qui sont comptés ne reviendront plus.
Celui pour qui personne ne compte les jours,
S'il s'en va en voyage, ne sait quand reviendra.

Le pigeon de la muraille pleure, le malheureux,
Qui l'a blessé? Qui l'a fait pleurer? Il a vu des
colombes.

Le sultan dit : un quintal; le caïd dit : deux;
Le chef du village dit trois : les coups se suivent.

O vous qui avez les yeux peints, ô jeunes filles,
Vous et le fusil, vos paroles s'accomplissent.

Pousse des you-you, ô lalla, par le Dieu unique
A ta voix, le laurier se changera en rose.

A ta voix, le malade se dressera sur sa natte;
A ta voix, le vieillard jettera son bâton.

Quels arbres laissent échapper leurs feuilles par
le froid,

Si ce n'est l'olivier, le caroubier, ou le laurier-
rose de la rivière? »

Pour soutenir les voix, les musiciens jouaient
d'un instrument monocorde et frappaient avec des
baguettes sur des casserolettes de cuivre; le
rythme musical était saccadé et sautillant; les chan-
teurs se tenaient debout, la tête nue, une longue
tresse de cheveux noirs retombant sur leur épaule
droite; leurs yeux, très noirs et très vifs, étaient
rendus plus brillants encore par le kohl; leurs
oreilles étaient chargées d'anneaux. Les plus jeunes,
entre six et quinze ans, à l'allure très efféminée, se
mirent à danser en deux groupes se faisant face,
épiant sur les physionomies les mouvements ou
l'expression pour s'accorder. Leurs mains relevées
faisaient tinter des castagnettes de cuivre et leurs

pieds nus battaient la mesure sur le sol. Les danseurs sautillaient en entrecroisant les jambes puis exécutaient de vives et gracieuses pirouettes; le rythme lent au début, s'accéléra progressivement. Les têtes se penchaient mièvrément en arrière, les hanches oscillaient, la poitrine et les épaules portées en avant s'agitaient d'un frémissement particulier, traduisant un état extatique et un geste d'offrande. Le mouvement devint encore plus rapide. La danse se termina par des sauts croisés, des pirouettes rapides et les jeunes danseurs tombèrent agenouillés ou renversés aux pieds du maître ou de l'hôte en des poses lascives; leurs yeux caresseurs quémandaient la piécette qu'il est d'usage de leur poser sur le front. Cette danse chelleuhe des danseurs du Sous me parut beaucoup plus gracieuse que la danse des cheikhats arabes: l'une est faite de poses naturelles et harmonieuses, de mouvements très simples, d'expressions très naïves de sentiments et de sensations; la danse des cheikhats au contraire, plus raide, plus académique, comporte des attitudes voluptueuses qui contrastent avec l'immobilité déconcertante et inesthétique de la physionomie. Les danses reflètent bien le caractère des races. La race arabe dissimule sa sensualité prédominante sous la pudibonderie et un automatisme conventionnel. Le chelleuh au contraire, plus simple, plus prime-sautier, plus spontané, plus expansif, manifeste des sentiments jolis ou grossiers, mais toujours naturels. Les cheikhats arabes et les danseurs du Sous sont des professionnels de la danse. J'eus plus tard l'occasion d'assister en pleine montagne à des danses populaires auxquelles participent hommes et femmes de la région; ce sont les vraies danses chelleuhes, rappelant davantage nos danses d'Europe, surtout celles d'Auvergne et

de Russie. En se rapprochant du Soudan, les danses prennent un caractère plus sauvage, emprunté aux coutumes des nègres, de plus en plus nombreux en ces régions.

Pendant les danses, les jeunes domestiques du caïd s'étaient peu à peu rapprochés des danseurs, prenant un plaisir très vif au spectacle des gracieuses évolutions et leurs yeux toujours souriants se tournaient fréquemment vers moi pour épier mes impressions. La séance terminée, quand le khalifat en partant m'eût souhaité un sommeil réparateur et des songes heureux, ils s'approchèrent de moi, se faisant aimables, cherchant visiblement à se rendre intéressants et à plaire. Les jeunes gens d'Ourika, me dirent les mokharzenis de mon escorte, très appréciés chez nous, savent rivaliser par leurs attitudes gracieuses mièvres et lascives avec les danseurs efféminés. De bonne heure, on leur apprend à être aimables, souriants, coquets, à plaire aux hommes en un mot. Plus tard, devenus adultes, ils font d'excellents maris et de bons pères de famille, ne dédaignant pas à leur tour d'user de distractions auprès de petits garçons.

Le lendemain 3 mai, je fus réveillé au matin par le khalifat lui-même qui venait de bonne heure me souhaiter une bonne journée. Deux petits esclaves le suivaient portant sur un plateau de cuivre du lait aromatisé à la menthe et du café qui nous furent servis au khalifat et à moi dans de minuscules tasses remplies aussitôt que vidées. Je pensais après ce léger déjeuner pouvoir faire à mon aise ma toilette. Mais le khalifat resta auprès de moi et bientôt plusieurs notables et clients le rejoignirent pour me faire honneur et s'assirent sur leurs talons tout autour de la table. Je dus prendre mon parti

de me lever, faire une toilette hâtive et m'habiller au milieu d'eux. Déjà on apportait le service à thé, le miel, le beurre, les pains chauds, les gâteaux à l'huile et au miel et le caïd entra pour partager avec moi le « flor », vrai repas du matin. Une série de plats abondants, poulets, viandes rôties, viandes avec légumes en sauces, riz au lait, kouskous furent ensuite servis et dégustés.

Je consacrai la journée à donner des consultations. Le caïd avait fait annoncer dans le village et dans la montagne que je soignais toutes les maladies. « Repose-toi, m'avait-il dit à mon arrivée : le voyage a dû te fatiguer ; il est bon et il m'est agréable que tu goûtes, sans hâte et dans le calme, mon hospitalité dans la société de mes amis ; tu laisseras ainsi aux montagnards le temps de se concerter et certainement ils arriveront nombreux. » En effet, autour de la petite maison qui me servait de salle de consultation, sous la protection de la mosquée voisine, des chelleuhs peu à peu se rassemblèrent : des femmes portaient des enfants sur leur dos ; entraînaient d'autres qui arrivaient en grappes, craintifs, tremblants, et dont les yeux noirs et veloutés, agrandis par la frayeur, me suppliaient quand venait leur tour d'être vaccinés. Suivirent des hommes jeunes aux sourires avenants, et aux gestes parfois un peu efféminés, avec des yeux noirs très vifs, des traits fins et réguliers. Les femmes me semblèrent plus jolies qu'ailleurs, et toutes menues, elles venaient un peu effarouchées au premier abord, mais déjà curieuses et devenues rapidement effrontées dès que nous eûmes fait connaissance. Dans le pays d'Ourika, les pères et les maris laissent aux femmes plus de liberté et d'indépendance que partout ailleurs. Un bon nombre d'entre elles réclamaient

des remèdes pour avoir des enfants. Elles prenaient ma main, me faisant toucher leur ventre stérile, pensant peut-être que ce simple contact leur rendrait la fécondité; elles insistaient. Je dus leur dire qu'il n'appartenait qu'à Dieu et au concours de leur mari de leur donner de la fécondité. Dieu n'avait pu sans doute résister à leurs sollicitations. Le mari seul pouvait donc être incriminé de leur stérilité. Le mari souvent présent à la scène était aussitôt assailli de quolibets par les assistants, à la grande joie, à peine dissimulée, de la gent féminine. D'autres femmes prétendaient avoir dans le ventre un enfant endormi et demandaient que je le réveille pour hâter son expulsion. Il est en effet une croyance populaire, acceptée dans toutes les régions chelleuhes, d'après laquelle, sous l'influence occulte d'un mauvais sort le plus souvent ou à la suite d'une émotion, le développement du fœtus peut s'arrêter à un moment quelconque de son évolution pour une durée variable souvent fort longue et reprendre ensuite son cours pour arriver à terme après une période de gestation de plusieurs années. Pendant ce long laps de temps, l'enfant n'est pas mort; il dort.

Cette croyance satisfait leur curiosité naïve, elle leur donne une explication très simple de la stérilité, car aucun autre enfant ne peut être procréé pendant le sommeil du premier occupant; à leurs yeux, une tumeur abdominale représente l'enfant endormi. C'est la sauvegarde la plus sûre de la dignité du mari trompé: un homme s'est absenté pendant plusieurs années, à son retour, il trouve sa femme enceinte. L'idée offensante de l'infidélité de sa femme lui est intolérable; il préfère admettre que son fils, engendré avant le départ, a sommeillé

pendant son absence et se réveille à son arrivée. Cette croyance très sage est encouragée par la doctrine islamique, parce qu'elle maintient en bien des circonstances l'intégrité de la famille musulmane, contribuant à la solidité de la race.

Pendant que je donnais ainsi des consultations, le vieux caïd vint me voir, suivi de son méchaouri cauteleux. Les bons chelleuhs consultants l'entourèrent aussitôt avec vénération, lui baisant le sommet de l'épaule gauche ou le pan de sa robe. Le caïd souriait à ses administrés et les écartait doucement d'un geste onctueux et bénisseur tout empreint de majesté et de paternité. Caïd d'un tout petit fief, il est en même temps chef de zaouïa et personnage religieux. Les gens d'Ourika sous sa protection spirituelle et matérielle sont peu pressurés d'impôts. Le caïd ne fait jamais la guerre à ses voisins, qui respectent son caractère religieux, sa bonté et sa générosité « Tous mes enfants sont contents, me dit-il. Tu leur apportes des remèdes et tu leur fais espérer la guérison. Que Dieu soit loué! Qu'il te bénisse toi et tes enfants! » Je lui proposai alors d'aller donner des soins aux habitants de la montagne, lui exprimant mon désir de visiter en même temps ses domaines. Sa vieille défiance atavique à l'égard des Européens, se réveillant soudain, il s'efforça très aimablement et avec tact de me faire renoncer à mes projets. « Les chemins sont mauvais, prétextait-il, et peu sûrs, car nos voisins les Mesfioua les fréquentent, et arrêtent parfois les pacifiques voyageurs pour les dépouiller » Cependant, le 23 février, il me fit accompagner par son fils jusqu'à une petite maison, sorte de chalet de montagne, à six kilomètres en amont dans les gorges de l'oued Ourika. Un bon repas y fut servi juste à point

pour m'empêcher d'aller plus loin; la stricte politesse était d'y goûter et de m'arrêter.

Le site était ravissant. L'oued coule ici au milieu d'une végétation luxuriante. Le fond de la vallée et les pentes abruptes des montagnes sont boisés, très verts et émaillés de fleurs; ses ruisseaux écumants dégringolent les pentes. Des villages sont semés les uns le long de l'oued, d'autres à mi-hauteur. Je ne pus m'y rendre car mon guide avait la consigne de me ramener le jour même à Ourika. Je dus me contenter de visiter à mon retour, aux environs de la maison du caïd, un mellah vaste et très riche qui émergeait des oliveraies. Les juifs étaient venus jadis très nombreux chercher asile dans les domaines du caïd réputé pour sa tolérance, et avaient obtenu de lui la faveur, exceptionnelle pour des israélites, de pouvoir acquérir des jardins et des oliveraies. Ce jour-là était jour de marché à Ourika. Au pied de la maison du caïd, sur les cailloux qui bordent l'oued Ourika, les habitants de la plaine et de Marrakech et les montagnards s'étaient donné rendez-vous. Certains échangeaient leurs produits, d'autres étaient venus simplement aux nouvelles. Les montagnards apportaient leurs moutons, leurs bœufs, leur miel réputé pour son parfum, des vêtements de laine tissés par les femmes. Les marchands s'abritaient dans de simples petites cabanes basses, édifiées par un architecte primitif, avec les grosses pierres de l'oued. Un peu plus loin, on abattait des moutons, les quartiers sanglants étaient suspendus à des perches et aux branches d'arbres. Des spécialistes en faisaient rôtir des quartiers entiers, dans des fours spéciaux. Dans une grande marmite en terre où l'huile grésillait, un maître coq préparait des beignets dont les chelleuhs sont friands. Les mar-

chands vantaient à haute voix leurs produits, ils se disputaient pour le prix, menaçant d'en venir aux coups mais n'y arrivant jamais. Un chef du marché, délégué du caïd, faisait la police, percevant les droits, non sans difficultés; d'ailleurs des esclaves armés de bâtons le secondaient, veillant à l'exécution de ses ordres.

L'oued bouillonnait, dominant tous les bruits. Le muezzin apparut sur la mosquée de la zaouïa; il hissa l'oriflamme blanche et appela à la prière de midi. Le marché battait son plein. Le soleil semblait déverser du feu. Ses rayons glissant obliquement sur les neiges étincelantes de l'Atlas s'y réfléchissaient et pulvérisaient une lumière ardente, entourant les gens et les choses d'un halo qui s'irradiait et détachait des ombres crues.

Deuxième tournée à Ourika.

Après ma première tournée à Ourika, j'avais continué à entretenir des relations d'amitié avec le vieux caïd. Son instinctive méfiance avait cédé à mesure que nous nous connaissions mieux. Aussi, quand je retournai le 27 décembre dans ses domaines, il chargea son fils, le khalifat, de m'accompagner partout où je voudrais.

Après la halte indispensable à sa kasbah pour y recevoir la traditionnelle hospitalité; je remontai en pleine montagne jusqu'au village d'Asguin noyé dans la verdure. Au fond de la vallée, devenue plus étroite, où serpente l'oued Ourika, un groupement de montagnards s'avancait à ma rencontre, c'était « la jemaâ » ou assemblée du village, qui venait me recevoir, conduite par son cheikh.

Dans les villages du grand Atlas, l'assemblée n'a qu'un rôle consultatif; les cheikhs nommés par le caïd sont les véritables chefs des villages; mais en réalité, ils ont l'habileté de s'en remettre à l'assemblée pour trancher les questions d'intérêt général.

L'assemblée chargée de m'accueillir m'adressa les compliments d'usage, puis se disloqua. Les notables abandonnant aussitôt leur attitude protocolaire, m'entourèrent familiers avec une bonhomie naturelle, puis goûtèrent avec moi au beurre et au miel qu'ils avaient apportés. Bientôt, des bambins joufflus accoururent demi-nus; des femmes attirées visiblement par la curiosité rejoignirent notre groupe, les unes, âgées, étaient accueillies par les plaisanteries des hommes; d'autres, plus jeunes, s'approchaient craintives, souriantes et gracieuses. Comme on était loin de nos mesquines conventions de civilisés! Il n'y avait même pas trace des coutumes demi policées des Arabes; on sentait ici le naturel s'épanouir librement et sans contrainte. Le spectacle de cette vie patriarcale au charme si spécial et de ce paysage à la fois très sauvage et très reposant, m'emplit d'une douce émotion.

Mes hôtes me vantèrent, d'ailleurs, l'attrait de leurs montagnes, la fertilité des vallées, les hautes forêts de sapins et de mélèzes où le soleil ne pénètre jamais, les pâturages émaillés d'herbes aromatiques nourrissant les meilleurs moutons du Maroc. Au repas du soir, les chefs du village, les notables et quelques personnages religieux se réunirent à nouveau à ma table. On nous servit des plats spéciaux au pays, bouillies de maïs, de blé concassé, assaisonnées de miel et de beurre, du poulet en sauce aromatisée, du petit lait à peine acide et savoureux, des œufs cuits avec des légumes.

Le cheikh, pour fêter ma venue, avait ordonné des réjouissances à la mode du pays, et à la chute du jour, quelques hommes réunis sur la place du village tapaient à coups redoublés sur de grands tambourins en peau de chèvre, appelant ainsi les montagnards et les conviant à la fête de nuit. La vallée, à ce moment, paraissait plus resserrée encore et le site plus intime. Un palmier unique, arbre du désert égaré en montagne, projetait sa silhouette grêle sur les amas sombres de verdure. Le serpent argenté de l'oued animé par la rapidité du courant, palpait de mille reflets. Son murmure accru par le silence de la nuit se répercutait à tous les échos de la montagne, coupé par le rythme sauvage des tambourins; à leur appel, de petites lumières vacillantes apparaissant alors au-dessus de nos têtes, descendirent lentement en zigzags; elles grandissaient en s'approchant, laissant bientôt distinguer de petits groupes d'hommes et de femmes, précédés d'une lanterne. Les nouveaux venus s'alignèrent, épaule contre épaule, les hommes avec les hommes, les femmes ensemble. Les deux groupes se faisaient face. Les hommes aux tambourins entonnèrent alors d'une voix criarde une vieille cantilène; les femmes reprurent l'air d'une voix douce, fine et timide. Insensiblement, ils se mirent à danser; les épaules penchées en avant, et les têtes nonchalamment inclinées. Le groupe des hommes et celui des femmes, comme deux longs chapelets, se balançaient lentement et d'un seul mouvement, les genoux pliaient, les hanches oscillaient, toutes les épaules s'élevaient et s'abaissaient en même temps, les mains jointes battant en cadence et les pieds frappant le sol. Les deux groupes décrivaient lentement des courbes en ailes de moulin. Petit à petit, le rythme s'accéléra

et les mouvements se précipitèrent. Brusquement, la lune se montra dans l'entrebaillement des deux sommets neigeux et chassa les ombres qui dissimulaient les danseurs. — Aussitôt les physionomies fines et gracieuses des femmes se devinèrent, s'harmonisant avec leurs costumes blancs, rehaussés du voile et de la ceinture de couleur si seyante qu'elles avaient revêtue pour la fête. Les hommes paraissaient rudes et leurs muscles épais s'accordaient assez bien avec la bonhomie de leurs traits. La douce lumière que la lune répandait sur toute la vallée, le murmure si doux de l'oued, la simplicité des chants et de la danse formaient un ensemble d'une exquise et paisible harmonie. — De loin, nous parvenaient les cris aigus et plaintifs du chacal en chasse et de la panthère aux aguets dans la haute forêt. On m'invita à m'étendre sur un tapis étalé à terre et on me servit du thé à la menthe pendant que les danseurs infatigables continuaient leurs ébats jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain, après avoir donné mes soins aux malades et pris l'obligatoire déjeuner de miel, de beurre et de beignets à l'huile, je m'enfonçai plus avant dans la vallée, réduite bientôt à une gorge étroite aux pentes boisées, où çà et là des villages s'accrochaient. Je gagnai l'un d'eux, Taourit. Tous les habitants sortirent des maisons, s'empressant à ma rencontre, m'accueillant familièrement comme un des leurs et cependant j'étais le premier Européen à visiter leur village. Le cheikh me reçut dans une vaste maison chelleuhe, faite de plusieurs habitations superposées, chacune avec sa galerie-terrasse supportée par des colonnes rustiques de bois sculpté au couteau et ornées de peintures naïves. A mes pieds dégringolait en gradins un

jardin étroit où, bien abrités des vents du Nord et arrosés par une source, citronniers et orangers en fleurs répandaient leurs parfums capiteux. Cette végétation de pays chauds, d'une grâce alanguie, faisait un contraste saisissant avec la muraille neigeuse qui se dressait abrupte et sauvage, barrant au sud le fond de la gorge et nous séparant de la haute vallée de Tifnout à l'origine du Sous.

Attirés par les médicaments que j'avais étalés sur une terrasse, de nombreux consultants descendirent des maisons situées plus haut. Pour visiter un malade immobilisé dans un taudis, à un premier étage, je dus grimper le long d'une poutrelle mobile, grossièrement entaillée d'encoches formant marches; car l'escalier est un luxe inconnu des montagnards habitués à gravir les roches escarpées.

Le vent se leva et la neige commença à tomber. Je partis précipitamment, craignant d'être bloqué en haute montagne, les chemins devenant impraticables par mauvais temps. Le cheikh et les notables renonçant à me retenir, m'accompagnèrent un bout de route, précédés de gamins gais et souriants. Ils me laissaient l'impression de gens charmants et sympathiques.

J'arrivai à Ourika. Déjà, le soleil, balayant les nuages plaqués autour des hauts sommets, illuminait à nouveau le vert paysage, ramenant la gaieté. Au village régnait une animation inaccoutumée; on préparait les cérémonies d'un mariage.

A la nuit tombante, le fiancé et ses jeunes amis se rendirent sur le seuil de la maison de la jeune fille et tirèrent une salve de coups de feu : des you-you leur répondirent, c'étaient à la fois des cris d'effroi et des cris de joie poussés par les jeunes compagnes de la fiancée. Les agresseurs sommant

les parents de la jeune fille de leur ouvrir les portes, firent irruption dans la maison en conquérants, et en ressortirent presque aussitôt, le jeune homme emportant dans ses bras la fiancée, comme une proie ravie dans le gîte. Cette cérémonie reproduisait la scène de l'enlèvement, la première forme du mariage chez ces tribus indépendantes et batailleuses, dont les chelleuhs usent d'ailleurs encore volontiers à l'occasion. La jeune fille, hissée alors sur une mule et précédée de fifres et de tambourins, fut conduite dans la maison de son mari. Quelques heures après, elle regagnait la maison de ses parents. La mère du jeune homme se précipita aussitôt vers la couche et montra fièrement les linges tachés de sang. Les huit jours suivants furent des jours de fête; le jeune marié passait son temps à banqueter avec ses amis, la jeune mariée à la maison de ses parents, dans la société de ses amies parées comme elle, et s'efforçant de la distraire par leurs chants et leur babillage.

Tous les soirs, la cérémonie de l'enlèvement se renouvelle, le jeune homme n'étant autorisé à passer que quelques instants auprès de sa femme.

C'est seulement huit jours après le début des fêtes du mariage que la jeune femme peut cohabiter avec son mari et devenir maîtresse de maison.

VII

LES RÉRAÏA. — LES SEKTANA

Parti de Marrakech le 19 mai 1915, par une lumineuse matinée de printemps, je traversai une longue plaine unie où mûrissaient les orges et les blés. La route de Réraïa se dirige droit vers le sud. L'Atlas qui m'était apparu à la sortie de Marrakech comme une muraille à pic, semblait s'abaisser à mesure que j'avancais, comme pour me faciliter l'accès des villages et des sites délicieux cachés dans ses vallées profondes. Une succession de collines, en gradins, précède le massif principal. J'atteignis ainsi, après cinq heures de marche sur nos bêtes rapides, le village de Taennaout qui dominait de vastes oliveraies, à l'entrée de la vallée du Réraïa. Mes guides me conduisirent à l'habitation du cheikh, maison de pisé, à peine un peu plus grande que ses voisines. Un esclave m'apercevant courut m'annoncer et le cheikh vint aussitôt à ma rencontre : grand et robuste, avec de longs cheveux noirs bouclés encadrant une physionomie fine et avenante, il m'accueillit d'un sourire et m'amena à un premier étage, dans une petite salle voûtée, décorée de peintures rustiques, d'où la vue embrassait tout l'Atlas réraïen. Le cheikh menait une existence fort simple et en tous points semblable à celle de ses principaux administrés; il jouissait seulement d'un peu

plus de bien-être et du confortable indigène. Il usait de ces avantages et en faisait bénéficier son entourage, suivant ainsi les inspirations de son naturel généreux. Il était très hospitalier et avait l'art de plaire. L'agrément de son esprit et sa réputation de courtoisie lui attiraient des visiteurs et lui valaient de nombreux amis. Il m'accueillit comme l'un d'eux. Sa conversation était imagée, révélant un lettré. Les habitués de sa maison paraissaient d'ailleurs avoir tous reçu une certaine instruction, ce qui est le cas de la plupart des chelleuhs, à l'encontre des Arabes illettrés pour la plupart (même les caïds); les montagnards qui parlent couramment l'idiome chelleuh savent aussi le plus souvent lire et écrire l'arabe. L'idiome chelleuh ne s'écrit guère que dans la correspondance familière entre montagnards, et seulement en caractères arabes, l'écriture chelleuhe interdite par les Arabes s'étant perdue peu à peu. La langue arabe reste en usage pour les relations officielles et commerciales. Les enfants, de sept à dix-huit ans, apprennent à lire et à écrire l'arabe dans les zaouïas et dans les mosquées. La méthode pédagogique est des plus primitives. Des instituteurs les obligent à lire d'une façon répétée des versets du Coran et puis à les écrire de mémoire sur des planchettes de bois. Je percevais précisément à ce moment les voix criardes des écoliers venant d'une mosquée toute voisine, très modeste et sans minaret. Le muezzin monta bientôt sur la terrasse et prononça la prière. Le vacarme cessa aussitôt. Accompagné du cheikh, je visitai le village : des écoliers, des enfants et des jeunes gens coururent à notre rencontre, portant leurs planchettes couvertes à la craie de caractères arabes, et nous montrant leurs progrès en

écriture; ils baisèrent le pan du manteau du cheikh et chacun d'eux reçut une petite pièce blanche. Les écoliers, en effet, sauf de très rares fortunés, vivent de la générosité des chefs et des personnages riches, et usent de l'hospitalité des zaouïas. Les plus intelligents d'entre eux deviennent des cadis ou magistrats musulmans, faisant à la fois office d'arbitres en matière religieuse, de juges et de notaires. Certains, agréés des chefs, deviennent leurs secrétaires. D'autres deviennent des commerçants ou même de simples cultivateurs dégrossis.

Au pied du village, au milieu d'oliviers, coule l'oued Réraïa. La saguia Talbachat s'en détache et amène l'eau de la rivière aux beaux jardins de l'aquedal à Marrakech. A côté, était une vaste enceinte fortifiée qui avait servi de grenier à céréales au sultan Moulay Hassan. De nombreux silos étaient creusés dans la cour intérieure : ils étaient destinés à emmagasiner les récoltes des sultans et les grains perçus à titre d'impôts. La garde en était confiée à un détachement armé qui habitait les tours de la citadelle.

Le cheikh, à notre retour dans sa maison, me conta de vieilles légendes chelleuhes. Il me dit la légende naïve des cinq doigts de la main :

Le petit doigt dit : Mon père, je meurs de faim.

Le porte-bague dit : Allons voler.

Le doigt du milieu dit : Et Dieu?

L'index dit : Qui lui dira? Le doigt qui prend dit : Moi.

Ils le frappèrent et il se sépara d'eux.

J'ai entendu cela chez les grands, je le répète aux autres.

Puis, il nous répéta les paroles du saint trouba-

dour Sidi Hammou, connues par cœur de tous les chelleuhs :

Que Dieu garde Sidi Hammou, le chanteur,
Le savant, le poète. Il disait, le pauvre homme,
Les femmes, le vent, les esclaves, le lion, le
fleuve,

Quiconque y cherche du bien, il y trouve le
malheur.

Il y a plus de morts que de blessés; tout est du
poison.

Loin de nous, enfants du péché: que le mal n'aug-
mente pas.

Rigole qui coule sous les roches, personne n'es-
père de toi

Que tu apportes de l'eau dans les terres qui ont
soif.

Sidi Hammou a dit beaucoup de paroles :
Comme la mer, on n'en voit pas les bornes.
Dieu soit loué qui a fait de la mort, un ange!
S'il était un homme, on le gagnerait par des pa-
roles.

Il y a une peine amère, c'est la mort.
Tous ceux qu'elle emporte, elle ne les rend pas.
Celui qui est sans le sou, même s'il est clair
comme la lune,

Celui qui n'a rien, il n'est rien. Même vivant, il
est mort.

O écus! c'est vous qui embellissez le visage!
J'ai éprouvé que les veines du cœur sont dans la
main.

L'argent est un diplomate; il ne laisse pas de
« non » à la parole.

Celui à qui tu le montres, il parle pour toi.

La famine est le plus grand des maux.

Le moulin s'arrête, nos enfants pleurent.

Quand les gens prient à lasser, le jour n'est-il pas fini?

Quand sa barbe devient blanche, un homme n'est-il pas fini?

Quand le boucher a fini de vendre, le marché n'est-il pas fini?

Rentre tes moutons, berger, maintenant le jour est passé.

Ils ont abattu les fleurs du monde, les gens d'autrefois;

Les gens d'à présent, c'est dans l'automne du monde qu'ils sont.

La patience est belle; elle est comme la soie qui n'a jamais blessé personne.

Si quelqu'un patiente avec les méchants, il commet un péché.

Ce ne sont plus les montées qui fatiguent les genoux;

Ce qui les fatigue, ce sont les paroles qui changent.

Qu'on ne démolisse pas chez ses frères, pour bâtir à l'étranger.

Ce qui te donne le pain, Marrakech, ce sont tes marabouts;

Mais toute l'injustice de la terre est rassemblée chez toi.

Le bois d'où jaillit la flamme exposée au vent,

Si le vent souffle, il attise le feu.

Le feu ne s'éteint pas sur la hauteur, le mal non plus.

Celui qui veut que Dieu comble son espérance,

Il visite les marabouts le premier jour de la lune,

Il fait des petites offrandes le vendredi.

Il n'y a rien sans remède; que personne ne se tourmente.

Qui tue, sera exilé; qui mange le bien des autres paiera l'amende.

Je te loue pour une chose, Dieu, mes désirs sont modestes

Quand je verrais de l'or contrôlé, je n'en ai pas souci.

Y-a-t-il chose triste à faire pleurer,

Comme l'orphelin, sans père, ni mère?

Ou le paysan qui laboure et qui ne récolte pas.

Qui te rend orgueilleux, drap? Tu habilles le lépreux.

Qui te rend orgueilleuse, perle? Les juifs te portent.

Qui te rend orgueilleuse, forteresse? Les boiteux montent sur toi.

Qui te rend orgueilleuse, fontaine? Les caravanes boivent de toi.

Le fer n'a pas souci de celui qui le frappe.

Vous n'avez pas, étincelles, pitié du forgeron.

Tu n'as pas souci, méchant, du mensonge et de l'injustice.

Allons, battez-vous, musulmans.

O colombes blanches apprivoisées,

N'allez pas loin dans le désert :

Voici le faucon qui porte un saroual (culotte indigène)

Et une bague au doigt,

Qui vous frappera et fuira en montant au ciel.

Allez, ô chevaux, allez à la bataille.

Le chrétien ajoute des créneaux sur les forteresses,

Les jeunes filles ajoutent un tatouage sur un autre.

Pendant que le cheikh me disait ces poésies chelleuhs, empreintes de naïveté et de fraîcheur, sa physionomie s'était animée, une émotion intérieure illuminait ses traits. C'était un vrai montagnard, amoureux de son pays, se délectant de ces vieux poèmes. Son jeune fils, âgé de six ans, assis à mes côtés, levait vers son père ses yeux noirs pétillants de vivacité et d'intelligence; il communiait intimement avec lui dans le même amour de la montagne. Toute son attention tendue vers le récit, il scandait de sa petite tête les intonations et les gestes du conteur. J'étais charmé par cette scène intime et par le tableau touchant de l'affection du père et de l'enfant, également attachés à leurs montagnes et aux anciennes coutumes de la race chelleuhe.

« Nous, chelleuhs, continua le cheikh, nous aimons nos montagnes. Nous y sommes nés; elles nous ont nourris; nous y avons peiné; elles abritent, de leurs rochers et de leurs mamelons verdoyants, les tombeaux de nos ancêtres; le soleil nous y apporte tous les jours la bonne chaleur vivifiante et les couleurs éclatantes dont se repaissent nos yeux; la montagne est vivante. Dans nos oueds impétueux, l'eau qui fertilise nos oliveraies et nos champs, court partout alerte et elle nous incite à l'activité; la nuit, elle chante pour bercer les longues soirées en famille, et notre sommeil est exempt de tout souci. Nous faisons corps avec la montagne vivante. Quand nous sommes tout petits, elle occupe toute entière notre attention. Premier spectacle offert à nos yeux à peine ouverts, elle a été le témoin de nos premiers jeux. Nos pères, hardis guerriers, avaient pris nos mères parfois en les ravissant de vive force à leurs parents effrayés et vaincus par tant d'audace; ils les avaient emportées frémissantes

dans leurs bras vigoureux. Nous avons été engendrés au bruit de la fusillade, car nos pères luttèrent sans cesse pour défendre leur vie et garder leurs femmes. Nos mères nous ont bercés en chantant de vieilles cantilènes montagnardes. Nous enveloppant d'un linge attaché au-dessus des seins, elles nous emportaient sur leur dos, de leur démarche légère, à travers les rochers, vers la source voisine. Bientôt une amphore, remplie d'eau fraîche et savoureuse, soutenue sur l'épaule d'un geste gracieux semblait nous disputer la place. De notre petite prison chaude, sans cesse en mouvement, nos petites têtes s'échappaient balancées par la marche et intéressées par le continuel spectacle de la vie en montagne. Plus tard, nous barbotions tout nus dans la rivière aux eaux claires et écumantes, nous battant parfois dans les rochers. Puis ce fut l'existence errante du berger, disputant nos moutons aux chacals et aux panthères, conduisant nos chèvres jusqu'aux neiges. En voyant passer les jeunes filles qui allaient puiser l'eau aux sources ou chercher du bois pour cuire les repas, nous rêvions déjà d'enlèvements. Oh ! la saine et bonne vie de montagnards ! Ensuite à l'école ou à la mosquée, dans une salle basse et obscure, il fallut peiner sur le Coran, apprendre à lire et à écrire, menacés sans cesse de la fêrule d'un maître sévère ; mais en sortant, quelle joie ! quelles culbutes ! Et quelles batailles dans l'eau et les prés verts ! Plus tard, le mariage, les enfants, les guérillas ont occupé notre activité. Entre deux étreintes, deux bons repas, deux sommeils, c'était le coup de feu, ou bien la culture de nos terres, la garde des moutons et la cueillette des olives. Nos petits champs abondamment irrigués et la terre généreuse suffirent à nos besoins.

« Nous allons parfois dans la plaine pour semer de plus vastes terrains ou à la ville pour nos affaires et nos plaisirs. Mais nous retournons bien vite à la montagne qui nous attire et que nous aimons. »

Le 20 mai, de grand matin, Si ben Hammou, le guide désigné pour m'accompagner pendant la tournée, me rejoignait.

Le caïd Omar el Sekhani qui le dépêchait vers moi, avait été chargé, il y a six mois seulement, de commander la turbulente tribu des Réraïa, réputée hostile à l'influence française. Il était parvenu à réduire une très vieille résistance par sa souple diplomatie sans faire usage de la force armée, rétablissant le calme et la sécurité en pays réraïa. Aussi était-il tout heureux, me dit le guide, qu'un Européen pût officiellement constater les heureux résultats de son commandement. La vénérable barbe blanche et la physionomie grave et distinguée de notre guide, me firent bonne impression. Si ben Hammou se montra en effet au cours de la tournée d'une politesse exquise et d'un tact irréprochable.

Parti de Taennaout, je remontai le cours de l'oued qui s'enfonce dans le massif des Réraïa. Si ben Hammou me précédait sur sa mule robuste. Les gorges de Moulay-Brahim que je franchis bientôt, serpentent encaissées entre deux murailles de roc rouge. Au-dessus de la falaise abrupte est blotti le mausolée du saint réputé qui a donné son nom à ces gorges sauvages.

Un moment, j'aperçus le minaret couvert de tuiles vertes qui semblait protéger le village rustique blotti à ses pieds. Mes animaux marchaient dans le lit même de l'oued, aux eaux colorées par la terre uniformément rouge de l'Atlas, pareilles à un torrent

de sang. Bientôt la gorge s'élargit, découvrant la large et fertile cuvette d'Asni, ponctuée des villages chelleuhs, disséminés dans les oliveraies. Une foule bariolée de cavaliers et de piétons venaient à ma rencontre. En tête caracolait à cheval le cheikh Si Ahmed Ould Bouguédirt dont la physionomie avenante très fine, encadrée de longues boucles de cheveux soyeux, gagnait la sympathie dès le premier abord. Ses cavaliers et une suite nombreuse de femmes juives et d'esclaves l'avaient suivi pour me faire fête. Sous des oliviers, des tapis étaient étalés; il m'invita à m'asseoir. Un repas fut aussitôt servi. Un jeune domestique de dix ans, vêtu de blanc, debout auprès de nous, agitait une serviette autour des plats, d'un air nonchalant, pour écarter les mouches. De sa tête rasée, une épaisse touffe de cheveux noirs et soyeux jaillissait du côté gauche, ruisselant sur son épaule. Ses grands yeux noirs souriaient sans cesse. Il était, me dit-on, l'esclave préféré du cheikh et ne le quittait jamais, même en voyage. Des juives qui nous avaient accueillis de leurs stridents you-you, chantèrent durant le repas de lentes mélopées chelleuhs en s'accompagnant de tambourins, pour me souhaiter la bienvenue. De jeunes négresses, après s'être voilé la face et enserré les hanches de larges ceintures qui moulaient leurs formes, et, dégageant le buste, accentuaient la souplesse des reins, esquissèrent une danse ondulante, les bras relevés en anses d'amphore au-dessus de la tête. Le développement des hanches au-dessus des jambes étroitement entourées par les robes achevait de dessiner le corps de l'amphore. La tête et les pieds restant immobiles, seules, les hanches et la poitrine des danseuses oscillaient en mesure. Les autres femmes scandaient le mouvement de leurs cris.

Cette danse était ici de l'exotisme, car elle est plus arabe que chelleuhe, et plus soudanienne que marocaine. Ce cheikh avait voulu me montrer le talent des gens de sa maison. Le repas terminé, escorté de cette foule brillante de mille couleurs variées et précédé du cheikh, je pénétrai dans le village d'Asni, bâti comme une forteresse et dont la maison du cheikh, haute, spacieuse mais rustique, occupe le centre.

Le cheikh me fit avec grâce les honneurs de son logis. Il me mena au second étage où de multiples galeries, irrégulièrement disposées, formaient les meilleurs appartements de la forteresse, largement ouverts sur la vallée, au-dessus de balustrades en bois sculpté au couteau. Pendant ce temps, des chelleuhs et des juifs s'étaient réunis sur le seuil de sa maison dans une petite cour écrasée par de hautes bâtisses. « Il faut que tu les soignes, me dit le cheikh Ahmed; depuis qu'ils savent ta venue, ils sont impatients de te consulter, ils ne te laisseront pas de repos. » Ils défilèrent, en effet, nombreux. J'étais monté sur une sorte de banc en pierre surélevé sur un des côtés de la cour; le cheikh était à mes côtés. Je pouvais, de ce trône, prodiguer à distance mes conseils et des espérances de guérison. A mes pieds, des infirmiers, attentifs à mes ordres, distribuaient des médicaments, vaccinaient et badiageonnaient de teinture d'iode.

Drapés dans de longs burnous de laine brune, quatre chelleuhs se tenaient accroupis près de la porte. « Ce sont des musiciens, me dit le cheikh, ils ont été appelés ici pour rehausser les cérémonies d'un mariage qui se célèbre en ce moment. N'aperçois-tu pas d'ailleurs sur le seuil de chaque porte les femmes chelleuhs vêtues de leurs costumes de fête? »

Le 21 mai, quittant les jardins d'Asni, je remontai les gorges de l'oued Aït-Mizan, affluent de l'oued Réraïa. Le lit du torrent où nous cheminions était encombré d'énormes rochers. Des murailles à pic se dressaient des deux côtés; en levant les yeux, je devinais des villages importants s'agrippant aux roches. Près d'un moulin, m'attendait le cheikh des Aït-Ali, une fraction des Réraïa. C'était un bonhomme robuste et râblé, à la tête ronde et nue comme un caillou. Sa rondeur physique dénotait une âme tout d'une pièce, sans artifices et pleine de bonhomie. Des montagnards, des notables sans doute, l'entouraient. Des femmes et des fillettes me présentèrent alors des bols de lait caillé en signe de bienvenue; il est d'usage d'y goûter. Mais le geste suffit en général, on se contente d'y tremper le doigt et de laisser tomber une petite pièce dans le bol. Des femmes poussaient des youyous, groupées autour de l'une d'elles qui portait une bannière faite de foulards de soie de couleur vive, flottant autour d'un bâton. La coutume veut encore qu'on leur remette une pièce blanche. Cette scène se déroulait dans le lit même de l'oued aux eaux écumantes; elle se renouvela à chaque village chelleuh que je traversai.

Je suivis l'oued plus avant en montagne; la verdure disparaît progressivement et bientôt ce n'est plus qu'un chaos rocheux. D'énormes débris précipités là jadis par un éboulement recouvrent d'un amas désolé tout le fond de la vallée. Des glaciers se dressent en face, éblouissants. Les villages les plus élevés de la montagne sont épars au-dessous des neiges. J'atteignis l'un d'eux, Targa-Imoula, pour y passer la nuit. Le village est accroché au flanc de la montagne qu'il tapisse presque vertica-

lement. D'énormes noyers aux masses vertes striées de lignes brunes par les rameaux en forme de tentacules de pieuvre, contrastant avec l'aridité de la roche, lui font un piédestal en croissant de lune. Je n'avais encore jamais rencontré maisons plus rustiques et de constructions plus primitives. Les pièces fort étroites sont allongées tout contre la paroi presque verticale de la montagne. Le roc en forme à la fois la paroi intérieure et le sol très incliné. Le mur extérieur seul est bâti en pierres sèches et supporte une terrasse faite de terre tassée sur un lit de branches. Des petites ruelles, on accède de plain-pied sur les toits des maisons en contre-bas.

C'est par un long couloir au sol incliné et inégal où circulent des chèvres et des bœufs que j'accédai au taudis à plafond bas, obscur et mal aéré, servant de chambre d'honneur pour les hôtes. Les autres pièces sont moins confortables encore. Aussi, les indigènes préfèrent-ils séjourner sur des terrasses couvertes, d'où ils jouissent sans cesse d'un paysage enchanteur et respirent un air pur et vif. Les sommets neigeux, les noyers géants aux longs bras tordus, les villages perchés en nids d'aigle, le bouillonnement de l'oued dans les rochers chaotiques, son murmure puissant répercuté par les échos, donnent à cette région de hautes montagnes, dont l'altitude atteint 2 000 mètres, un caractère de sauvagerie étrange et impressionnante.

Après m'avoir offert les bols traditionnels de lait caillé et avoir salué ma venue de leurs youyous stridents, les femmes du village avaient regagné leurs maisons. Les hommes restaient à l'écart, accroupis sur leurs talons, au seuil de leur maison, mais retenus par la curiosité. Le cheikh, que ses

fonctions obligeaient aux premiers frais de l'hospitalité, me tenait seul compagnie. Ce n'est que lentement qu'il abandonna sa froideur instinctive. Au contact de l'étranger, son âme semblait s'être repliée sur elle-même, comme effarouchée; elle se rouvrait à nouveau prudemment; on sentait en elle un désir obscur et spontané de sympathiser, d'être comprise et appréciée.

On apporta un repas frugal, fait de beurre, de miel et de bouillie de maïs. Comme le veut la coutume, je priai le cheikh de partager ce repas avec moi; cette invitation le toucha. Plus libre et plus hardi maintenant, il me rapporta les doléances des femmes du village : « Les femmes, me dit-il, ne sont pas contentes, car, venues à ta rencontre, bannière déployée, elles espéraient obtenir des piécettes que tous les chefs ont la coutume de distribuer abondamment en ces circonstances. » C'était, en effet, un antique usage. En chef, je n'aurais pas dû l'ignorer. Vite, je réparai cette omission. Le cheikh se fit avec joie mon intermédiaire. L'effet de la distribution fut immédiat : les femmes et les enfants réapparurent en souriant; ils n'avaient plus à montrer de la méfiance à l'égard de l'Européen qui avait été généreux. J'en profitai pour faire l'étalage des médicaments. Aussitôt, les curieux s'approchèrent. Les autres accusaient une douleur, d'autres une gêne; des femmes, comme partout ailleurs, désiraient un stimulant à leur fécondité, persuadées que je possédais le talisman souverain. Connaissance fut vite faite; tout le menu peuple, naïf, spontané, devint familier avec l'inconnu de tout à l'heure et les montagnards, m'estimant alors dignes de leur confiance, m'amènèrent les vrais malades. Les Aït-Mizan sont minces et ner-

veux, avec une tête petite et des yeux ternes, comme éteints par l'éclat des neiges; ils sont, en outre, chétifs et malingres, d'aspect souffreteux, car une alimentation insuffisante, due à leur pauvreté, n'a pas permis le plein développement de leur corps; le goitre est fréquent parmi eux. Leur âme ratatinée à l'image de leur corps reste enfermée et silencieuse. Les montagnards portent le vêtement de laine brune, et gardent la tête nue.

Les femmes sont plus petites, plus menues et plus insignifiantes que les chelleuhes de la plaine. Leur voix est aussi plus grêle. Elles portent le vêtement chelleuh en laine blanche, agrafé en avant des épaules et fixé à la taille par une ceinture en laine de couleur. La température rigoureuse de la haute montagne a nécessité la superposition de plusieurs robes. La première robe, portée à même la peau, descend presque jusqu'aux chevilles, la deuxième arrive à mi-jambes, la troisième ne dépasse pas les genoux. Cette disposition donne au costume l'aspect des robes crinolines du second Empire. Les petits pieds des femmes ont des attaches fines, mais sont enfouis dans des sandales trop larges en cuir rouge.

Ces montagnards m'ont paru les gens les plus primitifs du Maroc. Le cheikh qui se tenait à mes côtés, était lui-même très fruste et à peine un peu plus instruit. Il connaissait l'écriture arabe mais comme ses administrés, il ne parlait que la langue chelleuhe. Une seule fois dans sa vie, il était allé à Marrakech, sept ans auparavant. La crainte des moqueries dont on accable en ville les naïfs montagnards l'empêchait d'y revenir. De plus, il redoutait d'être victime d'un guet-apens dans les défilés sauvages qui conduisent à la plaine, car il

soupçonnait le cheikh voisin de convoiter sa pauvre maison, ses noyers, ses troupeaux et de briguer le commandement de son village. Je lui objectai que le nouveau caïd, nommé par les Français, gouvernait les Réraïa avec plus de justice et avait rétabli le calme et la sécurité. Il ne parut point convaincu, et je me demandais ce que pouvait bien avoir à redouter de leurs voisins plus fortunés ces montagnards pauvres dans leurs hautes vallées sauvages. Ne possédant rien et vivant surtout de rapines, pillant et razziant les caravanes, la seule chose qu'ils pussent craindre était sans doute quelque juste représaille des voisins qu'ils avaient pillés ou rançonnés.

Somme toute, sans aucune envie de quitter ses montagnes, malgré une existence toujours sur le qui-vive, insouciant du lendemain, ayant peu de besoins et pouvant aisément les satisfaire, le cheikh se disait heureux; malgré sa dépendance nominale vis-à-vis du caïd, sa pauvreté et son village inaccessible sauvegardaient sa liberté.

Les caïds imposés jadis par les sultans aux montagnards ne les avaient gouvernés que de fort loin, tantôt les ignorant totalement, tantôt les pressurant d'impôts.

Ceux-ci, pour secouer ce joug importun, interdisaient aux représentants du caïd l'accès de leurs villages. D'où représailles de l'autorité, suivies de luttes sans fin.

Le 22 mai, je me rendis à Arround, le dernier village de la montagne, à 2 200 mètres d'altitude. Le chemin passe d'abord sous les voûtes élevées de grands noyers, qui constituent la principale richesse du pays; puis, jusqu'au village, il n'est plus qu'un escalier de pierre.

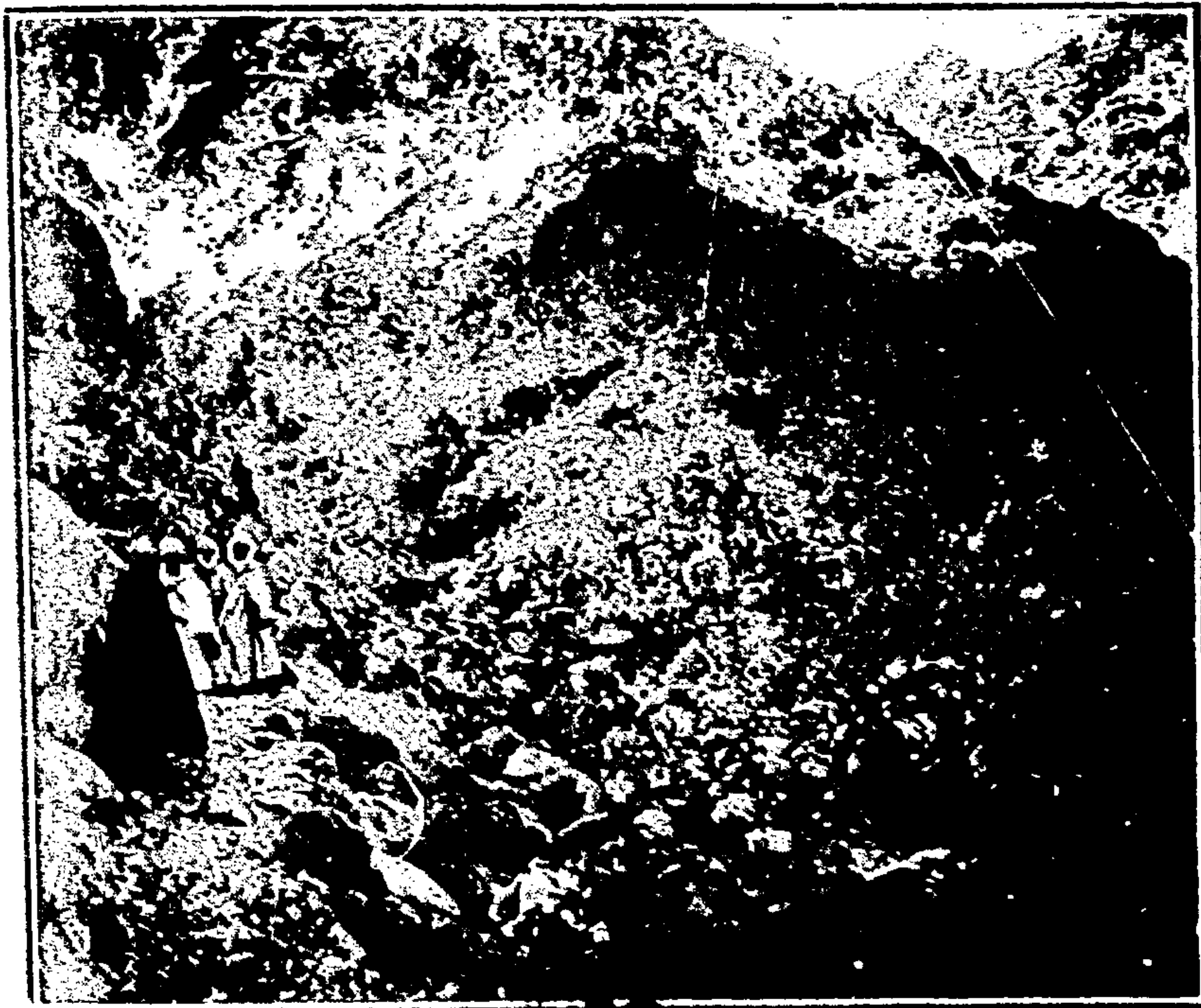
Là, au point le plus élevé de la vallée d'Aït-Mizan, de hauts pics neigeux circonscrivent le cirque d'Arroumd. Le rebord escarpé est entaillé de deux cols élevés, le Tizi n'Ouded et le Tizi n'Ouaman, donnant accès vers la vallée de Tifnout et vers le Sous. Le djebel Ouamskrim à l'ouest domine la vallée de ses 4 000 mètres.

Le village d'Arroumd fait face au cirque. Les petites femmes chelleuhes, venues m'attendre à l'entrée du village, me tendaient à distance les bols de petit lait caillé, en dissimulant leurs visages sous des voiles grossiers et semblaient faire comme à regret le geste de l'accueil. Ce village farouche n'avait, en effet, consenti à me recevoir que sur l'ordre du caïd. Les hommes se tenaient visiblement à l'écart, mécontents de l'arrivée d'un étranger. « Ce sont tous les brigands de la montagne, me dit mon guide; braves cœurs, cependant, mais difficiles à apprivoiser. » Un groupe d'entre eux, réunis sur une terrasse, réchauffaient autour d'un brasier ardent leurs membres couverts de gelures. Je les rejoignis; je pansai leurs plaies. Mes soins calmèrent sans doute leurs souffrances, car ils se montrèrent aussitôt moins distants et me demandèrent d'autres médicaments. Ils assistèrent ensuite, pour m'honorer, au frugal repas de bon accueil.

Dans l'après-midi, j'allai visiter au fond du cirque d'Arroumd, le tombeau d'un marabout célèbre en montagne, Sidi Chamaroucht; le moqaddem, gardien du rustique sanctuaire, me servit de guide. Au milieu d'énormes blocs de rochers, un torrent écumaient, pulvérisant une fine poussière qui s'irisait au soleil. « Les rayons du soleil, me dit mon guide, n'atteignent ce fond d'entonnoir que pendant deux heures au milieu du jour. » Le tombeau du saint



DANS LE FIEF DES GLAOUA-FETOUAKA ; LA VALLÉE
DU FESCAOUT : DISTILLERIE EN PLEIN AIR DE
GOUDRON D'ARAR.



RÉRAÏA. -- DANS LE CIRQUE D'ARROUMD, AUPRÈS DU
MARABOUT DE SIDI CHAMAROUST (2400 MÈTRES
D'ALTITUDE).

11

s'abritait sous deux rochers monstrueux aux formes fantastiques. Pour y accéder, il fallait traverser le torrent; or, « le passage était fermé, me dit le moqaddem par la toute-puissance du saint ». Pour l'ouvrir, le moqaddem fit une prière : debout, les bras étendus, sa silhouette se détachait sur ce décor, chaotique et sauvage, et ses supplications, accompagnées par le bruit assourdissant du torrent, donnaient à cette scène très simple une solennité impressionnante. On lui lia alors les bras derrière le dos; il s'élança, bondissant de roche en roche, à travers le torrent, et quand il eut atteint l'autre bord, les mains se trouvèrent liées en avant de la poitrine. A ce signe, il reconnut que le saint avait exaucé sa prière; le passage nous était ouvert et j'allai visiter le tombeau.

Au-dessus de nos têtes, de petits ânes, suivis de piétons, descendaient des cols en zigzaguant dans les rochers; ils apportaient de Tifnout des outres gonflées d'huile d'olive, d'autres y retournaient emportant du sucre, du thé et des objets de provenance européenne achetés à Marrakech. Les petits ânes peuvent seuls passer par ces sentiers étroits, glissants et à pic : encore ne s'y hasardent-ils que l'été, après la fonte des neiges. Les indigènes me parlèrent d'un lac profond et mystérieux, le lac d'Ifni, situé en arrière des deux cols. Le raidillon qui y conduit, fréquenté seulement par des mouflons, était encore impraticable à cause des neiges et je dus à regret renoncer à aller visiter le lac d'Ifni.

A la nuit, la lune dépassant les cimes élevées, chassant les ombres mauves, déversait ses flots d'argent dans le cirque d'Arroumd, illuminé par le miroitement de tous les glaciers. Le village, écrasé par ces monstres incandescents et auréolé lui-même,

devenait quelque château fort féérique; les habitants, malgré le froid très vif, se promenaient sur les terrasses, s'enivrant sans doute de ce spectacle; leur silhouette se découpait d'un trait net séparant les lumières des ombres; et quand ils rejetaient d'un geste noble sur leur épaule les plis de leur vêtement primitif, c'étaient de grandes ailes noires qui battaient la froide coulée phosphorescente.

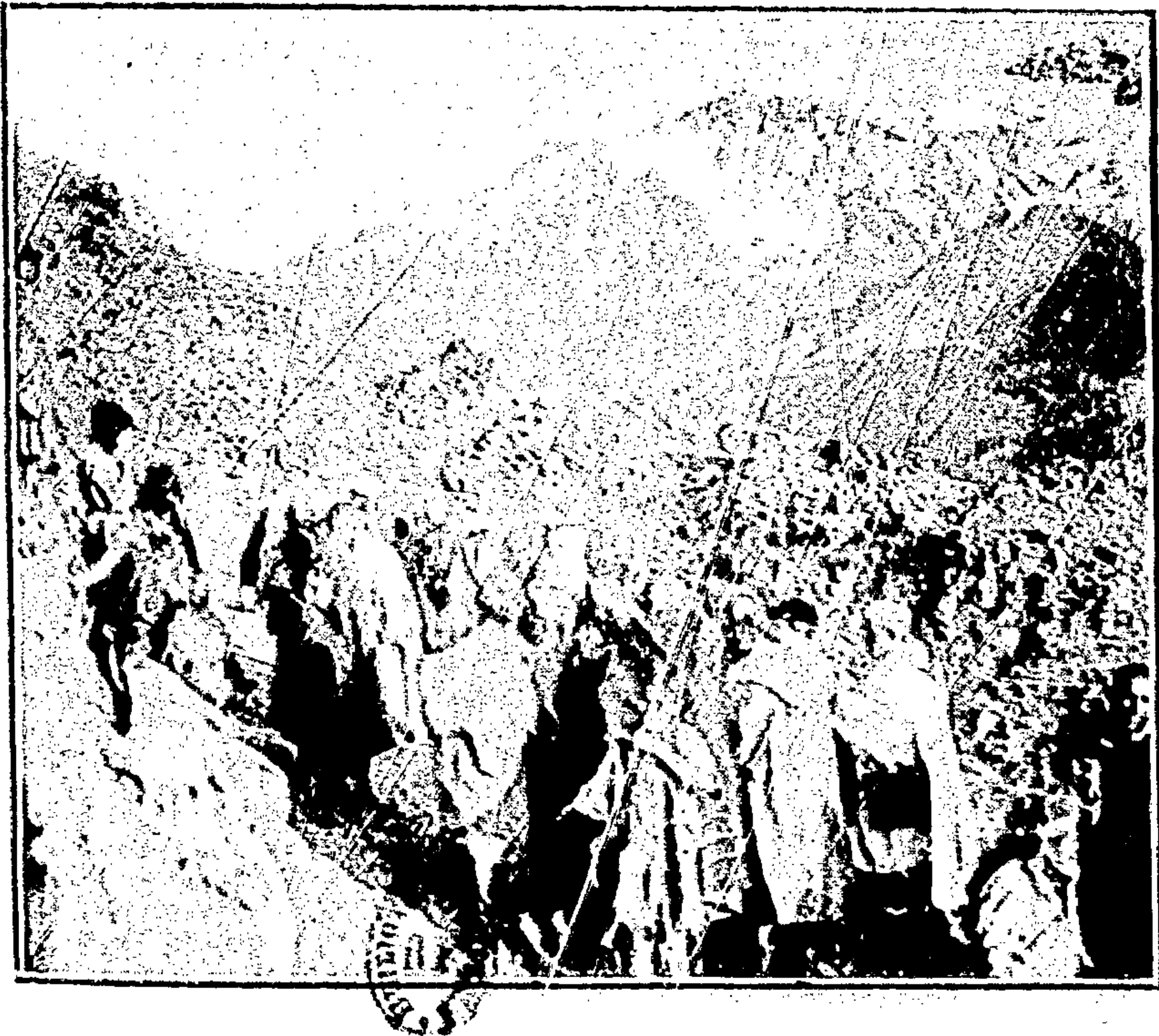
Le lendemain, je redescendis sur Targa-Imoula, puis de là, franchissant un col à 2 500 mètres d'altitude, je passai dans la vallée de l'oued Imenen qui descend de l'Atlas parallèlement à la vallée de l'oued Aït-Mizan'. Ces deux oueds se réunissent plus bas pour former l'oued Réraïa.

Du haut du col, le cirque sauvage et pelé de Tachdirt se déroulait sous mes yeux, fermant la vallée au sud, avec toute la série de petits villages, Ouenskhra, Tachdirt et Tanguis, blottis dans ses méandres. La crête neigeuse qui domine le cirque est coupée de deux cols; au centre, le col de Tachdirt conduit à l'ouest vers les sources de l'oued Tifnous et vers le Sous, et à l'est vers les Aït-Ousquita et la région du Draa. Par l'autre col, passe la route qui va chez les Ourika.

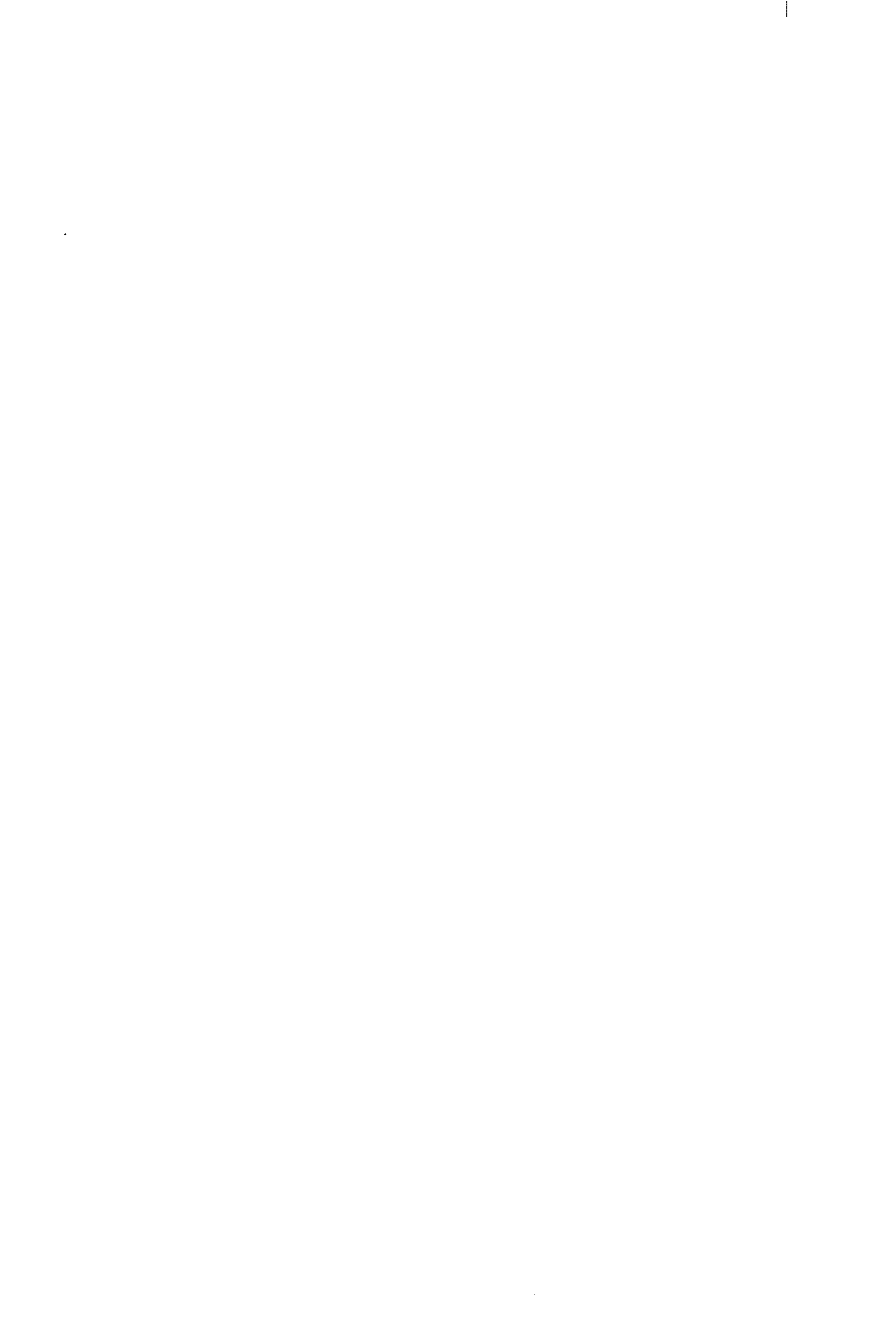
La descente qui va vers l'oued Imenen est très abrupte, nos chevaux se laissaient glisser sur des éboulis, tandis que mes indigènes d'escorte, faisant office de frein, les retenaient par la queue pour les empêcher de rouler dans l'abîme. Je parvins ainsi dans les gorges étroites et encaissées de l'oued Imenen dont le fond est garni de noyers et de figuiers, au milieu desquels les indigènes cultivent de minuscules champs en gradins entourés de murs en pierres sèches et bordés d'iris bleus et vio-



RÉRAÏA. — CIRQUE DE TACHDIRT.



DANS LE RÉRAÏA : SÉANCE DE VACCINATION
A 1800 MÈTRES D'ALTITUDE



lets, qu'on est agréablement surpris de rencontrer dans ces sites sauvages.

A chacun des petits villages, Ikis, Amsakrou, Arg, que je traversai, les habitants, venus gracieux et avenants à ma rencontre, s'efforçaient de me retenir : « Arrête-toi chez nous..., la route est encore longue et tes animaux sont fatigués ; nous aurions de la joie à te recevoir et de nombreux malades réclament tes soins. » Vraiment, il m'était dur de décliner une si aimable invitation, mais je ne pouvais m'attarder et j'avais encore une bien longue route à parcourir.

Je dépassai un peu plus bas une longue théorie de ces villageois se rendant en pèlerinage au tombeau d'un saint dont on célébrait ce jour-là la fête, et j'observai au passage le type des Aït-Imenen, plus fin que celui des Aït-Mizan et leur allure plus svelte. Les femmes, toutes petites, gracieuses et élégantes dans leur ample costume de laine blanche, rehaussé de la ceinture rouge et du voile bleu, étaient déjà réunies auprès du tombeau, bâti en bordure du sentier et orné d'une large galerie ouverte du côté de l'oued. Elles avaient revêtu pour la fête leurs plus belles parures, un beau collier de pierres rouges et bleues alternant avec des coquillages, des bracelets d'argent grossièrement ciselés ; elles préparaient le repas pour les pèlerins. Tout en roulant la pâte pour le kouskous et cuisant la bouillie de maïs, elles chantaient de lentes mélodies d'une voix mignarde, dont la douceur s'harmonisait avec l'intimité de la vallée étroite, verte, coquette, reposante.

La nuit approchait, quand, en suivant la gorge, j'atteignis Imeskert ; mes mulets de bât m'y attendaient, ils avaient suivi un chemin moins accidenté par la vallée de l'oued Aït-Mizan. Mon guide m'amena chez un maréchal ferrant, devenu un per-

sonnage riche et influent mais qui, par goût et par besoin d'occupation, continuait à exercer le métier qui l'avait enrichi. Sa maison était plus confortable qu'elles ne sont généralement en montagne; les fenêtres irrégulières, sans symétrie, étaient bordées de plâtre, signe de richesse. Son accueil fut généreux comme il sied à un représentant du caïd, et plein de gaieté exubérante comme le faisait présager sa tournure trapue et rablée et sa vigoureuse santé; — mais sous ces apparences se cachait un être malin, retors, méfiant à l'excès vis-à-vis de l'Européen que j'étais, plaisantant pour éviter tout sujet sérieux et n'hésitant pas à me réclamer le prix infime de la ferrure d'un mulet.

Peu après mon arrivée, j'étais allé le long de l'oued sous les oliviers. Le crépuscule passait des teintes mauves sur les neiges des sommets voisins et dans les brumes qui s'élevaient au-dessus du torrent. Bientôt la lune qui déjà illuminait les glaciers, inonda ce fond de vallée de sa lumière blafarde; elle filtrait à travers les feuillages ténus des oliviers. C'était comme une pluie de vif-argent qui coulait goutte à goutte. Sa clarté, très douce et immobile, prolongeant le jour, donnait au paysage un aspect étrange. Le torrent seul palpait encore pendant le sommeil des êtres vivants.

Près d'un sentier, je trouvais un chelleuh âgé, grand et maigre, réchauffant ses genoux anguleux et ses mains calleuses auprès d'un brasier. Un jeune garçon, son fils, se tenait auprès de lui. Le vieillard me salua d'un sourire. « Que fais-tu là, lui demandai-je? — Je garde, me dit-il, mon champ de carottes et de navets bien tentant, si proche du sentier, pour les travailleurs qui rentrent du labour et pour les voyageurs attardés. »

« Ma présence et celle de mon fils suffisent à écarter les voleurs. — Vas-tu donc rester là, toute la nuit? » Non, je vais rentrer dans mon gourbi. Les passants sont moins nombreux maintenant. Si, au cours de la nuit, quelque voisin pauvre s'avisait de prendre quelques légumes, le mal ne serait pas grand. Il faut bien que tout le monde vive. »

Son sourire, son geste lent, un peu las, mais ample, harmonieux, achevait d'exprimer sa pensée et révélait la sérénité d'une âme toute simple et bonne. Puis, appuyé sur son fils, le vieillard s'achemina lentement vers le village; je venais d'être le témoin d'une vraie scène biblique sous la féerie du clair de lune qui complétait mon illusion.

Le lendemain, quittant la vallée de l'Imenen et me dirigeant vers l'est, j'atteignis un col où je fis halte à l'ombre des noyers pour un frugal repas qu'on m'avait apporté des villages voisins. A cette même place, six mois auparavant, me conta le guide, le cheikh rebelle de Tansrart avait été assassiné par ordre du caïd. Ce cheikh, invité à la table d'un autre cheikh, son rival et son voisin, fut, au milieu du repas, sur un signe de son hôte perfide, entouré et poignardé par des gens à la solde du caïd. Les caïds usent parfois de ce procédé pour se débarrasser d'un ennemi ou d'un personnage gênant. Dans la circonstance, m'expliqua mon guide, l'exécution avait été une mesure de sécurité publique, car le chef assassiné avait refusé de reconnaître le nouveau caïd Omar el Sektani nommé par les Français et de plus, en juin 1914, il avait ostensiblement donné l'hospitalité à des Allemands, les faisant promener dans le pays Réraïa et répandant le bruit que les Allemands, les plus forts, allaient bientôt

chasser les Français du Maroc et le nommer caïd des Réraïa.

A peine eus-je dépassé le col, que le sanctuaire renommé de Sidi-Farès s'offrit à mes yeux, au fond d'un cirque très vaste, dominé par des montagnes boisées. Au centre, la zaouïa avec sa mosquée est entourée de gros villages éparpillés çà et là. Le guide me conduisit chez un indigène, à barbiche grisonnante, aimable et philosophe.

Je fus surpris de ne point rencontrer ici l'empressement que j'avais partout trouvé au cours de mes tournées : pas la moindre délégation de montagnards venue à ma rencontre, pas un malade se présentant à ma consultation. Mon hôte me révéla le motif de cette abstention. Les trois groupes du village de Sidi-Farès, m'expliqua-t-il, commandés chacun par un cheikh différent, n'avaient pu se mettre d'accord pour faire les frais de l'hospitalité qui devait m'être offerte, me délaissant, faute d'entente. « Mais, ne t'en plains pas, ajouta-t-il. Tu trouveras chez moi de la cordialité et de quoi réparer ta fatigue. Que t'importe la visite d'indifférents? La zaouïa est bien un asile de paix et d'union, mais la zizanie sévit tout autour. »

Je sortis de Sidi-Farès en descendant une vallée qui me ramena à Taennaout, à la sortie de la montagne. Un marché battait son plein. On vendait des moutons, des chèvres, des bœufs, de grandes plaques de sel gemme extraites des mines de l'Atlas, des poteries de formes gracieuses fabriquées par les indigènes. Accroupies sur le sol, des femmes chelleuhes offraient aux acheteurs des étoffes et des ceintures de laine tissées par elles. Le cheikh de Taennaout et le fils du caïd, installés chacun dans une petite cabane rustique en pierres rouges, com-

mandaient le marché et percevaient les impôts. Ils m'invitèrent à partager leur délicieux repas improvisé, composé de mouton rôti entier, de beignets à l'huile, de beurre, de miel, de galette cuite entre deux pierres rondes du torrent.

Avant de rentrer à Marrakech, je me rendis à l'invitation du caïd Si Omar el Sektani pour lui dire le souvenir exquis que j'emportais de mon expédition dans les villages si primitifs et si pittoresques de son fief et pour le remercier de l'accueil touchant qu'il m'avait partout préparé. La turbulente tribu, jadis indomptée, des Réraïa était devenue sous son autorité très hospitalière. Le caïd me sut gré d'avoir apprécié les résultats obtenus par sa souple diplomatie, et en plus, il témoigna une vraie joie de me revoir, car il me tenait, me disait-il, pour son ami, et son accueil d'aujourd'hui si plein de franche cordialité contrastait absolument avec celui qu'il me fit à notre première entrevue.

C'était en octobre 1913 : je revenais de Mogador et je passais à Oumenest, sa résidence habituelle ; je m'étais fait annoncer par un cavalier, suivant le protocole. Debout sur le seuil de sa kasbah, le caïd, entouré de ses clients et de ses esclaves, m'attendait. Sa haute stature, drapée dans ses grands vêtements de laine et de soie d'une blancheur impeccable, sa physionomie grave et autoritaire, encadrée de beaux cheveux blancs et d'une barbe de neige, imposaient le respect et tenaient à distance. Les salutations d'usage, les souhaits de bienvenue furent prononcés avec une politesse cérémonieuse, hautaine et glaciale, tandis que ses yeux vifs essayaient de fouiller l'âme de l'Européen que j'étais. Après quoi, sur un ordre bref, ses esclaves me conduisirent dans un appartement contigu à la

kasbah. Quelques instants plus tard, le caïd m'invita à venir le rejoindre. Je le trouvai avec deux de ses familiers sur une petite terrasse qui domine le pays. Il me pria de prendre à ses côtés la place d'honneur, sur de beaux tapis étendus à terre, et fit aussitôt servir le thé, accompagné de gâteaux secs de semoule et d'amandes. Évidemment, durant ces quelques minutes, le caïd avait eu soin de se renseigner à mon égard. Le ton avait changé. Aimablement, il me questionna sur mon voyage, vanta les agréments de Marrakech, puis déjà plaisantant, il m'interrogea avec une fine ironie sur l'objet de mes voyages, l'efficacité des remèdes européens. « Comment, me dit-il, délaisses-tu le confortable et les distractions de Marrakech pour faire la chasse aux maladies de gens que tu ne connais pas? Espères-tu, grâce aux remèdes que tu promènes ainsi à travers le bled supprimer tous les malades? As-tu empêché les gens de mourir? Tu ferais mieux de t'occuper surtout des gens bien portants et de trouver des médicaments pour accroître leur virilité et augmenter leur appétit. »

Le caïd me raconta ensuite les batailles auxquelles il avait pris part. Guerrier de carrière, il avait exercé longtemps un commandement dans les harkas de Moulay Hassan. Récemment, après la défaite des troupes du prétendant El Hibba et sa fuite vers le Sous, le caïd El Sektani avait été chargé par le protectorat français de l'y poursuivre pour l'empêcher de retourner en forces vers Marrakech. El Hibba s'étant renfermé à Taroudant, le caïd Omar disposait de troupes trop peu nombreuses pour espérer l'écraser dans son repaire mais en le harcelant sans cesse, il le contraignit à la défensive et l'obligea à renoncer à ses rêves de domination sur

le monde musulman. Le caïd El Sektani assiégea Taroudant jusqu'au printemps 1913. Des colonnes d'irréguliers, commandées par les caïds de Marrakech, vinrent alors chasser l'imposteur de la capitale du Sous.

En me contant avec verve des incidents de la vie de camp qu'il avait menée en face de Taroudant, le guerrier endormi en lui se réveillait, il vibrait à l'évocation des escarmouches heureuses ou au souvenir des veillées passées en compagnie des cheikhats ou d'éphèbes du Sous. « Je n'ai nulle envie, disait-il, de recommencer mon existence guerrière dont je n'ai retiré d'ailleurs aucun profit et je suis heureux d'avoir retrouvé dans ma kasbah le confortable que je savoure avec volupté. »

Le caïd plaisantait volontiers, avec un sel souvent grivois, mais plus affiné que ses pareils, il n'y mêlait aucune grossièreté et conservait toujours ses manières élégantes. Instruit d'ailleurs et spirituel, il critiquait avec humour nos habitudes et nos mœurs européennes : « Pourquoi, me disait-il, compliquez-vous votre existence, dépensant fébrilement votre activité souvent dans le vide, vous créant de multiples soucis sans aucune vraie jouissance ? Pourquoi vous astreindre à une administration méticuleuse et agaçante ? Pourquoi affichez-vous des idées de liberté, d'égalité, de solidarité que vous pratiquez si peu ? Pourquoi voulez-vous supprimer l'esclavage, cette institution si commode, qu'un usage si ancien et si universel semble légitimer ? La race esclave s'y était si bien accoutumée ! Abêtie et inconsciente, l'âme esclave repliée sur elle-même au cours de générations successives s'est atrophiée. Son horizon s'est réduit à la satisfaction de ses instincts naturels. Elle n'aspire point à un sort meilleur

L'existence n'est plus tolérable sans ces êtres qui nous appartiennent, nous servent, font partie de la maison. N'est-il pas normal que les gens d'illustre naissance jouissent du superflu et que les autres, nés pour les servir, suivent leur destinée. Vous pensez en affranchissant les esclaves leur apporter plus de bonheur et de bien-être. Vous ne faites que rompre l'harmonie de leur existence; vous désorientez leurs désirs et leurs appétits. Croyez-vous ainsi rayer d'un trait parmi les vivants, les miséreux, les malades, les déshérités de la vie? Vos théories humanitaires déplacent la misère sans la supprimer. Que sert à un homme d'avoir la sensation de liberté, s'il a le ventre creux et s'il ne peut satisfaire sa faim? Dans nos kasbahs, tous les pauvres gens trouvent l'hospitalité, on ne leur demande que de nous servir, le sort de l'esclave leur paraît enviable. » « Pourquoi, lui dis-je, les chelleuhs et les Arabes ne demandent-ils pas à être esclaves? » « C'est qu'ils sont, m'expliqua le caïd, de la race blanche; ils rougiraient de perdre leur liberté. Les femmes, ajouta-t-il, sont aussi manifestement d'une essence inférieure à celle de l'homme; elles doivent être maintenues dans cette suggestion. Sans instruction pour la plupart, n'ayant jamais été livrées à elles-mêmes, elles restent sans expérience de la vie; elles ne savent pas jouir de la liberté sans en abuser. En Europe, vos femmes, cultivées et intelligentes comme les hommes, se comportent comme eux. Mais les ignorantes ne sont pas supérieures aux nôtres. Leur moralité s'abaisse dès qu'elles ne sont pas retenues par l'autorité de leur père ou de leur mari, et elles tombent souvent, comme les nôtres, dans la prostitution. Que pouvons-nous d'ailleurs demander de mieux aux femmes

que de satisfaire nos sens, notre gourmandise et de nous donner des enfants? »

Le caïd parla longtemps et me déclara désormais son ami. Il donna alors à ses esclaves l'ordre de transporter mes bagages dans la plus belle pièce de la kasbah, tout près de ses appartements particuliers. Je devenais l'hôte de marque; il me témoignait ainsi sa sympathie et sa confiance.

La kasbah d'Oumenest, qu'habitait le caïd El Sektani, se distingue par un style différent de celles de la région. Elle est plus élancée, flanquée aux quatre angles de tourelles qui vont en s'amincissant vers le haut. Ses murs élevés percés de petites fenêtres grillagées sont doublés intérieurement de murs parallèles délimitant une cour intérieure et dans l'intervalle des deux murs, se superposant en étage, on remarque une série de pièces longues et étroites dont le sol est recouvert de mosaïques de Fez et les murs décorés d'arabesques aux vives couleurs comme dans les riches habitations de Marrakech.

Le caïd partagea avec moi un souper fin. Deux petits négrillons aux airs ahuris et une jeune négresse accorte, vêtus de petites robes aux couleurs vives, nous servaient avec grâce. Le caïd se montrait épicurien, prenant le bon côté de toutes choses et ne s'embarrassant pas d'ennuis superflus. Il jouissait de la vie avec discernement. Sur son invitation, un Sektani arrivant de son lointain pays d'origine s'était assis à notre table. Il portait au caïd Omar le salut du vieux caïd de la tribu d'origine des Sektana. Les deux tribus-sœurs entretiennent des relations amicales et se prêtent leur concours armé, quand elles sont attaquées.

Les Sektana habitent aux confins du Soudan ma-

rocaïn, au delà de l'Atlas et du Sous, un pays aux montagnes arides et désolées où poussent du safran et des plantes colorantes ou aromatiques qui se vendent sur les marchés lointains. Aussi les moutons y ont-ils une chair savoureuse et les tapis d'exquises teintes passées.

Le caïd Omar el Sektani me conta l'histoire de l'immigration des Sektana du sud dans les plaines de Marrakech. Il y a deux cents ans environ, un Sektani était venu à Marrakech. Comme il portait des vêtements exotiques et n'entendait pas l'arabe, on se moqua de lui, on lui imposa la chéchia noire du juif; on le fit travailler comme un esclave. Les Sektana apprenant la chose, résolurent de délivrer leur frère et de le venger. Montés sur de petits ânes étiques, vêtus de vêtements de femmes pauvres, ils traversèrent en groupe l'Atlas. Dissimulant des fusils et des poignards, ils vinrent, de nuit, demander l'hospitalité dans tous les douars des Ouled-bou-Sba, tribu occupant à ce moment les territoires autour d'Oumenest. On les accueillit sans méfiance et au moment convenu, ils massacrèrent tous les hommes Ouled-bou-Sba. Quelques rescapés prirent la fuite jusqu'à mi-chemin de Mogador où ils habitent encore. Les Sektana, maîtres des lieux, s'emparèrent des femmes, des biens et des terrains abandonnés par les fuyards. Depuis ce temps, ils sont chez eux autour d'Oumenest et ont su se faire respecter.

Mes relations avec le caïd Omar sont restées cordiales et agréables. Il me répétait souvent qu'il avait peu d'amis, mais qu'il me comptait parmi eux.

VIII

MISSION AU SOUS

Juin-juillet 1914.

Le 8 juin 1914, le colonel de Lamothe partait en mission pour le Sous. Trois officiers de renseignements, dont un topographe et un interprète, lui étaient adjoints. Je l'accompagnais comme médecin d'assistance indigène, avec une section du groupe sanitaire mobile de Marrakech. L'objet de la mission était de consacrer la pacification du Sous, et d'y affirmer l'influence française et l'autorité du maghzen. Nous allions recueillir les fruits d'une politique habile et des persévérants efforts entrepris dès le début de l'occupation de Marrakech.

En septembre 1911, El Hibba, chassé de Marrakech, avait hâtivement franchi le grand Atlas, et, dans sa fuite précipitée, s'était laissé enlever par le caïd El Goundafi, maître des routes de la montagne, ses belles mules et ses richesses en échange du droit de passage. Tant qu'El Hibba avait été puissant, les hommages et les offrandes étaient allés à lui; quand il fut vaincu et chassé de Marrakech, ses anciens adorateurs ne songèrent plus qu'à le rançonner. Il trouva cependant quelques ménagements auprès des caïds qui redoutaient un retour possible de sa puissance, car son prestige de marabout n'était pas encore éteint. El Hibba, contraint de

se fixer hors de Marrakech, avait gardé l'espoir d'y revenir bientôt en souverain. « L'heure des Français avait-il annoncé, passerait rapide, et aussitôt sonnerait l'heure du juste attendue de tous. Les mécréants seraient promptement chassés par le saint marabout envoyé de Dieu qui serait ainsi vengé, comme il a été écrit. » Sa résignation à la loi du plus fort n'avait pas abattu son ambition de régner.

Réfugié à Taroudant, El Hibba fut tenu en respect tout l'hiver par les caïds El Sektani et Ida ou Mouïs dont les contingents peu importants suffirent à l'empêcher de repasser l'Atlas.

Au printemps 1913, les trois harkas commandés par El Hadj Thami, pacha de Marrakech, le caïd des Rahamna et le caïd El Goundafi, convergèrent vers le Sous, amenant une batterie de 75 Schneider. Après quelques combats, El Hibba fut contraint de fuir une deuxième fois et de se réfugier plus au sud dans les montagnes de l'Anti-Atlas, Taroudant tomba entre les mains des troupes du maghzen. Un vieux caïd du Sous, très influent et très énergique, le vieux caïd Ida ou Mouïs, qui avait coopéré à la prise de Taroudant, fut nommé pacha de cette ville. Son autorité fut étendue sur tous les autres caïds du Sous. Doté, par le protectorat, des fonds et de l'armement nécessaires à l'entretien d'une petite armée, Ida ou Mouïs avait soumis une à une les tribus du Sous restées fidèles à El Hibba. — Un Européen, M. Doré, représentant à Taroudant le protectorat français, avait pu, grâce à son tact et à sa grande connaissance des indigènes, prendre de l'ascendant sur l'esprit du pacha et diriger prudemment et habilement cette campagne d'occupation. Sa tâche lui avait été facilitée par la sympathie et

la confiance qu'il avait obtenues des populations du Sous.

Notre mission partit escortée de douze cavaliers maghzen. Une première halte fut faite à Oumenest, où le caïd Omar el Sektani nous fit goûter à un plantureux repas. Il nous accompagna ensuite, suivi de ses cinquante cavaliers et d'esclaves à pied, jusqu'à la limite de son territoire, point où commence le pays Goundafi. Là, le caïd El Goundafi nous attendait, entouré de ses cavaliers et accompagné du khalifat d'Aguergour son neveu. Les deux caïds, dont les influences rivales se disputèrent jadis le commandement de la montagne, se détestaient, mais, devant nous, ils se saluèrent avec une courtoisie et un empressement affectés, se serrant les mains, les pouces entre-croisés, en signe de grande sympathie ; puis ils se donnèrent l'accolade. Ce fut un assaut de compliments et de souhaits : « Que Dieu te donne sa bénédiction — qu'il augmente tes biens qu'il te protège toi et les tiens ! — Dieu soit loué, puisqu'il m'a permis de te voir aujourd'hui. — Ce jour est pour moi un jour de bonheur, puisque je te rencontre. »

Nous arrivions peu après à Aguer gour, où le thé fut servi à l'ombre des oliviers sous lesquels de grands tapis avaient été déposés pour nous y étendre. Tout autour, les cavaliers avaient mis pied à terre et leurs équipements, aux nuances vives et variées, jetaient au soleil une note gaie et gracieuse ; les cheikhats chantaient ; des femmes du pays allaient par groupes autour d'une bannière et poussaient des « you you » stridents.

La caravane s'engagea, le 9 juin, en montagne, remontant les gorges de l'oued Nefis ; le khalifat d'Amismis se joignit à nous. Un escadron pitto-

resque de cavaliers, renommés pour leurs prouesses, pour leurs beaux chevaux et pour leur harnachement somptueux, lui faisaient un brillant cortège, caracolant dans les sentiers étroits et escarpés. — Un repas nous fut servi à midi sur les bords de l'oued en face de Tagadirt-el-Bourt. Le soir, on établit le camp à Tinst. Le fond de la vallée sauvage était égayé par les vertes oliveraies et par des champs de lauriers-roses en fleurs, qui, à perte de vue, jaillissaient en touffes, de l'oued caillouteux. Le rose des bouquets parsemés dans l'azur foncé des eaux de l'oued, sous un ciel très pur et très bleu, s'harmonisait avec les teintes mauves des vapeurs qui flottaient le long des montagnes rouges et piquetées d'arbustes verts pour donner une exquise symphonie de couleurs.

Le 10 juin, entrée pompeuse à la kasbah El-Goundafa. Trois cents cavaliers et de nombreux piétons venus à notre rencontre nous précédaient. Une foule curieuse et bariolée de femmes chelleuhes et d'esclaves accourut sur notre passage, nous donnant une vision des Mille et une Nuits.

Le caïd Si Taïeb el Goundafi qui habite en général Marrakech, avait tenu à nous conduire lui-même dans ses montagnes, à nous accueillir dans sa grande kasbah familiale de Talat n'Yacoub et à nous accompagner ensuite jusqu'au Sous. Il eut pour nous mille délicates attentions. Grand, maigre, et déjà grisonnant, le caïd avait l'air maladif, mais ses grands yeux noirs très vivants animaient sa physiologie.

Le 11 juin, quittant la kasbah Goundafa, nous gravissions, dans la direction du sud, les pentes du djebel Ouichdan, qui sépare du Sous la vallée du Talat n'Yacoub. Une suite interminable de cava-

liers et de mulets, chargés d'objets de campement indigène, nous suivaient. Le sentier étroit et malaisé où nous grimpons serpente dans une forêt de chênes verts. A 9 heures, nous franchissons le col d'Ouichdan à 2750 mètres d'altitude. Il faisait très froid. Un panorama très étendu s'étalait sous nos yeux. Nous laissions derrière nous les vallées profondes et les cimes neigeuses du Goundafa qui se détachaient nettement dans la claire lumière du matin. A nos pieds, vers le sud, un nuage nous cachait le Sous, où nous allions entrer.

On descendit le versant sud du col par une sorte d'escalier de pierre où nos chevaux durent faire des prodiges d'équilibre. Le sentier disparaissait ensuite dans une nouvelle forêt de chênes verts. — Bientôt, les nuages se dissipèrent, nous découvrant la vallée d'Ouneïn, large et parsemée de taches vertes et brunes qui signalaient les premières oliveraies et les premiers villages du Sous.

Le pacha de Marrakech commande ici. Son khalifat, Si Mohamed ou Tourza, était venu nous recevoir en son nom. C'était un homme aimable, jovial, bon vivant qui assaisonna les traditionnels souhaits de bienvenue de mots plaisants et d'histoires pour rire, qu'il savait servir avec beaucoup de sel. « Tout ce qu'il y a de gracieux dans les montagnes du Sous, nous dit-il, est venu vous recevoir; il y a de jolies petites chelleuhes et des petits garçons complaisants. » En effet, une foule de jeunes femmes, bannières déployées, nous suivaient en poussant des cris de bienvenue, pendant que nous approchions de la kasbah d'Ouneïn. Tous les cheikhs du pays qui, récemment encore, étaient en ciba, se trouvaient réunis sous de grands oliviers pour entendre les conseils de sagesse apportés par le colonel de Lamothe.

La vue de cette foule recueillie, assise sur les talons, attentive à la parole du chef, encadrée de mokharzenis debout et fièrement drapés dans leurs burnous, fit revivre à mes yeux l'époque où les chefs gaulois rassemblaient leurs guerriers pour discuter de la paix ou de la guerre au sein de leurs forêts impénétrables. Je me sentais bien loin des coutumes conventionnelles de notre civilisation et si près de l'homme primitif!

Après la sagesse, j'offris aux indigènes des médicaments, qui eurent aussi grand succès.

Le type des gens d'Ouneïn diffère déjà du type chelleuh du versant nord de l'Atlas. Le teint est plus mat, les yeux petits, brillants, plus naïfs et rieurs, les traits plus menus. Comme les autres habitants du Sous, ils sont vifs et d'humeur inconstante. Prompts à faire la guerre, à se révolter, ils savent subir aussi avec souplesse et patience l'autorité qui leur est imposée.

Le 12 juin, quittant la vallée d'Ouneïn, nous passions le col de Tizi n'Tazougat à 1 600 mètres d'altitude. Brusquement, à nos yeux émerveillés, apparut toute la haute vallée du Sous, allongée de l'est à l'ouest. Le long du cours de l'oued Sous qui serpente parmi de mornes étendues à peine cultivées, s'échelonnait un chapelet d'oliveraies où des villages disséminés faisaient des taches claires parmi la verdure foncée. Vers l'est, un éperon rocheux barrait la vallée, à son origine toute proche. Au delà, je voyais moutonner les croupes des montagnes arrondies et nues des Sektana, se succédant à perte de vue. En ce point, se fusionnent des ramifications du grand Atlas et de l'Anti-Atlas. — Quelques fonds de vallées plantées d'oliviers contrastaient avec l'uniformité brune de cette région montueuse. En

face de nous, la longue chaîne de l'Anti-Atlas s'étendait de l'est à l'ouest, peu élevée, pelée et aride. Cette haute vallée du Sous est appelée Ras-el-Oued.

En descendant du col, le sentier court en zigzags parmi les rochers et traverse un bois d'arganiers. Les bois d'arganiers tapissent ici les pentes inclinées vers le Sous du grand Atlas et de l'Anti-Atlas. Comme ces arbres sont arrondis en boule et clairsemés, sur un sol sec, calcaire, aride, raviné, où seuls ils peuvent croître, un bois d'arganiers fait à distance l'effet d'une nappe blanche constellée de points verts. L'arganier existe seulement dans la région montagneuse voisine de Mogador et dans le Sous. Il donne un fruit vert, oblong, l'argan, dont la chair, sorte d'écorce verte, épaisse et aqueuse, est consommée par les bêtes de somme et dont le noyau, de la grosseur d'une olive, donne une huile comestible à saveur forte, appréciée des indigènes. Les rameaux de l'arbre sont multipliés, ramifiés, tordus et entrelacés en un réseau épais où grimpent les chèvres du pays pour en brouter les feuilles menues et grasses, et je fus étonné en passant d'apercevoir au-dessus de ma tête une nichée encornée et bélante.

A peine avions-nous atteint le fond de la vallée, que nous vîmes venir à notre rencontre le caïd Si Larbi el Derdouri, caïd de la haute vallée du Sous. Les cavaliers, nombreux et richement équipés, qui l'accompagnaient, partirent au galop, tirant en l'air une salve de coups de fusil pour nous souhaiter la bienvenue.

Autour du caïd, trottait une foule de piétons armés formant une houleuse escorte d'honneur qui nous précéda jusqu'à l'entrée de la kasbah d'Aou-

louz où des groupes de femmes saluèrent notre arrivée de « you-you » aigus.

Le caïd Si Larbi est gendre du caïd El Goundafi. Malgré ses bonnes relations antérieures avec des commerçants français du Maroc, il était resté longtemps hostile à notre influence; il avait été un des plus persévérants et des plus chauds partisans d'El Hibba et de la cause allemande au Sous, adversaire déclaré des caïds ralliés à notre protectorat.

Comme sa kasbah d'Aoulouz est située à l'origine même de l'oued, le caïd est en quelque sorte le maître de l'eau, le dispensateur de la fertilité dans le Ras-el-Oued. Usant de cette situation, il avait pour nuire à ses ennemis coupé les canaux d'irrigation qui desservent leurs domaines.

L'impression de force irrésistible donnée par les rapides progrès de notre occupation armée et par la diffusion de notre influence au delà de l'Atlas, l'avaient amené peu à peu et tout récemment à accepter notre protectorat. Son beau-père, le caïd El Goundafi, s'y était employé par ses conseils. puis avait brusqué sa décision en envoyant une harka vers Aoulouz.

Le caïd Si Larbi était une nature féline, méfiante, sournoise et rusée, mais séduisante et ensorcelante. Quand il voulait être aimable, il faisait montre d'un tact parfait et multipliait ses attentions délicates. D'ailleurs, sa physionomie fine et distinguée attirait dès l'abord la sympathie. Il nous fit une brillante réception dans la kasbah d'Aoulouz, aménagée avec un luxe et un confortable peu communs dans les kasbahs marocaines : les pièces étaient meublées de beaux tapis, de tentures aux vives couleurs et d'épais matelas. Au centre, un délicieux jardin aux allées pavées de mosaïques réunissait

les plus belles collections de plantes tropicales et africaines, et pareils à de grandes fleurs aux calices d'ébène, des esclaves somptueusement vêtus, aux traits gracieux, se tenaient immobiles, prêts à nous servir.

Peu après notre arrivée, le jeune caïd Ahmed, fils du pacha de Taroudant, vint nous saluer. Vêtu avec une élégance extrême, jeune, grand, élancé, d'un port souple et gracieux, il tenait très droite sa petite tête fine et son sourire ne le quittait jamais, traduisant un souci constant de plaire. Son escorte était composée de jeunes cavaliers aussi élégants que leur chef et réputés ses favoris. « Je précède, dit-il, mon père qui vient saluer le grand chef. » Peu après des messagers à pied accourent essouffés, en criant que le pacha de Taroudant est proche. Immédiatement, grand branle-bas dans la kasbah pour le recevoir et on se porte à sa rencontre. Des cavaliers d'avant-garde arrivent au galop. Une troupe de piétons, armés du long fusil chelleuh à manche recourbé et orné de plaques d'or et d'argent, les suivent au trot et s'alignent sur deux rangs le long de l'avenue de la kasbah. Et aussitôt, au tournant du chemin, une mule montée apparaît brusquement et s'arrête net. Son cavalier, vêtu de blanc, se redresse. Je ne distinguai de lui, tout d'abord, qu'une grande barbe blanche, trois traits sombres qui barraient obliquement son visage, et des yeux noirs, enfoncés, brillant d'un regard ardent et hautain. Émerveillé par cette apparition théâtrale, je me demandai vraiment si je ne vivais pas au temps de Barberousse ou à l'époque des Mille et une Nuits?

Le pacha de Taroudant, Ida ou Mouïs, pendant ce court arrêt, jeta un coup d'œil rapide autour de lui,

puis s'avança rapidement, suivi par trois autres caïds du Sous.

Le pacha Ida ou Mouïs est un vieillard énergique et autoritaire, un chef craint et respecté, un guerrier infatigable ayant suivi toutes les harkas, du temps du sultan Moulay Hassan. D'abord simple cheikh des Menabba, il accrut son autorité en combattant et refoulant les contingents du caïd El Mtougui qui tentaient d'occuper une partie du Sous et devint ensuite caïd des Menabba. Entraîné malgré lui avec les autres caïds du Sous par El Hibba, quand il vint à Marrakech se faire proclamer sultan, il mena au combat, à Sidi-bou-Athman, les hordes fanatisées et mal armées du prétendant avec mandat d'arrêter et de réduire en poussière la colonne du colonel Mangin. Mais, dès les premiers coups de canon, il avait donné le signal de la débandade : « Par ma toute-puissante intercession, avait annoncé le marabout sultan, les obus français se transformeront en une pluie de parfums suaves. »

Aussi la désillusion fut cruelle, quand nos 75 jetèrent la mort dans les rangs compacts des fanatiques. Ida ou Mouïs se hâta aussitôt de faire sa soumission, offrant ses services au colonel Mangin pour reconquérir le Sous à la cause française et en chasser l'imposteur, impardonnable d'avoir été vaincu.

Pendant un an, en effet, aidé du caïd El Sektani, Ida ou Mouïs tint tête aux troupes d'El Hibba devant Taroudant. Quand le prétendant en fut chassé par les harkas des caïds de Marrakech, nommé alors pacha de Taroudant et du Sous, il continua sans répit et avec fougue à traquer et à soumettre les partisans d'El Hibba.

Le pacha s'honore d'être Arabe et il tient de cette

origine la fougue, l'esprit d'aventure, les goûts nomades et l'allure hautaine du grand seigneur, mais par sa mère il a hérité du sang chelleuh, du bon sens et de la souplesse de la race.

Dès que le pacha eut mis pied à terre, aussitôt respectueusement entouré par les caïds du Sous présents, il s'avança majestueux et superbe vers le colonel de Lamothe auquel il débita de banales formules de politesse et je fus surpris de lire dans sa raideur un peu distante de la méfiance ou de la timidité. Il n'avait eu avec le colonel que des relations épistolaires et s'il avait la belle allure du guerrier, il lui manquait l'aplomb du diplomate. — On lui savait gré de s'être conformé strictement aux recommandations de fermeté envers les ennemis du Maghzen et de modération envers ses propres administrés. Le fougueux pacha avait accepté docilement les conseils de M. Doré, notre représentant à Taroudant. Le colonel l'assura de sa propre satisfaction et de celle du général Lyautey, pour la loyauté et l'énergie manifestées et de leur admiration pour sa belle attitude, son mépris du danger, son ardeur infatigable dans les combats continuels où il s'était brillamment distingué. — A ces mots, un large sourire détendit la physionomie du pacha jusqu'alors impassible. La glace était rompue. Sous l'enveloppe du guerrier apparaissait une âme simple, naïve, sensible aux compliments.

« Tu as ici un toubib », lui dit le colonel de Lamothe en me présentant à lui. « Je ne suis pas malade, me dit le pacha, grâce à Dieu; mais je voudrais retrouver dans mon gynécée la même vaillance que vous venez de me reconnaître dans les combats. »

En notre honneur, les cavaliers autour de la kas-

bah tiraient, au galop, des salves de coups de feu. Dans la cour, des nègres et des chelleuhs groupés sur deux rangs dansaient sous l'impulsion d'un chef de danse, excités par quelques joueurs de tambourin et de flûte. La musique était saccadée et sauvage. Le rythme, lent au début, alla en s'accélégrant. Les danseurs, les pieds immobiles, se livraient à des contorsions de la poitrine et des épaules, agitant en tous sens leur tête, comme disloquée; ils battaient des mains à chaque soubresaut. Le mouvement se précipitant, les danseurs poussaient des cris inarticulés, les yeux exorbités. Ce fut bientôt un délire général, comme une réunion de gens fous ou ivres se trémoussant en cadence. Sans cesse, les gens de la kasbah grossissaient leurs rangs, prenant part à leurs cris et à leurs contorsions avec un air d'hallucinés. Le chef de danse seul hors des rangs excitait tout le monde, se livrait à des acrobaties et à des bonds désordonnés, toujours en cadence. La séance dura plusieurs heures. Ces primitifs semblaient éprouver, dans leur délire agité, des jouissances sans pareilles.

Le 13 juin, nous quittions Aoulouz, accompagnés par le pacha de Taroudant et par tous les caïds du Ras-el-Oued (la haute vallée du Sous), nous dirigeant par petites étapes vers Taroudant, allant de kasbah en kasbah, visitant tout le pays. Partout, nous trouvions l'accueil somptueux réservé habituellement aux grands chefs, repas plantureux, danseurs et musiciens commandés en notre honneur. Sur tout le trajet, des cavaliers et des fantassins armés venaient à notre rencontre et nous escortaient ensuite; sur le seuil des habitations rencontrées, vieillards, femmes et enfants souriaient en nous regardant passer. Des oliveraies, des jardins, de

petites forêts de tamaris alternaient sur notre route avec de longues étendues dénudées et plates. Des kasbahs, des villages, quelques zaouïas émergeaient des oliviers. Le long de l'oued, les terres très irriguées étaient en général bien cultivées, mais, malgré la richesse du sol, l'aspect des villages trahissait la misère, car cette région a été régulièrement ruinée par les guerres et le pillage.

A notre passage chez les Menabba, le jeune caïd Ahmed, le fils du pacha, sut mettre dans son accueil une affabilité exquise et toute spontanée; il y ajoutait le charme de sa personne élégante et de ses manières affinées. Il nous présenta ses quatre fils. L'aîné, âgé de sept ans, était calin comme son père; ses yeux noirs profonds et très vivants, ses mains fines et sa silhouette dénotaient de la race. La kasbah élégante et confortable du caïd Ahmed est entourée d'un groupe de maisons vastes et solidement construites dont la richesse, contrastant avec la pauvreté des régions voisines, annonçait le bien-être et la sécurité que valait aux Menabba la puissance du pacha.

Le 14 juin, visite à Aquedal, au caïd de Tallempt, un bonhomme ventru, dont le physique gras reflétait une personnalité insignifiante. La kasbah est surélevée sur un mamelon dont les pentes, à notre arrivée, étaient tapissées d'hommes et de femmes chelleuhs, en groupes serrés, réunis pour nous faire honneur.

Le 15 juin, visite encore au vieux caïd d'Indaouzal et accueil peu empressé. Le caïd commandait en ce moment, sans autorité, une fraction de l'Anti-Atlas. Son regard fuyant révélait une âme fourbe et vile. « Il y a trois ans, nous raconta le pacha Ida en entrant avec nous dans la kasbah, étant en

guerre avec le caïd d'Indaouzal, je réussis à le traquer, à le mettre en fuite et à piller sa kasbah. Les portes massives qui ornent ma maison viennent d'ici. Le malin les a remplacées par d'autres plus belles que voici. Je ne désespère pas, ajouta-t-il en riant, de les emporter aussi un jour. »

En approchant de Taroudant, la campagne devenait plus verte et les terres plus cultivées. Sur le chemin, une surprise nous attendait : deux petits canons de bronze, certainement contemporains de Vauban, sur affûts et roues de bois démolis, gisaient lamentablement dans un champ. « El Hibba, nous conta le pacha, marchant contre moi avec son armée, les avait amenés, mais ces pauvres canons ne purent tirer un seul coup, et El Hibba (le diable l'emporte !) dut les abandonner dans sa déroute. »

Bientôt, au-dessus des oliveraies plus nombreuses, la kasbah de Freija apparut fièrement campée au sommet d'une colline isolée d'où elle domine toute la vallée élargie. A ses pieds, l'oued Sous s'étale marécageux et recouvert de tamaris. La foule bariolée de gens venus nous attendre recouvrait les flancs de la colline et l'émaillait de couleurs vives. Bientôt nous entrions précédés du caïd de Freija, traversant les groupes de têtes ambrées, brunes ou noires qui poussaient des « you-you ». Après cette brillante réception, il fallut, avant de nous installer dans la salle des hôtes, en chasser les punaises dont les murs de plâtre sont noircis.

Le caïd de Freija, bonhomme gros et insignifiant, avait été, au moment des affaires d'Agadir, circonvenu par les Allemands qui lui avaient acheté en bloc tous les terrains de sa tribu. Les Allemands avaient de la sorte acquis dans le Sous de nombreux domaines et des terrains à minerais, prépa-

rant ainsi l'occupation du pays qu'ils considéraient déjà comme une de leurs colonies.

Le 19 juin, la mission arriva devant Taroudant. Le pacha avait préparé au colonel de Lamothe et à notre mission une entrée solennelle. En débouchant d'une vaste oliveraie, se dessina à nos yeux la ligne crénelée et grise des vieux murs de la ville. Sur une vaste place au-devant de la porte principale, une foule bigarrée s'était massée : toute la population de Taroudant et des environs était venue fêter notre arrivée ; des boutiquiers aux vêtements propres et élégants, des cultivateurs vêtus d'une simple robe blanche, des montagnards drapés du haïk marron, tête nue, quelques hommes bleus, originaires de Mauritanie, et beaucoup de nègres ; les femmes, plus curieuses, y étaient encore en plus grand nombre ; parmi elles quelques Taroudantines voilées et enveloppées du vaste haïk blanc, d'autres vêtues d'une étoffe à carreaux écossais, traînant par la main des gamins potelés, tête rasée, et des fillettes mignonnes, aux grands yeux noirs, parées de boucles d'oreilles, de bracelets, et de colliers en petites pierres ; quelques-unes portaient leurs enfants plus jeunes, sur leur dos, empaquetés dans une serviette de couleur fixée sur le devant de leur poitrine. Toutes ces femmes étaient groupées autour de bannières flottantes aux vives couleurs. En nous apercevant, ces groupes se précipitèrent à notre rencontre en poussant des « you-you » stridents.

A ce moment, le pacha de Tiznit, ben Dahan, se détacha de la foule et se présenta au colonel de Lamothe avec une aisance et une déférence toutes militaires. Ben Dahan était, en effet, un ancien chef des troupes chérifiennes qu'il avait commandées aux côtés d'officiers français instructeurs. Plusieurs

d'entre eux, d'ailleurs, à Arbana, pendant les massacres d'avril 1912, ne durent leur salut qu'à sa loyauté et à son dévouement. Il était arrivé à Taroudant le matin même, accompagné de trois cents cavaliers de Tiznit et des Chtouka venus pour affirmer leur soumission au protectorat français.

Ils se joignirent tous à notre escorte où figuraient déjà le pacha de Taroudant, les caïds du haut Sous, leurs khalifats et leurs cavaliers. Les soldats du pacha de Taroudant, chargés de contenir la foule qui s'agitait pareille à une mer houleuse multicolore, faisaient la haie correctement alignés dans leur uniforme pittoresque : tunique rouge saumon avec la culotte violette ou encore jaune serin d'où sortent des mollets nus aux pieds chaussés de sandales en cuir jaune. Des cris de bienvenue retentissaient de plus en plus élevés. Les vieux canons de bronze qui ornaient les créneaux des portes de la ville, se mirent à tonner en lançant sur les spectateurs des paquets d'étoupe fumante.

La musique des tabors donnait de tous ses fifres, tambourins, clairons; un groupe de chanteuses nasillaient leurs plaintes, et des crieurs publics, cherchant à dominer les bruits, hurlaient le « marabikoum sidi », soyez les bienvenus, seigneurs!

Notre cortège franchit une porte massive en ogive, puis traversa une cour également envahie par la foule et enfin, par une deuxième porte, laissant la ville à notre gauche, nous entrions au Dar-Maghzen (maison du gouvernement), la bâtisse la plus ancienne de Taroudant, antérieure même à la construction de Marrakech.

Là, un vaste jardin très aéré, très frais, planté de grands oliviers très espacés, nous accueillit, offrant à nos yeux sa verdure reposante; çà et là, les pa-

naches de ses hauts palmiers et tout autour, ses vieux murs crénelés, aux teintes rose pâle. Les bruits de la fête peu à peu s'atténuèrent, puis cessèrent tout à fait, nous laissant savourer la fraîcheur et le calme de notre gîte.

Par une belle allée cimentée, le pacha nous conduisit dans un pavillon très ancien, décoré d'arabesques et de ciselures qui allait être notre domicile pour toute la durée de notre séjour à Taroudant. Une tonnelle couvrant toute la façade donnait une ombre épaisse où nous aimions nous réunir et causer, allongés sur d'épais tapis, autour des grands plateaux de cuivre où fumait le thé.

Le vieux pacha qui avait conservé une figure sévère et martiale en traversant la foule de ses administrés, devint souriant. « Soyez les bienvenus, nous dit-il, car vous êtes chez vous dans les domaines du Maghzen que j'ai reconquis naguère sur El Hibba. » Le pacha de Tiznit et tous les caïds du Sous vinrent nous saluer à leur tour dans notre nouvelle demeure et partagèrent avec nous un repas de bon accueil. Ensuite défilèrent les notabilités de Taroudant, cadichiefs de zaouïa, prévôts des marchands, chefs de la police, gros commerçants; le commandant du tabor portait ses quatre galons sur un habit saumon, tout brodé d'or et d'argent dont la richesse faisait contraste avec ses mollets nus et velus. Ils ne tarissaient pas de compliments. Les uns formulaient une demande; les autres exposaient une plainte. Toute la soirée, selon l'usage dans les grandes solennités, les cavaliers continuèrent le jeu de la poudre dans une vaste cour. Tout près de là, des nègres du Soudan s'assemblèrent pour une danse sauvage, tournant en rond et faisant résonner de grands tambourins.

D'autres nègres et des chelleuhs venaient à tout moment grossir leur groupe, trépignant, hurlant et grimaçant.

Le 20 juin, le colonel de Lamothe passa en revue le tabor de Taroudant qui se présenta et défila au rythme de sa nouba avec une correction impeccable, les uniformes aux teintes vives s'harmonisaient bien, sous la chaude lumière, avec le coloris rose fané des vieux murs et la verdure foncée des palmiers. Ce tabor comprenait quatre cents fantassins et il était commandé par trois officiers indigènes; les soldats étaient bien équipés, armés de fusil Gras; l'armée du pacha possédait en outre deux canons Schneider de 75 millimètres à tir rapide. Ce tabor avait lutté tout l'hiver contre les partisans d'El Hibba, embusqués dans l'Anti-Atlas. Le pacha Ida ou Mouïs, souvent à la tête de ses soldats, les avait hardiment entraînés au combat. Son procédé de commandement était fort simple : montant à mule, il sortait escorté de ses nègres et suivi de ses soldats, il fonçait et sa hardiesse souvent démontait l'ennemi. Quant il ne se sentait pas en force suffisante, il avait l'habitude de tourner bride et de rentrer à toute allure à Taroudant. La fuite n'a en effet rien de déshonorant pour le Marocain qui préfère fuir devant des forces supérieures que de résister inutilement. Dans les divers combats livrés autour de Taroudant, le pacha avait perdu pas mal de soldats. Les blessés avaient été nombreux; il en restait encore quelques impotents, auxquels le colonel distribua des récompenses. Ainsi, grâce au secours très efficace des tabors de Taroudant et de Tiznit, le Sous avait été soumis à l'influence française, devenant territoire maghzen, sans qu'il eût été nécessaire de faire intervenir nos

troupes régulières. A notre retour de la revue, tandis qu'en prenant le thé nous complimentions le pacha sur la belle tenue de ses troupes, celui-ci raconta que son tabor venait tout récemment de repousser des partisans d'El Hibba, à soixante kilomètres de Taroudant. Il se plaignit ensuite de ce que certains caïds du Sous refusaient de reconnaître sa prééminence et lui faisaient une sourde opposition : « Tu as des troupes à ta disposition, lui dit le colonel; uses-en pour faire respecter ton autorité. » « Eh bien ! répliqua le pacha, se dressant d'un bond, puisque tu m'y autorises : ia Allah, en avant ! Montons à cheval ! Je fonce sur le caïd de Freija qui est un traître. Je massacre ses serviteurs félons ; je brûle sa kasbah et ses biens sont à moi. » Sa belle tête s'était illuminée ; un éclair de bataille, la griserie de la charge, des coups de feu, et la satisfaction du butin à enlever passaient dans ses yeux. L'âme du fougueux guerrier s'était réveillée et vibrait transfigurant le vieillard énergique. Je me le représentais bien ainsi à la tête de ses soldats, dans la mêlée épique.

Taroudant est un grand bourg plutôt qu'une ville, c'est avant tout un immense jardin très cultivé, planté d'oliviers et de palmiers enclos de hautes murailles crénelées. Au sein de cette verdure, dominés par leurs mosquées, quatre villages sont disséminés ; le plus important se signale au loin par un minaret de style ancien décoré de fleurs de lys en faïence bleue. Nous allâmes visiter ses marchés couverts où l'on vend une essence de fleurs d'oranger renommée, des bois d'essence rare importés du Soudan et que les indigènes font griller dans leurs brûle-parfums, des dattes importées des oasis du sud-marocain, des bijoux sahariens en argent ciselé

sertis de pierres communes de couleur, des poignards d'argent ciselé, que travaillent des artisans renommés de Taroudant. En parcourant les vieilles ruelles et les allées tortueuses, à travers les jardins luxuriants et embaumés où chaque détour réservait une surprise, je m'abandonnais au charme des coloris, très vifs et changeants, et à la joie de respirer à pleins poumons parmi cette végétation généreuse. Des gamins, espiègles et gracieux, nous suivaient en nous adressant des sourires et des mots aimables.

Pendant les dix journées passées à Taroudant, le colonel de Lamothe s'occupait à organiser le pays pacifié et à négocier la soumission des tribus encore hésitantes ou restées fidèles à El Hibba. De mon côté, j'avais installé un dispensaire indigène où des malades venaient sans cesse me demander des soins, des médicaments ou des interventions. C'étaient surtout des habitants de Taroudant et des cultivateurs du Sous, manifestant tous une très grande confiance dans le médecin, spontanément expansifs et ouverts, de grands enfants rieurs aussitôt sympathiques. Tous les jours, j'avais à opérer des cataractes, des tumeurs superficielles, à appliquer des pointes de feu, à vacciner.

Comme dans les autres parties du pays chelleuh, les femmes me demandaient des médicaments pour avoir des enfants et se débarrasser « des esprits et des vents qui les tourmentaient ». Un chelleuh, bourgeois de Taroudant, pénétra dans ma petite salle avec des airs mystérieux ; il conduisait un petit être entièrement voilé d'une étoffe blanche, que je pris d'abord pour une femme. L'homme demanda qu'on nous laissât seuls, puis soulevant le voile, il me présenta un jeune garçon d'une douzaine d'années, aux grands yeux noirs, au teint blanc, aux joues

roses, joli et pomponné comme une fille de joie. C'était son préféré qui était atteint, hélas! de végétations malencontreusement situées. Sous le chloroforme, quelques coups de thermocautère eurent rapidement débarrassé le jeune garçon de son excroissance. Le visage du Taroudanais exprima une joie débordante, il m'embrassa alors les mains et l'épaule, me témoignant sa reconnaissance pour lui avoir rendu ce qu'il avait de plus cher au monde.

Il y avait encore parmi les consultants, en outre des chelleuhs du Sous et de Taroudant, de nombreux nègres, des métis et des hommes bleus, ainsi nommés parce que vêtus d'une simple cotonnade bleue. Cette étoffe déteignant sur leur peau leur donne à la longue la couleur qui les désigne. Les femmes portent aussi des vêtements de toile bleue, qu'elles agrafent au-devant des épaules et serrent à la taille, à la mode chelleuhe; les bras sont nus; le cou et la gorge également découverts, ornés de colliers, composés de petites pierres ou graines de couleur, parfois de pièces d'argent; un voile de toile bleue recouvre leurs cheveux très noirs et retombe négligemment sur les épaules. Ce costume très seyant est malheureusement souvent l'apanage de la misère et de la mendicité. Cette race bleue vient de Mauritanie, certaines fractions chelleuhs du Sous ont à leur contact adopté le même costume, Taroudant donne asile à une population bleue considérable.

Les Soussi sont réputés de mœurs efféminées. Visiblement et spontanément, ils cherchent à plaire. Suivant les coutumes du pays, les enfants ou les jeunes gens vêtus avec recherche prennent des poses lascives avec des sourires provocants, accaparant l'attention des hommes. On ne parle pas, par

contre, de la prostituée à Taroudant. Les gamins efféminés courent les rues, se rencontrent dans toutes les maisons et surtout chez les caïds. Les femmes au contraire restent enfermées et sont d'honnêtes mères de famille. Un caïd qui se respecte ne voyage pas sans être accompagné de ses deux ou trois préférés, élégamment vêtus et montés sur de belles mules.

Les environs de Taroudant présentent l'aspect d'une très grande oasis, au centre de la vallée du Sous. Les jardins intérieurs se continuent au loin, en dehors des murs, et de nombreux villages gracieux s'y cachent sous des feuillages épais ou au bord des canaux qui zigzaguent de tous côtés. Au delà, une plaine peu cultivée étend sa monotonie jusqu'aux premiers contreforts de l'Atlas et de l'Anti-Atlas dont les arganiers commencent de gravir la base. Au pied même de la montagne, à la sortie de chaque vallée qui amène l'eau, s'est créée une oasis où se cachent de gros villages.

En effet, trois lignes parallèles d'oasis s'échelonnent dans la vallée du Sous. La première, la plus importante, épouse les sinuosités de l'oued; la deuxième longe le pied du grand Atlas; la troisième ponctue le versant nord de l'Anti-Atlas. L'oued Sous, à la saison chaude, est souvent à sec. Par endroits, quand une couche du sous-sol imperméable affleure, l'eau réapparaît et l'oasis renaît avec l'eau. Les oasis au pied du grand Atlas sont plantées d'oliviers; celles de l'Anti-Atlas, surtout de palmiers. La plus renommée est Tiout, au sud-est de Taroudant. Le chemin qui y conduit traverse une région aride, où poussent seulement de chétifs arganiers. La belle et très riche oasis de Tiout donne la sensation savoureuse de la verdure et de

la végétation luxuriante au milieu du désert. Trois gros villages groupés se cachent sous les panaches de hauts palmiers pliants sous les lourds régimes de dattes ambrées. Au-dessous d'une kasbah qui domine l'oasis, jaillit des flancs de l'Anti-Atlas une source très abondante, irriguant la palmeraie et les jardins. Mais tout à côté gisent les ruines lamentables d'une autre kasbah. « Un partisan d'El Hibba l'habitait, il y a six mois, nous dit le pacha Ida; je l'ai culbuté et ai détruit sa demeure. »

A trente kilomètres au delà de Tiout vers le sud, était le repaire d'El Hibba. Le prétendant chassé du Sous vivait actuellement presque isolé, dans les montagnes arides; ses anciens partisans l'avaient abandonné pour aller vers les puissants du jour.

Au retour de Tiout, le pacha nous signale de gros villages, théâtre des combats qui précédèrent la prise de Taroudant. En nous retraçant avec feu les divers épisodes de la lutte, son âme de guerrier réapparaissait, ses yeux reflétaient des éclairs de bataille. Les trois à quatre cents cavaliers de l'escorte des caïds nous suivaient pendant nos déplacements, nous faisant une escorte imposante, et toujours parmi eux le groupe de cavaliers du jeune et élégant caïd Ahmed, fils du pacha, tranchaient par l'extrême élégance de leurs costumes, leurs silhouettes gracieuses et sveltes et leur perpétuel sourire.

La veille de notre départ de Taroudant, des rekkas annoncèrent la venue de deux notabilités de l'extrême-sud marocain : le chérif de Tazeroualt et le caïd El Jerrari. Le chérif de Tazeroualt était un personnage religieux très connu, jadis chef de la zaouïa de Sidi Ahmed ou Moussa réputée pour ses acrobates. Les Ouled Sidi Ahmed ou Moussa qui

constituent une puissante confrérie religieuse et dont les tours de force sont considérés comme des prières, fréquentent en effet les grandes villes du Maroc et même les cirques européens. Un des frères du chérif, ambitieux, avait pris sa place, accaparant son influence religieuse. Le chérif, chassé de ses domaines, était venu demander asile et appui à Tiznit, auprès du pacha El Dahan représentant l'influence française.

Nous attendions la venue du personnage célèbre. Quelle désillusion de voir se présenter timidement un vieillard onctueux et gras, dont la sensualité transpirait sous l'embonpoint. Il demanda presque aussitôt au colonel de Lamothe de lui faire rendre son poste usurpé.

Le caïd El Jerrari arriva peu après, précédé du chaouch faisant fonction d'introducteur. Grand et robuste, il s'avança d'une allure majestueuse. Caïd d'une tribu arabe campée sur les bords de l'oued Noun, il portait à la manière des nomades la tête enveloppée de voiles blancs qui ne laissaient à découvert que les yeux. Il avait, nous dit-on, beaucoup hésité à venir faire sa soumission au chef français inconnu.

Notre mission quitta Taroudant le 2 juillet, escortée de tous les caïds du Sous et de Tiznit, se dirigeant par étapes vers Agadir. La vallée s'élargit toujours, parsemée de villages nombreux et peuplés.

Ce jour-là, étape à Groun : village où avait eu lieu quelques mois auparavant un combat fameux. Le pacha Ida, venu avec des contingents insuffisants, y fut battu par les rebelles et obligé de fuir précipitamment sur sa mule rapide vers Taroudant pour sauver sa tête. Mais il était revenu à la charge quinze jours après avec toutes ses troupes, culbutant

ses ennemis et mettant ensuite la région en coupe réglée. Les hommes avaient été passés par les armes et les maisons incendiées, les biens et les troupeaux enlevés. Le pacha, en nous contant son exploit, regardait avec satisfaction les ruines du village désertées, calcinées. « J'ai fait là du bon travail, ajouta-t-il; ces gens-là se souviendront de la répression et ne se révolteront plus. »

Les 3 et 4 juillet, partout sur notre route, nous apercevions venus à notre rencontre des cavaliers, des piétons armés du long fusil et vêtus d'une simple chemise blanche très longue, fixée à la taille par une ceinture de cuir munie de cartouchières. Ils faisaient la haie sur notre passage : c'étaient les représentants des fractions de chaque tribu dont nous traversions le territoire.

Ce jour-là, accueil peu empressé chez le caïd des Mentaga, personnage ventru dont le pacha suspectait fort la fidélité. Il ne devait d'ailleurs pas tarder à se révolter.

Ici, le pays est fertile et, en général, bien cultivé; certains champs sont irrigués par des dérivations de l'oued Sous que nous longions; d'autres sont arrosés grâce à l'existence de puits nombreux et peu profonds d'où l'eau est tirée à l'aide de grandes outres en peau de bœuf déversant automatiquement leur contenu dans des bassins bâtis à la sortie du puits; des veaux attelés à la longue corde font la manœuvre.

Nous arrivâmes le 4 juillet chez les Ksima dont les territoires englobent l'embouchure de l'oued Sous. Le caïd nous offrit un plantureux déjeuner. Nous ne remarquâmes d'abord de lui qu'une petite figure blonde et insignifiante de poupée et des allures d'enfant de chœur. Mais son aimable simpli-

cité et la joie qu'il manifesta en nous recevant, nous le rendirent rapidement sympathique. Il commandait d'ailleurs avec fermeté une tribu que les Allemands travaillaient depuis longtemps à éloigner de notre influence. Il sut se montrer énergique quand, plus tard, son voisin, le caïd des Mentaga, se révolta. Ce jeune et timide caïd des Ksima l'attaqua aussitôt sans lui laisser le temps d'organiser une harka, et le tua de sa propre main. Il annexa ensuite au sien le territoire des Mentaga. Le village en ruines témoignait des luttes récentes, soutenues par le jeune caïd. Le repas de bienvenue fut servi dans une salle toute petite, épargnée par l'incendie. Par les fenêtres, nous apercevions sur une grande place ensoleillée de jeunes danseurs du Sous se trémoussant mièvrément au son des tambourins et des violons monocordes. Les indigènes de notre escorte, les yeux allumés, suivaient leurs mouvements lascifs. Le soir même, on se remettait en route. C'était la dernière étape.

Bientôt Agadir apparut perché au sommet d'un rocher de deux cent vingt mètres de hauteur, dont la mer baigne le pied. Nous avançons dans les dunes précédés de huit cents piétons armés et suivis de six cents cavaliers indigènes. Leur masse compacte et brillante de mille couleurs ondulait le long du flot bleu de l'Océan qui battait la plage. Tous les caïds et les pachas du Sous et de Tiznit nous entouraient, toutes les fractions y étaient représentées par les nombreux cavaliers et piétons. Notre entrée à la forteresse d'Agadir fut triomphante. Deux jours après, le général Brulard et le colonel Durand vinrent recevoir le serment de fidélité des caïds du Sous et célébrer le retour au maghzen de tout le pays. C'était au yeux des indigènes la revanche

française sur les menées allemandes, dont, deux ans auparavant ce beau site si sauvage d'Agadir avait été le théâtre. *Le Du Chayla* vint rehausser la cérémonie de ses gracieuses évolutions en rade, affirmant aux yeux des indigènes notre puissance maritime.

Notre séjour à Agadir se passa en longues et intimes causeries. Les caïds du Sous, peu à peu mis en confiance, appréciaient à leur tour notre hospitalité. Invités à visiter la frégate *le Du Chayla*, ils furent impressionnés par l'installation minutieuse et luxueuse du bâtiment. En leur honneur, on tira quelques coups de canon dont les obus allèrent éclater sur le sommet d'une montagne de l'Atlas. Le pacha émerveillé s'écria : « Que n'ai-je un canon pareil pour faire la chasse à mes ennemis ! » Quand on lui dit le prix d'un coup de canon : « Que de satisfactions, dit-il alors, j'aurais pu m'offrir avec cet argent ! »

Pendant notre séjour à Agadir, arrivèrent de l'oued Noun deux hommes bleus mauritaniens authentiques qui avaient récemment abandonné la cause d'El Hibba, c'étaient le chef et le serviteur, tous deux grands et maigres, vêtus pareillement d'une simple robe très longue et flottante, en toile bleu foncé et du litham ou voile bleu destiné à préserver le visage du soleil ardent et de la poussière. Leur silhouette est caractéristique : tête nue, aux longs cheveux bouclés, coupés au niveau des épaules ; un teint mat, les traits purs et fins, les yeux très vifs, un regard ardent, fier, hautain, une physionomie franche et énergique ; un port très majestueux dans des vêtements sordides. Ils appartenaient à cette race de Mauritaniens indépendants et irréductibles qui, à intervalles presque réguliers,

électrisés par un marabout et brûlant d'un saint enthousiasme de réformateurs avaient fait, irruption dans le Maroc pour ramener l'islamisme à la pureté coranique, de ces Mauritaniens qui avaient été chassés de Mauritanie par le colonel Gouraud, puis du Maroc par le colonel Mangin. Nos deux hommes bleus étaient venus, attirés par la curiosité de connaître les vainqueurs de leur ancien maître El Hibba, et aussi sans doute par l'espoir d'en obtenir des avantages matériels. Ils furent probablement déçus, car ils restèrent distants et dédaigneux, ne se liant pas avec les chefs indigènes qui nous accompagnaient. Puis, une nuit, montés sur leurs petits chevaux étiques, ils repartirent, décidés à ne point sacrifier leur fière indépendance, parcourant d'une traite plus de cent kilomètres jusqu'au désert, leur domaine favori, pour continuer une existence errante et libre, souvent misérable, dans l'espace sans limite et sous un ciel éternellement bleu.

L'historien Ibn-Khaldoun décrivait ainsi les Sanhadja au litham, les ancêtres des hommes bleus : « Les porteurs de litham habitent de temps immémorial, bien des siècles avant l'islamisme, la région stérile qui s'étend au midi du désert sablonneux. Restant ainsi éloignés du Tell et du pays cultivé, ils en remplaçaient les produits par le lait et la chair de leurs chameaux. Évitant les contrées civilisées, ils s'étaient habitués à l'isolement et aussi braves que farouches n'avaient jamais plié sous le joug d'une domination étrangère. » Tels ils sont encore restés de nos jours.

Le 8 juillet, nous quittions Agadir pour retourner à Marrakech par Taroudant, le col de Tizi n'Test et le Goundafa. Les autres cols de l'Atlas, celui des Ida ou Tanan, et le Tizi n'Bibaouen, étaient en ce

moment sous la coupe de tribus en « ciba ». Il nous fallut donc remonter la vallée du Sous par un itinéraire un peu différent de celui pris à l'aller.

Le 9 juillet, nous campions aux Ouled-Saïd. On y célébrait ce jour-là un moussem, fête religieuse en l'honneur d'un marabout, sorte de foire ou fête patronale de nos pays. L'arrivée des nombreux cavaliers de notre escorte rehaussa la fête d'un éclat inaccoutumé. Pendant que les cavaliers se livraient sans interruption au « jeu de la poudre », sur leurs chevaux écumants excités par les « you-you » aigus des femmes, la foule se ruait en masses hâriolées de teintes vives vers le tombeau du saint. Des gens s'assemblaient sur la place, en grappes, autour des danseurs ou devant les étalages de sucreries, de bibelots en verroterie, en bois sculpté et de colliers en pierres du pays.

Deux jeunes éphèbes, favoris d'un des caïds de notre escorte, étaient venus s'asseoir à nos pieds, prenant des poses lascives. Un peu enivrés sans doute par la joie qui flottait dans l'air ce jour-là, par les parfums de volupté émanant de cette foule frémissante, ils furent câlins, parlant d'une voix flûtée et caressante accompagnée de gestes gracieux et de sourires provocants. Nous assistions amusés à cette scène de séduction ici très couleur locale, qui eût été terne et répugnante ailleurs.

Le 11 juillet, après un arrêt de vingt-quatre heures à Taroudant, on se mit en route vers le col de Tigi n'Test en suivant le bas des pentes du versant sud du grand Atlas. D'abord, une forêt d'arganiers chétifs et clairsemés dans un chaos de pierres blanches surchauffées, aveugiantes. Par cette chaleur accablante de juillet, nous eûmes la sensation d'une fournaise ; aussi quelle impression

délicieuse de détente en arrivant dans une belle oasis au pied de l'Atlas, à l'entrée d'une gorge profonde. Dans ces masses vertes se fondaient harmonieusement les feuillages des palmiers, des figuiers et des oliviers, nous étions à nouveau chez les chellehs montagnards et l'accueil y fut exquis. Le cheikh avait envoyé ses deux fils à notre rencontre et au seuil de sa maison nous attendaient ses deux délicieuses fillettes aux beaux yeux noirs, aux longs cheveux tressés; elles nous dirent en souriant : « Le cheikh notre père nous a chargées de vous dire : Soyez les bienvenus. » Ces gracieuses ambassadrices nous avaient déjà bien disposés à l'égard de notre nouvel hôte qui fut d'ailleurs parfait.

Le 12 juillet, nous campions à Talekjount sous les oliviers. Une population féminine nombreuse, bannière en tête, était venue nous y recevoir.

Par contre, le 13 juillet, à notre arrivée chez les Aït-Semmeg, personne ne se montra. Le caïd d'Aoulouz, Si Larbi, nous fit remarquer l'incivilité des gens de cette tribu, dont il avait brigué jadis le commandement. « Les Aït-Semmeg, nous dit-il, ne sont que des brigands mal appris et grossiers. J'ai fait venir mes meilleurs cuisiniers, mes esclaves et mes pages et vous serez mes hôtes. Ma cuisine est plus savoureuse que celle des sauvages Aït-Semmeg. »

En effet, le caïd Si Larbi avait déjà fait monter de confortables tentes sous lesquelles des esclaves servirent un repas léger et fin savouré au débotté. Les Aït-Semmeg, nominalement sous l'autorité du caïd El Goundafi, n'étaient pas encore entièrement soumis. « Ils délibèrent en ce moment, nous dit un messenger du caïd, pour décider s'ils viendront vous saluer. » Cependant, à onze heures du soir, un de

leurs délégués vint nous annoncer leur désir de nous recevoir le lendemain; mais nous avions hâte de retourner à Marrakech et on ne pouvait attendre leur bon plaisir.

Le 14 juillet, le départ eut lieu en effet de bonne heure; nous devions franchir la crête du grand Atlas pour aller camper dans le Goundafa. Mais les Aït-Semmeg voulaient maintenant à toute force nous faire l'accueil traditionnel. Sur le sentier même qui montait au col, assis sous des arganiers, les principaux notables de la tribu déjà réunis nous attendaient. Ils avaient apporté le service à thé et des plats nombreux; il fallut y goûter et s'arrêter un instant. Cette réception pittoresque avait lieu à mi-pente sur le versant sud du grand Atlas. Le Sous développait à nos pieds ses oliveraies, ses villages, ses forêts d'arganiers sur un fond uniforme et lumineux et l'on voyait sortir des vapeurs blanchâtres de la ligne sinueuse de l'oued.

Les Aït-Semmeg sont vigoureux, souples, minces; des yeux d'aigle au regard aigu et un nez à arête saillante leur donnent l'aspect farouche. Brigands audacieux et redoutés, ils tenaient sous leur coupe le col de Tizi n'Test, le chemin le plus direct de Taroudant à Marrakech, détroussant les caravanes qui avaient refusé de payer les droits de passage. C'était leur principale occupation et la source de leurs revenus. M. Doré qui s'était joint à notre groupe, reconnut parmi nos hôtes deux chefs de bande réputés. « Te rappelles-tu, lui dit l'un d'eux, nous t'avons obligé à faire demi-tour l'an dernier après avoir pillé tes bagages? Nous avons été généreux puisque nous avons épargné ta vie. Aujourd'hui, nous te recevons et tu es notre ami. Mais sois plus prudent à l'avenir si tu tiens à ta tête. » Il

souriait en rappelant cet exploit et faisait le geste de couper le cou.

Vers midi, nous étions au col de Tizi n'Test à 2 000 mètres d'altitude. Nous avions quitté le Sous pour passer dans le Goundafa dont les sommets se dressaient devant nous; les neiges flamboyaient sous un soleil ardent. A ces hautes altitudes, la chaleur était encore accablante. Une légère brise qui montait des vallées boisées, nous apportait quelque adoucissement.

Nous traversions bientôt une forêt de chênes verts. « C'est le lieu, nous dirent nos guides, où s'embusquent les voleurs de grands chemins, déguisés en paisibles bûcherons. » Le sentier descend en pente douce à flanc de montagne, puis s'engage dans un étroit défilé, entre deux massifs de basalte. Là, le fils du caïd El Goundafi, le khalifat Si Lhasen, venu à notre rencontre, nous attendait entouré de tous les notables du pays. « Mon père, dit-il, est allé faire le pèlerinage de la Mecque. Je vous souhaite la bienvenue en son nom. » Des piétons jeunes, robustes, aux mollets musclés, vêtus d'une simple chemise blanche avec en bandoulière des poires à poudre et des cartouchières à franges, armés du long fusil indigène, garnissaient toutes les crêtes à petite distance. A un signal, ils poussèrent un long cri, une invocation ou un souhait de bienvenue, puis une salve de coups de feu retentit, amplifiée et prolongée par les échos des montagnes. Puis, partant au trot d'une allure souple et ondulante, ils allèrent garnir d'autres crêtes situées le long du trajet, pour tirer de nouvelles salves dès que notre caravane était en vue. Le khalifat Si Lhasen nous précédait. Sa belle mule légère et robuste semblait danser parmi les pierres glissantes du sen-



DANS LE GOUNDAFA. — KASBAH TAGOUNDAFT.



DANS LE SOUS. — ARRIVÉE A LA KASBAH DE TALLEMPT. 

tier. Après une courte halte pour faire reposer nos montures sur les bords d'un torrent dont les eaux glacées écument, nous arrivâmes à la kasbah Tagoundaft. Cette forteresse, imposante et élégante en même temps, est perchée en nid d'aigle sur le sommet d'une colline surgissant comme par enchantement dans un cirque de hautes montagnes; elle domine une série de vallées boisées qui fuient à perte de vue entre les massifs neigeux. Elle est fièrement campée, construite en pierre rouge et s'harmonise bien avec l'aspect sauvage de la montagne. Cependant, tout au pied de la colline qui lui sert de piédestal, des villages pauvres, quelques oliviers, des amandiers font à la kasbah une ceinture gracieuse. Un aqueduc de pierre dont la silhouette se profile sur les neiges, amène l'eau à la kasbah. Tagoundaft est bâtie pour commander la route de Tizi n'Test, et de fait, le caïd El Goundafi est le maître incontesté de la montagne.

De Tagoundaft, le chemin, descendant graduellement vers la vallée profonde de l'oued Nefis, conduit à la kasbah Goundafa dans le Talat n'Yacoub. Après maints villages rencontrés sur notre trajet où nous dûmes faire halte pour goûter les plats du pays que de braves montagnards nous apportaient, nous arrivâmes aux ruines de Tinmel qui signifie : le puits blanc. C'est une ancienne ville chelleuhe fondée au onzième siècle par Ibn Toumert, le chef des Masmouda, lorsque s'étant proclamé madhi ou prophète, il fut poursuivi par le sultan Almoravide et dut quitter Marrakech pour se réfugier dans la haute montagne. De la vieille capitale des Masmouda, il ne subsiste guère que des débris de remparts et les arcades assez bien conservées et encore très belles d'une mosquée visiblement contempo-

raïne de l'époque florissante du Maroc. Son architecture a dû servir de modèle pour la mosquée actuelle de la Kouttoubia lorsque la première, Marrakech de Yacoub ben Tachfin, fut démolie puis rebâtie par Abd el Moumen successeur d'Ibn Tount, le vainqueur des Almoravides et le fondateur de la dynastie des Almohades. C'est alors, me raconta mon guide, que la reine de Tinnel, Masmoudia, elle-même jalouse de l'extension prise par la ville rivale, fit démolir Tinnel par dépit.

Le 16 juillet, excursion aux gorges de l'oued Agoundis qui se jette dans l'oued Nefis, tout près de la kasbah Goundafa. Ces gorges très resserrées ne laissent pas de place pour un sentier. Pour les remonter, on suit le lit même du torrent, en zigzaguant au milieu des blocs qui l'encombrent. Seules, des mules robustes comme celles que nous avait prêtées le khalifat Si Lhassen, étaient capables de suivre un chemin aussi accidenté. Elles allaient légèrement et à une bonne allure. De tous côtés, jaillissaient des sources très fraîches et comme il faisait très chaud, nos guides à pied, très prévenants, nous passaient de l'eau glacée savoureuse pour éteindre notre soif. Les parois de la gorge étaient tapissées de chênes verts et de mélèzes, de sorte que nous étions dominés de chaque côté par une forêt très verte qui s'élevait presque verticale. Les lauriers-roses en fleurs poussés le long du torrent ajoutaient une note claire à ce paysage pittoresque.

A un confluent, sous de gros noyers et des figuiers, nous fîmes la halte prévue; ces arbres couvraient de leur ombre une petite plate-forme de quelques mètres carrés, enserrée par les parois à pic de la montagne. Un repas nous fut offert par les habitants

des villages haut situés dans la forêt qui montait. Puis, peu à peu, des hommes et des femmes vinrent par petits groupes, revêtus de leurs plus beaux vêtements, très simples et très propres, pour danser en notre honneur les rondes du pays. A un appel de gros tambourins, les hommes s'alignèrent sur un rang, les femmes leur faisant face, épaule contre épaule, et d'un seul mouvement, danseurs et danseuses se balancèrent mièvrément avec grâce. Les voix menues des femmes modulant de lentes mélodies rythmées par le tambourin et le battement des mains, accompagnaient les danseuses. Celles-ci, sans être jolies, avaient un certain charme; leurs traits d'enfants, la spontanéité et le naturel de leurs gestes, la souplesse féline de leurs mouvements leur donnaient une grâce toute spéciale. Ces danses ondulantes, ces chants languissants et plaintifs, dans ce cadre très pittoresque, séduisant et sans trop de sauvagerie, avaient une saveur exquise. Qu'il faisait bon vivre ici, parmi ces primitifs, en dehors des vaines agitations et des soucis de civilisés! Au-dessus de nos têtes, dissimulées dans la forêt à pic, des femmes, trop timides pour oser se mêler à la danse, assistaient comme d'un balcon à la scène où nous figurions.

Par l'oued Nefis, puis par l'oued Réraïa, la caravane rentra à Marrakech où nous arrivions le 19 juillet 1914. Le pacha et tous les grands caïds étaient venus à notre rencontre. Nous avons la satisfaction d'avoir visité la belle région du Sous où le protectorat français avait, peu à peu, supplanté l'influence allemande. Comment supposer si proche en ce moment le grand drame qui allait précipiter les grandes nations les unes contre les autres!

IX

TOURNÉE A ERDOUZ (QUEDMIOUA)

Vu de Marrakech, le massif montagneux d'Erdouz, étincelant par ses neiges, présente l'aspect d'une proue de vaisseau qui, se détachant de la crête de l'Atlas, s'avance vers la plaine. Le caïd El Goundafi en commande le territoire. Aux pieds du massif, est situé Amismis. C'est là que je campai le 20 octobre 1915, après une première étape. « Le caïd Si Taïeb el Goundafi, me dit le khalifat d'Amismis, n'a point annoncé ta visite. Sois cependant le bienvenu chez moi, mais ne songe pas à aller en montagne sans son autorisation, car je ne te donnerai point de guide. » J'avais en effet omis, avant mon départ, de faire au caïd la visite protocolaire qui devait m'ouvrir l'accès des montagnes à peine connues d'Erdouz. Je décidai de m'en passer. Un mokharzen de mon escorte s'offrit à me guider, m'assurant qu'il connaissait bien le pays et les cheikhs des villages.

Parti ainsi le 21 octobre par un petit sentier à flanc de montagne, contournant une gorge étroite et infranchissable, j'arrivai assez vite dans la jolie vallée d'Imintala. L'oliveraie d'Amismis s'y prolonge, mais bientôt des jardins, des orangers et des vignes lui disputent la place. Au-dessus, les montagnes s'élèvent de chaque côté, nues et pelées. Cette vallée très courte se termine en cul-de-sac.

Une muraille à pic la sépare de la vallée de la kasbah Goundafa. Pour y accéder, il n'y a, dans le col élevé de Tizi-Nimri, qu'un sentier praticable aux piétons, en été seulement, après la fonte des neiges. Imintala est perché sur un petit plateau qui domine formant gradin. C'est un village chelleuh, de la fraction Quedmoua, joli et propre; les habitants y jouissent d'une certaine aisance. Un cheikh bon vivant nous y reçut. « Tu as de la chance, me dit-il, que ton mokharzeni soit mon ami, car je t'aurais fait reconduire par mes gens à Amismis. Les montagnes sont en ce moment infestées de voleurs et je n'aurais pas accepté à la légère de veiller à la sécurité d'un Européen inconnu. Mais on me dit du bien de toi. Sois donc le bienvenu; tu es des nôtres. Nous allons te montrer comme les montagnards sont gais et bon vivants. » Il fut, en effet, d'une affabilité exubérante.

A nos pieds s'entr'ouvrait un ravin creusé dans le roc calcaire, sorte de failles comme on en trouve dans les causses de France. Une source très abondante jaillit du rocher et court aussitôt sous d'énormes noyers aux rameaux tordus, véritable rivière qui va irriguer de son eau tiède toute la vallée d'Imintala, transformée ainsi en serre chaude. Ce ne sont qu'orangers en massifs épais et vignes géantes, aux longs pampres serpentant d'un arbre à l'autre. La rivière se divise ensuite en multiples canaux pour arroser les jardins d'Amismis. Dans les parois de la faille, nichent et vivent des ramiers. Au-dessus se dressent les ruines d'un fortin bâti par les Portugais. Un chacal y est dessiné sur la pierre, certainement par une main européenne, car la représentation d'un homme ou d'un animal est interdite par la loi islamique. Les Portugais qui occupaient jadis les côtes du Maroc, y avaient fondé les villes

de Mazagan, Saffi, Azemmour; ils avaient aussi organisé le long du grand Atlas des postes fortifiés pour protéger leur trafic avec les indigènes. — De ces constructions, il ne subsiste plus guère que quelques fortins en ruines.

Après le repas du soir, pris très simplement sur une terrasse en terre battue, le cheikh s'excusa de ne pouvoir m'offrir le régal traditionnel des chanteurs, car il n'y en avait point en ce moment dans le pays. — « Pour y suppléer, me dit-il, j'ai fait venir deux de mes voisins, et je vais improviser avec eux un concert en ton honneur. » Chacun prit en effet un tambourin et après en avoir tendu la peau à la chaleur d'un brasero, ils jouèrent sur un rythme très lent. Leurs voix grêles de fausset modulaient de vieilles plaintes et des chants de bienvenue. L'un des choristes, un petit vieux râtiné à barbiche blanche, balançait en saccade, à chaque coup de gong, sa petite tête malicieuse en roulant les yeux. Il mimait l'inspiration, exprimant tantôt l'abattement, tantôt la joie délirante :

Un jour, j'ai voyagé;
Le deuxième jour ai trouvé
Une gerbe de lavande
Au-dessus d'une source.
« Pour Dieu, vous qui puisez,
Donnez-moi une gorgée d'eau. »
« Descends, ô étranger,
Bois dans le creux de tes mains. »

« J'ai, de Dieu, une bride,
Je ne trouve pas à boire. »
« Viens à la maison;
Il y a du miel et du thé. »

Le rusé alla au village,
Il y resta huit jours.

Elle apporta une jarre
Pleine de miel;
Il y mit un doigt,
N'eut pas le temps de finir.

Voici venir un guerrier :
C'était mon mari
Monté sur un cheval gris
Valant cent douros en main.
Il m'a frappé, le traître,
Je suis resté sur place,

Portez-moi à la mosquée,
Mesurez-moi avec le roseau
Un linceul sur ma tête,
Qu'on fasse chauffer l'eau,
Creusez ma fosse, amis;
Pleurez vous autres.
O ma mère, ô ma mère!
A qui vous dira :
« Votre fils, que Dieu le garde! »
Répondez : « Amen! »
Il n'a pas été frappé dans un trou,
Il n'a pas volé des bœufs;
Les yeux peints à l'antimoine
L'ont fait mourir.

Le lendemain, je traversai un plateau boisé et passai un peu plus loin une petite rivière, à l'eau de cristal disparaissant sous une épaisse frondaison de noyers; au-dessous, dans de verts pâturages, paissaient des vaches et des moutons sous la garde de petits gamins et de gracieuses fillettes. En m'apercevant, bergers et bergères s'enfuirent épouvantés. « Ce sont des enfants, me dit un indigène à barbe blanche que son petit-fils guidait par la main, ton costume européen les effraie, ils n'ont jamais vu des gens de ta race. — Que viens-tu faire en nos montagnes pauvres et écartées des grandes routes? Qu'est-ce donc qui t'attire? » Quand il sut que j'étais

un médecin, il ajouta : « Dieu merci, nous sommes rarement malades dans ce pays à l'air pur ; je suis vieux et usé, mais j'ai la joie de me rappeler les heures vécues. Je m'éteindrai bientôt mais mes fils et mes petits-fils m'ont depuis longtemps remplacé et je retournerai calme et serein dans le sein d'Allah ! Quand bien même tu pourrais prolonger ma vie, je ne le désirerais point. »

A une altitude de 1 700 mètres, nous atteignîmes un nouveau plateau entièrement dénudé. Ce sont ici des roches calcaires, découpées comme de véritables causses sous l'action érosive des eaux. Cet aspect raviné et cette couleur blanchâtre font contraste avec le centre et l'est du grand Atlas où domine la roche volcanique à teinte rouge. — J'atteignis progressivement les pentes du sommet neigeux le plus élevé de l'Erdouz. Une vallée en contourne la base, puis s'enfonce vers son milieu en profonde échancrure. D'énormes noyers s'y pressent en une forêt dense et touffue, qui dessine un long serpent de verdure au milieu de la montagne nue et blanche. Le village d'Erdouz s'y blottit parmi les arbres, à 2 000 mètres d'altitude, formant une des plus importantes agglomérations rencontrées dans la haute montagne. Les seuils des maisons étaient garnis de visages ouverts, souriants, annonçant un bon accueil et sur les traits éclatait un air de santé et une joie de vivre exubérante. Ce n'était point là une population de sauvages vivant à l'écart. Ils fréquentent, en effet, Amismis et Marrakech. Pendant l'hiver, quand la neige recouvre les pâturages de la montagne, ils conduisent dans la plaine leurs troupeaux de moutons et de vaches, parcourant ainsi tous les ans de nouveaux pays, en territoire arabe le plus souvent. On leur y fait en général bon

accueil, car ils sont des auxiliaires précieux pour les travaux des semailles et pour la moisson. — De plus, au Maroc, un quart à peine des bonnes terres est cultivé; le reste est en friche et laissé à la disposition de tous pour pacager les chameaux, les moutons et les vaches.

Par malheur, les habitants d'Erdouz rapportaient fréquemment de leur transhumance en plaine, la variole et la syphilis, maladies rares dans la plupart des autres régions montagneuses.

Le cheikh qui avait la réputation d'un lettré, prit plaisir à nous vanter son pays; mais il parla aussi volontiers de nos coutumes européennes.

J'installai mes cantines médicales sous un gros noyer au milieu du village, et la consultation commença dans ce site pittoresque dominé par les neiges éclatantes de l'Erdouz. — De toutes les portes sortirent des petites femmes chelleuhes traînant des grappes d'enfants barbouillés. Les hommes restaient accroupis autour de nous. Les gamins presque nus, joufflus, amenés pour être vaccinés, hurlaient et se débattaient. Petit à petit, tous s'enhardissaient à demander des médicaments.

A mon retour, je m'arrêtai dans la plaine à Gue-massa, pays chelleuh, commandé par le caïd El Mtougui. C'était le jour de la fête de l'eau. Les jeunes gens et les jeunes femmes surtout, en signe de réjouissance et selon la tradition, se lançaient gaiement de l'eau à la volée, à pleins seaux, s'arrosant copieusement, ils couraient en bandes folles, le long des canaux d'irrigation qui coulaient débordant au travers du village. Les vêtements ruisseauaient d'eau et plaquaient sur le corps, dessinant des formes souples. Des femmes, embusquées sur les terrasses des maisons, guettaient les passants

qui cheminaient insoucians et les inondaient à la grande hilarité générale.

Cette tradition de la fête de l'eau est très ancienne, me dit-on, antérieure même à l'islamisation du Maroc. Elle est sans doute une survivance, en pays chelleuh, de la coutume biblique et rappelle le baptême dans l'eau des premiers temps du christianisme.

X

DANS LE FIEF DES GLAOUA

Première tournée à Telouet (dar caïd el Glaoui).

A Telouet, dans le fief féodal des Glaoua, le jeune fils du caïd Si el Madani était malade. Mandé par son père, je partis aussitôt de Marrakech pour le soigner.

La kasbah de Telouet, appelée encore « dar caïd el Glaoui », se dresse en plein cœur du grand Atlas dont elle domine le versant saharien, à l'opposé de Marrakech. Il faut, aux indigènes qui montent, des mules agiles et habituées à la montagne, trois bonnes journées pour y arriver. J'étais moins pressé qu'eux. Je tenais d'ailleurs à visiter le pays et à faire connaissance avec les habitants auxquels j'apportais en même temps les ressources de mon bagage médical.

Le 12 novembre, au sortir de Marrakech, je traversai une plaine unie et coupée d'oliveraies avant d'atteindre le pied de l'Atlas à Aït-Ourirt. Là, l'oued Iminzat sort de la montagne. La caravane franchit à gué les eaux rapides qui serpentent dans un très large lit de galets. Aussitôt après, je pénétrai sous la voûte épaisse de beaux oliviers dont la rive est couverte, au milieu de grands jardins, que de larges canaux coulant à pleins bords parcourent en tous

sens. L'eau ruisselle dans les sentiers. La vue de cette verdure et de cette surabondante végétation m'eut bien vite délassé de la monotonie de la route.

Tout auprès, émergeait une tour de l'ancienne kasbah des Mesfioua. Un petit village l'entoure. De cette kasbah en grande partie démolie quatre ans auparavant par les Mesfioua en révolte, il ne reste plus qu'une tour et quelques bâtisses mal restaurées.

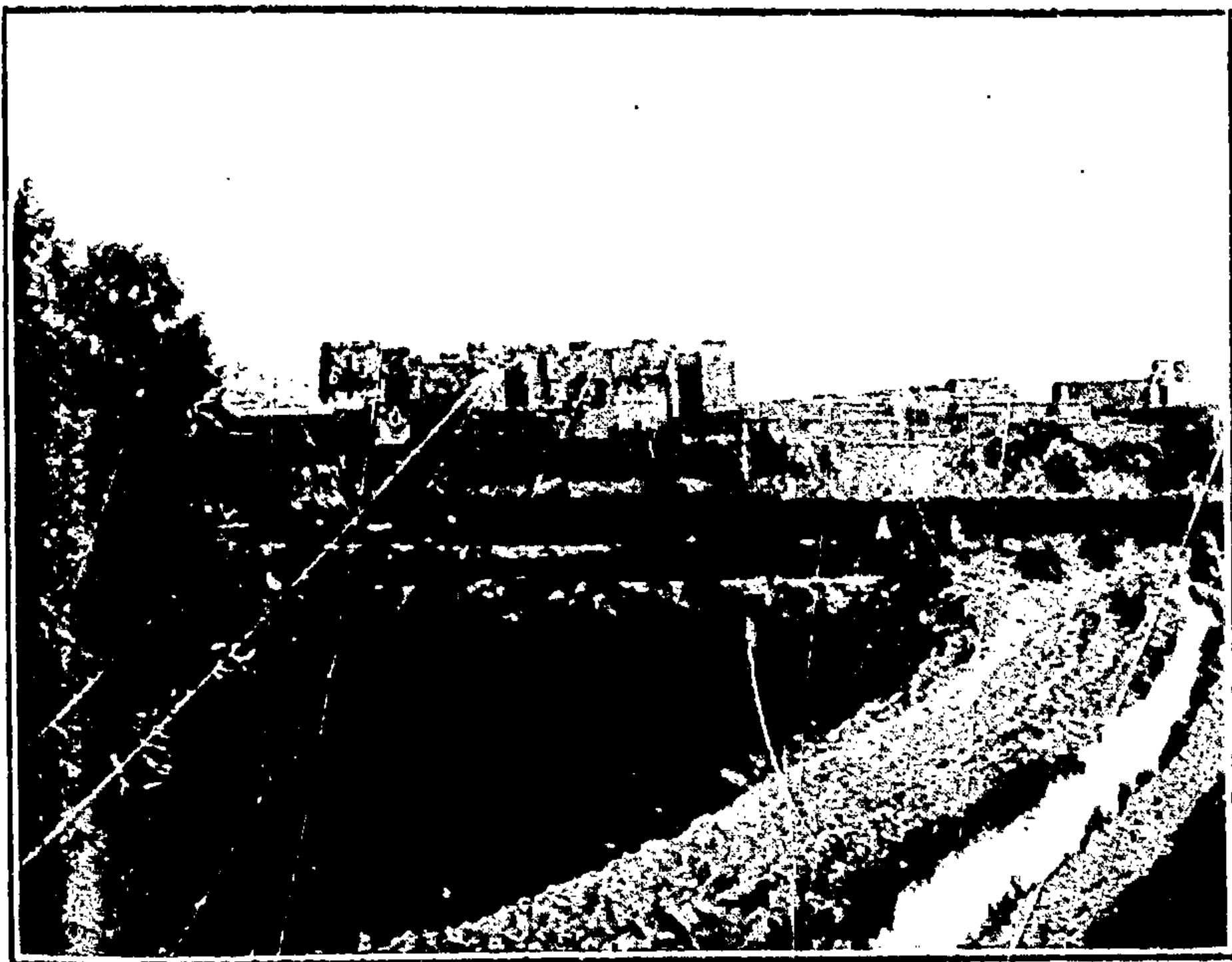
Le khalifat, maître de ces lieux, m'attendait sur le seuil et me fit, d'un air bourru, les honneurs d'un gourbi étroit et obscur où il m'hébergeait. Ses dehors revêches dissimulaient, me dit-on, une réelle valeur. Le caïd Si el Madani le tenait pour un bon serviteur et lui accordait sa confiance. Ce khalifat commandait aux Mesfioua avec une énergie non exempte de brutalité. La manière forte convenait seule, paraît-il, à ces derniers voleurs incorrigibles, rebelles à toute autorité.

Dès le lendemain, je me rendis à Dar-el-Toug-gana, dans un site élevé et sauvage. En arrivant à la maison du cheikh, je trouvai porte close. Pas de réponse à mes appels. Le cheikh, peu soucieux de faire les frais de l'hospitalité, avait déserté sa demeure à mon approche. Mes gens se mirent à sa recherche. Ils le ramenèrent bientôt et le houspillèrent si bien qu'il se montra bientôt un hôte presque aimable.

Le 14 novembre, poursuivant ma route, je passai dans la vallée profonde et encaissée de l'oued Rdat. Je la remontai d'abord, dans le lit même de l'oued, pour prendre ensuite un petit sentier dans le flanc même de la montagne. Cette route est l'itinéraire le plus fréquenté vers Telouet et Ouarzazat, suivi jadis par les harkas victorieuses du sultan Moulay



GLAOUA. — LA KASBAH DE ZEREKTEN.



LA KASBAH DE TÉLOUET : CHATEAU FÉODAL DES CAÏDS
DES GLAOUA (1 950 MÈTRES D'ALTITUDE).

Hassan. Sur les pentes abruptes et sauvages se profilaient les arches disloquées d'un ancien pont, souvenir du règne florissant des anciens sultans.

Nous nous enfoncions de plus en plus dans la montagne. Bientôt, dans un délicieux petit nid de verdure, se dessina la gracieuse silhouette de la très vieille petite kasbah de Zerekten. Ses murs et ses élégantes tourelles, sa couleur rouge foncé, lui donnaient un attrait tout spécial. Les eaux de l'oued Iri, de l'oued Aït-Roboah et de l'oued Rdat se fusionnant en ce point pour former l'oued Ifraden, entouraient d'une ceinture écumante les murailles ruisselantes de la kasbah. Mon cheval franchit le torrent, je passai sous une voûte de verdure et la vieille kasbah se dressa à nouveau devant moi. Debout, sur le seuil, le vieux cheikh Ali ou Touzza m'y attendait. On ne peut imaginer un maître plus en harmonie avec la gracieuse vétusté de la kasbah. C'était un vieux petit homme, sec, maigre, dont les yeux malicieux animaient une toute petite tête.

« C'est toi, me dit-il; toi ici. Alors tu es le bienvenu! » Cet accueil, si spontanément cordial, me le rendit aussitôt sympathique. Un bon sourire éclairait ses traits menus et révélait sa joie, son naïf étonnement à la vue d'un Européen chez lui. Il me tendit franchement la main et me conduisit sur une terrasse dont la vue embrassait le site entier. Tout au fond, de hautes montagnes pelées fermaient l'horizon, mais plus près une série de collines chevauchant les unes sur les autres en forme d'éteignoirs, comme dessinées par un enfant, étaient couvertes de sapins dont le feuillage vert foncé se détachait vigoureusement sur le sol rouge.

Le cheikh s'éclipsa pour aller commander un repas, composé de miel, de beurre et de kouskous.

Son plus jeune fils vint sur la terrasse me tenir compagnie. C'était un adolescent élégant et distingué, aux traits fins, encadrés de longues boucles de cheveux noirs et soyeux. Une extrême timidité le rendait réservé, mais ses grands yeux noirs et veloutés parlaient, exprimant la délicatesse d'une âme neuve, ouverte au joli côté des choses. Très vite mis à l'aise, il fit preuve en causant de beaucoup de tact et d'un goût parfait. Dans la grande ville, où son frère aîné Si Ahmed ou Tourza, le bras droit du pacha de Marrakech, l'avait initié aux usages policés, il avait pu pousser assez loin son instruction.

Nous terminions à peine le repas de bienvenue, quand un groupe de montagnards à pied s'avança vers la kasbah, dans le lit caillouteux de l'oued. S'étant alignés, ils tirèrent une salve de leurs fusils à pierre puis entonnèrent un chant à rythme lent de mélodie, le mugissement du torrent soutenait les voix. Ils donnaient une aubade au vieux cheikh, à l'occasion d'une solennité ou d'un anniversaire.

La nuit vint, la lune apparut encadrée de deux sommets neigeux et éclaira de teintes douces un décor de féerie. Devant un tel spectacle, au sein d'un tel concert, comment n'aurais-je pas subi le charme de cette nature ensorcelante et si douce ? Si loin des préoccupations mesquines et de nos intérêts de civilisés, j'entrais en communion plus intime avec le milieu qui m'entourait. Mon âme bercée se sentait plus légère.

La petite kasbah était comme un bibelot vieillot oublié dans la verdure.

Le 15 novembre, dès le matin, je soignai quelques malades, puis à mon grand regret, je dus quitter ce site enchanteur.

A mon départ, le vieux cheikh m'annonça qu'une fraction des tribus commandées par le caïd des Glaoua s'était mise « en ciba ». Une harka se tenait prête à partir de Telouet pour aller réprimer la révolte.

En s'éloignant de Zerekten, la route escalade un massif très mouvementé et boisé. Longeant ensuite le sommet d'une crête dont l'altitude varie de 1 600 à 1 800 mètres, elle serpente d'abord au milieu des sapins pour s'engager plus haut sous des chênes verts. En ce point, je dominais à ma droite les gorges profondes de l'oued Rdat, et à ma gauche, celles de l'oued Aït-Roboah. La ligne de faite neigeuse du grand Atlas relie, vers le sud, deux sommets plus élevés : le djebel Yaguer à l'ouest, l'Adrar n'Iri à l'est. Deux cols la coupent : le Tizi n'Tichka et le Tizi n'Telouet, plus à l'est. Je devais passer par ce dernier. « La région, me disaient mes guides, est très giboyeuse ; les sangliers y abondent. Les mouflons broutent l'herbe dure des sommets. Parfois même on trouve des panthères. » Le sentier devenait de plus en plus difficile et mes animaux risquaient à chaque instant de glisser dans les ravins. C'est ainsi que j'atteignis la haute vallée des Aït-Roboah ; nue, avec quelques pauvres villages perdus dans un chaos de rochers, elle m'apparut étrangement sauvage. Quelques noyers, des troupeaux de moutons et de chèvres constituent la seule ressource des habitants. L'hiver, toute cette contrée est recouverte par les neiges. Je n'y fis qu'un court séjour. Le cheikh Ahmed ou Bihi venu à ma rencontre me fit le salut militaire. Son aisance trahissait d'ailleurs d'anciennes relations avec des troupes européennes. C'était un vrai montagnard rablé et vigoureux dont la politesse s'était affinée

dans les grandes villes où il avait séjourné. Jadis « caïd raha », il avait commandé un tabor de l'armée chérifienne, puis il fut licencié après les révoltes et les massacres du 17 avril 1912, à Fez. Peut-être y avait-il pris une part active?... Peu importait maintenant, puisqu'il se montrait un hôte aimable.

Les gens des Aït-Roboah vinrent, attirés par la distribution des médicaments. Presque tous, petits, mal venus, figures flétries, le teint terreux, quelques-uns goitreux, ils pâtissaient de l'aridité de leurs montagnes. Les hommes portaient le vêtement particulier aux régions glaoua ; le khénif, sorte de vaste pèlerine à capuchon en laine noire épaisse et rude tombant jusqu'aux chevilles et orné, en arrière, d'un grand croissant rouge, les cornes en haut, tissé dans le vêtement même. Ce manteau les protège du froid et de la pluie. Les enfants, même les plus petits, le portent également.

Les femmes étaient vêtues de robes superposées en laine grise. Pour garantir leurs pieds du froid, les indigènes avaient adopté des chaussures montantes faites d'étoffes de couleurs vives — étoffe à tapis — sous lesquelles étaient cousues des semelles en peau de chèvre.

Le repas fut pris à la hâte et je commençai l'ascension du col de Tizi n'Telouet, à 2 650 mètres d'altitude. Le pays est affreusement sauvage et nu. Des colonnes basaltiques se dressent, noires et rouges. La neige y formait des plaques disséminées, plus nombreuses à mesure que je montais, sa blancheur égayant cette arête désolée. Enfin j'atteignis le col. Un vent violent et froid s'engouffrait dans la brèche et les animaux conservaient avec peine leur équilibre. A l'abri d'un rocher, je pus

admirer le panorama qui se déployait à l'infini vers le sud. Des croupes arides et pelées se succédaient à perte de vue. En ce point, en effet, des ramifications du grand Atlas et de l'Anti-Atlas se fusionnent, formant un gigantesque chaos. Ma pensée, franchissant les limites de l'horizon, se portait vers les oasis de l'oued Dra et le Soudan parcouru par les bandes pillardes des Berahers. A mes pieds, très loin, dans une vallée dénudée, parallèle à la crête, se dressaient un amas de tours et de constructions massives : « C'est la kasbah de Telouet, me dirent mes guides, le château fort d'où est issue la puissance des caïds des Glaoua. »

En descendant dans les rochers, je contournai le « Taourit n'Imakaren » (la colline des voleurs). C'est là, au débouché du col, que s'embusquent les pilleurs de caravanes. Le caïd de Telouet, m'affirmèrent mes guides, n'y tolère les vols que pour les voyageurs ayant refusé de payer le droit de passage.

En approchant de Telouet, la silhouette imposante de la kasbah se précisait. C'est bien un vrai donjon féodal, construit comme une forteresse et fait pour dominer le pays. Des tours nombreuses et élevées jaillissent des bâtisses hautes et massives disposées sans ordre et s'arc-boutant les unes sur les autres, d'un rouge uniforme, comme la terre et les pierres du pays. Seules, de petites fenêtres barrées de fer semblaient pouvoir éclairer l'intérieur.

Dès l'entrée, je traversai une série de petites cours au sol inégal et très en pente, où régnait toute l'activité de la kasbah. Une première cour était encombrée de négresses et de mulets. Par un couloir voûté, creusé comme un tunnel sous une tour

massive, on pénètre dans une deuxième cour. Des esclaves et des clients portant à l'oreille le sceau des Glaoua, y attendaient le bon plaisir du maître.

On me pria de descendre de cheval. Le caïd de Telouet, informé de mon arrivée, sortit de ses appartements et me fit les compliments de bienvenue. Sa physionomie paraissait d'abord agréable et souriante, mais sous ce vernis, on ne lisait que de la morgue décelant une âme médiocre et vulgaire. Il eut le geste de l'accueil mais non la spontanéité.

Si Hammou était le fils du précédent caïd des Glaoua et le neveu du grand caïd actuel Si el Madani. Khalifat à Telouet, il portait le titre de caïd.

Sur son ordre, le « méchaouri » me conduisit dans un « riad », petit appartement accolé à la kasbah et réservé aux visiteurs. Je devais y habiter pendant mon séjour à Telouet. On mit des domestiques à ma disposition pour m'apporter les aliments à l'heure des repas. L'appartement était de construction récente, les pièces très propres et décorées d'arabesques et de peintures comme dans les grandes villes. Mais leur disposition circulaire autour d'une cour cimentée et très froide, donnait à l'ensemble un aspect de prison.

Le lendemain de mon arrivée seulement, le 15 novembre, je pus soigner le jeune fils malade du caïd Si el Madani. Peu après me fut annoncée la visite très protocolaire du caïd Si Hammou. Un certain temps s'écoula pendant lequel, pour rendre plus solennelle sa venue, des esclaves qui précédaient le maître venaient essouffés à chaque minute m'aborder et me criaient : « le caïd va venir!... »

Il vint en effet, accompagné de son « méchaouri »,

entouré de clients et d'esclaves, se montrant cette fois plus gracieux qu'à mon arrivée. Il avait hâte de connaître mon impression sur les pays traversés pendant mon voyage. En m'entendant dire combien Telouet m'était apparu grandiose, il ne se tint plus d'aise et s'enfla d'orgueil. « Les populations de Telouet, ajouta-t-il, se réjouissent de ta venue parmi nous. Elles savent que tu soignes toutes les maladies et elles apprécient le médecin. Des régions même les plus éloignées, les gens n'hésiteront pas à affronter les fatigues d'une longue route pour venir te consulter. » Le caïd me fit ensuite part de ses préoccupations : la révolte d'une fraction de son fief de Tidili s'étendait. Il avait envoyé, pour la combattre, des cavaliers, des esclaves et les meilleurs guerriers des Glaoua. Mais il était encore sans nouvelles.

En me quittant, il me pria de venir déjeuner avec lui le lendemain. Je me rendis à son invitation. Il me fit les honneurs de sa table, dans une vaste pièce, un peu délabrée, située dans l'enceinte même de la kasbah.

Après le repas, il me proposa d'aller, escorté de ses cavaliers, au vieux donjon d'Aït-Itlen, au pied du col, le premier en date des châteaux forts des Glaoua. Cette forteresse, haute, étroite, flanquée de quatre tours, ne servait plus que de grenier, gardée et habitée seulement par quelques esclaves du caïd. Elle gardait encore l'allure de repaire de brigands, rôle qu'elle avait joué tout d'abord au début de la fortune des caïds Glaoua. Aït-Itlen est entouré de noyers géants dont les rameaux tordus et le feuillage roussâtre ont un aspect désolé, bien en harmonie avec la froideur du donjon abandonné et la nudité de la plaine, resserrée entre des cimes nei-

geuses. Dans cette plaine, pousse seulement une petite herbe drue que les moutons broutent au printemps, dès la fonte des neiges. Telouet est, en effet, à 1 950 mètres d'altitude.

A la kasbah, une foule bariolée attendait mon retour. Des gens du caïd et des indigènes des villages d'alentour venaient me consulter et me demander des médicaments. Naïfs et curieux, ils se bousculaient pour passer les premiers. Ma cour cimentée fut bientôt transformée en infirmerie. Des montagnards exhibaient leurs genoux et leurs chevilles douloureuses. Les infirmiers les massaient et badigeonnaient à la teinture d'iode leur peau écailleuse. D'autres, écartant leur ample vêtement, mettaient à nu un coin de leur dos pour recevoir aussi la teinture d'iode. Des esclaves se faisaient arracher des dents. L'un d'eux, tout jeune, affligé d'une tumeur au cou, acceptant le chloroforme, s'allongea sur le sol pour subir l'ablation. Un montagnard, âgé et calme, subit patiemment l'opération de la cataracte, s'abandonnant avec une tranquille confiance. Des femmes geignaient pour mieux me faire comprendre leur mal. Des vieilles guidaient ma main au travers de leurs vêtements et me faisaient toucher du doigt la région dont elles souffraient. De jeunes femmes accusaient des maux d'estomac. Toujours pareilles, désirant avoir des enfants, elles attendaient la fécondité de la vertu de mes médicaments. « J'ai le froid », disaient les unes; « j'ai les vents et les esprits », disaient les autres. A tout ce petit monde, je dus prodiguer avec patience des remèdes et des conseils. Tout en m'efforçant de découvrir rapidement la cause de leurs maux, je devais éviter, pour garder leur confiance, d'aller à l'encontre de leurs croyances, de les soigner par

exemple pour « un froid » quand elles se croyaient torturées par les « esprits ». Des juifs et des juives vinrent à leur tour par groupes, pleurnichants et obséquieux. On m'amenait aussi par centaines pour la vaccination antivariolique des négrillons, des bambins chelleuhs joufflus, des jeunes gens et même quelques adultes. Ces séances durèrent plusieurs jours. Beaucoup de ces clients venaient de fort loin. Des malades graves et des infirmes avaient été hissés sur de petits ânes, pour pouvoir arriver jusqu'à moi. Mon logement s'était transformé en une véritable cour des miracles. Les indigènes médicamentés repartaient plus alertes, convaincus de leur guérison prochaine. Selon leur expression, je les soignais; mais Allah seul les guérissait. En cas d'échec, je n'avais pas à craindre de perdre leur confiance. Les hommes Glaoua étaient de robustes gaillards, hardis, intelligents, courtois. Les femmes, sans être jolies, étaient toutes gracieuses et souriantes. Leurs traits réguliers et sans finesse exprimaient la pure naïveté enfantine; leur costume, fait de robes grises superposées, leur seyait fort bien.

Un jour, le caïd Si Hammou m'ayant fait demander par un esclave, m'introduisit au centre même de la kasbah dans une pièce nue. Là, les femmes de son harem m'attendaient, désirant des consultations et des médicaments. Elles défilèrent une à une. Il y en avait de jeunes au teint clair, de vieilles ridées et courbées, de grasses aux chairs molles; des négresses, des demi-négresses, des fillettes craintives. Mélangées aux autres, se trouvaient les femmes et les concubines du caïd Si Hammou, leurs servantes, leurs esclaves, une femme et des filles du caïd Si el Madani, et même une femme du pacha de Marrakech.

Elles coulaient là des jours monotones et vides, enfermés au centre du donjon, n'en sortant jamais. Seules, quelques rares privilégiées avaient pu accompagner leur époux et maître à Marrakech. Elles vivaient en communauté sous la haute direction de la mère du caïd Si el Madani, qui, à l'autorité que lui conférait son titre de mère du grand chef des Glaoua, ajoutait le prestige de son âge vénérable.

Aussi, mon entrée au milieu d'elles fût-elle un véritable événement. Pendant que j'écoutais les confidences des consultantes, le caïd se tint un moment près de moi, puis sortit, laissant à mes côtés deux esclaves de confiance et une petite femme chelleuhe très accorte qui remplissait avec grâce et intelligence les fonctions d'intendante du harem. Les mères m'apportaient enveloppés sur leur dos des poupons exubérants de santé, pour les vacciner. Puis, avec des gestes apeurés, en détournant la tête, elles présentaient leur propre bras au vaccino-style. Des rires discrets fusaient quand une grimace naïve traduisait une petite douleur. D'autres femmes décrivaient les désordres les plus fantaisistes. Elles se plaignaient encore presque toutes d'avoir le froid. C'était tantôt l'impossibilité d'avoir des enfants, tantôt celle de pouvoir satisfaire leur époux, quelquefois une névralgie tenace. Je dus donner des conseils à tout ce petit monde babillard, puis inscrire les noms et les remèdes que je devais faire passer. Elles abandonnèrent rapidement la réserve imposée par les usages des grandes maisons et se mirent à parler toutes à la fois, à plaisanter et à rire, amusées par la présence d'un Européen au milieu d'elles.

L'une d'elles, toute jeune et jolie, s'attardait près de moi. Elle écarte timidement le voile qui cachait

ses traits menus. Elle ne parla pas. Mais ses yeux « de gazelle », ses grands yeux noirs profonds, apeurés et ardents, se levèrent vers moi. Ce regard m'attirait et me fascinait. Il y avait de la souffrance, certainement ! J'y lisais aussi son âme toute simple et vibrante d'une pureté de cristal. Était-elle incomprise de son seigneur ? Son désir d'aimer avait-il été méconnu par un maître capricieux aux sens rassasiés ? Peut-être n'était-ce que l'ennui, l'ennui des heures fastidieuses et vides, dans ce harem si semblable à une prison. Moi, j'étais l'Européen qui passait... Le voyageur merveilleux ! Son esprit primesautier m'auréolait sans doute, j'incarnais peut-être la liberté. N'avais-je pas la possibilité d'aimer à ma guise et à satiété ! Qu'attendait-elle de moi ? Son cœur, méprisé par ses congénères, ne demandait qu'à se donner. Implorait-elle seulement ma pitié ?...

Elle rêvait plus probablement d'enlèvement. Devant ses yeux passaient les visions enivrantes de hardis cavaliers, de galopades effrénées loin du harem, du bruit étourdissant de la fusillade sous le soleil ardent. Elle imaginait la lutte entre ses ravisseurs déjà chers et ses défenseurs, anciens maîtres vite oubliés. Et puis l'amour ! Des amours frénétiques et sans fin sous les palmiers ou dans des palais somptueux, où-elle serait reine aimée, et maîtresse dans tous les sens du mot...

Et tout cela par dépit et par jalousie peut-être. Ardente, était-elle délaissée ? Aimante, voyait-elle une rivale préférée ?

Pauvre petite fille chelleuhe si vibrante et si mignonne. Quelle déception aurais-tu éprouvée ! Comme t'auraient paru pâles et maigres nos amours civilisés et notre triste soleil d'Europe ; toi, qui

étais faite pour la violence et les caresses brutales, comme ton étourdissante lumière d'Afrique. Jolie petite sauvage, suis ta destinée dans ton pays ensorcelant.

Le caïd revint. Le silence se fit immédiatement. Les têtes menues se baissèrent et disparurent sous les voiles. Le caïd aperçut la petite chelleuhe. Un éclair passa dans ses yeux de mâle, stupide et infatué. « Lui as-tu donné des remèdes contre le froid ! » me demanda-t-il?...

Puis après m'avoir remercié des soins que je venais de leur donner, il me raccompagna.

Le lendemain de ma visite, un esclave m'apporta une lettre de Lalla Zora, la mère du caïd, elle me remerciait fort gentiment d'avoir envoyé des médicaments aux femmes que j'avais visitées, mais elle me reprochait d'avoir oublié sur ma liste « Lalla Ourida » (Madame Petite Rose) et « Lalla ftah el Ouard » (Madame Éclosion de fleur d'oranger). Elle joignait à sa lettre un pot de miel. Je m'empressai de réparer une omission si délicatement rappelée.

Lalla Zora était une lettrée connaissant l'écriture arabe, la langue officielle et coranique. Ces connaissances lui valaient un accroissement de prestige auprès des autres femmes du harem qui n'avaient aucune instruction et dont toute l'existence se passait dans une oisiveté parée et dans l'attente du bon plaisir du maître. Elles parlaient la langue chelleuhe, moins dure que l'arabe, plus en rapport avec le caractère souple de la race.

Tous les jours, je sortais à cheval suivi d'une escorte. J'allais visiter les villages de la plaine. Généralement, sur mon passage, on me présentait des malades immobilisés sur leur natte. Quand je

rentrais à la kasbah, en revoyant les murs épais et les fenêtres barrées de fer, je ne pouvais m'empêcher de songer à la petite chelleuhe aux yeux si expressifs et au cœur meurtri.

Les soirées étaient longues et monotones dans mon bel appartement froid. Des notables de la région, des serviteurs ou des parents du caïd venaient parfois m'y conter quelque vieille histoire du pays. Deux négrillons et deux jeunes chelleuhs que le caïd m'avait donnés comme domestiques se tenaient à ma porte, épiant mes gestes, prêts à me servir. A chacun de mes regards, leur physionomie s'éclairait d'un large sourire. Comme je les traitais sans brusquerie, ils s'enhardirent peu à peu jusqu'à me raconter les potins de la kasbah. Des mulets chargés de fusils et de munitions, me dirent-ils avec mystère, venaient, au clair de lune, de sortir de la kasbah, conduits par des chelleuhs silencieux et guêtrés de laine. Ils allaient ravitailler, de nuit, la harka qui combattait à Tidili pour étendre l'autorité du seigneur de Telouet.

Quand le muezzin de la mosquée appelait à la prière du soir, de sa voix traînante et lugubre et annonçait l'heure gaie du dernier repas de la journée, sur un ordre sourd du vieux nègre gardien de mon appartement, mes quatre petits domestiques disparaissaient comme une volée de moineaux. Un instant après, ils revenaient essoufflés, apportant les mets préparés dans de grandes terrines de terre cuite. En guise de légumes qui ne poussent pas à ces hautes altitudes, les viandes cuites à l'étouffée étaient accommodées avec des figues vertes et des noix à peine formées.

Le service à thé et l'eau chaude arrivaient presque en même temps. Deux nègres, spécialement

chargés de cet emploi, présentaient le service avec cérémonie.

Ma dernière journée passée à Telouet était précisément le jour du marché. Je m'y rendis en traversant deux petits villages dont les maisons à étages superposés ont la même teinte rouge brique que la terre rocailleuse dont elles sont bâties et dont on les distingue à peine.

C'est sur un terrain battu et nu qu'une fois par semaine se tient le marché. La montagne qui formait écran était saupoudrée de neige. Le vent mugissait lugubrement en balayant, au-dessus de nos têtes, une fine poussière de neige. Tous les montagnards se donnaient rendez-vous là pour échanger leurs produits; je retrouvai les types divers des chelleuhs de la région : les Glaoua reconnaissables à leur khenif à croissant rouge; les Aït-Aousquita, leurs voisins de l'ouest, plus secs et plus nerveux, caractérisés par leurs grands yeux noirs, au regard aigu et fourbe à la fois, vêtus d'un grand burnous noir aux dessins discrets, et enfin les gcns de Ouarzazat portant une simple « djellaba » de teinte grise, venus des oasis aux confins du désert; ils apportaient dans de grands paniers d'osier de grosses dattes savoureuses, laissant perler un sirop parfumé; ils évoquaient à mes yeux le pittoresque de la vie nomade.

Les montagnards marchandaient des tissus de couleur que leurs femmes avaient patiemment tissés, chez elles, sur des métiers rustiques. Leurs dessins rappellent les vastes plaines marocaines au printemps, lorsque, après les pluies, elles s'émailent de petites fleurs aux couleurs vives. La teinte en était vive et crue, comme la lumière de ces régions. Les tapis glaoua sont faits de laine à longs

brins couchés. Dans les régions plus lointaines, aux confins du Sahara, les Aït-Razel, les Sektana et les Zenaga tissent aussi des tapis, de couleurs passées extraites de plantes aromatiques et colorantes qui poussent dans leur pays. A l'ouest de Marrakech, les Ouled-bou-Sba font des tapis à poil ras réputés, rivalisant sur le marché de Marrakech avec les tapis glaoua. C'est pour leur usage personnel que ces indigènes tissent généralement ces tapis et ils n'en vendent que fort peu. Les grands caïds prélèvent à titre d'impôts les mieux réussis.

Le 21 novembre, je quittais Telouet, ayant décidé de retourner par le même itinéraire. Le caïd, qui voulait me retenir encore, s'était fait aimable et empressé. Il me confia qu'il comptait sur le protectorat français pour augmenter son autorité et l'étendue de son gouvernement, mettant naïvement à nu son ambition sans mesure et un désir fiévreux de s'enrichir rapidement.

En montant au col de Telouet, je croisai un groupe de femmes chelleuhes, courbées jusqu'à terre, sous le poids d'énormes fagots de bois dont leur dos était chargé. D'autres, s'agrippant aux rochers, disputaient à la montagne quelques maigres buissons. De petites vieilles ratatinées allaient en compagnie de fillettes aux membres grêles. Toutes sentaient la misère, mais elles chantaient d'immuables mélopées chelleuhes pour égayer leur besogne de bêtes de somme. Il fallait bien du bois au foyer et les hommes préféraient laisser aux femmes cette dure corvée. Mais elles vivaient à la grande lumière, l'air vif leur fouettait le visage, leur sort n'était-il pas, somme toute, préférable à celui de la jolie petite chelleuhe enfermée dans le harem du caïd. Peu après le passage du col de Tizi

n'Telouet, un vieux montagnard, à l'air fureteur, me proposa une chasse au mouflon. Je me laissai tenter. L'ascension fut pénible le long des parois abruptes, car mon nouveau guide, au pas lent et balancé, marchait très vite. Cette promenade, à 2 800 mètres d'altitude, au repaire habituel des mouflons, dans un cadre de cimes neigeuses, ne manquait pas de pittoresque. L'Adrar n'Iri se dressait majestueux et tout blanc devant nous. Mais sur cette crête rocheuse il n'y avait, en fait de mouflons, que des traces fraîches de leur passage. Vainement nous fîmes rouler d'énormes blocs pour les effrayer et les faire sortir de leur retraite. Sans doute, m'assura le guide, en entendant du bruit, ils avaient dû flairer notre ascension.

Je redescendis fourbu, au fond de la vallée où mes gens m'attendaient, affolés par ma disparition, me reprochant mon imprudence d'être ainsi parti presque seul dans un pays dont les habitants sont réputés des coupeurs de route et des pilleurs de caravanes. C'est d'ailleurs parmi ces derniers que le caïd de Telouet recrute ses meilleurs guerriers.

En effet, en arrivant au village des Aït-Roboah, j'appris le récent départ pour Tidili du cheikh Ahmed ou Bihi dont j'avais été l'hôte à mon précédent passage. Il emmenait à la harka du caïd un renfort de 800 hommes levés dans le pays. Leur absence devait durer plusieurs mois : s'installant dans la région qu'ils devaient pacifier, ils assiégèrent d'abord les villages, puis les maisons une à une, massacrant les habitants mâles, razièrent les récoltes et s'emparèrent des femmes. Puis, le pays bien pillé et vidé, et la rébellion vaincue par le fait, la harka rentra, chacun emmenant une part du butin dans ses foyers.

Pendant ce temps, à Aït-Roboah, personne, ni le frère du cheikh, ni ses amis, tous très pauvres, ne se souciaient de me recevoir, conformément aux usages. Il fallut parlementer longtemps, menacer de la colère du caïd pour qu'enfin une petite soupente, obscure et basse, contiguë à un grenier rempli de noix, me fût offerte pour y passer la nuit.

Je ne fis que passer à Zerekten, chez le vieux cheikh Ali ou Tourza. Je désirais, en effet, m'arrêter à Arbalou, la jolie villa indigène construite en montagne par le pacha de Marrakech. Pour m'en faire ouvrir les portes, je dus parlementer, puis faire rosser le nègre portier. Cet acte d'autorité fit aussitôt sortir de sa cachette un beau nègre, le gardien de la kasbah et un vieux cheikh chelleuh à petite tête et à l'air sournois. Ils se présentèrent à moi obséquieusement et me donnèrent, au nom de leur maître, l'hospitalité dans des appartements confortables.

Je pus y visiter quelques malades. Une petite négresse vint me trouver de la part de sa maîtresse : une femme du pacha de Marrakech, en villégiature à Arbalou. « Lalla, femme du pacha, me dit-elle, te souhaite la bienvenue. » Puis elle me demanda des médicaments.

J'aurais voulu passer par Tiredouïne, chez les Mesfioua de la montagne, mais il fallut y renoncer, mes guides refusant de me conduire au milieu de populations ne reconnaissant encore ni l'autorité des Glaoua, ni celle du maghzen. J'eus ensuite à m'en féliciter, car à peine arrivé à Aït-Ourirt, le 23 novembre, un orage violent s'abattait sur la montagne. « Remercions Allah, me dit le khalifat, de t'avoir empêché de mettre ton projet à exécution.

Par les pluies, les mauvais chemins de Tiredouïne deviennent impraticables et tu risquais de rester immobilisé chez des gens en révolte et des voleurs invétérés que tes bagages auraient pu tenter. »

Le 24 novembre, je rentrai à Marrakech.

XI

DANS LE FIEF DES GLAOUA (*Suite*).

Deuxième tournée à Telouet, Ouarzazat. — Rojdama. — Ftouaka.

En mars 1915, le caïd Si Hammou qui résidait à Telouet, me fit prier de venir donner des soins à l'une de ses femmes malade. C'était une occasion favorable pour visiter à nouveau le domaine des Glaoua et pour entrer ensuite en relations avec les populations de Ouarzazat au sud de Telouet. Un lieutenant, chargé de faire le levé topographique de notre itinéraire, m'accompagnait. Le caïd Si el Madami m'ouvrit les portes de ses domaines. « Tu es mon ami, me dit-il, et je suis heureux que tu ailles soigner les gens de Telouet et de Ouarzazat. Tu seras partout comme chez toi. J'ai ordonné que tu sois reçu comme un des miens. » Il attacha à mon service un nègre de confiance et me donna pour guides deux de ses cavaliers armés. Partout sa recommandation précéda mon arrivée.

Une première étape m'amena à Aït-Ourirt d'Iminzat. Je laissai ensuite à l'est la route habituelle de Telouet, pour la retrouver d'ailleurs bientôt à Zerekten, après avoir remonté la vallée de l'oued d'Iminzat et franchi le col de Tiredouïne.

Je campai sous de beaux oliviers, à l'entrée des

gorges de l'oued Zad, au centre du pays Mesfioua. Un cheikh m'y accueillit avec mauvaise grâce, me débitant avec froideur les formules de bienvenue; je dus m'en contenter car la « caïdat » était sauvegardée; je m'étonnai pourtant de ne point être reçu avec la spontanéité habituelle des montagnards; mes guides m'expliquèrent qu'étant l'envoyé du caïd, je ne pouvais avoir leurs sympathies. Ce n'était, en effet, qu'à contre-cœur et sous la menace d'une forte harka qu'ils s'étaient résignés tout récemment à accepter l'autorité du caïd, s'inclinant d'ailleurs sans résistance devant des forces reconnues supérieures, mais prêts à secouer le joug au premier signe de faiblesse.

Pendant que l'on dressait mon campement, un groupe de piétons me dépassa d'une allure vive en me saluant d'un sourire. C'étaient deux chelleuhs, clients de Si el Madani, et deux nègres robustes qui allaient prêter main forte en haute montagne à un cheikh impuissant à faire rentrer les impôts; ils devaient en même temps s'assurer de sa fidélité et surveiller ses actes.

Les gorges de l'oued Zad s'enfoncent vers le sud, en hautes montagnes. Mes guides me décrivaient leurs villages très peuplés et nombreux, étagés jusqu'aux neiges. Tout près, dans des forêts, vivent de petits singes fort bruyants et très adroits, me dit-on, à défendre l'accès de leurs domaines. Voient-ils s'approcher des étrangers? Supposant en eux des agresseurs, ils leur lancent des pierres. Mais leur attitude combative ne résiste pas à la peur et le simple bruit d'un coup de fusil a pour effet d'amener leur soumission immédiate; ils implorent alors la pitié du vainqueur avec de petits gestes pleurards. « Ils sont pareils, me dirent mes

guides, à des esclaves arrogants que la menace des coups rend immédiatement obséquieux. » Les panthères leur font, paraît-il, une chasse acharnée, elles leur préfèrent cependant la chair du sanglier, très abondant en forêt, et celle des moutons qu'elles ravissent aux bergers.

Quittant le fond de la vallée, je grimpai au milieu des genévriers et des arars, vers le col de Tiredouïne, au-dessous duquel s'allonge le village très sauvage, très pauvre, de Tiredouïne. Tout autour, solitaires dans la haute vallée, de gros noyers élèvent leurs colonnades et leurs voûtes au-dessus du sol aride, nu, caillouteux. Le col est une vaste échancrure de 1 800 mètres d'altitude, séparant le pays mesfioua du pays glaoua, dont les montagnes se profilent vers l'est. Un mur de pierres sèches barre le col; les Glaoua l'avaient jadis élevé pour s'y retrancher lorsqu'ils assiégèrent les Mesfioua révoltés. Du col, je redescendis à Zerekten; puis, sans m'arrêter chez les Aït-Roboah, je franchis le Tizi n'Telouet pour arriver ainsi rapidement à la kasbah de Telouet. Le caïd Si Hammou m'accueillit avec le même cérémonial, mais avec plus d'amabilité qu'à mon premier séjour. J'habitais le même appartement élégant et triste où les consultants ne tardèrent pas à affluer, nombreux. Les oncles et les frères du caïd me prièrent de passer dans leurs maisons respectives pour y donner des soins et vacciner des enfants et des adultes.

Un messager à pied venu de Marrakech m'apporta le salut du caïd El Madani; il était aussi porteur de lettres nous donnant à mon camarade et à moi des nouvelles de France. J'appris ainsi la prise de Przemysl et la lente progression française. Si loin de la France, nos cœurs se portèrent spontanément

vers elle; avec, une fois de plus, la tristesse d'être exilés en un pareil moment. Les indigènes comprirent notre émotion; nous leur parlions de la France aimée. Depuis qu'elle souffre, qu'elle lutte de toute son énergie, depuis aussi que l'influence hostile des Allemands au Maroc a été efficacement combattue, la France est devenue plus sympathique à tous ces primitifs et son prestige a grandi. « Mais comment, me disaient-ils, malgré tant de morts et tant de ruines, ne vous lassez-vous point de combattre? Pourquoi ne faites-vous point d'armistice, comme nous avons coutume de le faire, pour enterrer les morts, ou pour moissonner, ou pour laisser passer la mauvaise saison? »

Les trois jours passés à Telouet furent entièrement employés à traiter les malades et à recevoir des notables. — Je poursuivis ensuite mon voyage vers Ouarzazat. Le chemin traverse d'abord les villages pauvres de la plaine de Telouet, entourés de quelques arbustes chétifs; puis se dirige droit vers le sud; au fond, le long des gorges sauvages et désolées de l'oued Imarren, des bêtes marchaient dans le lit même du torrent dont les eaux rapides sont salées; aucune végétation ne croît sur ses rives; pas de trace d'habitation non plus. Des murailles de rochers chaotiques enserrent la vue des deux côtés, festons noirs et rouges dominant, comme si tout le pays avait été torturé par un vaste incendie. J'éprouvai en le parcourant une impression de tristesse et d'angoisse, comme une vision infernale. Au-dessus des falaises s'étend le désert nu, rocheux, stérile, coupé de failles profondes. Seuls des gazelles, des mouflons et des coupeurs de route errent dans ces solitudes. Je rencontrai, à un défilé, des gens du pays geignant et demandant du secours, ils

venaient d'être détroussés à main armée; voleurs, animaux et marchandises avaient ensuite disparu dans les rochers. Deux piétons armés que je détachai leur firent en vain la chasse. De mon côté, je ne courais aucun risque semblable, car le caïd Si Hammou, soucieux de ma sécurité, avait jugé prudent de joindre à mon escorte personnelle des cavaliers et des piétons de sa maison, tous armés, et les voleurs ne s'attaquent qu'à des proies faciles. Je marchais depuis six heures au fond de cette gorge étroite et sauvage quand, brusquement, elle s'élargit au confluent de l'oued Ounila qui débouche en ce point de la montagne, mélangeant ses eaux douces et fécondantes aux eaux salées et stérilisantes de l'oued Imarren que je venais de suivre. La végétation et la vie réapparaissaient aussitôt en longue traînée verte, au milieu de la vallée rocheuse et calcinée. Mes yeux fatigués des blocs arides se reposèrent avec délices sur la verdure retrouvée. Les arbres et les prés bordent l'oued azuré. Une échancrure étroite où l'oued Ounila s'est creusé un passage, découvre au nord la crête blanche du grand Atlas et du djebel Anremer où sont les sources de l'oued. Les neiges scintillaient sous la lumière ardente de midi, d'un soleil déjà saharien.

Dans ce pays aux couleurs éclatantes, aux contrastes saisissants, l'imagination se donnant libre cours peut échafauder des visions même les plus brillantes, elle les trouvera souvent réalisées. Un spectacle inattendu s'offrit à moi, en effet, au sortir de ces gorges désolées. Sur un rocher surgissait la kasbah de Tamdart, svelte, aérienne, agrémentée d'ornements les plus délicats. Huit tours fines s'élançaient, élégantes, de la forteresse aux formes harmonieuses, très soignée, avec un souci du détail qui la

fait ressembler à un bibelot de terre cuite. Les tours et la partie supérieure sont recrépites de glaise jaune clair et le reste du bâtiment a la couleur rouge du sol. Des artistes primitifs y ont modelé des dessins en relief, de petits créneaux, de petites balustrades, des découpures ajourées. Les habitants du pays appellent « tirremt » ce genre de forteresse, à la décoration naïve et gracieuse, très répandu au sud de l'Atlas, de Telouet au Soudan, au fond de toutes les vallées habitables et cultivées.

Je pénétrai par une petite porte dans l'enceinte fortifiée qui entoure la tirremt. De nombreuses habitations basses s'y groupent sous la protection de ses tours, à l'abri de ses murs. En cette région, il n'y a pas de villages isolés, car ils seraient trop à la merci de pillards ou d'ennemis. Les indigènes évitent à la fois la solitude des déserts et les pistes fréquentées où s'embusquent les pillards. Ils se sont faits les vassaux des maîtres de la tirremt, tout comme du temps de nos féodaux du moyen âge. Des troupeaux de moutons, des bêtes de somme et des chameaux sont mis en sûreté dans les cours de la tirremt.

A mon entrée à Tamdart, tous les habitants mâles, curieux de la venue d'un Européen, étaient montés sur les terrasses. Les yeux étaient agrandis par l'étonnement et les sourires se figeaient. Avant moi, en effet, deux ou trois Européens seulement, déguisés sous des costumes indigènes, étaient passés dans ce coin reculé du sud-marocain. A toutes les petites ouvertures de la tirremt (fenêtres à la mode du pays), les petites têtes rieuses des femmes se montraient en grappes, il y en avait de blanches, de noires, de demi colorées. Le silence soulignait l'éton-

nement mêlé de défiance de tout ce même peuple. Le cheikh, maître de la tirremt, vint à moi en se frayant un passage au milieu d'esclaves et de vaisseaux insoucians et sans gêne. « Sois le bienvenu ! » me dit-il d'un air emprunté. Mes guides interprétèrent sa pensée qu'il ne parvenait que difficilement à exprimer en langue arabe, car il ne parlait guère que le chelleuh. « Je me réjouis de ta venue, tu es l'ami du caïd Si El Madani, tu es aussi le mien. » Il était beau-frère du grand caïd et gouvernait une fraction des Aït-Zineb. Malgré ses qualités de chef fort restreintes, il présidait sans à-coup aux destinées très simples de ses vassaux. Bon homme et très populaire il avait adopté le mode de vie en communauté et les habitudes familières de ses villageois.

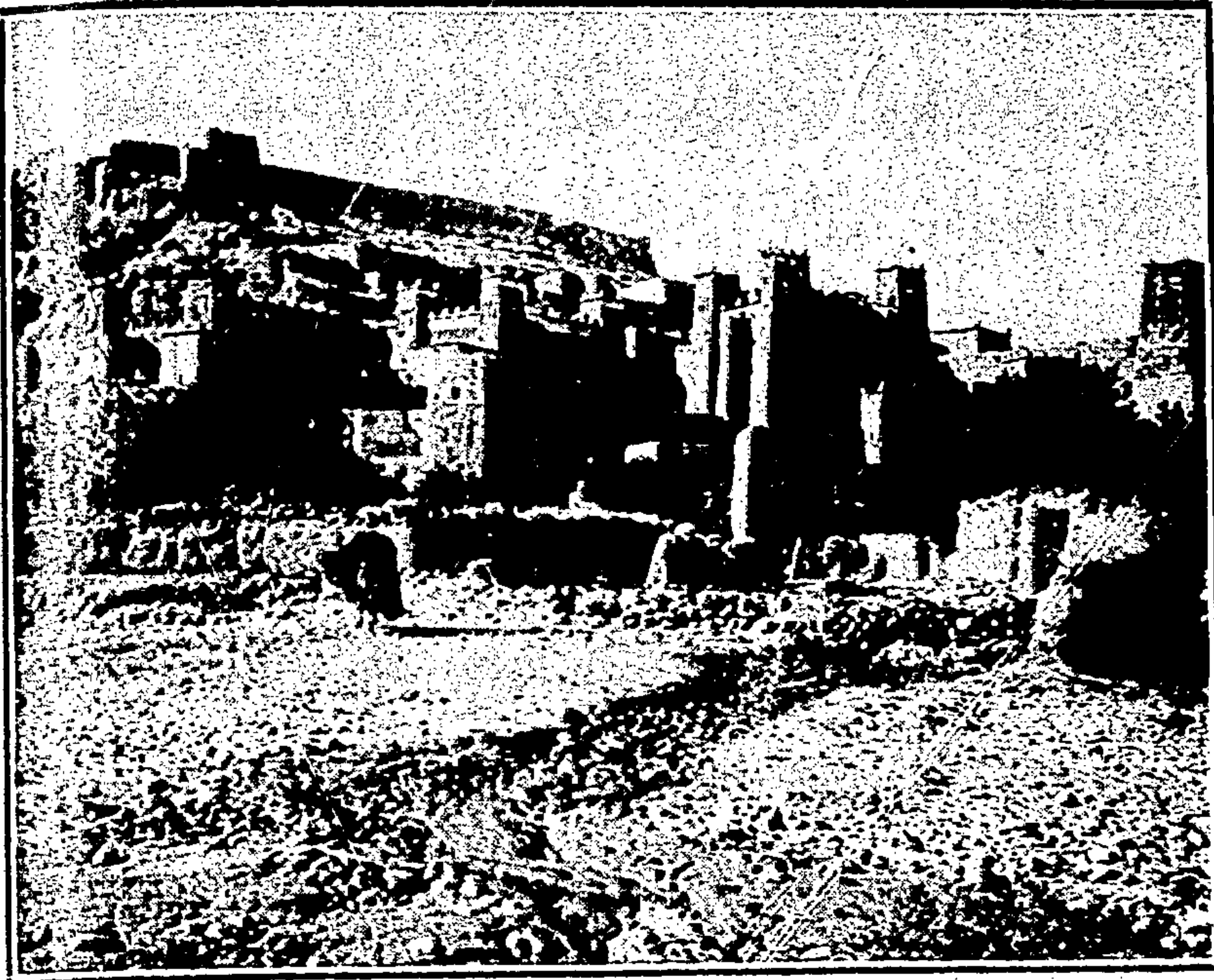
Il me conduisit à l'intérieur d'une tour et me fit asseoir dans une toute petite salle très propre de six mètres carrés de superficie. Le sol était recouvert de tapis aux teintes fanées. Le thé fut servi, accompagné d'un repas léger. Mon hôte, abandonnant vite sa méfiance instinctive, me raconta la façon dont il devint cheikh de Tamdart pour le compte du caïd des Glaoua.

La tirremt de Tamdart appartenait alors à la tribu des Aït-Aousquita. Un cheikh ambitieux, son prédécesseur, voulant contrecarrer l'autorité grandissante du caïd des Glaoua, Si el Madani, intercepta à main armée les communications entre le fief de Telouet et le fief des Ouarzazat, il « coupa » la route qui passait à Tamdart, pillant les caravanes qui s'y risquaient. Si el Madani décida alors de réduire le cheikh rebelle et envoya son jeune frère El Hadj Thami, le pacha actuel de Marrakech, à la tête d'une harka, mettre le siège devant la kasbah. Un canon de bronze, péniblement amené, bombardait vainement

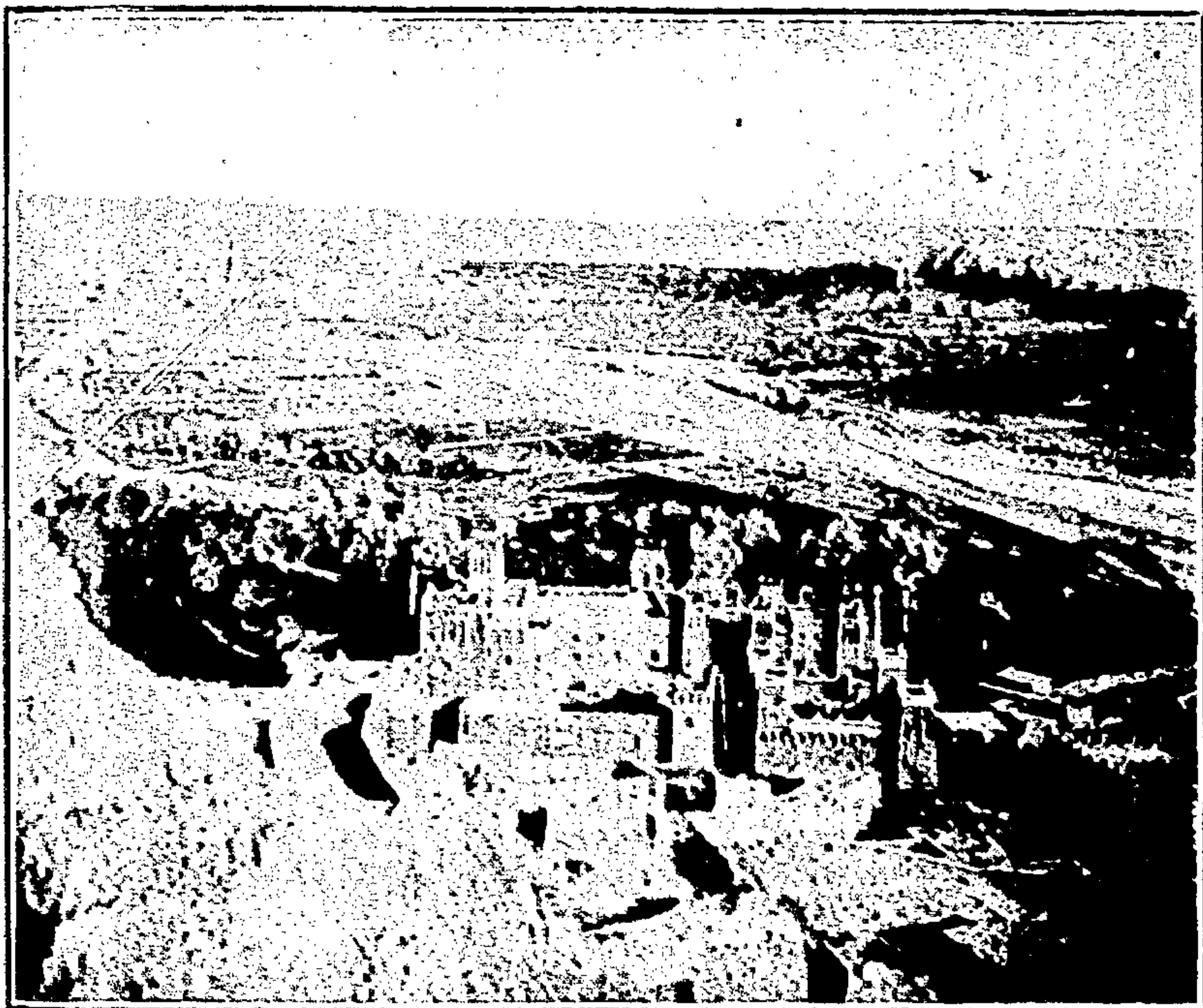
les remparts de pisé de Tamdart. Lassé d'une trop longue résistance, El Hadj Thami eut recours à la trahison d'un habitant de la tirremt pour obtenir la reddition de la place. Le cheikh rebelle étant sorti un instant, la porte de son donjon lui fut fermée au nez. Isolé, hors de la protection de ses murs, il tenta de fuir. Mais il fut aussitôt poursuivi par les partisans d'El Hadj Thami. Les habitants de Tamdart, à la nouvelle de sa mort, ouvrirent au nouveau maître Glaoui les portes de la forteresse.

Il finissait ce récit quand on vint me prévenir que les habitants de la kasbah m'attendaient, rassemblés dans une cour intérieure, les uns pour réclamer des soins, les autres pour se faire vacciner. Je descendis. D'abord craintifs à mon approche, ils se tenaient à distance; mais dès que mon bagage médical fut étalé, ils se pressèrent autour de moi, tout de suite en confiance et souriants. Parmi eux, je remarquai des nègres, des esclaves aux grands yeux exorbités et inexpressifs, des chelleuhs au regard vif, des hommes et des femmes vêtus de toile bleue, d'origine mauritanienne, des haratin, métis de chelleuhs et de nègres. Ces haratin forment une race spéciale qui habite le versant sud du grand Atlas; mélangés au reste de la population, leur proportion s'accroît à mesure que l'on s'approche du Soudan. Ils ont conservé, en général, la silhouette des chelleuhs, leurs traits fins, leurs petits yeux noirs; mais, quoique plus vifs que les nègres, ils sont comme eux moins intelligents et plus naïfs que les Chelleuhs.

A Tamdart, l'oued prend le nom d'oued Aït-Zineb; la vallée s'élargit, les bords s'abaissent, laissant la vue s'échapper vers un désert rocheux et rouge, à peine limité par un horizon montagneux aux



DANS LE FIEF DES GLAOUA, SUR LE VERSANT SUD
DU GRAND ATLAS : TORRENT ET VILLAGE
D'AÏT ZINEB.



EXTRÊME SUD DU FIEF DES GLAOUA : LA VALLÉE DE
L'OUED AÏT-ZINEB, BORDÉE PAR LE DÉSERT ; AU
SUD, LA LIGNE DE L'ANTI-ATLAS.



teintes mauves; au premier plan, la riche végétation forme une bordure d'un vert très clair aux eaux de l'oued d'un bleu azuré.

Poursuivant mon itinéraire vers le sud, je passai, auprès de plusieurs tirremt échelonnées le long de l'oued avec des maisons à terrasse groupées tout autour. Brusquement, les cavaliers d'escorte poussèrent un cri et partirent au galop. Des gazelles étaient signalées. Elles couraient devant nous, sur les galets plats du désert. L'œil percevait seulement des petits points blancs qui sautillaient en s'éloignant, pareils, à de petits nuages ouatés, rebondissant sur le sol ondulé. Je suivis les cavaliers dans leur poursuite. Nous étions parvenus un instant à cerner les gazelles sur un plateau bordé de falaises mais les coups de feu les affolèrent et j'essayai en vain de leur couper la route. Elles passèrent, légères, rapides, aériennes, dépassant rapidement mon cheval au galop. Ce fut une vision délicieuse : ces bêtes gracieuses, en bondissant, touchaient à peine le sol de leurs pieds fuselés; leur allure était vertigineuse et les yeux avaient de la peine à les suivre.

Leur poursuite m'avait amené sur un plateau nu, montueux, qui dominait le village de Tilkirt. En ce point, l'oued buttant contre un massif rocheux, prolongement de l'Anti-Atlas, s'infléchit à angle droit vers l'est. Tilkirt est une agglomération de tirremt. Avant d'y arriver, je traversai une petite palmeraie isolée. Sur le bord de l'oued, des esclaves, des juifs étaient venus à ma rencontre et chantaient des cantilènes de bienvenue. Les autochtones chel-leuh, et Haratin, un peu méfiants encore, m'attendaient dans le village même de Tilkirt. Leur foule garnissait les terrasses des maisons et émaillait les balustrades de glaise. Les costumes des femmes,

aux couleurs vives, resplendissaient sous la claire lumière.

Le cheikh de Tilkirt, absorbé par la préparation du repas de bienvenue, se montra à peine, laissant à ses familiers le soin de me faire admirer du haut d'une terrasse rustique le magnifique panorama. Au nord, la crête allongée de l'Atlas barre l'horizon d'un trait net et blanc miroitant au soleil de midi. Les cols qui la franchissent et les points culminants se détachaient sur l'azur du ciel. Les indigènes me les nommèrent. C'étaient de l'est à l'ouest le Tizi n'Fedhrat qui conduit à Demnat, le massif des Iguernan, avec le djebel Audremer que traverse le Tizi n'Reraït, l'Adrar n'Iri, le Tizi n'Telouet et le Tizi n'Tichkta qui dominant Telouet, le djebel Yaguer, le Tizi n'Tamenat qui conduit chez les Mesfioua, le djebel Tidili, le Tizi n'Tachdirt qui conduit chez les Ourika et les Réraïa. A l'inverse du versant nord, qui descend en gradins étagés vers la plaine, le versant sud du grand Atlas tombe presque à pic sur un plateau élevé, nu et désertique. Les oueds Imarren, Ounila, Imini et Tidili le découpent en failles profondes et convergent tous vers Tilkirt. Le plateau uniforme et plat s'incline vers l'Anti-Atlas. Un pic isolé en émerge; sa tête blanche se dresse superbement au-dessus des étendues arides, les indigènes l'appellent le djebel Siroua. L'oued Iriri en sort et va rejoindre ensuite vers Tilkirt les autres tributaires de l'oued Draa. Leur réunion à Tilkirt forme l'oued Idermi. Au confluent, à l'est de l'oued Idermi, avec l'oued Dades, prend naissance l'oued Draa. Les indigènes donnent le plus souvent aux oueds le nom des pays qu'ils traversent et le nom d'une même rivière change à tout instant.

Entre le Siroua et le grand Atlas, s'arrondit une large dépression par où passèrent jadis les harkas des Glaoua partant à la conquête du Sous et, plus récemment, celle des caïds de Marrakech qui chassèrent El Hibba de Taroudant. Après le repas, je continuai ma route vers l'est, au travers des collines escarpées et des roches noires. La boussole, affolée, attestait l'abondance des gisements de fer dans le sol. Bientôt une longue tache verte se dessina dans la brume mauve. On y distinguait peu à peu, en approchant des villages, des tirremt, des palmiers, une large rivière. J'arrivais à Ouarzazat, la grande oasis de la région, la première du sud du grand Atlas. Elle s'étendait sur 15 kilomètres de longueur et 3 à 4 kilomètres de largeur, le long de l'oued, entre les collines rocheuses au sud et les steppes désertiques au nord. La vue de sa verdure, de ses eaux bleues, de ses gracieux torrents est une joie pour le voyageur.

Je m'arrêtai à l'entrée de l'oasis, à Tiffoultout, chez un beau-frère du caïd Si el Madani.

La tirremt qu'il habitait se dresse au sommet d'une colline contournée par la rivière. Sur les pentes s'étagent d'autres tirremt plus petites, habitées par ses clients et ses esclaves. A mes pieds, commençait la forêt de palmiers-dattiers. Mon hôte fut peu aimable, et il me parut sournois : simple cheikh, il convoitait, me dirent mes guides, la situation du khalifat principal de Ouarzazat dont j'allais être l'hôte.

Traversant ensuite la palmeraie, je longeai le lit sableux de l'oued sous une voûte de dattiers dont les tiges blanches et fluettes s'élançaient gracieusement, surmontées de panaches verts et ployant sous les lourds régimes de dattes.

Le khalifat, Si Hammadi, frère du caïd Si el Madani, était venu à ma rencontre, entouré de ses cavaliers; il me congratula abondamment et me dit, en s'accompagnant de gestes expressifs, sa joie sincère de m'accueillir à Ouarzazat. Grand, sec, osseux, il se montra en effet d'une prévenance exquise, d'une discrétion et d'un tact parfaits, exceptionnels même chez des indigènes de race.

Le khalifat à cheval me conduisit à Taourirt, le lieu de sa résidence, au centre de l'oasis. Ses cavaliers nous faisaient une escorte brillant de toutes les couleurs vives de leurs amples vêtements qui flottaient. Ils tourbillonnaient autour de nous, en balançant leurs longs fusils; puis me dépassant, droits et souples sur leurs étriers, ils m'adressaient des sourires de bienvenue.

A Taourirt, les têtes effarées et curieuses des femmes et des enfants garnirent les fenêtres; une foule de haratins et de nègres nous attendaient dans une vaste cour encombrée de chameaux et de bêtes de somme. Traversant rapidement cet attroupement pittoresque, le khalifat me conduisit sur une très vaste terrasse recouvrant toute la maison. Il avait hâte de me faire admirer le panorama de l'oasis. Une lumière chaude brusquement nous inonda. On la sentait souveraine ici, animant ce paysage féérique. Une mer de palmiers s'étendait sous mes yeux; l'oued traversait l'oasis de l'ouest à l'est, suivant sa longueur; on le voyait ensuite disparaître dans un défilé rocheux où il allait un peu plus loin former l'oued Draa. Les palmiers étaient groupés en touffes légères, leurs troncs frêles et blancs jaillissaient du sol généreux. Leurs panaches ondulaient nonchalamment sous la brise. Leur verdure s'harmonisait avec la teinte bleu azur des

eaux de l'oued. Les villages disséminés faisaient des taches rouges. L'air était ouaté de légères vapeurs mauves, mais conservait une transparence de cristal. Le soleil éclatait enivrant et mettait en valeur les moindres détails. Des rochers, noirâtres et calcinés, découpés en dents de scie, bornaient l'horizon au sud de la palmeraie. L'âme se sent attirée, prise tout entière par ce paysage enchanteur. Elle éprouve le vertige des espaces illimités, vivant un rêve intense et continu. C'était une sensation voluptueuse d'épanouissement sans contrainte. La vue de cette terre colorée par les jeux ardents de cette lumière savoureuse comme un vin, grise sans cesse les habitants du pays ; elle les berce sans heurt dans un doux farniente, dans le calme plaisir d'être bien ; elle leur donne un caractère aimable et heureux.

Des négrillons et quelques familiers du caïd étaient venus me rejoindre sur la terrasse. Ils me vantèrent la douceur du climat saharien, tempéré par l'air vif de la montagne, car Ouarzazat est à 1300 mètres d'altitude. Le pays est riche et ses dattes sont réputées par leur saveur et leur grosseur. On en fait un gros commerce avec Marrakech, quand le caïd de Telouet veut bien laisser passer les caravanes.

Taourirt a l'allure d'une kasbah, mais les tours fines qui émergent de la terrasse ont les caractères de la tirremt. Taourirt est la principale forteresse de l'oasis et le siège du commandement. C'est une bâtisse large et spacieuse. Ne pouvant me résoudre à interrompre cette contemplation, je me décidai à camper dans une petite pièce sans porte et à murs ajourés, construite sur la terrasse.

Le khalifat Si Hammadi revint m'y trouver pour

partager avec moi le repas de bienvenue. A côté de lui se tenait un beau nègre souriant, le fils aîné du caïd Si el Madani. On m'en avait conté l'histoire. Lorsque son père était grand vizir à Fez, il fut fait ministre de la guerre à l'âge de dix-huit ans, et eut à commander pendant trois mois à toute l'armée chérifienne et à ses instructeurs français. Ces hautes fonctions ne paraissaient pas lui avoir donné le vertige des grandeurs ni élevé son intelligence. Plus tard, ayant suivi son père dans la disgrâce, il avait été relégué à Ouarzazat dans la kasbah la plus éloignée de son fief.

On réclama bientôt le médecin, les consultants affluèrent plus nombreux encore que dans les régions parcourues auparavant. Ils venaient confiants et cependant la plupart d'entre eux n'avaient jamais vu d'Européen. Je leur étais envoyé par le grand caïd et j'étais recommandé par le khalifat, cela leur suffisait. Ils ne doutaient point de l'efficacité absolue de mes remèdes et un courant de sympathie s'établit rapidement entre nous. Ma petite salle de consultations ne désemplit pas. Des esclaves noirs, de rares chelleuhs au teint clair, des haratin, des draoui bronzés, cuits par l'implacable soleil, se succédaient : tous étaient naïfs, souriants, loquaces, familiers et faisaient grand bruit. Les uns étaient des habitants de Taourirt, d'autres venaient des nombreux villages éparpillés dans la palmeraie ; c'étaient de paisibles cultivateurs dont la besogne consiste à irriguer les palmiers, à cueillir les dattes et à cultiver quelques jardins. L'oasis est très peuplée ; une sécurité suffisante y règne et les indigènes peuvent, sans crainte des coups de main, habiter des villages à l'écart des tirremt.

Me rendant un matin au marché de Ouarzazat, j'y

trouvai réunis les gens de la contrée. On y vendait des brebis, des chameaux, des lainages teints, des tapis, des dattes grosses à crever. Ce marché est, en général, le rendez-vous des habitants de la vallée de l'oued Draa, des oasis soudaniennes et des hauts plateaux pelés de l'Anti-Atlas. Mais aucun étranger n'était venu ce jour-là, car, me conta Si Hammadi, toutes les communications avec les régions du sud étaient interceptées depuis quinze jours. Les Aït-Razel, une tribu de l'Anti-Atlas, campés sur la route de Ouarzazat à Tamnougalt, la lumineuse capitale du Draa, pillaient les caravanes qui s'y hasardaient. Le khalifat attendait patiemment que, repus de butin, ils consentissent à ne plus troubler la sécurité des routes. Il les exhortait au calme et ne pouvait faire davantage car, au delà de Telouet et de Ouarzazat, l'autorité du caïd des Glaoua n'était que nominale. Il ne disposait dans ces contrées lointaines d'aucune force pour y imposer sa volonté. Son influence n'y était entretenue que par son prestige et l'habileté de sa diplomatie. Il n'avait même parfois que de simples relations de voisinage avec les chefs les plus puissants des tribus indépendantes. Le langage indigène a exactement défini d'un mot la nature des rapports du grand seigneur féodal avec les vassaux lointains et indépendants. Il les commande « *bel khatri* », c'est-à-dire à leur tête, s'ils veulent bien de son autorité ou plutôt de son intermédiaire, car le grand caïd devient seulement un lien fragile entre les tribus éloignées et le pouvoir central, représenté par le maghzen, le gouvernement jadis impuissant des sultans, aujourd'hui étayé par le protectorat français. Ces tribus ne paient pas d'impôts, car le caïd n'a pas la possibilité de les leur réclamer par la force; mais, le plus sou-

vent, pour entretenir les bonnes relations, elles lui envoient spontanément des cadeaux. Le caïd, en retour, s'efforce de les servir auprès du makhzen. Le grand caïd Si el Madani avait réussi habilement à étendre sa protection sur tout le bassin du Draa à l'aide de sa diplomatie insinuante, sur le Tafilalet, sur les oasis du Soudan. Son prestige en était rehaussé et les sultans l'avaient nommé officiellement caïd de l'extrême sud-marocain. Parmi les oasis fertiles, les riches palmeraies et les villages populeux disséminés le long de l'oued Draa qui serpente du nord au sud, Si el Madani avait distingué de ses faveurs la zaouïa de Tamegrout, et s'était fait le haut protecteur de l'illustre abbaye. Il lui avait donné des terres et une zaouïa dans les plaines fertiles de Marrakech. Il s'était aussi concilié les bonnes grâces de ces saints personnages et exploitait le prestige religieux dont la zaouïa de Tamegrout jouissait dans le bassin du Draa et dans le Soudan pour accroître son influence. Aucun Draoui n'était donc venu au marché de Ouarzazat, mais des gens du Draa s'étaient depuis longtemps transplantés nombreux dans la région. Les Draoua que l'on retrouve d'ailleurs dans toutes les parties du Maroc se sont spécialisés dans le creusement des khattara, ces longs conduits souterrains qui, dans toutes les oasis et à Marrakech particulièrement, amènent l'eau du sous-sol à la surface par simple déclivité, fertilisant ainsi d'immenses contrées privées d'eau. On les recherche partout pour leur art si spécial, fait de patience et de ténacité, travail de taupe, servi par l'instinct inné de l'hydrologue. Ils exercent, en outre, la profession de maçons ou plutôt de bâtisseurs de pisé. Une équipe de Draoua était précisément en train d'élever de nouvelles

constructions attenant à la kasbah de Taourirt. Tête et bras nus, sous le soleil ardent, vêtus d'une simple chemise flottante, ils tassaient, à grands coups de dames en bois, la terre rouge dans un moule. Ce moule, dressé au-dessus du mur en construction, était fermé de deux tables de bois verticales et parallèles dont l'écartement formait l'épaisseur même du mur. Les Draoua travaillaient en chantant des mélopées sauvages, au rythme lent et scandé. Le chef d'équipe entonnait, les autres reprenaient au refrain et les dames s'abattaient en mesure donnant l'illusion d'un galop. Petit à petit le rythme s'accélérait, les coups se précipitaient, c'était la charge; l'équipe soufflait, s'époumonnait en chantant de plus en plus rapidement. Le chef d'équipe terminait brusquement la plainte par un cri guttural, tandis que toutes les dames s'abattaient lourdement à la fois. Ils étaient tous las et en sueur et la terre suffisamment tassée dans le moule; ils allaient enlever les tables, déplacer le moule pour continuer le mur. Dans les grandes villes, les Draoua deviennent d'excellents maçons dressés à la manière européenne et sachant manier avec habileté la brique, la pierre et le ciment armé.

De la terrasse où j'habitais, la silhouette des travailleurs se détachait dans le cadre incomparable de l'oasis. La pensée semblait légère, imbibée de lumière comme les êtres et les choses de ce pays. Elle franchissait l'oasis et les rochers noirs qui bornaient l'horizon; elle s'envolait plus loin, vers les régions inconnues. Le khalifat Si Hammadi m'avait rejoint sur la terrasse; sans doute, devinant l'objet de mes rêveries, il guida complaisamment ma pensée dans sa course vers le sud. Il me parla des tribus indépendantes de l'Anti-Atlas, les Zenaga, les Aït-

Rhazell, les Sektana, peuples pasteurs et fiers; il me vanta l'arome des plantes de leur pays dont on parfume le thé au Maroc, les plantes colorantes dont sont teints leurs tapis, aux couleurs fanées. Avec lui, je parcourus les grands déserts où errent les bandes pillardes des barbares, les Aït-Jellal, les Aït-Mribet, les vrais nomades du Sahara; il me fit arrêter un instant dans les délicieuses oasis de Tisent, d'Aqqa, de Tintazart et de Tatta, blotties dans les « kheney », les failles du djebel Bani, régions que Foucault décrivit dans son style sobre et coloré; j'errai enfin le long du cours inférieur de l'oued Dra, dont le lit de sable traverse le Soudan, et que tous les cinq à six ans des pluies exceptionnelles en montagne transforment pour quelques jours en riches pâturages, en cultures surabondantes. Si Hammadi m'en parlait comme d'un pays lointain et sauvage, pays de vie libre et de lumière. Le coloris riche et sans cesse changeant de la palmeraie, le scintillement éclatant des belles eaux bleues de l'oued, aiguisaient mon imagination, et me permirent de l'y suivre aisément.

La nuit vint et mon hôte m'annonça aimablement qu'on allait donner une fête en mon honneur. Dans la cour de la kasbah, des esclaves allumèrent un grand feu de bois. Des nègres et des haratins s'étant rassemblés, battaient de la paume des mains de grands tambourins; les femmes à ce signal accoururent vêtues de costumes blancs et bleus et se mirent à chanter des complaintes rythmées et en même temps à danser en se balançant d'un seul mouvement à la manière chelleuhe; les hommes ne s'y mêlaient point. Elles se dandinaient lentement, leurs têtes menues penchées, les épaules inclinées en avant, battant des mains en cadence. Le feu de

bois éclairait les visages et les costumes de lueurs d'incendie, et projetait au loin des ombres fantastiques. Les hurlements des hommes et la violence des coups de leurs tambourins donnaient à cette fête un caractère sauvage et étrange, contrastant singulièrement avec les gestes mièvres des femmes, avec leur voix fluette et douce. Je sentais ici la domination brutale, bestiale même, de l'homme sur la femme. Comme l'on était loin de toute civilisation, et comme cependant la vie dans l'oasis me paraissait douce et légère, comme un rêve sans fin dans une immobilité délicieuse.

Un jour, Si Hammadi me montrant du haut de la terrasse plusieurs gros villages épars dans la palmeraie, me raconta qu'ils refusaient de reconnaître son autorité, excités à la rébellion par son voisin le cheikh de Tiffoultout. Celui-ci, jaloux du titre et du commandement de khalifat d'Ouarzazat détenu par Si Hammadi, aspirait à le remplacer. Le caïd Si el Madani, arbitre entre les deux rivaux, son frère et son beau-frère, essayait de les concilier. Il temporisait, attendant une occasion propice pour refaire l'union dans son fief de Ouarzazat. Si Hammadi, écoutant ses conseils, s'était bien gardé d'imposer de force son autorité aux villages rebelles car infailliblement la poudre « aurait parlé » et tout l'oasis de Ouarzazat eût été mis à feu et à sang.

A ce moment, une délégation des villages rebelles vint me demander d'aller vacciner les enfants et soigner les malades. Je ne pus dissimuler à Si Hammadi mon étonnement. Comment, étant l'hôte du chef repoussé et haï des rebelles, venaient-ils chez lui m'offrir leur hospitalité? « Tu peux aller, me dit-il, en toute confiance chez eux; je ne puis et je le regrette t'y accompagner, car ils me recevraient à

coups de fusil, mais ta qualité d'étranger et d'Européen, de médecin surtout, est pour toi une sauvegarde; ils seront ravis de te faire fête. » C'était bien un état d'esprit nouveau, nulle part ailleurs rencontré : point de défiance à l'égard de l'Européen, point de fanatisme, et cependant la plupart d'entre eux n'avaient jamais vu d'Européen!

Au départ d'Ouarzazat, Si Hammadi et le fils aîné du caïd, suivis de cavaliers nombreux, me firent escorte un bout de route. Ils m'exprimèrent le regret de me voir partir si tôt. De tout cœur, je leur fis part de mon désir de revenir parmi eux. J'étais touché de leur sympathie et de la spontanéité de leur accueil, quittant avec peine l'attirante et prestigieuse oasis, pays de lumière, de coloris et de rêves, dont le charme ensorcèle le visiteur.

Je traversai avec ma caravane un désert sablonneux d'abord, puis montueux et recouvert de galets plats. Il n'y avait pas de pistes. Mes guides allaient seulement guidés par leur instinct. Un vent violent et froid descendu de l'Atlas nous criblait de sable. Pas un voyageur. Quelques gazelles détaient à notre approche. Après quatre heures d'une marche monotone, on atteignit la vallée des Ait-Zineb près de l'agglomération d'Aït-Aïssa. Dans une boucle de l'oued, sur les pentes d'une petite colline pointue, des tirrent élégantes se pressent en gradins, entourées d'un mur élevé qui assure leur défense. Le cheikh de l'endroit était un autre beau-frère du caïd Si el Madani. Trop familier et manquant de tact, il faisait tache parmi mes hôtes habituels. Du sommet de la colline, le regard suivait la rivière aux eaux bleues, serpentant parmi d'interminables plateaux arides et déserts, inondés d'une lumière éblouissante.

Abandonnant la vallée de l'oued Imarren, suivie à l'aller, je remontai la vallée de l'oued Ounila, au fond d'une faille très profonde creusée au milieu d'un désert chaotique. Des villages, dominés par de gracieuses tirremt, s'y succédaient très rapprochés, alternant avec des jardins très verts. Ses eaux, limpides et douces, coulaient entre des haies, des lauriers-roses et des amandiers en fleurs. Cette riante vallée, très étroite, enserrée entre des murailles rocheuses, verticales, très élevées, m'apparut comme un long ruban de verdure et de fleurs où s'accrochaient les villages habités par de riches et placides chelleuhs glaoua. Je m'arrêtai dans les villages de Tiguert et de Tizgui pour soigner et vacciner et pour recevoir l'hospitalité que tous ces gens tenaient à me donner.

A un certain endroit, le lit de l'oued se rétrécit encore. Ce n'est plus qu'un défilé étroit où il n'y a pas de place pour un sentier. L'eau s'y engouffre en bouillonnant et éclabousse un village agrippé à des rochers surplombant la gorge. Je dus quitter la vallée et escalader la falaise, aux prises avec des difficultés inouïes. D'énormes blocs rocheux obstruaient le chemin. Mes animaux, pour avancer, devaient les franchir par bonds. Mes gens les aidaient en les excitant de leurs cris aigus, en s'arc-boutant sur les croupes, ruisselantes de sueur, les sabots glissaient sur les surfaces polies des rochers. La gorge s'élargit ensuite un peu et se garnit de nouveau de gros villages aux tirremt élégantes qui respirent le bien-être et la richesse. Le djebel Anremer domine le pays de sa tête pointue couverte de neige. Après la traversée du gros village d'Assaka, je quittai définitivement la vallée pour grimper sur un plateau boisé de chênes verts et de genévriers, à 2 200 mètres

d'altitude. De ces hauteurs, à la nuit tombante, je revis Telouet, la kasbah apparaissait comme une tache rouge au fond d'une vaste cuvette lisérée de sommets neigeux.

Le caïd de Hammou m'y attendait, il fut obséquieux et me pressa de questions sur mon voyage.

La nuit suivante, il neigea abondamment et au matin la plaine de Telouet et des villages avoisinants était revêtue d'un manteau blanc. Ce spectacle, sous la lumière saharienne, avait une étrange beauté. Et cette nappe de neige semblait prolonger, pour ainsi dire, les vastes étendues, nues et désolées, que je venais de parcourir.

J'avais espéré franchir le jour même la crête du grand Atlas, mais les cols étaient devenus impraticables. Quatre voyageurs indigènes avaient la veille imprudemment tenté de passer. La fatigue et le froid les avaient terrassés, et la neige, précédant l'inexorable mort, les avait aussitôt recouverts d'un linceul. Le soir, on apporta à Telouet leurs cadavres.

Je restais bloqué, prisonnier des neiges. Mon hôte bénit le ciel de m'avoir retenu, car des malades nombreux réclamaient mes soins. On me montra un jeune juif atteint de gangrène. L'amputation de la cuisse était nécessaire et il s'y résigna sans trop de mauvaise grâce. Dans une salle basse, obscure et malpropre du mellah, avec des moyens de fortune, j'improvisai l'attirail opératoire indispensable. Pendant l'intervention, je dus, faute de table, me tenir accroupi auprès du patient allongé sur quelques planches à même le sol, guettant un peu de lumière près d'une petite porte ouverte. Mille regards curieux plongeaient de l'extérieur : des juifs et des chelleuhs étaient montés sur les terrasses

pour essayer de voir. Tout se passa à souhait, et, quand le père du patient emporta solennellement le membre amputé, la foule se précipita autour; on commençait déjà, à la mode juive, les obsèques « de la jambe défunte ». D'autres malades, des vaccinations à pratiquer, occupèrent les trois journées d'attente. La neige fondait pendant ce temps. Toutefois, le col était encore tout blanc quand je le franchis, mais le chemin était praticable pour nos bêtes que les difficultés ne rebutaient plus.

Aux Aït-Roboah, je quittai la route habituelle pour aller vers le massif de Rojdama situé à l'est. Au fond d'une gorge profonde, je découvris le riant village de Tagmout caché sous des oliviers et entouré de prés verts; un groupe de chelleuhs et de juifs accourus à ma rencontre me prièrent de m'arrêter un instant pour visiter les malades. Un juif me fut amené geignant, la figure défaite, les vêtements en désordre, témoignant d'une affliction profonde et soutenu par des amis à la mine tout aussi lamentable. Il était atteint de luxation de l'épaule. A peine l'eus-je touché qu'il poussa des rugissements d'animal qu'on égorge; des femmes à petite distance firent chorus avec lui. Sitôt la luxation réduite, il cessa de gémir. Toute la gent juive se précipita pour me baiser les mains et l'épaule selon la coutume antique. Mon départ rapide me permit d'échapper à leurs embrassements trop pressants.

En quittant Tagmout, je remontai vers l'est la très verte vallée de l'oued Iri. Une eau limpide courait dans d'innombrables petits canaux au milieu des prés. Les arbres réapparaissaient. J'avais désormais quitté les régions brûlées par le soleil ardent et les zones désolées et sauvages des hautes

altitudes ; mes yeux se délectaient au spectacle de la verdure claire et des eaux écumantes. Quelques crêtes neigeuses pointaient au-dessus des oliviers et des noyers. Je me laissai bercer par la douceur et le charme de ces paysages sans cesse variés. L'accueil que me fit partout l'aimable population chelleuhe, accentuait la sensation savoureuse de fraîcheur, de naturel, de spontanéité qui est une caresse pour nos âmes de civilisés.

Les villages riches et peuplés d'Iri surgissaient de chaque bouquet d'arbres. Aucun sentier n'était tracé. Mes animaux cheminaient dans le lit même du torrent et l'eau rapide, frappant les pieds, rejailissait en écume. Aux endroits difficiles, mes guides devaient écarter les grosses pierres pour leur frayer un passage. En avançant, la vallée de l'Iri prenait un aspect plus rude. Les noyers géants émergèrent entre de petits murs de pierre. La vallée s'était arrondie en cirque. Sur une éminence au bord du sentier, le cheikh d'Iri, bien campé, robuste, trapu, m'attendait, entouré de quelques amis et de notables. Sa tête ronde exprimait la bonhomie et son embonpoint dénotait un ami de la bonne chère. Quand je fus à quelques pas, le cheikh Ahmed sauta avec agilité dans le chemin creux et me donna une large poignée de main, empreinte de franchise. Après m'avoir conduit dans sa maison, située à mi-pente dans le cirque, il m'apporta lui-même du lait, des œufs durs, du beurre frais, du miel aromatisé et puis des noix en me criant, à chaque fois : « Sois le bienvenu ! Que désires-tu encore ? »

La pièce où je fus accueilli, vaste et très basse, n'était fermée que sur deux côtés par deux murs à angle droit ; aux côtés opposés, elle se terminait en terrasse, largement ouverte sur la vallée. On y était

en plein air et à l'abri des vents froids. Les chelleuhs, amoureux de leurs montagnes, ne cessent pas ainsi d'en avoir le spectacle et de respirer son air pur et vivifiant. La maison du cheikh était construite dans le style ordinaire des habitations de la haute montagne. Un paysage ravissant s'encadrait en effet entre les colonnettes de bois qui soutenaient le plafond : une vallée abrupte, quelques maisons à terrasses garnies de femmes et de gamins, des rochers voilés de neige, et au loin, quelques cimes étincelantes. Le plafond, fait d'une couche de terre battue supportée par des branchages épais de genévriers et d'arars, répandait un parfum résineux. Sur le sol, également en terre battue, un feu de charbon de bois était allumé, répandant une douce chaleur, éclairant de teintes rouges les bons chelleuhs qui, pour me tenir compagnie, s'étaient accroupis en rond tout autour. On prit le thé. Le cheikh faisait de fréquentes et courtes apparitions, m'appelant à chaque fois son ami. La simplicité et la cordialité régnaient dans sa maison.

« Grâce au bon air de la montagne et à la fertilité de la vallée, me dit-il, il n'y a point de malades ici. La variole même y est exceptionnelle; nous ne la laissons pas pénétrer. Cependant, si tu le désires, des femmes et des curieux viendront te voir. » En effet, déjà à la nuit tombante, sa femme et ses deux filles réclamaient une consultation; l'une accusait de vagues malaises; les autres, comme toujours, auraient voulu des enfants. J'engageai un dialogue avec l'étage au-dessous habité par les femmes. Des voix gracieuses, claires et argentines comme le bruit d'un filet d'eau tombant dans un bassin de marbre, montaient au clair de lune. Cette consultation en plein air prit vite un tour badin et des rires

bruyants partirent des groupes d'hommes. Le cheikh, intéressé, se mit de la partie et bientôt ce fut un feu roulant de plaisanteries et même de grivoiseries. Les voix féminines riaient, mais bientôt effarouchées elles se turent. Le cheikh me dit alors : « Les femmes demandent que tu ailles les voir, vas-y, ça leur fera plaisir. » Je descendis par une échelle rustique à l'étage inférieur. Trois petites personnes toutes souriantes et très gaies m'introduisirent dans une large pièce divisée en compartiments par des rideaux de laine brune. Il y avait des ustensiles de cuisine en terre cuite, un service à thé, de petits fourneaux, des tapis épais, des vêtements féminins, robes de laine grise et ceintures de couleur, des tambourins étaient accrochés aux murs de terre. Ces trois petites femmes portaient la robe de laine à panier; leur cou nu était orné de colliers surchargés de petites pierres de montagne, rouges et vertes, et de piécettes d'argent. La femme du caïd était rondelette; ses deux filles, fines et sveltes, alertes. Elles m'entourèrent aussitôt et se plaignirent de divers maux. Je dus examiner leurs membres souples et sains dont elles croyaient souffrir, et imposer mes mains pour leur donner la fécondité. J'étais à leurs yeux le toubib tout-puissant. Leur babillage ne tarissait pas. Leurs jolis yeux noirs fureteurs étaient à l'affût de mes moindres gestes et des impressions que je laissais deviner. Vivant librement, sans contrainte, elles tenaient au foyer le rôle respecté de maîtresses de maison. Quand je leur eus donné des médicaments, leurs gentils sourires me remercièrent et je remontai sur la terrasse. La lune répandait sur la vallée et les cimes blanches une lumière veloutée, le ciel d'un bleu foncé, accentué par une bordure de neige, projetait les mille

rayons ténus de ses étoiles, plus lumineuses dans ces contrées.

Le cheikh semblait jouir d'un prestige considérable, s'accommodant très bien de la familiarité qu'il mettait dans ses relations avec ses administrés. Le caïd Si' el Madani le tenait en haute estime.

Une séance animée de consultation eut lieu le lendemain sur les rochers à l'entrée de la maison du caïd dans un joli cadre de neiges. Dans tout le village, le bruit s'était répandu que j'avais soigné les femmes du cheikh, et d'autres femmes accoururent nombreuses, menues et souriantes, vivants reflets de la grâce charmante de leur pays.

Sur le sentier que je suivis en partant, d'autres femmes et des enfants par groupe m'attendaient au passage et me demandèrent des médicaments et des consultations. Puis, franchissant un col, je passai chez les Rojdama.

Un haut plateau couvert de céréales et de forêts de pins s'étendait incliné entre la crête du grand Atlas et les contreforts qui descendent en gradins jusqu'à l'étage inférieur des Rojdama. Je le traversai suivant sa longueur. Des rivières le coupaient formant des vallons où étaient disséminés des groupes de villages. Les habitants se concertaient encore à mon arrivée pour décider s'ils me recevraient. Ils étaient privés du chef à qui incombe le soin de recevoir l'hôte de marque. Le cheikh nommé par le caïd n'avait pas été accepté par la tribu et les notables venaient de descendre à Marrakech pour supplier Si el Madani de leur donner un chef de leur choix. Le haut prestige du caïd leur évita des luttes sanglantes.

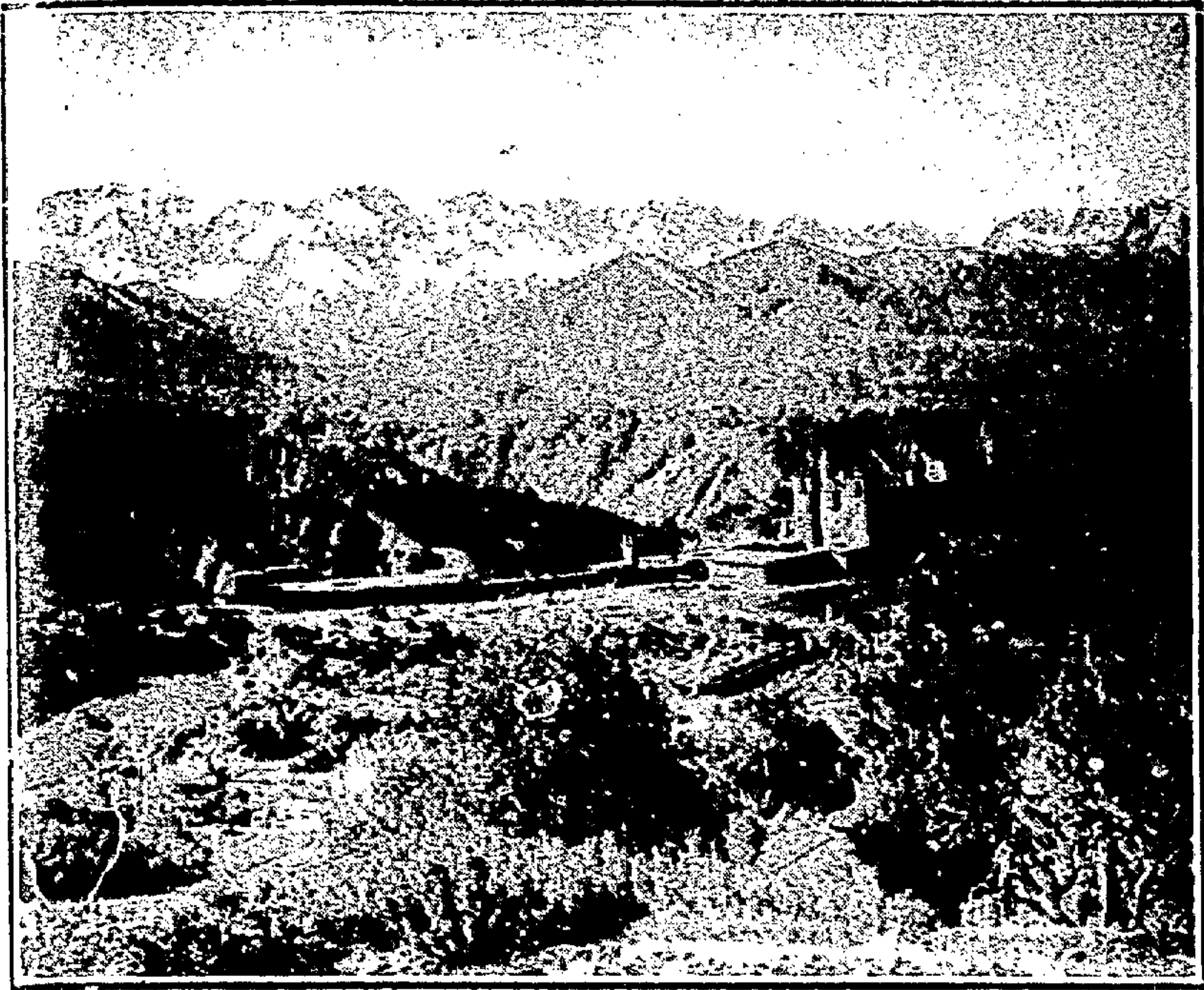
Je franchis une série d'étroits défilés où l'eau ravinant le sol avait laissé de petits pics rouges hérissés de jeunes sapins au feuillage clair.

Bientôt j'aperçus la petite kasbah de Ould-Chinbo, fièrement campée sur un cône de terre rouge. De formes gracieuses, isolée au sein d'une forêt de sapins et de chênes verts, avec ses quatre tourelles sveltes se profilant sur les hautes cimes de l'Atlas dont la crête s'incurve en cirque, elle a grand air et un cachet incomparable. Au loin, les neiges éclatantes fermaient l'horizon sans paraître le limiter. Sur ce haut plateau, où je débouchai brusquement au sortir des gorges étroites et des profondes vallées que je venais de parcourir, l'âme éprouvait une sensation de libre épanouissement, goûtant sans se buter à aucun obstacle la grâce naturelle du pays, mêlée avec mesure avec un rien de sauvage.

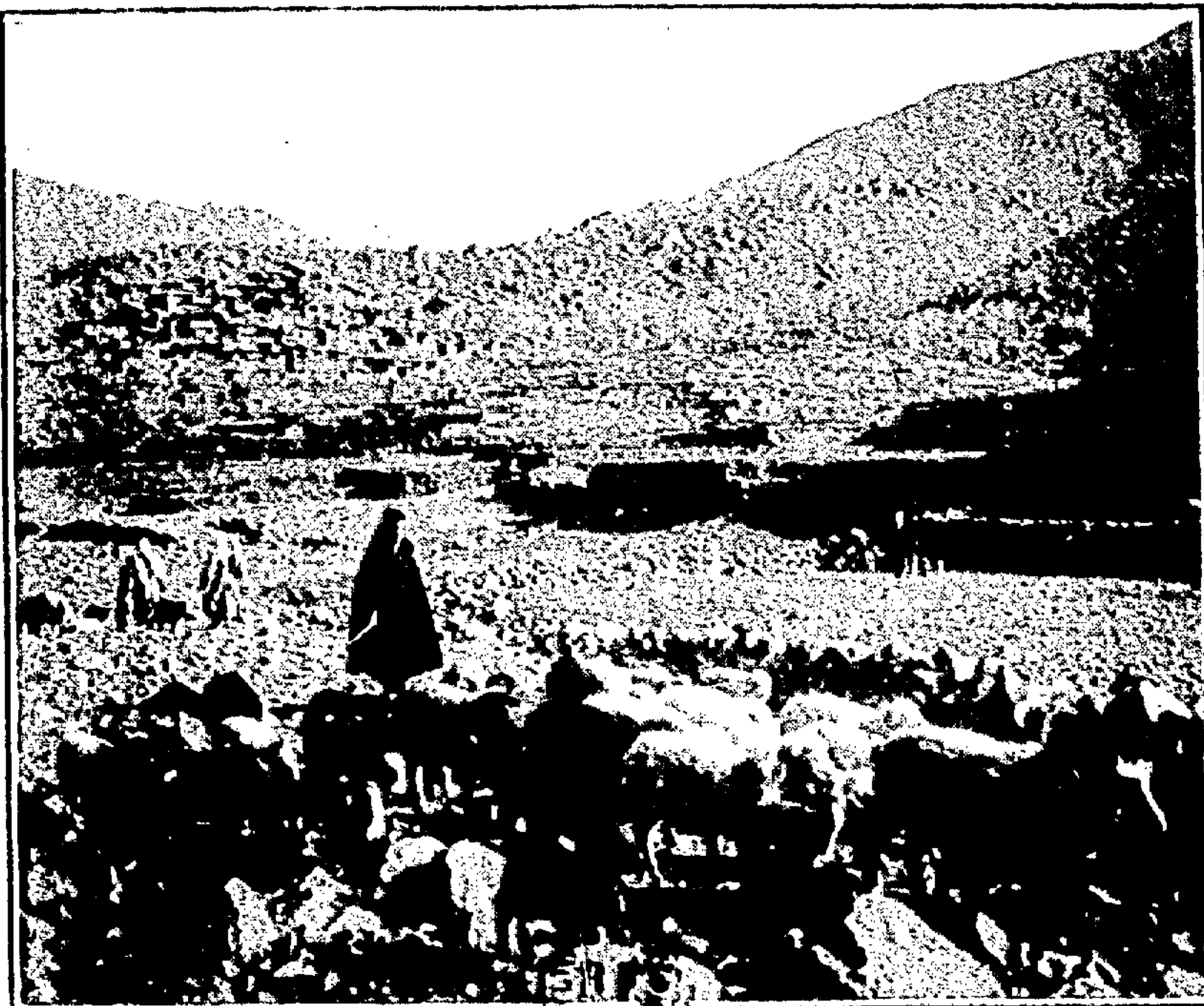
Je fus reçu à la kasbah par deux jeunes gens dont l'aîné est le cheikh d'une des grosses fractions des Rojdama. Son père Chinbo avait été caïd indépendant des Rojdama. A sa mort, le jeune cheikh, cédant aux sollicitations de Si el Madani, devenu le chef de toutes les tribus de cette portion de l'Atlas, avait accepté de le servir. Agé à peine de vingt-deux ans, il remplit son rôle d'hôte un peu timidement, mais avec amabilité. Ses traits fins, l'élégance de ses manières, le raffinement de sa politesse dénotaient la race. On le disait fort intelligent. La confiance que lui témoignait le caïd en était garante.

Je délaissai avec hâte le logement habituel de l'invité : une salle obscure pourvue avec prodigalité de matelas et de coussins, pour m'installer sur une terrasse d'où la vue pouvait errer paresseusement sur les neiges, les forêts de sapins et le moutonnement irrégulier des montagnes. C'est là que je reçus les malades venus demander des soins.

Plusieurs têtes rieuses apparaissaient aux minuscules fenêtres d'une des tours, des mains se firent



DANS LE FIEF DES GLAOUA : ROJDAMA,
LA KASBAH D'OULD CHINBO.



RÉRAÏA. — DANS LE CIRQUE D'ARROUND, A 2 400 MÈTRES
D'ALTITUDE, AU FOND, LE VILLAGE D'ARROUND.

des signes. Peu après un jeune nègre sautillant de terrasse en terrasse me rejoignit : « Mes maîtresses, me dit-il, la sœur et une cousine du jeune cheikh, vont venir te voir. » Je fus surpris, car une telle visite était tout à fait contraire au protocole arabe, adopté par les grandes maisons chelleuhes. On m'expliqua qu'à la faveur du tout jeune âge du cheikh, ces dames avaient retrouvé un peu d'indépendance et en usaient volontiers.

Des esclaves firent vider mes appartements de tous les malades et domestiques attardés. Les deux visiteuses voilées, précédées de nègres, pénétrèrent d'un pas léger et furtif avec l'allure souple des chattes. Les nègres disparurent discrètement et les visiteuses ôtant leurs voiles découvrirent de grands yeux veloutés et de jolis minois riant de toutes leurs belles dents blanches, encadrés de colliers de pierres et de curieuses boucles d'oreilles. Elles étaient égayées de se trouver toutes seules auprès d'un Européen. Leurs gestes gracieux et souples accompagnaient leur voix flûtée; visiblement pareilles à toutes les femmes de tous les climats, elles cherchaient à plaire. « Que Dieu te protège, me dirent-elles; nous avons pensé que tu aurais plaisir à nous voir et nous voici en hôtesse aimables. » Elles me tendirent leurs mains mignonnes en faisant le geste coutumier du salut, nous portions nos doigts à nos lèvres, baisant le contact de la main amie. Leurs bras fins jaillissant nus de leurs vêtements de laine, mettaient une grâce exquise dans ce geste, partout ailleurs si banal. « As-tu une femme? me demandèrent-elles. — Habite-t-elle avec toi à Marrakech? — Est-ce une Européenne ou une Musulmane? — Comment vos femmes sont-elles vêtues? — Ont-elles de beaux colliers, des

boucles d'oreilles et des bracelets? — Dorment-elles avec vous dans des lits comme on nous le raconte? — Est-il vrai comme on le dit que souvent une seule femme vous suffit toute la vie? Ne vieillissent-elles donc point? — Ne vous laissez-vous donc jamais de les aimer? — Elles doivent être fort jolies et amoureuses? — Ont-elles le teint aussi blanc que le nôtre? — Nous nous ennuyons beaucoup, me confièrent-elles, dans la kasbah; nos maris sont à Marrakech et nous restons toutes seules auprès de nos jeunes frères. Aussi, c'est une joie pour nous de te voir. Préfères-tu l'Européenne, l'Arabe ou la chelleuhe? » Deux petits esclaves arrivèrent à ce moment, apportant le lourd service à thé. Mes visiteuses préparèrent elles-mêmes de leurs mains expertes la boisson aromatisée, aussitôt bue à petites gorgées. « Ceux qui prennent le thé ensemble, dit le proverbe arabe, sont déjà des amis. » L'une d'elles me fit don de sa ceinture de laine rouge.

Le lendemain, je quittai la kasbah d'Ould-Chinbo et je passai dans la seconde fraction des Rojdama, les Aït-Sadelli qui en occupent l'étage inférieur. Le chemin très pittoresque traverse une vaste forêt de sapins, d'arars et de chênes verts, largement découpée par des défilés abrupts et des vallées très vertes. J'y rencontrai seulement un village de bûcherons isolés vivant de l'exploitation du bois et du charbon de bois vendus ensuite sur les marchés; ils détroussent aussi les voyageurs imprudents qui s'aventurent seuls sur les routes de la forêt.

La fraction des Aït-Sadelli où j'arrivai après quatre heures de descente, occupe une cuvette verdoyante, plantée de superbes oliviers où s'étagent des villages riches et populeux. Cette population

qui fréquente la plaine, moins spontanée, déjà contaminée par les mœurs des villes, me parût moins avenante et moins sympathique.

Je poursuivis ma route vers l'oued Tessaout. Cette grosse rivière roule des eaux rapides et boueuses dans une large vallée qui sépare la tribu des Rojdama de celle des Ftouaka. La vallée elle-même appartient tout entière à ces derniers, elle est cultivée, très habitée et riche. Les montagnes boisées qui la limitent s'élèvent en pentes modérées formant gradins où s'embossent des oliveraies et des villages. D'épaisses fumées à odeurs aromatiques les signalent au loin. Dans cette région en effet, on fabrique du goudron d'arar. Je m'arrêtai un instant au village de Talkount, précisément sur ma route, où des indigènes spécialisés se livrent à cette industrie. En plein air, ils avaient creusé des puits, à ouverture étroite, communiquant entre eux; dans un premier trou ils accumulent des racines d'arar et y mettent le feu, fermant ensuite l'orifice extérieur avec des branchages et de la terre; le goudron se distille puis passe dans un deuxième puits où il se décante, enfin, par simple déclivité dans un troisième puits faisant office de réservoir. Il y est prélevé directement pour être vendu aux commerçants de Marrakech. Le goudron a une odeur aromatique très agréable, les indigènes s'en servent avec succès pour traiter les plaies des ânes et des chameaux provoquées par la vermine et les blessures du bât. Mélangé aussi à l'eau, il sert à la purifier. Ce goudron a une composition analogue à celle de notre huile de cade. Talkount est au centre d'un ravissant paysage de forêts de montagnes et de koubbas blanches çà et là clairsemées. L'oued Tessaout coule au pied et immédiatement

au-dessus serpente un grand canal construit par Moulay Hassan, « la Saguïa Soultana ». Ce canal suit les courbes de niveau de la montagne, passant les ravins sur de petits aqueducs. Il conduit l'eau de Tessaout à 40 kilomètres de là, à Tamelelt-Djedid où il irrigue et fertilise une grande oliveraie « maghzen ». En cours de route, il distribue l'eau à la plaine des Zemran. Par d'autres canaux d'irrigation très nombreux, dérivés de l'oued dès la sortie de la montagne, l'eau du Tessaout va arroser les plaines de Sraghna et de Zemran, elle en décuple la richesse agricole et apporte aux habitants une eau savoureuse et réputée digestive. A chacun de mes passages dans ces régions, mon hôte stimulait mon appétit en me disant : « Tu peux manger sans crainte d'indigestion, car l'eau de Tessaout est légère. » De fait, la réputation semble méritée. Des notables de Marrakech envoient chercher au Tessaout, à 75 kilomètres, une provision d'eau de boisson légère; leurs bêtes de somme s'y rendent régulièrement, portant accouplées de vastes outres en peau de bœuf, nommées « khaouïa ». L'eau de Tessaout leur permet de renouveler plus facilement des repas dignes de Pantagruel.

Le groupe s'en revint ensuite à Marrakech.

XII

LE CAÏD DES GLAOUA EN TOURNÉE DANS SON FIEF

Tazert. — Demnat. — Les Sraghna.

En février 1914, le caïd Si el Madani avait quitté Marrakech pour effectuer une tournée dans le territoire de son commandement. Le groupe sanitaire mobile se trouvait au cours de ses déplacements dans le voisinage des kasbahs où séjournait successivement le caïd; j'allai aussitôt lui rendre visite, saisissant l'occasion de pouvoir, sous ses auspices, étendre nos relations avec les habitants de la région.

La kasbah de Tazert, où le caïd résidait à ce moment, est une haute bâtisse carrée, couleur rouge-saumon, flanquée de quatre tours élevées, fines, s'amincissant vers le sommet. Ces tours sont ornées de petits créneaux arrondis, de dessins à jours et de balustrades légères.

Devant la kasbah s'étage en gradins un vaste jardin planté d'oliviers. En arrière, un village cheleuh de Glaoua est plaqué contre une colline, premier contrefort de l'Atlas. Une source abondante alimente le village et la kasbah et irrigue le jardin.

Tazert a été bâti par le père de Si el Madani, quand il imposa par les armes son autorité à la ré-

gion. Par sa situation privilégiée à l'entrée des montagnes Glaoua et sur les bords de la plaine très riche et très fertile de Zemran, la forteresse joue un double rôle : elle défend contre les Arabes de la plaine l'accès du pays Glaoua et elle constitue une amorce d'empiètement chelleuh sur la plaine arabe. Les chelleuhs refoulés jadis dans leurs montagnes par les Arabes envahisseurs s'y assurèrent un refuge inaccessible. Mais le pays ne leur offrant que très peu de terrains cultivables dans quelques fonds de vallée, leurs récoltes en céréales sont très insuffisantes et souvent la rigueur du climat réduit encore la production. Les chelleuhs sont donc contraints d'acheter aux gens de la plaine les quantités de blé et d'orge indispensables. Souffrant de cette pénurie, ils ont de tout temps convoité les plaines fertiles qui s'étendent, tentatrices, aux pieds de leurs montagnes, car elles leur donneraient abondamment et sans grand labeur les provisions nécessaires qu'ils achètent fort cher.

Fréquemment, ils ont essayé de reprendre aux Arabes ces terres dont ils furent jadis chassés. Et c'est le motif des luttes incessantes entre Arabes et chelleuhs. Les Mesfioua ont réussi depuis longtemps à s'installer dans les plaines fertiles et abondamment irriguées par les oueds Guidji, Ourika et Iminzat qui s'étendent presque jusqu'aux portes de Marrakech.

Les Glaoua, au contraire, se sont heurtés à la résistance énergique des Zemran et n'ont pu conquérir qu'une toute petite zone autour de Tazert. Le caïd Si el Madani avait longtemps ambitionné le commandement des Zemran. N'ayant pu l'obtenir, il a renoncé à y acquérir d'autorité des domaines et il s'est résigné à y constituer de belles propriétés à

prix d'or. Il achetait, à ce moment, des terrains autour de Tazert.

Le 29 février 1914, après une longue étape sous une pluie glacée qui tombait sans interruption, j'atteignis Tazert. Entrant aussitôt dans la kasbah, je traversai une cour encombrée de chameaux, de mulets et d'esclaves et pénétraï dans un vaste couloir rustique, au sol et aux parois de terre, où allaient et venaient les gens de la kasbah.

Le caïd Si el Madani y donnait audience en ce moment à des khalifats et à des administrés, réglant avec eux les affaires pendantes. Tantôt il accueillait avec bienveillance les doléances et les requêtes des fractions récemment soumises, n'hésitant pas à relever de leur commandement deux de ses fils, très jeunes, coupables l'un de n'avoir pas su imposer son autorité, l'autre de s'être rendu impopulaire par son manque de doigté. Tantôt il convoquait ses clients et ses sujets fidèles, organisant une harka pour aller réduire en haute montagne des fractions restées rebelles.

Entre temps, des délégués de deux tribus voisines, les Touggana et les Rojdama qui avaient boudé jusque-là, apportaient des présents en signe de soumission.

Au centre de ce couloir sombre où circulaient des courants d'air glacé, on avait placé un vaste brasero rustique, car au dehors il pleuvait et il faisait très froid. Les gerbes d'étincelles qui, par moments, jaillissaient du foyer, éclairaient de leurs d'incendie les rudes physionomies des chelleuhs accroupis.

Le caïd Si el Madani, dès qu'il m'aperçut, vint à ma rencontre et avec son affabilité coutumière m'invita à m'asseoir près de lui sur un paillason et à sécher mes vêtements ruisselants à la chaleur du brasero. Il me présenta les représentants des di-

verses tribus qui l'entouraient et m'exprima la satisfaction d'avoir pu régler à l'amiable les divers litiges qui les séparaient jusque-là. A Tazert, Si el Madani vivait très simplement, campant dans la très vieille kasbah bâtie pour la guerre et aménagée sans aucun confort. Estimant que la pompe et le cérémonial du commandement impressionneraient peu la population frondeuse des chelleuhs, le caïd tenait au contraire à se rapprocher de ses sujets, à gagner leur confiance par la bonhomie de son accueil, dans le cadre rustique de leurs montagnes, pour ensuite leur mieux faire sentir son autorité.

Je fus conduit dans la salle de réception ornée d'arabesques en couleur, ciselées dans le plâtre. Les familiers du caïd purent me saluer. Puis, j'eus la visite de plusieurs fils du caïd. Si el Madani avait quatre-vingts fils. Ses quatre femmes légitimes et de nombreuses concubines avaient collaboré à cette nombreuse progéniture. Le plus âgé avait vingt-cinq ans. Huit d'entre eux étaient blancs ; les autres nègres ou demi-nègres. Les uns résidaient dans sa maison de Marrakech, les autres étaient disséminés dans toutes ses kasbahs de la montagne : Tazert, Iminzat, Demnat, Enzel, Telouet, Ouarzazat. Les plus jeunes résidaient auprès de leur mère à Marrakech ou à Telouet. Je donnai ensuite des consultations aux nombreux habitants de la kasbah et aux montagnards venus des villages voisins, dans un petit jardin, au milieu des semis de menthe et de verveine, parmi les rosiers sauvages et les jeunes citronniers qui embaumaient l'air. Le caïd vint un moment me rendre visite : « Les chelleuhs, me dit-il, sont ravis de ta venue, ils ont confiance en toi, les malades que tu as soignés sont convaincus de leur guérison prochaine. »

Puis, le caïd monta sur une terrasse rustique toute voisine où, sous les rayons d'un soleil couchant qui avait enfin réussi à dissiper les nuages, il reprit en plein air ses occupations; secrétaires et domestiques l'avaient suivi, les uns écrivant sans cesse des lettres sous sa dictée, les autres empressés à recueillir ses ordres et à les transmettre aussitôt. Des personnages de la montagne sollicitaient une audience; le caïd les fit monter sur la terrasse et eut avec eux un entretien. Il me pria en même temps de venir prendre le thé auprès de lui; le service à thé, avec les accessoires, fut aussitôt apporté par les « mouellin et tay », esclaves spécialement chargés du service du thé. Le panorama des Zemran s'étendait sous nos yeux. C'était une vaste plaine, uniformément verte, d'orges et de blés qui germaient, des taches plus sombres marquaient quelques oliveraies et des taches rousses les douars et les maisons des cultivateurs. Au nord, l'arête dentelée du Djebilet limitait l'horizon d'un trait doré. Le caïd se délectait à admirer cette plaine. « Cette terre, me dit-il, est d'une extraordinaire fertilité, profonde et grasse, merveilleusement irriguée par de l'eau dérivée du Tessaout, elle ne demande qu'à produire. Il est regrettable que le pays soit presque tout entier entre les mains des Zemran incapables de l'exploiter entièrement et d'en retirer tous les profits. » Ses yeux brillaient de convoitise. Me montrant un lot dont la verdure plus foncée tranchait sur l'uniformité vert clair : « Ce sont mes propriétés personnelles; je les ai récemment achetées. » Un peu plus loin étaient les terres de son frère, le pacha de Marrakech et les terres éparses çà et là des notables Glaoua, qui tous, imitant l'exemple des chefs du pays, se constituaient de petits domaines

en plaine. Afin de mieux défendre leurs nouveaux biens et pour emmagasiner leurs récoltes, ils construisaient vis-à-vis la kasbah de belles dimensions, flanquée de tours, dans le style des forteresses de la haute montagne, dites *tirremt*, mais ils en faisaient aménager les appartements avec tout le confort en usage dans les grandes villes marocaines. Une vaste cour servait d'écuries. Une cour symétrique jouait le rôle de grenier avec ses nombreux silos juxtaposés, creusés dans le roc, destinés à recevoir l'orge et le blé. Le pacha, favorisant autour de sa kasbah la poussée de bâtisses nouvelles, accordait à titre d'encouragement, à tout Glaoui qui voulait faire construire, une prime et un lot gratuit de terrain. Tazert était ainsi en train de devenir une ville glaoua en bordure de la plaine arabe, à la barbe des Zemran.

Le 22 février, je quittai Tazert et j'allai visiter des douars chez les Sraghna et chez les Zemran où on m'avait signalé de la variole et du typhus. Peu après, le caïd allait séjourner à Demnat et je devais l'y rejoindre sans tarder.

En effet, le hasard de mes tournées me ramena rapidement au pied de l'Atlas, à la sortie de l'oued Tessaout à nouveau dans le fief du caïd Si el Madani. L'oued Tessaout coule au fond d'une faille profonde entre deux falaises composées d'agglomérés de cailloux granitiques transportés là au cours des périodes géologiques. Sans doute, un vaste glacier recouvrait alors toute la plaine des Zemran inclinée du grand Atlas au Djebilet; on en retrouve encore des traces dans les moraines granitiques disséminées dans toute la plaine des Zemran et sur le versant sud des collines du Djebilet, dont les roches basaltiques sont tapissées de cailloux granitiques face à l'Atlas.

Sur le bord de la falaise du Tessaout s'étale la zaouïa Taglaout, amas irrégulier de bâtisses basses autour de la blanche koubba de Sidi-Thami. Le moqaddem de la zaouïa, un personnage religieux tout à fait insignifiant, tirait son prestige de ses origines. Il était le frère du moqaddem de la zaouïa célèbre ce Tamegrout sur le Draa, aux confins du Soudan marocain. Si el Madani, devenu le protecteur de ces hauts personnages religieux, avait favorisé l'exode d'une partie d'entre eux, et les avait installés à la zaouïa de Taglaout dans une région riche et fertile. Là, ces saints personnages pourraient vanter sa générosité, lui attirer les bénédictions d'Allah, et lui obtenir l'accroissement de son pouvoir et de ses domaines.

Le 28 février, en suivant le pied de l'Atlas, j'atteignis la belle oliveraie toute proche de Tidili où un joli village était blotti dans la verdure. Les habitants sont des Ftouaka, une importante tribu chelleuhe occupant toute l'épaisseur de l'Atlas entre les Rodjama et Demnat. Le cheikh, un bonhomme robuste, jovial, à tête ronde, vint à ma rencontre. « N'es-tu pas le toubib Châtinières ? » me demanda-t-il. Et sur mon affirmation, il ajouta : « Le fki Si el Madani nous a annoncé ta venue et nous a dit du bien de toi ; sois donc le bienvenu ; tu seras reçu comme son fils. »

Un marché battait son plein sous les oliviers. J'eus à y donner des soins et à vacciner.

Continuant ma route, j'arrivai le 1^{er} mars à la kasbah de Dar-Jakir toute proche où je fus accueilli par les deux fils de Jakir, un ancien caïd de Fetouaka.

La kasbah, flanquée de six tours élevées et régulières, est d'un très bel aspect. Une belle oliveraie

s'étend à côté à flanc de montagne. On me signala sur la montagne des salines renommées que j'allai visiter. Les galeries minières s'ouvrent à flanc de montagne, creusées et étayées de la façon la plus primitive. Elles s'enfoncent à forte inclinaison jusqu'à cinquante mètres sous terre, puis courent horizontalement sur une longueur de deux cents à cinq cents mètres. Les indigènes sortaient de ces galeries, portant sur le dos d'énormes plaques de sel extraites de la mine; leurs chemises de toile brune et leur barbe ruisselaient de stalactites brillantes. Des ânes et des chameaux attendaient à l'orifice du puits prêts à emporter les plaques de sel arrimées de chaque côté du bât. Le sel allait être vendu dans les marchés régionaux, s'exportant même très loin m'assura-t-on, en Chaouïa, dans les Doukkala, où il est préféré au sel marin. D'autres mines de sel importantes sont exploitées en différents points du versant nord de l'Atlas.

Le sel de Dar-Jakir est très blanc et très pur; celui de Demnat est gris; celui d'Ourika et celui de Réraïa sont teintés de terre rouge. Les professionnels qui exploitent la mine vendent eux-mêmes le sel, sur place, à de gros commerçants. Ils versent le quart du prix de vente aux propriétaires du terrain qui recouvre la mine; le dixième est envoyé au caïd à titre d'impôt.

Du haut des tours de Dar-Jakir, j'aperçus hérissées et toutes proches en pays, Srarna, les ruines de la kasbah de Bel Moudden. Le khalifat m'en raconta l'histoire. Le grand caïd Bel Moudden commandait jadis la tribu arabe des Sraghna; il était très riche et très puissant et sa kasbah renommée pour ses dimensions, ses appartements somptueux et le nombre de ses serviteurs. Un jour, son autorité

déplut aux Sraghna; il fut attaqué, obligé de fuir et sa kasbah fut démolie systématiquement et incendiée. Bel Moudden, âgé et superbe, promène encore sa misère sur les ruines de son palais. Les Sraghna ont bien accueilli son retour; peut-être ont-ils même regretté de l'avoir chassé, car si leur colère est terrible, elle n'est que feu de paille. Un jour, ils luttent tous unis contre les chelleuhs ou pour chasser un caïd, le lendemain ils se battent entre eux, tout cela souvent pour un motif bien futile.

Le 2 mars, je quittai Dar-Jakir. La route qui me conduisait à Demnat suit les pentes d'une petite vallée s'enfonçant obliquement dans la montagne. Dans les jardins et les belles oliveraies, des vignes aux longs pampres courent d'un arbre à l'autre, l'eau ruisselle sur les sentiers amenée par des canaux d'irrigation. Une série de villages s'étagent, je franchis un petit col et Demnat m'apparut, au centre d'une vaste cuvette aux parois tapissées de jardins et d'oliviers, dominée de trois côtés par de hautes montagnes verdoyantes. Demnat, Sefrou et Taza sont les trois villes du Maroc réputées par la riche végétation de leurs jardins, par leurs fruits, par l'agrément du climat.

La ville de Demnat est entourée par un ravin profond où court impétueusement, en cascades écumantes, un oued descendant de la haute montagne. Ses eaux vont irriguer les jardins et oliveraies qui font à la ville une ceinture verdoyante et font aussi tourner de nombreux petits moulins.

J'entrai par une porte basse dans la vieille cité. D'antiques remparts enserrent et protègent des maisons rustiques en pisé rouge, en ruines pour la plupart ou fort branlantes, car l'état de guerre presque continuel du pays ne laisse pas aux habi-

tants le loisir de réparer ou d'aménager les habitations. Par des rues tortueuses, je me rendis à la kasbah où était descendu depuis huit jours le caïd Si el Madani. Cette kasbah très ancienne, hérissée de tours écornées et démantelées, entourée de murailles à demi démolies, avait encore grand air. Seuls, une vieille mosquée et les appartements des gouverneurs avaient résisté à la ruine.

A mon arrivée, le caïd était assis très simplement sous une vaste porte cochère, entouré de ses secrétaires, de ses khalifats. Comme à son habitude, il fut très simple, très courtois, très cordial. « Je suis heureux, me dit-il, que tu aies pu me rejoindre à Demnat, tu y trouveras l'occasion d'y connaître des chelleuhs fiers et indépendants, très récalcitrants à toute autorité. Peut-être, par ta patience et ton action médicale, parviendras-tu à les amadouer. » Son jeune fils, Si Abd el Malek, depuis deux ans son khalifat à Demnat, se tenait auprès de lui. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, aux traits et à l'allure un peu efféminés, que l'on disait déjà plein de bon sens et habile politique comme son père. J'avais déjà fait la connaissance de Si Abd el Malek en juillet 1913. Je revenais à cette époque d'une pénible randonnée dans la tribu arabe des Sraghna par un sirocco accablant et par une température de 45 degrés. Des tourbillons de poussière rouge valsaient dans la plaine en feu. Un épais nuage couleur d'incendie obscurcissait le soleil sans en atténuer le rayonnement. Suivi de douze cavaliers armés, j'étais allé appliquer des mesures un peu draconiennes pour étouffer une épidémie de peste. Mes cavaliers avaient rapidement cerné un à un les douars atteints par le fléau pour empêcher les peureux de s'enfuir et appuyer mes exigences, me per-

mettant à l'intérieur de reconnaître les malades, de faire brûler les objets contaminés et de pratiquer les injections de sérum et de vaccin anti-pestueux. De pauvres petites fillettes affolées et tremblantes sous la piqure n'osaient plus crier leur peur, les grands yeux noirs implorant la pitié. Le soleil, ce merveilleux épurateur, me fut d'un grand secours contre l'épidémie.

Les caïds m'avaient fait partout un accueil magnifique, des cavaliers jouaient de la poudre et des cheikhats chantaient sur mon passage, des tables abondantes et fines m'attendaient à chaque kasbah, mais j'avais hâte de trouver un peu de fraîcheur. Aussi, avais-je éprouvé une exquise sensation en pénétrant dans les frais jardins de Demnat et sous les belles voûtes de la vieille kasbah. Combien m'avait paru alors séduisant le doux et fin sourire du tout jeune et aimable Abd el Malek m'accueillant dans cette oasis de montagne ! Aussi j'eus une vraie joie à le retrouver auprès de son père.

Le caïd me présenta tous les notables de la ville venus pour le saluer, il attendait encore des délégués des tribus de la montagne qui devaient venir prêter serment de fidélité mais qui tardaient à se présenter. En effet, tandis que Demnat et les environs immédiats de la ville lui étaient soumis, les tribus de la montagne échappaient encore complètement à son autorité.

Si el Madani que le protectorat avait maintenu depuis déjà deux ans dans le commandement de la région de Demnat, n'était pas encore parvenu à étendre son autorité au delà de la ville elle-même. « Je suis venu à Demnat, me confia-t-il, pour attirer et me concilier les montagnards en leur montrant les avantages que leur vaudra ma protection. » Il

me présenta ensuite un jeune homme brun, gai et jovial. C'était un marabout de la haute montagne, très vénéré et très influent, mais jeune et très ambitieux. Si el Madani lui avait d'abord envoyé des cadeaux pour le décider à venir, maintenant, il le comblait d'argent, comptant sur son prestige religieux pour ramener à la soumission les tribus dissidentes. Fréquemment, il envoyait aussi des dons en argent à ces tribus pour hâter leur rapprochement. Tous les moyens lui étaient bons. Ayant appris un jour l'existence d'un différend entre deux fractions de tribus et l'imminence d'un conflit armé, il dépêcha auprès de celle qu'il estimait devoir être victorieuse un messenger chargé de tenir ce langage : « Le caïd, maître et protecteur de toutes les tribus, ayant su quel objet vous divise, m'envoie vous dire qu'à son avis le droit est de votre côté, il vous fait don d'une somme d'argent afin de vous aider à vous faire justice. » Le messenger et le don furent bien accueillis, la tribu hostile fut vaincue et soumise, le vainqueur devenu l'allié du caïd dut faire aussi sa soumission.

La ville de Demnat a la prétention de commander aux populations des montagnes avoisinantes. Elle est en effet la capitale de la région, le siège de commandement tout au moins nominal, mais en réalité elle est sous la coupe des chelleuhs, maîtres des hauteurs qui l'entourent. Ces derniers, forts des avantages de leur situation, supportent mal l'autorité du seigneur de Demnat. Celui-ci, pour les contraindre à la soumission, leur interdit parfois les marchés de la ville pour aussi longtemps qu'ils n'auront pas reconnu son autorité. Les montagnards ripostent à cette mesure en coupant en haute montagne les canaux d'irrigation des oliveraies et en

venant piller de nuit les jardins de la ville. Et la situation dure jusqu'à ce qu'intervienne un compromis.

Ce jour-là était jour de marché à Demnat. Sur une large place, les étrangers commençaient à affluer : des chelleuhs descendus de la haute montagne, des Arabes venus de la plaine échangeaient les produits de leurs champs et de leur industrie avec les marchands de Marrakech et de Chaouïa venus avec des ballots d'étoffe, de sucre, de thé et de produits européens manufacturés ; ils avaient déballé leurs marchandises sous de petites tentes dressées dans les rues principales. D'autres ouvraient leurs boutiques, c'étaient des Arabes et des montagnards installés à Demnat depuis longtemps. Devant les étalages s'arrêtaient curieux les haratins chelleuhs, au teint coloré, et des nègres venus de Tafilalet pour s'approvisionner en produits européens.

Dans les ruelles de la ville circulaient des groupes animés de montagnards, l'air madré, l'œil vif et ardent, l'allure souple, le pas cadencé et rapide. Des juifs marchandaient avec eux des produits européens ; peut-être passaient-ils des marchés pour des fournitures d'armes et de munitions à leur faire parvenir en haute montagne ; car les juifs qui ont toujours marqué une répulsion pour l'usage des armes s'en sont fait les grands contrebandiers, ils vivent de la guerre et des dissensions entre tribus.

Au milieu d'une rue, des indigènes avaient ouvert un silo presque sous les pas des passants, et ils en retiraient les olives de la récolte précédente apportées par les tribus voisines à titre d'impôt, et emmagasinées là pour le compte du caïd ; les petits paniers pleins d'olives d'où l'huile s'égouttait déjà, étaient ensuite portés au moulin du caïd.

Des crieurs publics annonçaient que j'allais donner mes consultations. Le caïd Si el Madani avait mis à ma disposition un vaste jardin voisin de la kasbah. Ce jardin appartenait jadis à un ancien caïd de Demnat qu'un compétiteur fit assassiner pendant qu'il était en prières. Cette circonstance sacrilège, me dit-on, ne porta pas bonheur au successeur qui mourut avant d'avoir pu exercer son commandement.

Au fond du jardin se dressait un palais aux belles salles voûtées dont les lézardes annonçaient la ruine prochaine. Des citadins de Demnat, quelques montagnards s'y pressaient pour obtenir le médicament désiré, des femmes chelleuhs aux grands yeux noirs, amenaient des chapelets de bambins joufflus; des vieillards venaient se faire opérer de la cataracte. Bientôt, se mêla aux sympathiques chelleuhs un flot gémissant et obséquieux de juifs.

Dans la soirée, j'assistai à la réception par le caïd de la délégation chelleuhe attendue. Quand j'entrai dans la kasbah, les montagnards étaient accroupis à terre, autour de lui, au fond d'un couloir voûté. Le caïd leur parlait doucement d'une voix persuasive; il leur démontrait les avantages qu'aurait la tribu à être, par son intermédiaire, en bonnes relations avec le gouvernement maghzen et soulignait ses arguments de petits gestes onctueux. Ses yeux se promenaient sur ses auditeurs qui, silencieux, le regard bas, hésitaient encore. Il se fit alors plus pressant, leur promit un accès plus facile dans tous les marchés, un pied-à-terre dans la grande ville, à Marrakech, et sa haute protection sur le commerce. Enfin, il offrit aux délégués une somme d'argent; tous alors se levèrent et baisant l'épaule de Si el Madani lui promirent fidélité. Deux d'entre eux

s'enfuirent chercher un jeune taureau qu'ils immolèrent dans la cour, sous les yeux du caïd, en signe de soumission.

Si el Madani recevait, le même jour, la visite de deux caïds voisins des Entifa, venus s'entendre avec lui au sujet de mesures communes de sécurité générale. L'un était un beau vieillard à barbe blanche, à l'air vif et ardent; l'autre plus éteint, quoique plus jeune, semblait déjà écrasé par un commandement trop lourd.

Les trois caïds réunis à ce moment étaient les seuls représentants du gouvernement maghzen qui eussent réussi à s'imposer aux populations des environs de Demnat, jalouses de leur indépendance. Plus à l'est, dans le moyen Atlas, les tribus n'ayant jamais reconnu l'autorité des caïds, se considèrent comme autonomes et se gouvernent elles-mêmes par des assemblées de notables.

Les tribus des Entifa et les tribus de Demnat voisines de ces tribus insoumises ont aussi toujours eu des assemblées de notables, mais comme les caïds imposés par les sultans s'efforçaient de saper leur autorité, il y avait lutte continuelle entre le caïd et la tribu. Quand un caïd parvenait par la force ou par son habileté personnelle à imposer son autorité, il commettait généralement la maladresse de pressurer aussitôt ses administrés, se rendant intolérable, provoquant à nouveau la révolte des tribus.

Notre mentalité d'Européens conçoit difficilement de semblables relations. Tel est, cependant, l'état normal du Maroc. Les populations n'y obéissent qu'à la force. C'est par la force que les caïds parviennent à imposer leur autorité et ce n'est aussi que par la continuité de l'occupation armée au Maroc que le protectorat parviendra à s'y maintenir.

La justice et la stabilité que nous apportons contribueront certes à la pacification. Mais la force seule reste capable d'entraîner le respect de la propriété d'autrui.

Le meurtre, le pillage sont des actes licites au Maroc quand ils sont collectifs. Nos lois européennes les tolèrent bien, il est vrai, en temps de guerre. Les coutumes indigènes les admettent dans les guérrillas. Il n'y a qu'une différence de degrés entre les deux conceptions.

Les caïds tout-puissants ont cependant une police; ils emprisonnent les voleurs et les meurtriers; et font même décapiter les malfaiteurs isolés ou maldroits.

Mais si les voleurs ont plus d'envergure, s'ils consentent surtout à n'agir que d'après les directives des caïds, ils deviennent, sous leur protection non avouée, les exécuteurs de leur justice et de leur vengeance. La puissance des caïds explique et excuse aux yeux de leurs administrés, les vols et les meurtres qu'ils peuvent ordonner. C'est une raison d'État admise par tous.

Le 5 mars, en sortant de Demnat, mes guides me conduisirent à Imin-Ifri, « l'entrée du gouffre », situé au-dessus de Demnat. C'est de cette vaste excavation que sort l'oued avant d'aller contourner les vieux murs de la ville. L'eau a creusé le sous-sol calcaire, ménageant une épaisse voûte rocheuse, découpant d'imposantes colonnes où nichent tout un peuple de corneilles. L'oued a ainsi formé un pont grandiose, élevé et svelte, que recouvre un bois d'oliviers. Les indigènes prétendent que ce pont aurait été bâti jadis par les Européens aux temps lointains où ils étaient les maîtres du Maroc.

Je quittai Demnat ce jour-là. Une longue et

sinueuse allée sous une voûte ininterrompue d'oliviers conduit hors de la cuvette et de la montagne. La plaine s'étalait à nouveau sous mes pas. Je me dirigeai vers une oliveraie toute proche, d'où émergeait la maison du caïd Khalli el Khalloufi, un vieux caïd arabe des Sraghna qui, toute sa vie, avait lutté pour maintenir son pouvoir arabe contre les tentatives d'empiétement des chelleuhs de la région de Demnat. Il vivait actuellement en bons termes avec son puissant voisin, le caïd Si el Madani. La courtoisie de leurs relations était faite de politesse et du désir de satisfaire à la bonne entente que le protectorat voulait voir régner entre tous les caïds.

Le caïd El Khalloufi appartenait à une très vieille famille de caïds. Quoique âgé et cassé, il avait conservé l'allure de grand seigneur. Son accueil fut empreint d'une délicatesse et d'une affabilité exquises. Pendant tout mon séjour chez lui, il tint à ne pas me quitter un instant, cherchant à me distraire par sa conversation fine et intéressante. Il me narra des anecdotes de sa vie. « J'ai été jadis chassé de mes domaines par le sultan Moulay Hassan qui convoitait les biens hérités du caïd mon père et emprisonné dix ans dans les cachots d'une île déserte de Mogador. J'endurai pendant ma captivité des souffrances inouïes dont le souvenir me fait frissonner. La plupart de mes compagnons de prison, des caïds aussi, moururent à la suite des privations et des mauvais traitements. Enfin, la mort de Moulay Hassan nous rendit la liberté. Aussi j'ai connu une joie sans égale en retrouvant ma maison, ma famille et mes amis. Actuellement, je savoure ces biens inestimables qu'Allah m'a rendus et je n'ai d'autre désir que d'en jouir dans le calme et d'assister au bonheur des autres. »

Sa maison, sans appareil extérieur, était confortable et agrémentée d'un luxe indigène de bon aloi; sa table était très fine. Il avait administré sa tribu avec énergie, sagesse et bonté, estimant que c'était là la meilleure politique. « Quand, disait-il, mes administrés sont heureux et repus, ils se tiennent sages et disciplinés. »

Le 7 mars, le groupe sanitaire mobile se rendit à un grand marché de la plaine, chez les Sraghna. La grande tente servant aux consultations fut dressée. Les indigènes accoururent aussitôt. Je dus hâtivement les examiner, écouter leurs récits, leur distribuer des médicaments, leur faire répéter sans cesse par mes gens les mêmes conseils, les faire masser, badigeonner de teinture d'iode ou tatouer de pointes de feu. Ils étaient tellement nombreux et pressants, que mes infirmiers et cavaliers d'escorte durent faire un peu brutalement la police pour ne pas être submergés. Je me décidai en dernière extrémité à les passer en revue, afin de séparer les vrais malades des curieux. Un fossé rempli d'eau, servant à l'irrigation, traversait une partie du marché; les consultants furent invités à s'aligner sur l'autre rive et à montrer à distance leurs membres malades. Lorsque je passais devant eux, ils me criaient le mal dont ils souffraient et j'appelais à moi, vers la tente, les vrais malades susceptibles de profiter d'une médication.

Peu après, le caïd El Yacoubi qui commandait une fraction des Sraghna, vint me saluer sur le marché. « Tu dois avoir la tête cassée, me dit-il, par tous ces gens qui abusent de ta patience; viens dans ma maison te reposer, te reconforter. »

J'acceptai son offre et je rencontrai, déjà installé chez lui, un hôte de marque, un chérif de Tame-

grout, le fils aîné du chef de la grande zaouïa du Draa et le neveu du moqaddem de la zaouïa de Taglaout. Ce haut personnage religieux voyageait à travers le Maroc, escorté de nombreuses gens du Draa, les uns de sa famille, les autres ses esclaves. Il avait quitté, depuis déjà six mois, la zaouïa et l'oasis où vivait son père et venait d'effectuer une longue randonnée à travers les hauts plateaux du moyen Atlas et à travers le grand Atlas, à l'est de Demnat, visitant les populations berbères et chelleuhs réputées d'une indépendance farouche, sans cesse en guerre entre elles et de tout temps rebelles à l'autorité du sultan. Il avait été accueilli par tous les villages, par toutes les assemblées, par toutes les zaouïas, avec empressement et vénération ; on l'avait gratifié de nombreux cadeaux qui, en retour, avaient valu aux généreux donateurs sa bénédiction. Il ramenait dix-huit mules, douze chevaux, des esclaves et de l'argent, ne craignant pas de faire parade des dons reçus, car son prestige en était accru et le zèle des donateurs stimulé.

Son existence s'écoulait douce et agréable dans la paisible jouissance des prérogatives matérielles attachées à son renom de sainteté.

Les saints personnages reçoivent en effet de leur vivant les témoignages de la piété et de la vénération des foules, acceptant volontiers les offrandes qui leur permettent de vivre saintement, sans gêne et sans travail.

Le culte des saints personnages est devenu au Maroc, et particulièrement chez les chelleuhs, la base des pratiques religieuses.

La religion islamique a été apportée aux Berbères et aux chelleuhs par les Arabes lors de la première infiltration dans l'Afrique du Nord. A ce

moment, les populations berbères, les unes chrétiennes, mais ayant conservé leurs anciennes pratiques de sorcellerie et en proie à tous les schismes, les autres, encore idolâtres, ont embrassé très rapidement la nouvelle religion qui répondait d'ailleurs à leurs aspirations simplistes. Mais, repoussant instinctivement toute discipline religieuse, ces populations déformèrent très vite l'islamisme. Dans chaque région, un prophète se levait qui, à l'imitation de Mohamed, composait en langue chelleuhe un coran à sa façon, en y ajoutant les anciennes croyances locales et leur religion ne fut bientôt qu'une adaptation vague des préceptes de l'islamisme.

En même temps, Berbères et chelleuhs accueillirent avec empressement toutes les nouvelles hérésies musulmanes, manifestant ainsi leur esprit frondeur et indépendant à l'égard de l'unité islamique des Arabes.

Plus tard, lors de l'invasion arabe, des Hilaliens venus de l'est et des Almoravides venus des régions désertiques du sud-marocain, les Berbères furent contraints par les nouveaux représentants de l'orthodoxie musulmane de ramener l'islamisme à son unité première ; tous les corans et livres religieux écrits en chelleuh furent brûlés et l'écriture chelleuhe interdite tomba peu à peu dans l'oubli. Mais refoulés dans leurs montagnes, les chelleuhs ont emporté avec eux leurs vieilles croyances et leurs anciennes coutumes qui, loin de disparaître, se sont infiltrées dans les pratiques de l'islamisme. La législation arabe elle-même est inconnue chez les montagnards qui ont horreur des cadis et de la procédure. Les chelleuhs n'ont donc conservé que le côté extérieur, rituel, des pratiques coraniques dont ils ont réduit l'observation à trois grands préceptes :

1° Les ablutions ou purifications, base de l'hygiène islamique ;

2° La prière, selon un rite invariable, à des heures et à des jours fixes. Cette prière n'est souvent qu'une vague formule dite du bout des lèvres ;

3° Enfin, le ramadan ou jeûne annuel. Ils s'y conforment ostensiblement, par amour-propre, car quiconque ne jeûne pas, à leurs yeux, n'est pas digne d'être homme.

L'islamisme n'est actuellement chez le chelleuh qu'un lien artificiel imposé et reconnu nécessaire entre diverses croyances locales. Il crée l'unité religieuse, la société des « croyants », dont la civilisation islamique tout entière est l'émanation.

Le fonds ancien et immuable des croyances religieuses des chelleuhs est constitué par la sorcellerie, la dévotion aux saints et les anciennes coutumes ancestrales qui les rattachent au passé.

Les pratiques de sorcellerie au Maroc, décrites dans les livres de M. Doutté et du docteur Mauchamp, se réduisent à des sortilèges, des formules souveraines contre les maux, des invocations aux esprits, la foi aux amulettes et aux formules magiques. Nous y retrouvons les croyances de nos ancêtres, les Gaulois, conservées encore de nos jours sous forme de croyance aux fées, aux esprits frappeurs, aux mauvais sorts jetés aux sylphes, etc.

La dévotion aux saints personnages constitue chez les chelleuhs un véritable culte. Parmi les saints personnages, certains tirent leur caractère de sainteté de leur origine même. Ce sont des chérifs ou descendants du prophète ; les autres l'acquièrent de leur vivant.

Les chérifs apportent avec eux la « baraka » ou bénédiction de Dieu ; elle leur donne un pouvoir en

quelque sorte surnaturel et crée la sainteté de leur personne, quelle que soit, d'ailleurs, la moralité de leur vie. Les chérifs sont très nombreux au Maroc; certains, très riches et très puissants seigneurs, jouissent d'un prestige considérable. D'autres sont de pauvres diables, parfois même domestiques de caïds, mais conservant néanmoins toutes leurs prérogatives morales dont ils savent tirer bien des avantages matériels. La descendance mâle, seule, confère le caractère de chérif. Les femmes « chérifia » sont moins complètement imprégnées du caractère de sainteté; elles n'engendreront un chérif que si elles ont épousé, elles-mêmes, un chérif. Aussi pour que le sang noble ne soit pas profané, leur a-t-on interdit le mariage avec des hommes vulgaires. Cette interdiction a pour conséquence, dans les grandes villes surtout, de jeter dans la prostitution de nombreuses descendantes du prophète, non fortunées; elles considèrent, d'ailleurs, leur rôle bien spécial dans la société des villes, comme une sorte d'apostolat; en se donnant, elles communiquent de leur « baraka » qui vaudra des grâces particulières aux privilégiés qu'elles auront distingués de leurs faveurs.

Les autres saints personnages acquièrent leur caractère de sainteté parfois de leur vivant, souvent après leur mort, par renommée qui se crée peu à peu, devient générale et les consacre. On les appelle « marabouts », ce qui veut dire « attachés », car dans les premiers temps, ils appartenaient à des ordres religieux attachés à une règle; ils avaient charge de défendre l'islamisme, tout comme nos chevaliers, nos templiers, nos croisés du moyen âge défendaient la religion du Christ. Les marabouts sont parfois des excentriques. Leurs actions anor-

males, illogiques, qu'aucun motif humain ne semble expliquer, créent autour d'eux une auréole de surnaturel et les élève au-dessus du commun des hommes. Ils sont, disent-ils, inspirés de Dieu. Un fou est toujours respecté au Maroc pour cette raison.

D'autres marabouts sont des ascètes; ils ont mené une vie de privations et de mortifications. Un petit nombre d'entre eux ont été charitables et bons, désintéressés. Ce sont les plus rares.

Les tombeaux des saints sont entourés de vénération, les plus nombreux abrités sous des « koubbas », coupoles supportées par des bâtisses cubiques, le tout blanchi à la chaux. Ces koubbas, situées en général sur une éminence, jettent une note claire dans le pays nu, dont la monotonie n'est pas même rompue par les maisons rustiques couleur de terre et par les tentes en poils de chameau. Vues de toutes parts, elles rappellent constamment l'indigène à la dévotion. Leurs coupoles blanches, arrondies vers le ciel, semblent élever les mérites et les vertus du marabout, parfois peu connu de son vivant. Aux saints les plus renommés, la dévotion publique construit de véritables mausolées, des zaouïas s'élèvent souvent à côté sous leur protection.

En haute montagne, les indigènes plus pauvres élèvent modestement à leurs saints de simples bâtisses carrées, en pierre rouge. Parfois même, le tombeau n'est pas abrité, il n'est signalé que par des bouquets d'arbres ou des buissons. Autour du tombeau, la végétation a été respectée, tandis que partout ailleurs, elle est devenue la proie du feu ou de la cognée. Ces tombeaux de marabouts en montagnes ont un aspect rustique et familial à la fois; les gens du voisinage y déposent un amas de bois :

ils confient à la garde du saint leurs provisions d'hiver; aucun voleur ne commettrait le sacrilège de les enlever. Une partie de chaque foyer se trouve ainsi transportée auprès des restes du saint, qui, de la sorte, demeure après sa mort intimement lié à la vie domestique des gens au milieu desquels il a vécu.

Les Marocains ont coutume de se rendre en pèlerinage aux tombeaux des marabouts et chaque pays a les siens. Il y a, en plus, les marabouts célèbres qui attirent les pèlerins de toutes les régions du Maroc. Les dévots accrochent aux branches d'arbres, en guise d'ex-voto, de simples pièces d'étoffe arrachées à leurs vêtements. D'autre fois, ils empilent sur le bord des sentiers de petits cailloux en tas pointus pour marquer leur dévotion. Ils font des offrandes aux marabouts : victuailles, œufs, volailles ou argent, dont profite le moqaddem (gardien du mausolée) ou un descendant du saint.

Quand le tombeau sacré est situé auprès d'une rivière ou d'une source, les ablutions et les bains y prennent un caractère de purification spéciale. Les indigènes en attendent souvent la guérison d'affections chroniques (eczéma rebelle, syphilides de la peau) et les femmes, une grossesse jusqu'ici vainement espérée.

Les pèlerins vont souvent passer la nuit auprès du tombeau et y prennent leur repas, faisant participer le saint aux actes de leur vie journalière. Ainsi, faisaient les premiers chrétiens qui habitaient l'Afrique du Nord. Ils avaient conservé les coutumes anciennes touchant le culte des morts. Ces usages, intimement associés aux nouvelles pratiques religieuses, se sont transmis intacts jusqu'aux chelleuhs de nos jours. Saint Augustin

nous rapporte une anecdote attestant la persistance des rites religieux dans la succession des religions. Décidé à s'embarquer pour Rome à l'insu de sa mère, sainte Monique, dont la tendresse ne pouvait supporter l'idée de cette séparation, saint Augustin choisit pour mettre à la voile le moment où sa mère était allée passer la nuit en prière selon l'usage et en compagnie de pèlerins nombreux sur le tombeau d'un des premiers saints du christianisme sur la plage de Carthage.

Quand un Marocain sollicite une faveur auprès d'un saint, il immole auprès de son tombeau un bouc ou un taureau, tout comme les Romains sur le tombeau de leurs ancêtres. Donnant une extension plus grande à cette coutume, les Marocains immolent, en lui coupant les jarrets, un jeune taureau à la porte d'un chef, pour affirmer leur soumission.

Les saints personnages ont accaparé toute la religion des chelleuhs. Allah n'est plus invoqué que dans des prières rituelles, toute sollicitation est adressée aux saints.

La religion islamique a déterminé le caractère bien spécial de la civilisation de l'Afrique du Nord, tout comme le christianisme a créé la civilisation européenne.

Le droit musulman, les coutumes arabes, la polygamie, l'infériorité sociale de la femme, l'omnipotence du chef de famille, l'absolutisme du chef de tribu, comme du chef d'État, la subordination reconnue du droit à la force, toute la hiérarchie politique reflètent les enseignements du coran. Mais les vieilles coutumes chelleuhs ont persisté dans l'ordre social sous forme d'assemblée des notables, sorte de vaste conseil de fa-

mille, et dans l'ensemble de la tribu chelleuhe qui n'est que l'extension de la famille à allure plus patriarcale et plus unie que chez l'Arabe, institutions rudimentaires régies par le culte farouche de l'indépendance.

XIII

CHELLEUH ET ARABE

LE PROTECTORAT ET LE MAROCAIN

En quittant le Maroc.

Le spectacle de la vie très simple et toute empreinte de bonheur, sans besoins compliqués et sans soucis du lendemain, menée par les chelleuhs, m'a laissé un souvenir exquis que j'aime à évoquer dans les heures moroses, quand je suis assailli par mille préoccupations mesquines. Au contact de l'âme sommeillante du chelleuh, j'ai éprouvé de belles tentations de fraîcheur, de nouveauté et d'inédit. A chaque pas, je subissais le charme de ce pays vierge que la civilisation européenne n'a pas encore modifié et banalisé.

Le grand Atlas joint à l'attrait de nos montagnes de France un caractère tout particulier de sauvagerie qui étonne et qui séduit.

« L'Atlas, dit un proverbe chelleuh, est un pays de joie et de liberté. Ses flancs sont des trésors, celui qui descend dans la plaine s'y fait tondre. »

La race chelleuhe qui habite l'Atlas, alerte et rude, est en harmonie avec le cadre. Un extérieur à coups de hache et souvent des défauts grossiers ont seulement frappé les voyageurs européens, observateurs

superficiels qui n'ont pas su voir l'âme véritable sous l'écorce épaisse et rude.

Voulons-nous mieux apprécier sa valeur véritable sans risquer d'être choqué au premier abord? Dépouillons notre tournure d'esprit et oublions un instant les notions lentement acquises au cours de notre vieille civilisation, bases de notre code judiciaire et de nos règles d'urbanité, inculquées toutes faites par notre éducation. Mettons-nous mentalement dans la peau du chelleuh pour vivre par la pensée dans son milieu, dans son ambiance, comme j'avais pu le faire pendant mon séjour dans le sud-marocain. Le chelleuh nous apparaît alors comme un primitif. La lutte incessante pour l'existence, son désir de jouissance immédiate et facile, son habituelle imprévoyance ont empêché le développement de son sens moral. Resté un instinctif, il vit au jour le jour, sans cesse adaptant son activité aux contingences. La civilisation arabe l'a à peine effleuré et n'a pu que cristalliser un peu ses instincts et les faire cadrer avec les prescriptions coraniques.

La doctrine de la fatalité islamique n'a point atrophié sa spontanéité, il a conservé latente toute sa force de développement et de progrès.

La race chelleuhe, très différente de la race arabe, se rapproche de la nôtre. La physionomie du chelleuh est plus fine, plus mobile et plus expressive que celle de l'Arabe, mais elle a moins d'allure et de majesté.

L'Arabe, en s'implantant dans une région, l'a brutalisée par la destruction et l'incendie, transformant les forêts en pâturages; il l'a pliée à ses habitudes et à son tempérament rigide et inflexible, ou bien il subit, avec fatalisme, des forces supérieures.

Le chelleuh, au contraire, plus vif et plus souple, met son genre d'existence en accord avec le pays qui le nourrit. Dans l'Atlas, il mène la vie rude du montagnard; dans les villes, il devient aisément un fonctionnaire remarquable, un ouvrier ingénieux, un commerçant audacieux et avisé. Quelques-uns venus en Europe ont, sans difficulté, adopté nos coutumes.

Le chelleuh n'a pas la fatuité stérile de l'Arabe, il n'a pas comme lui complètement enfermé son activité et ses états d'âme dans un traditionnalisme islamique immuable et est resté capable d'évoluer, même rapidement.

L'Arabe était fait pour la vie nomade; dès qu'il a connu au Maroc la fertilité des campagnes et le bien-être des villes, il a amolli la trempe de son caractère dans le raffinement des plaisirs.

Les forces vives du chelleuh se sont, au contraire, développées en montagne au cours de luttes continuelles entre factions par une existence pénible sans cesse aux aguets et souvent misérable. En vivant en famille, dans ses retraites inaccessibles, le chelleuh a conservé sa vigueur physique et s'est préservé des contaminations nombreuses qui dépeuplent les plaines et abâtardissent la race.

Il est en plus très prolifique. La densité de la population de montagne est en effet trois fois plus forte que celles des plaines peuplées d'Arabes. D'ailleurs, les chelleuhs, plus nombreux et plus robustes, s'infiltrèrent peu à peu dans les plaines. En petits groupes, ils trouvent bon accueil auprès des Arabes qui apprécient la collaboration de gens laborieux, ils épousent leurs filles et ces unions qui revivifient ainsi le sang arabe, modifient heureusement la race des plaines. Les plus riches et les plus

influents d'entre eux achètent aux Arabes de vastes propriétés en plaine et les exploitent eux-mêmes. Après avoir tenté longtemps sans succès de reconquérir par les armes sur les Arabes les terres des plaines d'où leurs ancêtres ont été chassés, ils y pénètrent maintenant grâce à leur souplesse et à leur travail.

Le protectorat et le Marocain.

Le protectorat s'efforce donc de favoriser l'éclosion de l'âme chelleuhe et de diriger la vitalité de la race.

L'indigène n'est pas dépossédé de ses terres ni écarté de notre action colonisatrice; il doit au contraire peu à peu être associé plus étroitement au développement économique de son pays sous un régime de stabilité et de sécurité. Il devient un collaborateur productif et nécessaire dans l'exploitation prochaine des richesses minières et agricoles renfermées dans le grand Atlas et dans l'organisation industrielle du Maroc. Et ainsi le Maroc est en grande partie colonisé par le Marocain lui-même et plus particulièrement par le chelleuh. Pour obtenir cette intime collaboration du chelleuh à l'œuvre de pacification poursuivie par le protectorat, il est nécessaire de le mettre en confiance et de l'attirer à nous.

Dans ce but, nous essayons tout d'abord de connaître ses institutions anciennes qui ont leur valeur, sa religion, ses tendances morales, son âme collective en un mot.

Puis en lui apportant plus de justice, en le trai-

tant avec bonté et avec générosité, toutes choses qu'il apprécie d'autant plus qu'il les avait peu souvent vu pratiquer effectivement, nous gagnons peu à peu sa sympathie. C'est ainsi à nous de faire le premier pas vers lui. Par notre valeur morale, nous dominons le chelleuh, ce grand enfant intelligent, après l'avoir soumis par la force. Peu à peu nous élevons sa moralité sociale en rapprochant sa mentalité de la nôtre. Mais cette adaptation nouvelle ne doit jamais heurter ses coutumes ancestrales et ses convictions religieuses, ni supprimer ses particularités sociales. Il faut bien nous garder d'abolir d'un décret l'esclavage, mais nous devons inciter doucement l'indigène à bien traiter l'esclave, à ne jamais abuser à son égard du droit de mort et de vente, à transformer ainsi peu à peu l'esclave en domestique.

Il faut également éviter de redonner d'emblée la liberté à la femme indigène, mais elle prendra, à notre contact, conscience de son rôle de maîtresse de maison et de mère de famille. La femme chelleuhe est déjà toute préparée à ce rôle.

Nous améliorerons les institutions indigènes sans les remplacer par nos coutumes et nos lois européennes.

Les chefs indigènes doivent eux-mêmes gérer les affaires de leur ressort; les caïds resteront les maîtres dans leurs fiefs; les assemblées de notables continueront à gouverner les tribus berbères, le cadi à trancher les litiges dans sa juridiction. Le protectorat les aide de ses conseils et de son contrôle discret, mais sans intervenir directement, car une administration directe, semblable à celle implantée de toutes pièces en Algérie, risquerait d'aller à l'encontre de coutumes anciennes très

respectables parce qu'elle les ignore et d'éloigner de nous des populations froissées.

A l'oppression par la force à laquelle les indigènes s'étaient accoutumés, le régime nouveau doit éviter de substituer la contrainte par les règlements minutieux et agaçants et une police tracassière qui serait incomprise.

Ainsi le protectorat ne touche aux traditions musulmanes et chelleuhes que pour diminuer les abus et améliorer le fonctionnement des institutions existantes.

Quels sont les avantages que le protectorat, ainsi compris, apporte aux populations?

Aux masses, il offre une justice meilleure, une administration plus stable, plus respectueuse des propriétés, du travail et de la richesse acquise; il réalise des avantages économiques; il organise des marchés plus commodes, plus sûrs; des modes de locomotion plus rapides et moins coûteux, enfin les soins médicaux dans les hôpitaux et les dispensaires.

Aux chefs indigènes, il promet une autorité plus solide, un accroissement de prestige et l'accès à la fortune par des moyens réguliers. Il leur fait apprécier les avantages très réels et permanents d'un régime de justice et de sécurité.

En retour, nous nous assurons ainsi de leur collaboration intime pour la pacification des pays rendus au maghzen.

Nous apportons ainsi aux Marocains une existence plus stable, avec un bien-être matériel plus considérable. Mais il semble difficile qu'ils trouvent à notre contact plus de satisfactions morales. Nous ne leur apportons pas le bonheur.

Un riche indigène des Béni-Snassen, un Berbère

aussi, me confiait un jour entre le thé et le dîner de bienvenue :

« Mes propriétés, toutes cultivées, m'ont donné de belles récoltes; mes vaches et mes moutons sont gras et se vendent bien; j'ai triplé le nombre de mes tentes; j'ai acheté des esclaves dont une excellente cuisinière et des fillettes appétissantes; j'ai une deuxième femme jeune. Votre administration m'a toujours traité avec bonté et justice; tout m'a réussi depuis que vous occupez mon pays. Et cependant, combien je regrette les années passées! J'étais pauvre; mes récoltes et mes troupeaux étaient souvent pillés par mes ennemis; mes deux fils furent tués dans une embuscade; je mangeais peu souvent et jamais à ma faim; je souffrais des intempéries; je trouvais fatigantes les longues nuits de guet et la lutte sans répit. Mais j'avais la sensation d'être un homme, d'avoir un rôle, de défendre les miens. Et quand, à mon tour, je pouvais piller et tuer mes ennemis, c'était un triomphe personnel et du butin pour les miens. Actuellement, inactif, en sécurité et riche, je mène une vie de femme. »

En évoquant le charme de cette existence guerrière des Marocains, de cette vie libre des nomades, faite d'imprévus et d'aventures, notre imagination de civilisés est séduite; comment ces gens, nourris d'indépendance, vivant au jour le jour, sans contrainte ni loi, ne la jugeraient-ils pas préférable à toutes les richesses, à tous les biens que notre présence leur apporte? Le Maroc, jusqu'ici respecté par les vagues d'Europe et d'Amérique qui déferlaient sur ses rives, ne pouvait vraiment plus rester à l'écart de notre civilisation économique devenue mondiale. Il était cependant destiné à être comme

tous les pays submergé un jour par le flot montant du progrès matériel. Ses richesses agricoles, son avenir industriel, sa situation géographique aux portes de l'Europe, sur la route des Indes et de l'Amérique du Sud, seuil avancé de l'Afrique, il ne pouvait échapper plus longtemps aux convoitises de l'Europe. N'ayant pu voler de ses propres ailes, il était destiné à passer sous une tutelle politique, économique et industrielle pour laquelle devaient se disputer les peuples civilisés. C'est encore un bonheur pour le Maroc que la mission de le coloniser et de le pacifier soit échue à la France. Plus que tout autre, notre beau pays, terre de justice, d'humanité et de tact, est apprécié du Marocain amoureux du beau geste et de la courtoisie. La France excelle à envelopper sa volonté de soumettre sous la caresse morale qui fait oublier la force. Certes, l'occupation armée sera longtemps nécessaire pour lasser la résistance passive que nous oppose une société aux mœurs si différentes des nôtres. Mais on peut espérer que le chelleuh plus ouvert, en reconnaissant les bienfaits matériels que nous lui apportons, acceptera un jour, de bon gré, le protectorat français qui lui est aujourd'hui imposé de force.

N'apprécie-t-il pas déjà les soins du médecin français?

Nous, cependant, qui avons connu le Maroc d'antan, nous regretterons la saveur du bled chelleuh primitif et sauvage, d'un charme si prenant.

Il semble que ce soit à dessein, et pour faire revivre sous nos yeux les vieux usages, les antiques coutumes patriarcales, pour nous offrir comme une évocation vivante des premiers âges de notre humanité que la Providence a conservé dans une immuabilité déconcertante les populations de l'Orient et

de l'Afrique du Nord. Ces peuples encore primitifs sont restés tels que nous les décrivent les récits bibliques et les antiques documents assyriens et égyptiens. Les caïds du grand Atlas nous offrent, en outre, le spectacle de la survivance du moyen âge féodal à l'aube de notre civilisation européenne.

Tout cet Orient, devenu en majeure partie musulman, s'est desséché, cristallisé. Les civilisations successives ont glissé superficiellement sans modifier la mentalité et la simplicité de vie de ces peuplades. En Syrie, en Palestine, en Tunisie, en Algérie, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les nations européennes ont successivement, mais en vain, épuisé leurs moyens d'assimilation et se sont heurtés à l'âme immobile et sereine du sémite.

Plus que tout autre, la race juive qui fut le grand témoin de la naissance de notre civilisation européenne, débordant aujourd'hui sur le monde entier, montre une résistance et une vitalité extraordinaires. Peuple élu de Dieu, chassé brutalement de sa terre promise et dispersé dans tout l'univers, dès que son rôle a été terminé, il est demeuré identique à lui-même : tandis qu'autour de lui, les races évoluaient, s'altéraient, disparaissaient, il est resté insensible à l'action des siècles qui passent et aux chocs des guerres et des révolutions. Il pleure la splendeur passée d'Israël que la Bible lui rappelle sans cesse et attend avec la venue du Messie le nouveau royaume promis. C'est ainsi que nous le trouvons au Maroc, les yeux tournés obstinément vers le passé, fermé à tout courant moral, resté fanatique, se renfermant dans une existence pénible, odieuse même, vivant dans des mellahs puants et malsains, acceptant toutes les compromissions et

les avanies, indifférent à toute tare morale, uniquement préoccupé d'exalter son espérance de jours glorieux et en attendant de gagner beaucoup d'argent.

A côté d'eux, les Arabes nomades, débris sans doute des peuplades chananéennes et de la race d'Ismaël, infiltrée dans tout le monde musulman depuis le fond de l'Arabie et du Yémen jusqu'au centre de l'Afrique, sont restés attachés à l'existence patriarcale sous la tente, reproduisant encore fidèlement les descriptions bibliques.

Le Kabyle d'Algérie, le Berbère et le chelleuh du Maroc, mélange de race sémitique et de race japhétique, ont conservé religieusement dans leurs montagnes les anciennes coutumes des âges préhistoriques.

Le fellah égyptien revit exactement les scènes pharaoniques sculptées ou peintes dans les tombeaux et les temples exhumés des sables du désert lybique.

Le Syrien et le Palestinien continuent sur place les mœurs décrites par l'Évangile et la Bible.

Et pourtant, il semble qu'actuellement la pénétration européenne commence à déflorer beaucoup de ces mœurs primitives et cela sans les améliorer, moralement du moins.

L'antique fellah égyptien est peu à peu submergé par la formidable organisation économique anglaise. Le Syrien s'expatrie et reçoit une éducation européenne abandonnant les traditions patriarcales. L'Arabe et le Kabyle d'Algérie vont habiter les villes, se frottant de civilisation pour nous emprunter surtout nos vices. Le juif, s'il ne change pas son cœur et ses antiques croyances, car chez lui surtout l'habit ne fait pas le moine, égypte très vite nos

coutumes, nos procédés économiques, pour s'enrichir plus rapidement.

Seuls, l'Arabe nomade sous sa tente et le chelleuh réfugié dans ses montagnes n'ont guère évolué et nous offrent encore le spectacle de cette vie primitive des anciens âges.

Le nomade continuera longtemps à fuir devant le flot de notre civilisation, tel Ismaël, sans se fixer. Mais en associant le chelleuh à notre effort économique et industriel, ne risquons-nous pas de détruire rapidement l'harmonie de son existence simple, saine et fière? Il nous faudra, certes, la perspective des heureux résultats qu'entraînera sa fusion avec la France pour nous résigner à voir canouffler ce Maroc de jadis, si attrayant.

Aussi, le 16 mars 1916, sur le point de revenir en France pour prendre part à la grande guerre, malgré ma joie de participer enfin à cette angoissante lutte, j'étais tout ému. Je quittais, en effet, Marrakech et sa belle lumière; ce pays où j'avais côtoyé pendant plus de cinq ans la vie indigène, où j'avais effeuillé lentement et patiemment des âmes tout d'une pièce et difficilement compréhensibles à nos intelligences de civilisés. J'avais eu la joie d'y faire des découvertes d'une saveur imprévue. Pendant trois ans et demi, j'avais mené une vie errante dans le grand Atlas, dans les plaines de Marrakech, dans le Sous et dans les oasis, et j'en emportais un souvenir exquis.

Je voulus, avant mon départ, convier à une réunion d'adieu tous mes amis de Marrakech, Européens et indigènes. La petite fête eut lieu au dispensaire où j'avais habité trois ans, où j'avais participé avec des amis à l'existence du groupe sanitaire mobile, ... s chefs indigènes étaient

souvent venus me témoigner leur amitié et m'exprimer leurs remerciements pour les soins reçus.

La fête fut naturellement donnée à la mode indigène ; Lalla Khadoudja fut chargée de tout organiser. C'était une jeune indigène d'origine mesfioua habitant Marrakech, jolie, fine, élégante, intelligente, très généreuse de son cœur. Elle s'était attachée au dispensaire. Elle aimait à promener sa gracieuse personne au milieu des massifs verdoyants des plantes tropicales et parmi les rosiers en fleurs. Elle s'étendait nonchalamment sur des tapis aux couleurs chatoyantes, pour jouir de l'immobilité dans un repos délicieux. Avec cela, très grande dame, elle avait ce doigté, ce savoir-vivre exquis, si fréquents chez la femme indigène dont l'âme est harmonieuse dans ce pays que la lumière vivifie et anime.

Lalla Khadoudja mettait de la gaieté, de l'entrain autour d'elle. Elle accepta avec joie de présider à l'organisation de la fête pour me faire plaisir, me dit-elle. Elle dirigea l'aménagement de la pièce suivant la caïdat, elle régla le menu indigène qu'il fallait très fin et abondant, elle fit un choix de chanteuses et d'histrions indigènes qui devaient nous divertir. Son amie, Lalla Zineb, une mignonne chérifia, voulut bien la seconder dans sa tâche. Les infirmiers et les muletiers qui m'avaient si souvent accompagné en tournée, s'empressaient de prêter leur concours ; ils furent chargés d'apporter les plats déjà préparés dans la maison voisine, par des spécialistes réputés.

La salle était brillamment éclairée. Le sol et les murs étaient revêtus de tapis aux couleurs vives, et, tout autour, couraient de longs matelas, semblables à des divans très bas. Les musiciens et les danseuses avaient pris place à une extrémité, pieds

nus et accroupis sur leurs talons, ils buvaient déjà le thé aromatisé en attendant des boissons plus alcoolisées qu'ils ne tardèrent pas à réclamer. Les cinq danseuses étaient élégantes sous leurs costumes éclatants : la faragia et le kaftan dont les teintes vives évoquaient les couchers de soleil marocains. Des colliers et des bracelets d'or cerclaient leurs mains et leurs chevilles. Trois musiciens accordaient leurs violons; un grand diable, couleur café au lait, au long cou, aux longs bras, sans cesse en mouvement, amusait déjà la troupe en tenant des propos grivois. C'était le comique habituel du palais du pacha de Marrakech, il excellait à le divertir et à dissiper des soucis importuns.

Les invités arrivèrent. Parmi eux, deux aimables habitants de Marrakech; le mouendis Si el Mekki, homme fin, exquis, une nature d'artiste à qui une barbe blanche et un sourire très bon donnaient une allure vénérable de quelque académicien indigène, très poli et très distingué. C'était d'ailleurs un lettré, et son langage alliait les fleurs coraniques aux finesses de notre tempérament français; de plus, architecte de talent ainsi qu'en témoignent les plus beaux palais de Rabat et de Marrakech. Son ami, le caïd Brahim, était par contre rond, rablé, trapu, bon enfant, un vrai chelleuh, descendu de sa montagne, qui, grâce à son travail et à son bon sens, était parvenu à se constituer les plus belles propriétés aux environs de Marrakech; son port était sans élégance, mais son cœur était d'or. Letager Salas arriva peu après, portant avec grâce et naturel le costume indigène qu'il avait adopté depuis le début lointain de son séjour à Marrakech dans le grand Atlas et jusque dans le Sous.

Les gracieuses Lalla Habila, Lalla Fascia et Lalla Babriot mirent en entrant de la joie et de la gaieté; Lalla Zineb les fit asseoir sur les divans. Mes camarades avaient pris place tout autour.

Les musiciens jouèrent aussitôt un des airs arabes au rythme saccadé et parfois gracieux; les cheikhats chantèrent de leurs voix nasillardes des histoires tristes d'amour; elles contèrent l'irruption d'ennemis dans les douars, le massacre des hommes, les femmes et les bêtes emmenées en captivité, décrivant le misère cruelle et les mille faits de la vie journalière. Puis, elles dansèrent en s'accompagnant de tambourins.

Lalla Kadoudja entra après avoir surveillé les derniers préparatifs du festin. Elle avait revêtu une robe teinte paille brodée d'or et mis ses bracelets d'or, ses bagues et ses boucles d'oreilles. Son sourire la précédait. A un port majestueux qui lui était naturel, s'ajoutait de la grâce un peu nonchalante, comme si elle s'éveillait d'un doux sommeil, feignant la surprise de trouver réunies d'aimables connaissances; elle fit alors le tour des divans, touchant les mains, disant un mot aimable à chacun de nous.

Puis, sur un geste, les domestiques, pieds nus, envahirent la salle et disposèrent à terre, sur les tapis épars, les deux petites tables rondes et basses, autour desquels nous nous groupâmes en cercle, accroupis sur des coussins. La « pastilla » fut apportée sur un vaste plateau de cuivre. C'est un gâteau fait de pâte feuilletée et aromatisée, et garni de viandes diverses de pigeons, de poulets, de mouton, le tout aggloméré dans un savoureux pâté aux amandes; des cuisiniers spécialistes avaient consacré trois jours à la préparation de la pastilla.

Puis vinrent les plats de pigeons, les plats de poulets aux raisins et aux olives, le mouton rôti. Tous ces mets dégageaient des fumets appétissants. Nous y puisions, selon l'usage, avec les doigts de la main droite. Lalla Khadoudja et Lalla Zineb, expertes dans leur rôle de maîtresses de maison, découpaient les meilleurs morceaux et nous les présentaient. Quand vint le kouskous qui s'élevait en pyramide imposante, flanqué de légumes, de raisins secs et de quartiers de viande, elles roulèrent prestement de leur main droite de petites boules de semoule qu'elles introduisaient ensuite d'un geste gracieux dans la bouche même des convives. Il faut se prêter de bonne grâce à cette nouvelle caïdat, en honneur chez le sexe gracieux.

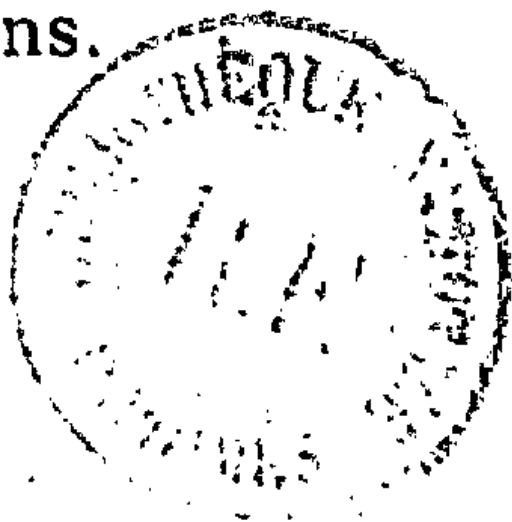
Quand le repas fut terminé, chacun s'allongea sur les divans. C'était l'heure du thé. Lalla Habiba prépara devant nous la liqueur parfumée. Les gâteaux de miel et les gâteaux secs faits de semoule ou de pâte aux amandes, les « cornes de gazelle » en forme de croissant de lune, furent servis en même temps. Les chanteuses, stimulées par les musiciens, avaient repris leurs chants et leurs danses; animées par le repas, elles se montraient d'un entrain endiablé : c'étaient des trémoussements des hanches, de petits sauts, des poses voluptueuses; l'histrion, pendant ce temps, par ses grimaces et par ses gestes, par ses attitudes et par ses cris d'animaux, amusait tout le monde et excitait les chanteurs.

Alanguis sur les coussins, nous écoutions à peine ce concert bruyant. Je me laissais bercer par cette musique exotique. Je jouissais surtout du plaisir d'être bien, au milieu d'amis, de la sensation voluptueuse de se taire et de rester immobile et en communion intime avec le milieu qui m'entourait. Près

de moi, Lalla Khadoudja était pelotonnée comme une chatte, accoudée sur son bras nu, elle souriait dans un rêve. Elle prit ma main. Ses grands yeux noirs, veloutés et profonds, se voilèrent d'une émotion qui passait.

« Tu es l'ami de mon cœur, me dit-elle, et je suis ta gazelle qui aurais voulu partout te suivre. Tu m'as donné un rêve très doux : tu m'avais habituée à des délicatesses exquisés que mes compatriotes ne connaissent pas. Mon cœur te suivra en France et il désire que tu n'oublies pas Khadoudja. »

J'écoutais ému. Sa voix tintait, très douce, comme une musique. Ces paroles charmantes s'harmonisaient si bien avec l'état de mon âme qui flottait très légère et un peu mélancolique. Peut-être bien que Khadoudja avait dit les mêmes choses à d'autres et elle les répéterait encore, car son cœur était léger et butinait à tous les plaisirs, sans jamais faire souffrir. A ce moment, il était sincère et se donnait sans se soucier du lendemain. Khadoudja incarnait pour moi le Maroc aimé que je quittais et où d'autres retrouveront les mêmes sensations.



FIN



TABÉE DES GRAVURES

	Pages.
Moulay-Brahim, pèlerinage renommé dans les gorges de l'oued Réraïa	57
Dans le Goundafa. — Les gorges de l'oued Nefis que suit la piste de Marrakech à Taroudant	57
Réraïa. — Village d'Arroumd, à 2 400 mètres d'altitude. Dans le Goundafa. — La kasbah féodale de Talat n'Yacoub, sur l'oued Nefis	71
Dans le fief des Glaoua-Fetouaka; la vallée de Fescaout: distillerie en plein air de goudron d'arar	71
Réraïa. — Dans le cirque d'Arroumd, auprès du marabout de Sidi Chamaroust (2 400 mètres d'altitude)	147
Réraïa. — Cirque de Tachdirt	147
Dans le Réraïa : séance de vaccination à 1 800 mètres d'altitude	149
Dans le Goundafa. — Kasbah Tagoundaft	191
Dans le Sous. — Arrivée à la kasbah de Tallempt	191
Glaoua. — La kasbah de Zerekten	203
La kasbah de Telouet : château féodal des caïds des Glaoua (1 950 mètres d'altitude)	203
Dans le fief des Glaoua, sur le versant sud du grand Atlas : torrent et village d'Aït-Zineb	229
Extrême sud du fief des Glaoua : la vallée de l'oued Aït-Zineb, bordée par le désert; au sud, la ligne de l'Anti-Atlas	229
Dans le fief des Glaoua : Rodjama, la kasbah d'Ould-Chinbo	249
Réraïa. — Dans le cirque d'Arroumd, à 2 400 mètres d'altitude; au fond, le village d'Arroumd	249

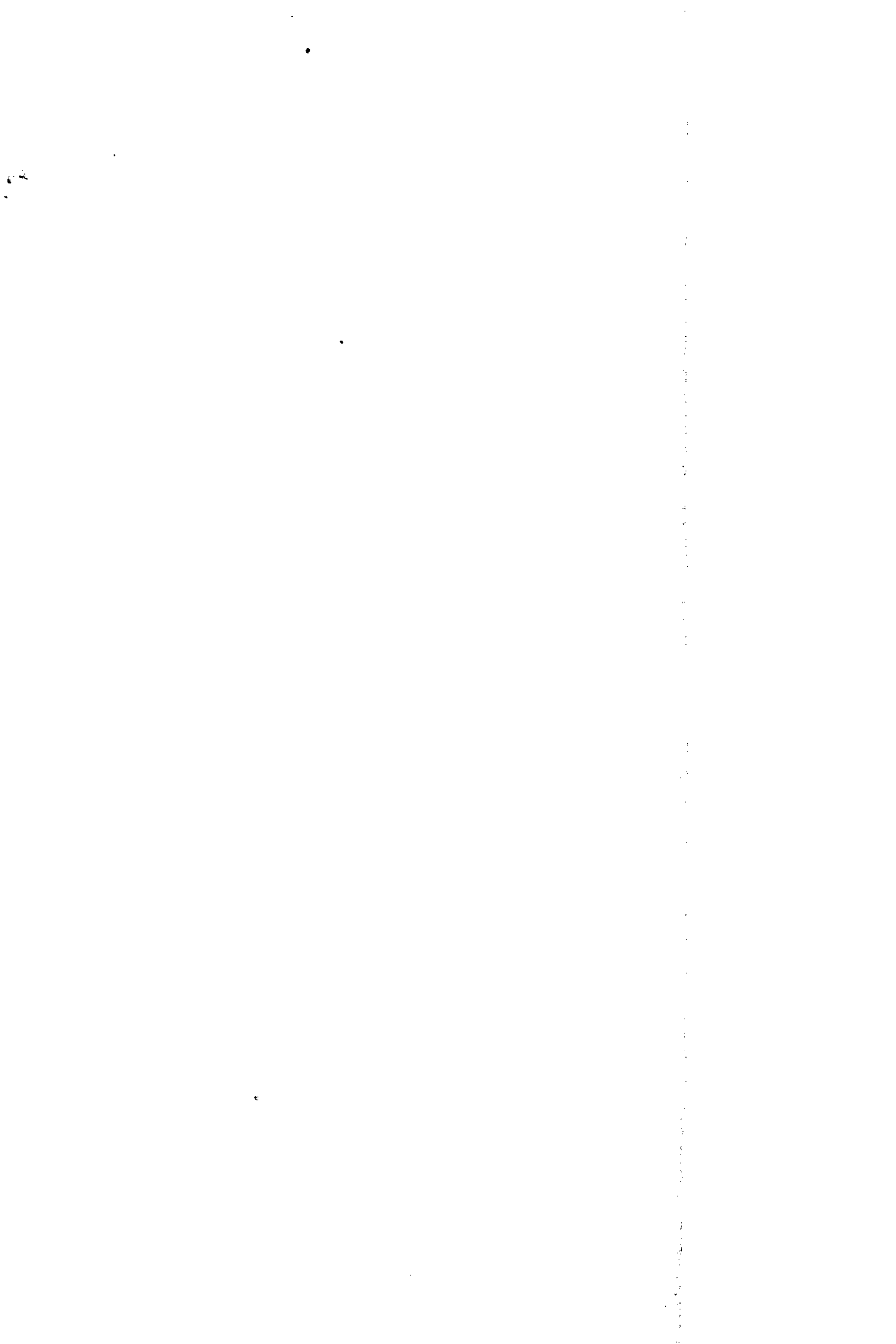


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION : Impressions et Souvenirs.....	
I. — De Séfrou à Fez et à Marrakech. Les grands caïds de l'Atlas	1
II. — Premières tournées du groupe sanitaire mobile de Marrakech. Kasbah-el-Mzouda.....	46
III. — Tamesloht. Moulay-Brahim. El-Goundafa.....	53
IV. — La zaouïa Sidi-Rahal. Les Mesfioua.....	80
V. — Tournée à la kasbah El-Mtougua.....	103
VI. — El-Ourika	113
VII. — Les Réraïa. Les Sektana	130
VIII. — Mission au Sous. Juin-juillet 1914.....	159
IX. — Tournée à Erdouz (Quedmiousa)	194
X. — Dans le fief des Glaoua. Première tournée à Telouet (dar caïd el Glaoui).....	201
XI. — Dans le fief des Glaoua (suite). Deuxième tournée à Telouet. Ouarzazat. Rojdama. Ftouaka.	221
XII. — Le caïd des Glaoua en tournée dans son fief. Tazert. Demnat. Les Sraghna.....	253
XIII. — Chelleuh et Arabe. Le protectorat et le Marocain. En quittant le Maroc.....	279
TABLE DES GRAVURES.....	295



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, rue Garancière



A LA MÊME LIBRAIRIE

- Un Programme de politique coloniale. Les Questions indigènes.** par Louis VIGNON, professeur à l'École coloniale. Un volume in-8°. 45 fr
- A la conquête du Maroc Sud avec la colonne Mangin (1912-1913).** par le capitaine CORNET, de l'infanterie coloniale. Lettre-préface du général Ch. MANGIN. Un volume in-16 avec dix-neuf gravures et une carte. 5 fr. 50
- Lettres du Maroc.** par Georges ROULLEAUX DUGAGE. Un volume in-16 avec gravures dans le texte. 5 fr
- Un été dans le Sahara.** par E. FROMENTIN. Un vol. in-18. 5 fr.
- Une année dans le Sahel.** par E. FROMENTIN. Un volume in-18. Prix. 5 fr.
- Exposition franco-marocaine de Casablanca. Conférences franco-marocaines.** Tome I^r. *L'Œuvre du Protectorat.* Un volume in-8°. Prix. 5 fr. 50
- Conférences franco-marocaines.** Tome II. *Variétés franco-marocain.*s. Un volume in-8°. 5 fr. 50
- Exposition franco-marocaine de Casablanca. La Session des Comités d'Études économiques (24-27 octobre 1915).** Un volume in-8°. 7 fr.
- Exposition franco-marocaine de Casablanca. Catalogue officiel et liste des récompenses.** Un volume in-8°. 12 fr.
- La Politique marocaine de l'Allemagne,** par Louis MAURICE. Un vol. in-16. 5 fr. 50
- Affaires marocaines,** par Denys COCHIN, membre de l'Académie française, député de la Seine. Discours prononcés à la Chambre des députés (1902-1911). Un vol. in-16. 5 fr.
- La Conquête de l'Algérie (1841-1857),** par Camille ROUSSET, de l'Académie française. Deux vol. in-16. Ouvrage accompagné de trois cartes. 12 fr.
- Chrétiens et Musulmans.** par L. DE CONTENSON. Voyages et études, avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française. Un vol. in-16, accompagné de deux cartes. 5 fr.
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)
- L'Égypte et les Égyptiens,** par le duc d'HARCOURT. Un vol. in-16. Prix. 5 fr.
- Au Pays des Mystères,** par Albert LE BOULICAUT. Pèlerinage d'un chrétien à la Mecque et à Médine. Un vol. in-16. 5 fr.
(Couronné par l'Académie française, prix de Jouy.)
- Le Maroc. Voyage d'une mission française à la cour du Sultan,** par le Dr A. MARCET. Ouvrage orné de gravures et d'une carte spéciale. Un volume in-18. 5 fr. 50
- Souvenirs du Maroc.** par Henri DE LA MARTINIÈRE, ministre plénipotentiaire, ancien chargé d'affaires à Tanger. Préface de M. Jules CAMBON, de l'Académie française, ambassadeur, gouverneur général honoraire de l'Algérie. Un volume in-8° avec héliogravure, carte et itinéraires. 12 fr.



TABLE DES GRAVURES

Moulay-Brahim, pèlerinage renommé dans les gorges de l'oued Réraïa

Dans le Goundafa. - Les gorges de l'oued Nefis que suit la piste de Marrakech à Taroudant

Réraïa. - Village d'Arroumd, à 2400 mètres d'altitude

Dans le Goundafa. - La kasbah féodale de Talat n'Yacoub, sur l'oued Nefis

Dans le fief des Glaoua-Fetouaka; la vallée de Fescaout: distillerie en plein air de goudron d'arar

Réraïa. - Dans le cirque d'Arroumd, auprès du marabout de Sidi Chamaroust (2400 mètres d'altitude)

Réraïa. - Cirque de Tachdirt

Dans le Réraïa: séance de vaccination à 1800 mètres d'altitude

Dans le Goundafa. - Kasbah Tagoundaft

Dans le Sous. - Arrivée à la kasbah de Tallempt

Glaoua. - La kasbah de Zerekten

La kasbah de Telouet: château féodal des caïds des Glaoua (1950 mètres d'altitude)

Dans le fief des Glaoua, sur le versant sud du grand Atlas: torrent et village d'Aït-Zineb

Extrême sud du fief des Glaoua: la vallée de l'oued Aït-Zineb, bordée par le désert; au sud, la ligne de l'Anti-Atlas

Dans le fief des Glaoua: Rodjama, la kasbah d'Ould-Chinbo

Réraïa. - Dans le cirque d'Arroumd, à 2400 mètres d'altitude; au fond, le village d'Arroumd

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION: Impressions et Souvenirs

I. - De Séfrou à Fez et à Marrakech. Les grands caïds de l'Atlas

II. - Premières tournées du groupe sanitaire mobile de Marrakech. Kasbah-el-Mzouda

III. - Tamesloht. Moulay-Brahim. El-Goundafa

IV. - La zaouïa Sidi-Rahal. Les Mesfioua

V. - Tournée à la kasbah El-Mtougua

VI. - El-Ourika

VII. - Les Réraïa. Les Sektana

VIII. - Mission au Sous. Juin-juillet 1914

IX. - Tournée à Erdouz (Quedmioua)

X. - Dans le fief des Glaoua. Première tournée à Telouet (dar caïd el Glaoui)

XI. - Dans le fief des Glaoua (suite). Deuxième tournée à Telouet. Ouarzazat. Rojdama. Ftouaka

XII. - Le caïd des Glaoua en tournée dans son fief. Tazert. Demnat. Les Sraghna

XIII. - Chelleuh et Arabe. Le protectorat et le Marocain. En quittant le Maroc

TABLE DES GRAVURES